

ÉLISÉE RECLUS

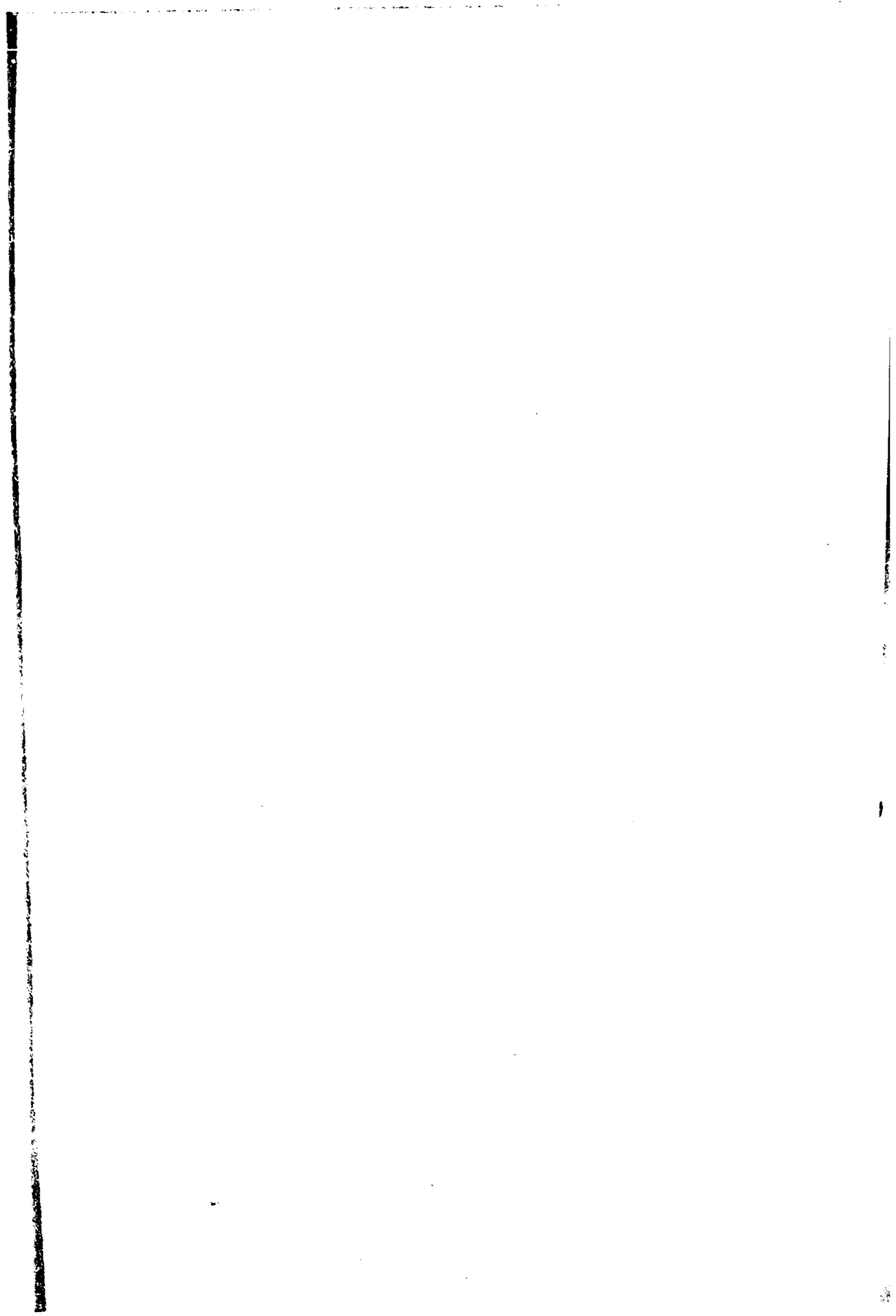
Correspondance

TOME II

Octobre 1870 — Juillet 1889

Avec deux portraits hors texte

Schleicher Frères



CORRESPONDANCE
D'ÉLISÉE RECLUS

554



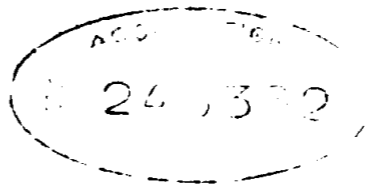


ÉLISÉE RECLUS
Pendant sa détention en 1871



ÉLISÉE RECLUS

CORRESPONDANCE



TOME DEUXIÈME

Octobre 1870 — Juillet 1889

Avec 2 planches hors texte

PARIS
LIBRAIRIE SCHLEICHER FRÈRES
8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

—
1914


Vertical line of noise or artifacts on the left side.

Vertical line of noise or artifacts on the left side.

Vertical line of noise or artifacts on the right side.

Thick vertical black bar on the right side.

CORRESPONDANCE D'ÉLISÉE RECLUS



Pendant leur exil, à la suite du Coup d'Etat, les frères Reclus avaient connu à Londres la famille Lherminez. Les enfants surtout, que le père traitait durement, les intéressaient : ils s'occupaient d'eux, leur donnaient quelques leçons et leur conservèrent une affectueuse sollicitude... En ce moment critique de sa vie, où Elisée dut bientôt se rendre compte qu'il ne pouvait satisfaire à la fois aux exigences d'un travail de plus en plus absorbant et à l'éducation de ses enfants, il demanda à Fanny Lherminez, alors institutrice en Angleterre, de vouloir bien être sa femme, dans l'espoir que ses filles trouveraient en elle une seconde mère.

Depuis son premier mariage, les idées d'Elisée avaient évolué. Alors, il n'avait pas encore étudié la question et s'était résigné, comme tant d'autres, aux formalités surannées de la consécration légale. Maintenant, il repoussait toute intervention officielle dans des actes essentiellement personnels. Le mariage, selon lui, est une association qui dépend de la seule volonté des conjoints, et peut être dissoute, s'ils le jugent nécessaire, sous leur seule responsabilité, l'institution légale n'ap-

portant que des entraves ou des restrictions à cette liberté, qui est au plus haut degré la liberté de conscience.

Il se maria donc librement, à Vascœuil, avec ses seuls amis pour auditeurs des paroles dites à cette occasion.

Malheureusement, on était à une triste époque, et l'on prévoyait que les événements amèneraient des conséquences désastreuses : on entra dans l'« année terrible » de la guerre franco-allemande, qui sépara les époux avant même que Fanny fût complètement remise d'une laryngite sérieuse, Elisée, voulant rester à son poste de combattant éventuel, sa femme devant emmener les enfants loin de Paris, loin du froid, loin du siège, pour les conduire sous un meilleur climat.

A Nadar, fondateur de l'Observatoire aérostatique,
Place Saint-Pierre à Montmartre.

Paris, sans date, 1870, 91, rue des Feuillantines.

Monsieur,

J'ai eu le bonheur d'être inscrit comme aspirant aéroplane, sur la liste de M. Rampont. Je vous prie de me faire savoir à quelle heure et où je pourrai vous rencontrer pour recevoir vos instructions et commencer mes études. Je crois que je pourrai vous être utile. A l'avantage d'être « plus lourd que l'air » je joins celui d'être géographe et un peu météorologiste. En outre, j'ai de la volonté.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A son beau-frère, Pierre Faure, à Sainte-Foy-la-Grande.

Sans date, Paris, 1870 (septembre).

Tu as deviné par la lecture des journaux ou la rumeur sourde t'a déjà annoncé les événements. L'armée de Bazaine a été décidément coupée et l'armée de Châlons, toujours empêtrée dans les bagages de cet affreux Bonaparte, au lieu de courir à l'est pour dégager Bazaine, se réfugie en toute hâte du côté de Paris — d'autres disent même du côté de Soissons, afin que le gremlin puisse plus facilement se mettre à l'abri du danger. Dans quelques jours, cela n'est plus douteux, les Prussiens s'empresseront d'ouvrir les portes. Sans doute que, par une dernière ironie, les Prussiens qui, eux non plus, ne veulent pas de la Révolution, traiteront avec le Bonaparte et nous l'imposeront tout en empochant nos milliards et en nous enlevant deux provinces.

Voilà la situation.

Vingt années d'empire ne pouvaient nous donner autre chose.

Contre une nation en armes, une nation seule pouvait se défendre ; mais jusqu'au dernier moment, quoi qu'en aient dit les journaux, Palikao, Trochu et *tutti quanti*,

Bonaparte et sa Camarilla ont commandé tirant de leur côté et désorganisant la défense. Maintenant, la politique de l'empire expirant n'est plus que de pourvoir à la sûreté personnelle de ces pleutres.

Mais, avec l'Empire, c'est aussi la bureaucratie qui nous a tués. Pas de salut national sans élan populaire : mais cet élan, on a fait tout pour le contenir, pour l'empêcher d'éclater et on y a réussi. Pour dérouter l'opinion, on a même été jusqu'à inventer l'affaire de la Villette, on a passé d'inutiles revues de pompiers qu'on a fait venir pour les renvoyer ; on a refusé des armes même à la garde nationale, même à la mobile ; on a découragé jusqu'aux volontaires. Tu te figures que l'état-major se repent de n'avoir pas même connu la carte de France et qu'O. aurait été bien accueilli comme géographe ! Quelle erreur hélas ! Comment, se serait-on dit, ce jeune homme est un simple zouave et croit savoir ce que nous ne savons pas ! Vite en prison pour cela ! Un de mes amis a porté à l'état-major une proposition des plus utiles, des plus indispensables même. On lui a répondu : « Monsieur, vous avez sans doute raison, mais nous ne pouvons prendre connaissance de votre mémoire : *il n'est pas écrit en bâtarde.* » Et voilà ce qui nous vaut l'invasion, les milliards, la honte et les flots de sang versé !

P. nous écrit de Châlons. Il est dans la déroute, désespéré de ce qu'il voit.

Votre ELISÉE.

A Mme F. Elisée Reclus.

15 octobre 1870, Paris.

Le temps est froid et humide, de sorte que, dans ce moment, je pense tout particulièrement à vous, dans la crainte que vous ne soyez à Vascœuil et que vous ne laissiez quelque mauvais rhume entrer avec la froide humidité. J'ai de l'inquiétude aussi pour les pauvres ballonniers qui sont partis ce matin, car, si leur aérostat se trouve saisi dans cette tourmente, qui sait où le vent furieux les chassera? Que de services ils nous ont rendus déjà, ces vaillants aéronautes! Ce sont eux qui portent nos lettres à nos familles et les rassurent sur notre compte. Ce sont eux aussi qui, par l'envoi de pigeons voyageurs, nous font savoir d'une manière générale quelles sont en province les positions de l'ennemi. Grande a été pour moi la consolation quand j'ai appris que les Prussiens n'occupent point Amiens, comme on l'avait annoncé. Il me semble très probable qu'ils ne doivent pas être non plus aux abords de Gournay. Nous continuons de nous bien porter. Je reviens de monter la garde dans le voisinage du Jardin des Plantes et, pour la première fois depuis que j'ai passé la nuit par terre, j'ai pu dormir. C'est que maintenant je suis pourvu

d'une bonne couverture, d'un tricot de laine et de chaussons de Strasbourg. Bientôt je me fournirai aussi de guêtres, ne voulant rien négliger... Je ne te parle qu'à peine de mes fillettes, à peine de ta mère excellente, pas du tout de ma sœur et des amis ! Mais ce n'est pas indifférence : je me sens glacé dans mes épanchements par cette idée que ma lettre va être égarée dans un coin, ou bien être jetée du haut d'un ballon avec un sac de lest, ou bien encore être percée d'une balle ennemie. Noémi travaille beaucoup pour la répartition des subsistances, mais sa santé se soutient malgré ces fatigues et le chagrin de ne pas avoir des nouvelles de ses enfants. Ed. Grimard (1) va bien ; je vais leur faire une visite ce soir. Il est parmi les gardes nationaux vétérans, et, d'ailleurs, fait son service comme nous tous. Prat (2) est capitaine de génie, et j'ai pu, grâce à son permis, faire de nombreuses visites aux fortifications extérieures. Le canon se fait entendre et le bombardement attendu devient de moins en moins probable. Evidemment, la situation militaire s'améliore. Si le Gouvernement n'était pas composé de gens sans vigueur morale, désireux avant tout de se concilier la faveur des réactionnaires, la République serait invincible et Bismark n'aurait qu'à battre en retraite. Malheureusement, la mollesse est bien grande parmi les orateurs et les plumitifs qui nous mènent, et nous, républicains, nous sommes loin d'avoir toujours la dignité, la bonne entente et le bon sens qui nous permettraient de pousser vigoureusement le pouvoir dans la voie de l'énergie révolutionnaire. Cependant j'ai

(1) Edouard Grimard était, on l'a vu dans les premières lettres, un ami des Reclus.

(2) Prat, autre ami des Reclus.

confiance. Dis à Jeanne que, dans ma compagnie de garde nationale, j'ai deux Roumains pour camarades ; dis à Louise que M. Bertillon est maire de notre arrondissement depuis deux jours.

Aux fillettes, à ta mère, à ma sœur, aux amis.....

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme F. Elisée Reclus.

Paris, 25 octobre 1870.

Je ne sais quelles nouvelles les journaux vous donnent de Paris, mais il est certain que sous le coup du malheur la moralité s'est accrue dans des proportions étonnantes. Nous sommes devenus meilleurs et c'est là ce qui me donne de l'espoir pour le succès final. On me dit que ce matin a paru l'ordre du jour pour la mobilisation d'une partie de la garde nationale. Cet ordre était depuis longtemps attendu. Je vais naturellement me faire inscrire avec tous les autres volontaires, mais il me semble que je ne serai point compris dans cette levée, car on mobilise d'abord ceux qui ne sont pas mariés et n'ont pas encore atteint la quarantaine.

Demain, notre bataillon est de garde aux remparts. Notre bastion était jadis un des plus menacés, c'est aujourd'hui l'un des plus sûrs, puisqu'il est défendu non seulement par des forts mais aussi par une série de redoutes. La santé de tous est bonne.

ELISÉE RECLUS.

A son beau-frère, Pierre Faure, à Sainte-Foy-la-Grande.

Paris. Sans date.

Ami et frère,

Ne te préoccupe pas trop des petites grincherries du *Réveil* ou de la *Marseillaise*. Le *Réveil* plaide pour les socialistes, parce qu'on le soupçonne de ne pas l'être, et la *Marseillaise* n'a pas su changer de gamme : elle se sert encore de son vieux vocabulaire, comme si la situation n'était pas changée.

Il faut bien nous rappeler que la République a été acclamée par tous comme le moyen de salut suprême. Ce n'est pas pour nos principes qu'on nous a priés de remplacer Napoléon, c'est par instinct de conservation. Si nous avons emporté la position de haute lutte, si nous avons vaincu les partis monarchiques, nous serions en droit de faire immédiatement passer nos idées dans la pratique : réforme de l'impôt, suppression de l'armée, instruction égalitaire, nous pourrions tout décréter ; mais la République actuelle n'est en réalité qu'une suspension d'armes entre les partis. Orléanistes, légitimistes, bourgeois simplement patriotes nous ont dit : Trêve maintenant, guidez-nous, triomphez pour

nous, et nous verrons après ! Acceptons la trêve et si nous remplissons bien notre mandat, si nous sauvons la France comme on nous demande de le faire, alors la République est assurée, et nous aurons la joie de voir s'ouvrir pour nos enfants une ère de progrès dans la justice et le bien-être.

Ainsi, Faure, mon ami, moi qui suis plus révolutionnaire que toi, moi qui suis un affreux communiste et un infâme athée, je ne crains point de voir l'élément bourgeois dans les affaires : j'aurais même accepté Thiers, car, je te le répète, ce n'est pas nous qui avons fait la République. Toutefois, ne te figure pas que je ne veuille continuer de faire sans cesse et toujours ma propagande pour la Révolution sociale.

.....
Le nom de Louis Blanc au poste d'ambassadeur à Londres nous semble comme à toi de beaucoup le meilleur. Quant à Cluseret, il se tirera d'affaire. N'en doute pas.

A toi,

ELISÉE.

A Mme F. Reclus.

Paris, 6 novembre 1870.

La dernière lettre que je t'ai écrite est de mercredi, je crois, mais le départ des ballons ayant été retardé, je ne voulais plus t'écrire. Je n'ai repris courage qu'en voyant ce matin un grand ballon blanc passer majestueusement au dessus de ma tête, planant dans le ciel bleu et se dirigeant vers le sud. La semaine s'est passée sans incident notable. Paris était à diverses élections, à ses cancans, à ses futilités ; le Gouvernement faisait de la diplomatie avec le gouailleux Bismark qui cherchait à gagner du temps et qui a su habilement y réussir. A peine quelques coups de canon ont-ils été entendus. Nous aurions pu nous croire dans le Paris libre des anciens jours, les drapeaux qu'on voit flotter sur les ambulances rappellent seuls que nous sommes entourés de l'immense armée prussienne. La gêne se fait sentir, mais pas encore la souffrance. Cependant la mortalité s'accroît : ce sont les épidémies, la petite vérole, la dysenterie et le typhus qui emportent les malades.

Ma dernière lettre te disait que je n'ai pas grande confiance : le Gouvernement s'est montré d'une telle

mollesse, d'une telle impéritie militaire, les chefs, plus encore que les soldats, ont donné une telle preuve d'inertie qu'on ne peut guère espérer le succès ; mais les dernières élections municipales me font avoir confiance dans le maintien final de la République. Que nous importerait alors de perdre la Lorraine et l'Alsace ; car, si la République subsiste, l'Allemagne elle-même, avec l'Alsace et la Lorraine, entrera dans la Confédération des peuples libres.

Nos désastres n'auront donc pas été sans une grande compensation et notre dévouement aura eu son utilité. Il y a bien trois semaines que j'étais inscrit comme volontaire, et c'est aujourd'hui seulement que j'ai dû passer en conseil de révision. Tu vois qu'on ne se presse pas. S'il faut encore trois semaines pour m'équiper, j'aurai le temps d'attendre la fin du siège. En tous cas, si je dois connaître la vie des camps, reste assurée que je saurai me prémunir contre le froid et toute espèce de danger. J'essaierai, en outre, de rester avec quelques amis et camarades que j'ai appris à connaître sur les remparts. Nos santés sont bonnes, à l'exception de celle de Noémi qui, s'étant fait traiter pour son oreille, est un peu plus sourde qu'à l'ordinaire. Nous espérons que c'est là une simple crise passagère. M^{me} Grimard est assez bien, mais il lui est défendu de marcher.

Je vous embrasse tous.

ÉLISÉE RECLUS.

A sa sœur Louise, à Vascœui'.

9 février 1871.

Ma bien chère sœur,

Dans cette immense infortune, il est douloureux d'avoir à parler de soi-même et des siens. Cependant, bien qu'on ait parfois des nausées en songeant à l'existence, il ne faut point se laisser abattre et garder, accroître même ses forces pour continuer la lutte.

J'ai quitté Paris vendredi dernier, muni d'un laissez passer, par lequel je pouvais sortir de plein droit en ma qualité de candidat. En effet, sachant que le poste de représentant est moralement des plus périlleux, j'ai cru devoir m'offrir comme candidat aux gens des Basses-Pyrénées ; mais mes lettres ne sont point arrivées à temps, et ces Messieurs ont fait leur choix ; probablement que la guerre à outrance, telle que je l'eusse défendue, ne serait point de leur goût : une paix dite « honorable » fera bien mieux leur affaire (1).

(1) On verra que les idées d'Elisée ne tardèrent pas à se modifier sur ce point et, qu'au lieu de briguer des suffrages, il en vint à s'abstenir de parti-pris et à conseiller aux autres d'en faire autant, même

Quand j'ai quitté Paris, Elie et sa femme étaient en bonne santé, de même que Grimard et son jeune fils, né au bruit des derniers obus tombés sur Paris.

Mes sœurs et leurs maris vont bien... La dernière lettre de Paul date du 31 janvier. Il était en bonne santé, mais ses pensées étaient amères.

Arrivé à Libourne dimanche, après trois jours d'un voyage douloureux, j'ai reconnu que je n'aurais pas le temps d'aller en Béarn et je suis resté dans le pays pour faire de la propagande à Libourne, Castillon, Sainte-Foy, contre les capitulards. Il y a fort à faire. Dans cette grande crise, ceux qui sont bons et braves se révèlent ; les lâches, les vils paraissent cent fois plus ignobles. Le langage des riches paysans du canton nous remplit de dégoût. Ils ont voté avec enthousiasme pour la liste légitimiste-bonapartiste-orléaniste, sachant fort bien qu'en votant pour elle, ils votaieñt pour leur propre avilissement.

A vous, à toi, mes bien aimés.

ÉLISÉE et FANNY.

à réprouver toute participation à un gouvernement quelconque.
(Voir lettre du 26 septembre 1885).

Le nom d'Elisée se trouvait aussi sur deux affiches comprenant des listes de candidats à l'Assemblée nationale : *Election du 8 février 1871, comité républicain du XI^e arrondissement, boulevard Richard Lenoir, 134 ; et Liste des candidats proposés par les comités républicains de la rive gauche et de la rive droite.*

A Nadar.

Sainte-Foy-la-Grande, février 1871.

Mon cher ami,

Je ne vous avais pas écrit tant qu'il y avait encore un reste d'espoir ; maintenant que nous sommes tombés au fond du borbier de la honte, je me décide enfin. Puisque tout est perdu, recommençons la vie à nouveaux frais, faisons comme si, en sortant d'un sommeil de cent mille ans, nous apercevions que tout est à conquérir : patrie, liberté, dignité, honneur. Après notre immense repos, nous nous mettrions résolument à l'ouvrage. Eh bien ! travaillons, oublions les fatigues et surtout les dégoûts, bien pires que les fatigues.

Qu'allez-vous faire ? Un mot, je vous prie, si vous prenez une décision. Quant à moi, si l'exil ou la misère ne me forcent à quitter la France, je resterai : c'est ici qu'est mon champ de bataille.

Vous m'aviez demandé le texte grec de quelques phrases de Périclès, rapportées par Thucydide. Je vous les envoie, espérant que vous lirez facilement mon écriture.

Bien à vous, mes respects à Mme Nadar et mes amitiés à Paul (1).

ÉLISÉE RECLUS.

J'ai trouvé ma famille en bonne santé. Mes deux frères, francs-tireurs, sont revenus sans blessures.

(1) Paul Nadar.

A Elie Reclus.

Sainte-Foy, sans date, 1871.

Ici, rien de nouveau. Les paysans semblent ennuyés de n'avoir pas encore un roi, Bonaparte, Comte de Paris ou Duc de Bordeaux, sur le même trône et sous la même couronne.

Il importe beaucoup d'organiser dans chaque ville un comité de *Défenseurs de la République*, ayant un représentant dans chaque village et pouvant dans toute maison faire jouer l'électricité au profit de la cause publique.

Je vais ce soir à Bergerac pour y défendre la cause de la République. J'y suis appelé par Clamagèran, auquel son titre de républicain a fait perdre toutes ses leçons bourgeoises. Il n'a plus que des ouvriers autour de lui. Quant à C. R., il a profité de la République pour se faire nommer substitut et pour faire donner je ne sais quelles places à son père, à sa mère et à sa belle-mère.

P. m'écrit d'aller *hic et nunc* faire de la propagande électorale à Orthez, en vue des prochaines élections. Ils n'avaient reçu ma lettre que deux jours après le vote.

J'ai répondu que j'avais pensé à me porter candidat

en réfléchissant à l'effrayante responsabilité qu'auraient à encourir les représentants. Mais j'ignore quelle sera la besogne de la future Chambre et, par conséquent, je ne puis songer à maintenir en permanence ma candidature. Je reprends complètement ma liberté.

De Bœk est revenu hier soir, pour me dire en courant : « Celui qui est devenu », et pour t'inviter de nouveau (1). Pendant que tu seras chez lui, tu éviteras les cancans bordelais : c'est toujours cela de gagné.

A bientôt,

ÉLISÉE.

(1) Ami des Reclus, excellent homme, mais d'un mysticisme exagéré qui lui faisait prononcer parfois des discours incohérents.

A Mme Elie Reclus.

Sans date, 1871.

Ma bien chère Noémi,

Mon voyage a été long, fatigant, mais s'est fait sans encombre. En arrivant à Paris, nous avons assisté au douloureux spectacle que nous offraient d'immenses convois de notre artillerie enlevée par les Prussiens. Et, du train, quelques uns de nos troupiers riaient avec les amis, nos ennemis, à travers la portière. Quelle naïveté de croire encore à cette chose idéale qu'on appelle un peuple !

A toi et à vous bien tendrement,

ELISÉE.

A Alfred Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, le 27 mars 1871.

Mon bien cher ami,

J'ai vu hier l'ami Chaté (1), qui m'a lu une lettre de vous, en date du 18 mars. J'ai été remué de voir de nouveau votre écriture, après tant de mois passés loin l'un de l'autre dans cet immense tourbillon qui nous a saisis et nous a fait pirouetter à sa fantaisie. Maintenant nous voici de nouveau à peu près revenus à nos habitudes et à nos travaux, mais que de changements dans cette courte période de la vie ! Que de transformations pour le mieux et pour le pire !

C'est vous, mon ami, qui avez le plus souffert. Notre cœur saigne, en pensant à ce que vous avez perdu à Vascœuil. Anciennes associations d'idées, souvenirs d'enfance, livres aimés, témoignages d'amitiés profondes, tout cela vous est enlevé et en même temps a disparu toute une phase de votre vie passée. Combien grande aussi doit avoir été votre anxiété lorsque vous étiez

(1) Chaté, horticulteur parisien, ami des Dumesnil.

éloigné des vôtres et que vous les saviez entourés de mille dangers (1).

Une lettre reçue précédemment de Jeanne, lorsque j'étais encore à Sainte-Foy, nous avait appris que votre fils était gravement atteint, mais j'espérais beaucoup en sa guérison. Votre lettre à Chaté nous apprend qu'il n'est pas encore revenu à la santé d'autrefois. Je me suis empressé de me rendre à l'ambulance Bibesco, mais il n'y était plus : il est probable qu'il est allé se refaire sous les ombrages de Vascœuil, car je l'espère bien, on n'a pas coupé vos grands arbres.

Ma femme et mes enfants sont encore dans le Midi, mais demandent à revenir au plus tôt. Elie nous est arrivé, il y a quelques jours, ainsi que Paul. Onésime est toujours à Orthez, tâchant de se remettre de ses souffrances de l'hiver. Peut-être, si les événements et les finances me le permettent, irons-nous nous installer bientôt à Meudon, dans une assez jolie maison de campagne, beaucoup plus grande et moitié moins coûteuse que notre appartement de la rue des Feuillantines. Ma femme n'oserait guère s'installer à Paris avec les fillettes

(1) A la veille de l'invasion prussienne, Dumesnil, accompagné de deux patriotes normands, MM. Baudouin et Jullien, qui cherchaient à organiser avec lui la défense de la Normandie, se rendit à Tours et à Bordeaux pour en étudier les moyens auprès du gouvernement de la Défense Nationale. Lorsqu'ils revinrent, Rouen s'était rendue. Dumesnil ne put rentrer à Vascœuil où les Prussiens régnaient en maîtres. Quelques mois plus tard, quand, à la faveur de l'amnistie, il voulut réintégrer son logis, il fallut parlementer avec les soldats qui l'occupaient. La cour était pleine de chevaux morts, gisant parmi les meubles, les objets de valeur et les livres de la bibliothèque. La famille dut se contenter de la moitié de la maison, laisser l'autre aux étrangers, les servir et cohabiter avec eux pendant plusieurs mois.

à cause du va-et-vient continu : le mouvement incessant serait contraire à la santé et à la bonne éducation des enfants.

Je ne vous parle pas, cher ami, de la révolution qui s'accomplit. Il me semble que le 18 mars est la plus grande date de l'histoire de France, depuis le 10 août. C'est à la fois le triomphe de la République des Travailleurs et l'inauguration de la Fédération Communale. Les progrès intellectuels et moraux avaient été immenses puisqu'un changement de cette portée a pu s'opérer presque pacifiquement.

Espérons, mon ami. A vous et aux vôtres.

ÉLISÉE.

Elie a raconté, dans son *Journal de la Commune* (1), la participation des frères Reclus à la terrible guerre civile de 1871.

Le 4 avril, ils étaient partis trois à l'heure du rappel. Elie ayant, nous l'avons dit, une main endommagée, ne pouvait servir un fusil, mais il se proposait de porter le sac des hommes fatigués, au besoin de ramasser les blessés... Ses frères le précédant, il les perdait de vue. Vers le soir, il rentre chez lui, les autres ne sont pas rentrés... il les attend vainement. Où sont-ils?... On s'informe de tous côtés... Voici ce que raconte le capitaine de leur bataillon :

« L'ordre nous fut donné hier à quatre heures du matin de partir en éclaireurs pour Châtillon, subito. Eclairer quoi ? Aller où ? Par quel chemin ? Eclairer comment ? A qui faire son rapport ? Et des munitions ?

« — Ah ! que d'exigences. Allez à Châtillon, immédiatement, vous dit-on.

« — Soit !

« On prit une route quelconque. Tant bien que mal, on arriva aux alentours de Châtillon ; de ci de là, on s'y promenait. Dès le jour, des gardes nationaux affamés, et encore plus altérés, se répandaient dans les guinguettes du voisinage et s'y attablaient.

(1) Un volume, chez Schleicher frères.

Quant aux infatigables, quant aux zélés, à leur aise, ils patrouillaient par les chemins. Je poste quelques hommes, vos deux frères parmi, dans un ancien trou de Prussiens et combine mes rondes. Je ne suis pas longtemps sans flairer des Versaillais. Les hommes ne restent pas longtemps dans leur trou et courent derrière un de leurs sergents qui, apercevant un drapeau rouge à travers les arbres : « Les camarades sont dans la redoute là-bas. Qui m'aime me suive ! »

« Déjà les balles commencent à pleuvoir, Un de vos frères s'attarde à ramasser un blessé. Plusieurs bataillons versaillais débusquent ; ils avancent au cri de « Vive la République ! » Feinte ou non, les Parisiens le prennent pour sincère, répondent « Vive la République ! » et se laissent approcher en mettant eux-mêmes la crosse en l'air. Quand ils sont presque à portée de baïonnette, les prétendus amis leur disent : « Vive la République, c'est bel et bien, mais rendez-vous ! » Nos Parisiens, enveloppés par des forces quintuples ou décuples, essaient encore de résister, mais quelques minutes à peine, ils étaient bousculés, renversés, tués, blessés ou prisonniers. La mêlée fut trop courte pour avoir été très sanglante. Mais que sont devenus vos frères ? Je ne puis vous le dire. »

Elie et les siens courent aux ambulances : on interroge les quelques gardes nationaux qui ont eu la chance de revenir ; on écrit de tous côtés... Au bout de plusieurs jours d'angoisse et de recherches vaines, on apprend enfin que le plus jeune des frères est resté parmi les ambulanciers, qu'Elisée a été fait prisonnier et emmené par les Versaillais...

« Je rougis de honte. je tressaille de colère en apprenant comment ces immondes Versaillais ont traité leurs prisonniers.

« On faisait défiler par les rues de la capitale rurale, parader devant le beau monde des promenades, ces malheureux, leurs vêtements déchirés dans la lutte, épuisés par l'insomnie, harassés par une longue marche au grand soleil, par la fatigue de plusieurs jours, par la douleur. Accueillis par l'insulte, on se précipitait sur eux pour les dévisager. pour leur lancer de plus près quelque ignoble

raillerie. Parmi eux, il en était de blessés et de sanglants — ils recevaient des malédictions plus encore que les autres. Ces hommes avaient les mains liées, et les gandins qui, la veille, n'eussent point osé les affronter, leur crachaient maintenant contre la bouche et les yeux, et les belles dames avec leurs ombrelles tapaient dans ces figures baignées d'une sueur d'angoisse. Un vieillard, un vieillard à cheveux blancs — on est infâme à tout âge — déchargeait des coups de canne sur les têtes nues, et on lui criait bravo ! bravo ! Deux jeunes gens s'approchèrent du vieillard lui firent des remontrances à voix basse. Alors une dizaine d'anciens sergents de ville ou mouchards en disponibilité se ruent sur les jeunes gens que huait la foule et les entraînent en prison.

« L'ignoble Picard, le boursicotier engraisé, a tripoté dans ces ignominies. Tout aussitôt, il a affiché et télégraphié :

« La cavalerie qui a escorté les prisonniers a eu la plus grande peine, à son entrée à Versailles, à les protéger contre l'irritation populaire. Jamais la basse démagogie n'avait offert aux regards affligés des honnêtes gens des visages plus gnobles ».

« Parmi eux était l'homme que j'aime, que j'estime et que je respecte le plus au monde (1). »

(1) ELIE RECLUS, *Journal de la Commune*.

Lettre d'Elisée à Cattelin, sur la mort de Clément Duval,
général de la Commune (1).

« Nous cheminions sur la route de Versailles, cinq par cinq, gardés de chaque côté par deux cadres de fantasins et de hussards. En face, on voyait arrêté un groupe de cavaliers étincelants : c'étaient Vinoy et son état-major.

La colonne s'arrête. Nous entendons des paroles violentes, un ordre de mort. Trois des nôtres, entourés d'une troupe de soldats, franchissent lentement un ponceau qui relie à la route un pré entouré de haies et limité à l'est par une maisonnette portant l'enseigne :

DUVAL, horticulteur.

Nos trois amis s'alignent à 20 pas de la maison, ils montrent leur poitrine et relèvent la tête :

« Vive la Commune ! » Les bourreaux sont en face. Je les vois un instant cachés par la fumée et deux de nos camarades tombent sur la face. Le troisième chancelle comme s'il allait tomber aussi du même côté, puis se redressant, il oscille de nouveau et se renverse face au ciel.

(1) Lettre reproduite dans les *Mémoires inédits du chef de la Sécurité sous la Commune*, par P. CATTELIN, Paris, s. d. 1900.

« C'était Duval. Un des fusilleurs se précipite sur lui, arrache les bottes à l'homme qui frémissait encore, et deux heures plus tard, dans la poussière triomphale à travers les rues de Versailles, le soldat fait parade de son butin.....

A Alfred Dumesnil, à Vascœuil.

Fort de Quélern, rade de Brest, Finistère. 9 avril 1871.

Mon bien cher Dumesnil.

Vous devez être inquiets de nous tous, Parisiens, et ce n'est pas sans raison que votre sollicitude d'ami se porte sur nous. Depuis le dimanche 2 avril, je ne sais pas ce qui s'est passé dans la grande ville, je ne connais que ma propre histoire. Elle est triste, mais, heureusement, je ne suis point brisé. Dès le commencement de l'affaire de Châtillon, je me suis trouvé séparé de mon frère ; mais un de mes camarades l'ayant vu au moment de la reddition, j'ai grand espoir qu'il ne lui sera arrivé aucun mal.

Ici nous vivons assez bien, et nous aurions grand tort de nous plaindre après tout ce que nous avons souffert. La grande, l'unique, la rongeante anxiété est de n'avoir pas de nouvelles des nôtres. Dans quelques jours j'espère.

A vous, à ma sœur, à vos filles l'expression de ma profonde amitié.

ÉLISÉE.

A sa sœur, M^{me} Bouny, à Sainte-Foy-la-Grande

Fort de Quelern, 18 avril 1871.

Ma bien chère sœur,

Séparé de mon frère dès le commencement de l'affaire de Châtillon, j'ai la grande anxiété de ne pouvoir te dire exactement ce qu'il est devenu ; mais j'ai bon espoir : un de mes camarades l'a vu et lui a serré la main au moment de la reddition. Il me semble probable que sa qualité de médecin en vêtements civils l'aura protégé et qu'il aura été renvoyé libre.

Quant à moi, 1183^e, j'ai été mené à Versailles, puis à Brest. Je n'ai pas à te raconter notre cruel voyage : qu'il te suffise de savoir que maintenant tout va bien. Nous avons le bon air marin, une nourriture suffisante et des égards de la part de nos gardiens. Nous habitons un fort casematé dans la presqu'île de Quelern, près de l'entrée de la grande rade de Brest.

Quelle est la situation des nôtres ? Quelle a été leur anxiété pendant ces journées si longues durant lesquelles il nous a été interdit de communiquer avec eux ? Je n'y songe pas sans frissonner. Et ma bonne et

vaillante femme a-t-elle supporté ce nouveau coup sans broncher ? Ah ! combien de dédommagements en affection, en respect, en pensée de tous les instants, lui dois-je. Où est-elle ? à Paris, à Sainte-Foy ? Je ne sais, mais que, partout, elle ait confiance et inébranlable courage. Martyrisé moi-même, il me semble que, de mon infortune, j'ai encore la force de la protéger contre le sort.

Fais part de la nouvelle à mes frères et sœurs, à mes parents, à tous ceux que j'aime. Si A., pour lequel un voyage à Brest doit être une simple visite, venait me visiter, qu'il m'apporte des livres sérieux de mathématiques. Il est temps que je me mette à l'étude. Dis ou écris à ma femme que je ne perdrai pas mon temps.

A toi ma tendresse de frère, ainsi qu'à ton mari, à F., à Z.

Une réponse immédiate, je te prie, me donnant toutes les nouvelles possibles sur les nôtres.

Ton frère,

ÉLISÉE.

A sa sœur Louise, à Vasceuil

Fort de Quélern, 24 avril 1871.

Ma bien chère sœur,

J'ai maintenant l'intense bonheur de recevoir vos lettres. Hier c'était la tienne datée du 20 avril, aujourd'hui, c'est une lettre de P. et une lettre de ma femme, très simple et très courte mais digne et forte ; elle est datée du 10 avril et porte le numéro 5. Les quatre lettres précédentes et, probablement plusieurs des lettres suivantes, se sont égarées et ne m'arriveront jamais. Il me suffit de savoir qu'elle accepte courageusement la situation et que sa force physique y résiste. Le reste n'est que vétilles. Les ennuis et les souffrances de la prison sont choses qui n'ont rien de bien affreux pour un homme qui a connu la misère et la faim.

Il m'a semblé comprendre, à la lecture de ta lettre que tu as l'intention de venir rendre visite à ton frère prisonnier. Grande pour moi serait la joie de te revoir, mais, je t'en prie, ne viens pas maintenant : tu souffrirais trop de ne pouvoir me parler en toute liberté. C'est ne pas voir ses amis que de les voir sous la surveillance

forcée d'un tiers étranger. Tu emporterais de ta visite écourtée une impression trop triste. D'ailleurs ne t'inquiète pas sur mon compte. Ma santé est bonne et, de jour en jour, malgré le manque de livres sérieux, je m'habitue davantage à un travail régulier.

Embrasse bien toute la famille. Que de fois ma pensée se porte vers vous tous. C'est maintenant que je sais combien je vous aime !

Ton frère bien aimant,

ÉLISÉE.

A sa sœur Louise, à Vascœuil

Fort de Quclern, 8 mai 1871.

Je t'écris une lettre qui, volupté bien douce, ne sera pas d'abord déchiffrée, profanée par des yeux impurs, mais qui est bien véritablement à ton adresse... Malheureusement, la réponse n'aura pas le même sort ; mais, je t'en supplie, de même que tu as eu le courage de subir pour me voir l'humiliation que tu as subie, résigne-toi à me donner des nouvelles qui n'auront pas ton frère pour premier lecteur.

J'ai bien reçu ta lettre du 2 mai, m'annonçant l'envoi de paquets qu'on me demande tous les jours. Tu me rendras donc grand service en m'expédiant la caisse au plus tôt : je serai très heureux moi-même d'y trouver quelques objets qui me permettront d'être plus propre, et les romans anglais qui me transporteront dans le monde idéal de la libre observation des mœurs et des caractères.

Fanny m'a écrit me demandant conseil au sujet de son émigration à Vascœuil. Je lui ai répondu que, s'il m'était permis de donner un avis à la prudente, la bonne et la vaillante, je lui conseillerais d'aller y respirer l'air pur et manger des fraises, « génératrices de la santé ». Quand

elle sera à Vascœuil, il me sera aussi plus facile d'entretenir avec elle une correspondance régulière. Si sa présence à Paris était de la moindre utilité, je lui aurais conseillé d'y rester ou, plutôt, elle ne m'eût pas demandé d'avis ; mais la libre campagne vaut mieux pour elle et les enfants. Les Prussiens ne font rien à l'affaire, ce sont des hommes sans responsabilité.

Notre vie du fort n'a rien de bien nouveau. Environ cent prisonniers, parmi lesquels un médecin, moins heureux que notre frère, nous ont été amenés il y a quelques jours. On leur a fait subir à Versailles les mêmes avanies qu'à nous. Aucun d'eux n'a pu sauver sa montre ; ils ont été dépouillés de leurs couvertures, de leurs capotes, de leurs paletots ; quelques-uns ont même perdu jusqu'au gilet et nous sont arrivés en manches de chemise. Cependant on ne leur a donné ni coups de sabre, ni coups de crosse, ni coups de pied, et nul d'entre eux n'a été fusillé. Sous ce rapport, il y a donc amélioration.

Les nouveau-venus nous ont apporté des nouvelles de Paris, nouvelles dont nous avons bien besoin pour rétablir la communication intellectuelle entre le monde extérieur et nous. Les nouvelles politiques nous arrivent, mais rares et incomplètes. N'oublie pas dans ta réponse de me donner un résumé bref et net de la situation, en nous parlant de Viviane (1).

Mes amitiés, mes embrassades à tous. Je pense avec bonheur à vous tous. Je suis ravi d'avoir de bons et de vaillants amis.

Votre frère,

ÉLISÉE.

(1) Héroïne d'un livre de Quinet, personnifiant l'idéal de la France.

A sa sœur à Vascœuil

20 mai 1871. Quelern.

Ma sœur bien-aimée,

Mon inquiétude est grande et parfois je me sens presque défaillir en pensant aux nôtres qui sont à Paris et dont nous resterons probablement longtemps sans nouvelles. Je n'ai point de refuge contre les terribles appréhensions qui me rongent le cœur (1). Mais il ne faut pas que

(1) « Elic avait pris une part active à la Commune, tout d'abord par un journal qui disparut presque aussitôt, emporté par la tourmente, puis par un travail direct, en un poste de danger. Ayant été nommé directeur de la Bibliothèque Nationale, il s'empressa d'accepter, car les trésors les plus précieux de monde entier se trouvaient menacés. Heureusement, il pouvait avoir confiance dans les gardes nationaux parisiens, qui, même sans avoir eu l'occasion d'ouvrir un livre de l'immense collection, ne sont pas moins fiers de ce que leur ville possède un si merveilleux ensemble de documents incomparables. Mais d'autres périls le menaçaient. L'histoire de la Bibliothèque nous dit que plus d'un savant illustre fut également voleur de livres, et l'on avait d'autant plus à redouter la visite de ces curieux que, s'il y avait eu quelque soustraction à cette époque troublée, on n'eût pas

je me laisse abattre : je lutterai, chère sœur, contre mes angoisses, et je resterai moi-même. Comme à l'ordinaire, j'essaierai de manger et de boire, je tâcherai de garder ma force physique et morale. Il faut que je reste digne des miens.

Continuons donc de penser aux affaires courantes, et parlons-en comme si elle nous intéressaient : la malle que tu as expédiée de Vascœuil, le 15 mai en grande vitesse n'est pas encore arrivée, c'est un malheur pour ceux qui attendaient leurs paquets et qui auraient un besoin urgent de changer leur linge de corps. Si tu pouvais m'aider à pourchasser cette

manqué d'accuser les communards. Un autre danger, plus immédiat, était celui des obus qui tombaient sur le quartier et qui, après avoir partiellement démoli la Cour des Comptes et le Ministère des Finances, pouvaient accomplir aussi leur œuvre de destruction dans les salles de la Bibliothèque. De grandes précautions furent prises contre tous les risques d'incendie, et pas un livre ne disparut des rayons, pas un document n'eut à souffrir d'un accident quelconque.

Mais si la Bibliothèque échappa au bombardement versaillais, le moment vint où les Versaillais eux-mêmes entrèrent dans l'édifice avec grand bruit d'armes et de cris. Elie échappa heureusement à la fusillade, que lui méritaient naturellement les soins qu'il avait donnés à la Bibliothèque de la nation, et, caché par une famille amie, il vécut la douloureuse vie de la défaite ; puis, à l'aide de faux papiers que lui procura un camarade, il put, en septembre, gagner l'Italie et se rendre en Suisse, échappant ainsi à la condamnation que les conseils de guerre lancèrent après lui, la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée. Quant aux services rendus, on daigna les oublier, et l'histoire officielle de la Bibliothèque ignore absolument son nom, preuve incontestable qu'il fut impeccable dans sa gestion, car s'il eût commis la moindre erreur, de quelles accusations n'eût-on pas poursuivi le barbare, le vandale, le pétroleur ! »

malle par l'envoi d'un papier quelconque, tu me rendrais service..

A toi et à vous.

Ton frère,

ÉLISÉE.

A sa sœur Louise, à Vascœuil

Prison de Quélern, 1^{er} juin 1871.

Ma bien chère Louise,

Reçu aujourd'hui la caisse envoyée par toi, et — chose bien plus précieuse — une lettre du 28, écrite à Paris par ma bonne Fanny et par Elie et m'annonçant que toute la famille est en bonne santé. Au milieu de nos effroyables désastres, ce jour a donc été pour moi un jour de bonheur.

Depuis dix jours, je n'écrivais plus à personne et je n'ai guère reçu de lettres : c'est que nous vivions tous sous le poids d'une terrible anxiété...

Quant aux événements accomplis, ma pensée est très nette ; mais à cet égard, qu'ai-je à vous dire qui ne soit l'écho de ce que vous dites vous mêmes ? Quoi qu'il en soit, nous agissons toujours en conscience et nous marcherons le front haut.

A vous tous de cœur,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Fanny Elisée Reclus.

8 juin 1871.

Ta lettre du 5 juin m'arrive à l'instant. Je te remercie beaucoup d'avoir fait la commission demandée par mon ami et de m'avoir envoyé des nouvelles des familles de tous mes camarades du quartier. Plusieurs n'ont pas encore reçu de nouvelles et j'aurai le plaisir de les rassurer.

Je ne sais si je t'ai dit que tous mes camarades ont été pour moi d'une touchante amabilité. Il y a quelques jours, pendant que je travaillais à la bibliothèque, ils ont profité de mon absence pour me faire donner une paillasse propre qui avait été portée par mégarde dans notre chambre. Quoique leurs couches ne soient pas moins sales que l'était la mienne, ils n'ont pensé qu'à moi et m'ont fait l'extrême amabilité de plaider pour leur camarade absent. De même, ils ont insisté pour me remplacer dans toutes les corvées, parmi lesquelles il en est de pénibles, et même de dégoûtantes. Je n'aurais pas accepté ce témoignage d'amitié si je n'étais chargé du service de notre pauvre bibliothèque de prison, ce qui peut être aussi considéré comme une sorte de corvée.

Actuellement, mon travail consiste surtout à faire des extraits et des recherches pour mon ouvrage futur sur le *Sol et les Races*; mais je m'occupe aussi à donner et à prendre des leçons ; j'enseigne l'anglais — moins bien que toi — et j'apprends le flamand sous la direction de mon ami, le citoyen Buurmans. J'ai entrepris en outre un petit travail purement littéraire, qui n'est pas bien avancé, mais que je désire terminer avec ton concours pendant de longues soirées d'hiver, alors que nous deviserons et que nous étudierons en commun après le travail de la journée. Je lis aussi quelque peu pour me délasser.

.

Ton ami,

ÉLISÉE RECLUS.

On dit aussi que notre sort doit être bientôt décidé. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette rumeur.

A sa sœur Louise, à Vascœuil

15 June 1871.

Ed. J. M.

Ma bien chère sœur,

En effet, j'ai été un peu malade, probablement à cause du mauvais air de nos chambrées ou de la trop grande uniformité de la nourriture ; mais je suis à peu près guéri, et j'ai le plaisir de pouvoir me remettre à mes livres, à mes griffonnages : seulement, au moindre tournoiement de tête, je m'arrête afin que ma femme et les miens ne puissent m'accuser d'imprudence. Du reste, je n'ai pas besoin de te le dire, cette petite indisposition ne provient en rien de ce que le cœur m'ait faibli ; non, mes amis, je tiens trop à vous, à votre fraternelle amitié, je tiens trop à ma propre dignité pour ne pas rester ce que je dois être.

Nous sommes aujourd'hui le 15, et cependant la dernière lettre de ma femme est du 8 ; sans doute une lettre plus récente a dû s'égarer. Peut-être aussi Fanny a-t-elle pris la soudaine résolution d'aller à Vascœuil. Combien je serais heureux alors de la savoir avec vous, de la voir par la pensée se promener au milieu des fleurs, de suivre les enfants folâtrant près du ruisseau !

Mes amis, dans nos désastres, il nous reste encore une immense consolation, la certitude que, durant toute notre période de force, nous travaillerons toujours à donner des cœurs d'hommes et de femmes à ces enfants, ces jeunes gens, tous ces êtres humains avec lesquels nous avons à vivre notre vie. Voilà l'œuvre ! Tout le reste est peu de chose.

A bientôt ou à plus tard, mes bons amis. Je suis toujours avec vous et vous êtes toujours avec moi.

Votre ÉLISÉE.

A M. et M^{me} Dumesnil, à Vasceuil

Quélern, 15 juin 1871.

Ma chère sœur Louise
et mon bon frère Alfred,

Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, car mes journées sont presque trop courtes pour mon travail, et le soir, quand je repasse dans mon souvenir ce que j'ai fait, il se trouve en réalité que les heures de solitude ont été fort insuffisamment employées. Il est vrai qu'une grande partie du temps est utilisée par la conversation, c'est-à-dire pour le libre enseignement mutuel (1).

Je n'ai encore rien à dire quant à notre situation. Nous attendons ; seulement nous avons appris aujourd'hui que nous allions incessamment subir un deuxième interrogatoire. Ceci semble indiquer pour un temps

(1) Les prisonniers s'instruisaient mutuellement comme on l'a vu ; de même que, pendant le siège, Elisée donnait à la mairie du III^e arrondissement des conférences sur la géographie française, ainsi qu'en témoigne une affiche de l'époque, conservée par un de ses amis, Max Nettlau.

prochain la fin de la prévention ; mais à quoi bon m'en occuper, puisqu'à ces événements mon libre arbitre n'a aucune part.

.....
Puisque les travaux littéraires et scientifiques ont repris, je vous demande, je te demande à toi surtout, Alfred, d'être à la piste de tout travail qui serait de ma compétence. Voici trois mois que je suis un consommateur inutile ; il me tarde de redevenir un producteur. Sous ce rapport, je te prie de ne pas laisser échapper une seule occasion.

Dites à Jeanne que je la remercie des deux bonnes lignes qu'elle m'a écrites. Elle sait que je suis pour elle un bien sincère ami. Je l'embrasse ainsi que la chère Camille.

A vous tendrement,

Votre frère,

ÉLISÉE RECLUS.

A M. et Mme Alfred Dumesnil

Quélern, 6 juillet 1871.

Mes chers frère et sœur,

Merci de votre bonne lettre. En ma qualité de prisonnier, j'ai toutes les joies : des lettres nombreuses, des paroles d'affection exquise, la certitude que tous les miens pensent à moi, l'avantage de travailler en suivant le courant de ma pensée. Mes souffrances de captif sont bien peu de chose à côté des souffrances de tant d'hommes et de femmes prétendus libres qui ont à combattre le terrible combat de la vie. Ma femme aussi est du nombre de celles qui luttent, mais elle lutte vaillamment et mettra son honneur et sa conscience à ne point céder à la dure destinée.

Combien je voudrais pouvoir l'aider dans ces difficultés ! Et combien je te remercie, cher Alfred, de me chercher de l'ouvrage, qui me permette de manger mon biscuit en tranquillité d'âme. Seulement, à moins d'avantages exceptionnels, je te prierai de ne pas me trouver un travail de trop longue haleine, car ma destinée pourrait m'entraîner, sinon sur une terre de ban-

nissement, du moins dans une contrée d'exil volontaire ou forcé. S'il est vrai qu'il ne « doive plus y avoir de relations entre la maison Hachette et moi », ainsi que d'aucuns l'auraient dit, tu comprends que je n'insisterai pas une minute pour forcer une porte qu'on m'ouvrirait de mauvaise grâce. D'un autre côté, j'aurais de la répugnance à m'adresser pour une œuvre d'importance à des éditeurs rivaux : j'aurais donc hâte de terminer mes affaires à Paris, et je partirais pour les États-Unis où, je le crois, je pourrais me frayer un avenir. Du reste, il va sans dire que je ne prendrai aucune détermination sans vous demander avis, délibération commune, conseil de famille.

Je mentionne des choses bien insignifiantes en elles-mêmes, mon cher Alfred, afin que, lors de ton prochain voyage à Paris, tu saches exactement à quoi t'en tenir sur ma situation. Je me dois à moi-même d'être d'autant plus fier que le sort m'a plus frappé. J'aime mon travail de chercheur et d'écrivain, mais je serais aussi très heureux en travaillant comme garçon de ferme chez l'ami Touzaa (1).

Baisers et embrassades, mes chers amis. Merci, Jeanne, de votre bonne lettre. C'est par l'amitié que la vie, autrement si dure, devient bonne et douce.

Votre ÉLISÉE.

(1) Un de ces austères et bons paysans de Castétarbe, chez lesquels les enfants Reclus s'initiaient à la vie des champs.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil.

Prison de Quélern, par Crozon, Finistère. 15 juillet 1871.

Ma sœur bien-aimée,

Je regrette qu'Alfred ait cru devoir partir pour Paris après réception de ma lettre. Ce sont là choses qui s'arrangent d'autant mieux qu'on ne s'en occupe pas, car les intérêts des Hachette et les miens me semblent s'accorder dans cette affaire. Que m'importe d'ailleurs, puisque, tout prisonnier que je suis, je n'en suis pas moins un homme libre.

Une lettre reçue de Charton (1), il y a quelques jours, me fait supposer en outre que tout est arrangé. Charton me demande si je ne pourrais lui soumettre un plan d'un ouvrage quelconque dont l'exécution me serait confiée. Il me semblerait bien étonnant que Charton m'eût écrit de cette façon sans en avoir conféré avec Templier. J'ai répondu en soumettant en effet à Char-

(1) EDOUARD CHARTON, directeur du *Magasin Pittoresque* et du *Tour du monde*, et l'un des collaborateurs d'Emile Templier à la maison Hachette.

ton et à Templier le plan d'une publication qui serait, je le crois, utile à tous. Mais je me préoccupe assez peu de ce que feront ces Messieurs. Le monde est grand !

Fanny m'a écrit que Malte ne nous conviendrait pas. Restent les Etats-Unis, la Suisse, l'Italie, l'Espagne.

Ici, rien de nouveau. Je n'ai point encore passé mon interrogatoire et m'attends à rester ici quelques semaines ou même quelques mois. Puisque ma femme a du courage, tout va bien.

... Ma mère était un peu inquiète à mon sujet, m'a-t-on fait savoir. J'ai tâché de la rassurer aujourd'hui.

Je vous embrasse tendrement, toi, Alfred, Jeanne, Camille, Paul. Travaillez toujours et aimez-vous bien.

Ton frère,

ÉLISÉE RECLUS.

A M. et M^{me} A. Dumesnil, à Vascœuil.

Quélern, 23 juillet 1871.

Mes chers amis,

Reçu la bonne lettre de Louise. Non, ma chère sœur, je n'ai besoin de rien. La chaleur que tu crains pour nous est loin d'être forte ; nous aurions plutôt à redouter le contraire. Les vêtements légers dont tu me parles seraient donc complètement inutiles. Plus tard si j'avais besoin de quelque chaud vêtement, je t'écrirais. Nous verrons cela au mois de septembre ou d'octobre.

Je n'ai rien encore à vous dire au sujet de notre position. L'interrogatoire continue piano, piano. Il est possible que je sois parmi les questionnés de cette semaine, mais, après moi, il en est encore des centaines et des centaines à examiner, et, tant que le classement de tous les prévenus ne sera pas fait, je crois qu'aucune décision sérieuse ne sera prise. Aujourd'hui nous avons reçu la visite officielle de Jules Simon. Les journaux vous en parleront et ne manqueront pas à ce sujet de débiter leurs sornettes habituelles. Vous saurez qu'en penser. Je n'ai donc pas à vous en parler ; seulement les optimistes

qui se figuraient devoir sortir immédiatement de prison ont reçu une douche d'eau froide sur la tête ; de vagues paroles à peine sont tombées des lèvres du ministre.

Je n'ai pas encore reçu de lettre de Templier au sujet de la proposition que je lui avais faite de fabriquer une sorte d'Encyclopédie géographique à petits fascicules séparés et coûtant chacun trois ou quatre sous. Il y a là, je crois, une idée utile et d'une facile réalisation (1). Mais en attendant la réponse de Templier, j'ai reçu une lettre de Hetzel à propos de l'*Histoire d'Une Montagne*. J'aurai donc le bonheur de pouvoir un peu contribuer à l'entretien du ménage. Mon travail est déjà commencé.

Le temps n'est pas encore venu de prendre une décision au sujet du lieu de résidence de Fanny et des enfants ; mais si je dois rester encore longtemps à Quélern, je pense que le séjour du midi vaudra mieux que celui du nord. Le moment venu, nous nous consulterons par lettres et nous déciderons avec prudence.

Merci, mon ami Poulot. Je te prie de travailler beaucoup. Étudie bien tes mathématiques, arithmétique, algèbre, géométrie. Tu en auras grand besoin dans la vie pour approfondir les autres sciences. Camille et Jeanne, mes bonnes sœurs, continuez de vivre dans l'amour de ce qui est bon et beau. Vous pouvez conquérir ainsi le seul vrai bonheur qui nous appartienne dans ce grand combat de la vie.

A vous, votre frère et ami,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Avant-projet de la *Géographie universelle*.

Pas de nouvelles du Midi. Ma sœur Marie ne doit pas avoir le temps de m'écrire depuis que l'invalidation de Laget (1) a fait recommencer l'agitation électorale.

(1) Laget, avocat nîmois, grand ami du pasteur Grotz, beau-frère d'Elisée. Laget se présentait au Sénat et fut nommé en définitive.

A Mme F. Reclus.

(Sans date, reçue le 31 juillet 1871).

.....
Hier, m'est arrivée une lettre de Maunoir, secrétaire de la *Société de Géographie*. Cet ami me dit qu'il provoque une démarche collective de la Société pour obtenir ma libération. Seulement, me dit-il, il serait possible qu'on me demandât un engagement formel, une promesse, un serment quelconque, ou tout au moins une phrase d'allégeance dans une lettre privée. Tu comprends ce que j'ai dû répondre. L'avenir m'étant inconnu, il m'est absolument impossible de savoir quelle ligne de conduite m'ordonnera ma conscience, et, par conséquent, je ne puis souscrire à aucun engagement dont d'autres que moi auraient à peser les termes. Chose étrange ! Alors que la Société, dans l'état de désagrégation et de démoralisation où elle se trouve, aurait besoin de tous les hommes droits et consciencieux, des amis supposent que, pour rentrer dans la vie libre, il me faudrait commencer par m'avilir. On se figure d'ordinaire que les femmes sont conseillères de lâcheté ; aussi avais-je quelque idée d'écrire à Maunoir : « Allez

consulter ma femme. C'est elle qui décidera. Mais je sais d'avance ce qu'elle vous dira. Elle préfère ne plus revoir son mari que de le voir rentrer furtivement la tête basse et le cœur plein de remords. Elle veut revoir son mari tel qu'elle l'a connu et tel qu'elle l'aime. »

Tu vois d'après ce qui précède que je dois simplement continuer ma vie de prisonnier sans me creuser l'esprit au sujet du hasard de ma libération. Cependant, la besogne de l'interrogatoire avance un peu ; sur mille captifs que nous sommes à Quélern, plus de deux cents ont subi leur examen ; un seul a été libéré, par ordonnance de non lieu, je suppose.

Je n'ai point fini de rédiger le second volume du résumé de la *Terre*... Je te prie de m'envoyer 1^o un exemplaire en feuilles de l'abrégé du premier volume de l'abrégé, 2^o ce qui a été rédigé du deuxième volume, 3^o les feuillets préparés pour la rédaction du manuscrit ; 4^o le cahier de notes. Avertis Templier que j'ai rédigé le premier tiers du deuxième volume de l'abrégé et que je vais finir le reste (1).

Ton mari,

ELISÉE RECLUS.

(1) *Les Phénomènes terrestres*, reproduction résumée de *La Terre*, 1^{er} vol. : *Des Continents*, Hachette et C^{ie}, 12 sept. 1870 ; 2^e vol. : *Les Mers et les Météores*, Hach. et C^{ie}, 26 sept. 1872,

A M^{me} F. Reclus

3 août 1871.

.....
Je puis te raconter maintenant pourquoi l'on m'a transporté ici. Tu sais peut-être que le ministre Simon, secrétaire de l'Instruction publique, a visité tous les pontons et prisons.

Il vint aussi à Quélern, entouré de généraux, d'amiraux et autres gens nantis de sabres et de chapeaux à plumes. Avant de partir il voulut me voir et me demander si je ne manquais de rien. Mais comme je méprise cet homme, je refusai de me rendre auprès de lui en disant que je n'avais rien à lui demander. Bien qu'il en fût très ennuyé, comme je l'ai su, il déclara qu'il voulait me donner du confort malgré moi et décida, d'accord avec le directeur, de me faire transporter à Trébéron. Ils auraient pu me garder à Quélern, mais là j'avais trop d'influence, paraît-il, sur mes compagnons de prison; nous étions trop bons amis et mes leçons déplaisaient au directeur, bien qu'il n'ait jamais osé les interdire. Il voulait rompre nos liens de concorde et de bonne volonté et voilà pourquoi je

fus envoyé dans cette île. Quand il vint ici, le ministre donna l'ordre de surveiller étroitement mes actes et de m'enfermer dans ma chambre. Il fut même question de mettre à ma porte un soldat qui me suivrait partout, son fusil chargé sur l'épaule. Mais heureusement, quand le ministre eut tourné le dos les chirurgiens de la marine et autres supérieurs, qui appartiennent tous à la marine et sont très bien disposés à mon égard, ne tinrent aucun compte de ses paroles; je suis aussi libre que les autres prisonniers, je me promène comme il me plait et je lis même des journaux et travaille la nuit dans ma chambre. Tous ces messieurs se montrent envers moi excessivement bons et polis; même le curé est venu me rendre visite. Je puis même te dire ceci : si tu crois bon de venir me voir, tu obtiendras la permission, — bien que officiellement ce soit encore très strictement défendu — d'être seule avec moi dans ma chambre pour quelques heures.

.....
J'ai appris que des douze ou treize mille prisonniers de Brest un peu plus de neuf cents ont été libérés. Je sais grâce au capitaine qui m'a interrogé que la seule accusation qui pèse sur moi est d'avoir marché contre l'armée régulière. Il m'a montré — naturellement sans que je le lui demande — beaucoup de lettres d'origines diverses sollicitant ma libération. Ainsi mon cas est très simple. Cependant je n'ai pas de raison de croire que je serai bientôt libéré.

Aux chers habitants du Manoir de Vascœuil.

Hôpital de Trébéron, rade de Brest, 7 août 1871.

Vos lettres ne m'arrivent que plus d'une semaine après avoir été expédiées, ce que j'explique par mon changement de prison : du fort de Quélern à l'îlot de Trébéron, il y a probablement 2.500 mètres de distance, aussi les lettres restent-elles 4 ou 5 jours en route pour aller d'un endroit à l'autre. Maintenant que vous connaissez ma nouvelle adresse, je recevrai vos lettres plus tôt.

Vous devez savoir par Fanny en quoi mon existence a changé : mes repas sont moins succints et ma couche est meilleure ; ce sont là des avantages que je ne veux pas méconnaître ; mais, par contre, il est bien d'être brusquement séparé des bons amis dont la forte affection s'est éprouvée dans la misère et l'adversité. Ici, je trouverai difficilement des amis pareils, car il y a un va-et-vient continuel entre les pontons et l'hôpital ; les malades n'ont pas le temps de se connaître et d'ailleurs songent d'ordinaire plus à leurs maux qu'aux plaisirs de l'amitié. La mortalité moyenne est assez forte. Bien que les malades des pontons soient en grande partie en-

voyés à Brest et sur un navire-hôpital, cependant le petit hôpital de Trébéron a déjà vu mourir 48 des siens et, hier, on nous a, par prévision, expédié quantité de cercueils. Il y a quelques jours, j'ai eu le triste spectacle de voir dans ma chambre le numéro 3 — car ici nous sommes de simples numéros — s'éteindre de la phtisie. Et combien dont la main de la mort a déjà par avance contracté les traits !

Ma grande consolation, mon bonheur même, est de contempler la mer qui nous entoure et l'horizon de péninsules et d'îles verdoyantes qui la change en apparence en un vaste lac. Le plus souvent le ciel est gris et le vent dur. Le paysage me rappelle alors quelque baie de la mer d'Irlande. Mais parfois aussi, comme aujourd'hui, la brise est douce, le soleil fait brasiller la mer et briller au loin les maisonnettes dans les bouquets d'arbres, alors je me croirais presque en Italie. C'est ainsi que, grâce aux jeux des nuages et du vent, je ne cesse de voyager tout en restant à ma fenêtre de prisonnier. .. A un certain point de vue, pourtant, la modeste Crevon qui coule dans votre jardin ferait bien mieux mon affaire. Sur ses bords, je serais libre, et je pourrais me plonger à mon gré dans son eau. J'apprendrais à nager à ma petite Jeannie, mais j'espère que Jeanne me remplacera dans cet office.

Je n'ai pas besoin d'argent. J'ai encore 97 francs. Et comme on nous accorde seulement 2 francs d'argent de poche par semaine, j'ai encore pour 48 semaines devant moi.

Bien tendrement à vous tous,

ÉLISÉE RECLUS,

A M. Victor Buurmans

Hôpital de Trébéron, 17 août 1871.

Je t'ai déjà écrit une première fois, un ou deux jours après mon arrivée à Trébéron ; mais, n'ayant reçu aucune réponse de toi, je crains que ma lettre ne te soit pas parvenue. Il y aurait encore une autre explication, mais je n'ose point croire que ce soit la bonne. Non je n'espère pas que tu sois déjà parti pour Anvers avec femme et enfant, et que le plaisir de revoir les tiens t'ait ravi tous les moments utilisables pour ta correspondance. A propos d'Anvers, j'ai reçu hier une carte d'entrée pour le Congrès international géographique. C'est du 14 au 22 août que se tiennent ces assises scientifiques, auxquelles il m'aurait été ési doux d'assister et où se discuteront même plusieurs questions qui ont été proposées par moi. Mais le bonheur d'assister à ce Congrès est encore une de ces joies qu'il me faut jeter derrière mon dos. C'est fait, n'y pensons plus. Il est trop tard même pour que je m'excuse « pour cause d'emprisonnement ». J'espère que mes amis de la Société de Paris m'excuseront... tout en m'accusant un peu. Ils diront que mon crime unique a consisté à croire que la

Terre avait précipité son mouvement de rotation. Hélas ! Elle tourne toujours dans l'orbite accoutumée.

J'ai de bonnes nouvelles des miens. Et toi ? Comment vont ta femme, ta fille, ton fils ?

D'énergiques serremments de mains aux amis Goble, Collot et autres. Dis au père Meunier que je le salue affectueusement. Je ne lui écris pas parce que tu es mon interprète auprès des camarades... Je ne parle pas de Connel : il est certainement en liberté.

Donne-moi les noms des autres libérés, si je les connais (1).

A toi, tendrement,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Elisée resta autant que possible au courant des multiples étapes de ses compagnons de captivité, mais ne se lia qu'avec Buurmans, ouvrier flamand d'une certaine culture, et frère d'un curé anversois.

A Alfred Dumesnil

Trébéron, 20 août 1871.

Mon bien cher ami,

Rien à te dire, sinon que je vis toujours avec vous de souvenir et d'espérance. Soyez bien heureux là-bas, car vos joies font partie de mon propre bonheur ! Aimez-vous bien, utilisez chaque minute pour être bons et jouir de votre affection mutuelle. Combien il est doux de s'aimer de près, puisque, de loin déjà, c'est un si grand bonheur ! Si je n'avais eu la force que m'a donnée votre affection et celle de tous les amis, j'aurais été fort malheureux et, sans doute, je me serais moralement affaibli. Merci, mes bons amis qui m'avez conservé mon existence morale.

Je suis heureux des nouvelles que tu me donnes de Templier. Si je reste en France — ce que je crois — je pourrai donc continuer mes travaux, et peut-être entreprendre de grandes choses qui sont encore à l'état de rêves. Sinon, la force naît avec le besoin, les ailes poussent à l'oiseau qui doit s'envoler.

..... Et toi, quand iras-tu dans les montagnes du Jura ?

Qu'est devenu Morin ? (1) Dis-le moi dans ta prochaine lettre.

A toi et à vous tous, mes amis, de bons baisers fraternels,

Votre ÉLISÉE.

(1) Ernest Morin. On a déjà vu ce nom dans une lettre d'Elisée sur l'Exposition de Londres (sept.-oct. 1862). Ami commun de Dumesnil et d'Elisée, membre comme celui-ci de la Société de géographie de Paris, il était professeur aux collèges municipaux de Turgot et de Chaptal et fut, sous l'empire, un des premiers organisateurs de conférences populaires. Il mourut en décembre de cette même année. Il était resté à Paris pendant le siège et la Commune et, sans partager les opinions des fédérés, il avait été très frappé de leur enthousiasme et de leur abnégation et écrivait à Dumesnil : « Paris est dans les étoiles ! »

A Paul Reclus

7 septembre 1871.

Mon bien-aimé Paul, le jeune,

Je n'ose plus t'appeler Poulot, car tu m'as écrit une lettre si sensée qu'il faut bien te considérer maintenant comme un grand garçon. Du reste, l'âge des études sérieuses a commencé. Déjà, tu as dû malheureusement assister à des scènes terribles qui t'auront appris le dévouement, la présence d'esprit, le courage, et qui, plus tard, lorsque tu étudieras l'histoire, te feront comprendre ce qui, pour nous autres bambins, était un livre fermé. Maintenant ta vie va changer. Tu habiteras non plus le grand Paris mais quelque vallée paisible de la Suisse, et l'éducation un peu décousue, mais fort utile, que t'ont donnée les voyages, la vue de la nature et du monde, sera rendue plus efficace par des études méthodiques et suivies. Etudie avec ferveur, mon cher Poulot, mords avec force à la science. Fais en sorte, lorsque tu choisiras ta carrière, de pouvoir te dire : « Je suis un citoyen utile ; je ferai du bien. Nous ne valons quelque chose

que par le bien que nous faisons. Ceux qui n'en font pas auraient dû ne pas naître.

Jeannie n'est plus à Vascœuil, je pense. Si elle est encore avec vous, tu la remercieras bien de la fleur qu'elle m'a envoyée et tu lui diras que je n'en sais pas le nom. Mais je pense qu'elle le sait elle-même et qu'elle m'a questionné seulement pour constater mon ignorance. Tu lui diras que c'est une petite gamine de s'être ainsi moquée de moi et tu l'embrasseras de ma part. Tu diras aussi à grand'maman que les cent degrés de chaleur à l'ombre n'ont rien de bien étonnant sous le ciel de Malte, puisque cent degrés de l'échelle anglaise de Fahrenheit ne sont pas tout à fait 38 degrés de notre échelle centigrade. C'est un ou deux degrés de plus que dans les grandes chaleurs de Paris.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton ami,

ÉLISÉE RECLUS.

A M. et M^{me} Dumesnil

7 septembre 1871. Trébéron.

.....
Une lettre de Fanny m'annonce qu'Elie s'est installé dans le beau Zurich (1). Si j'avais eu à choisir, c'est là aussi que je me serais rendu. Une nature admirable, des bibliothèques, de grandes institutions scientifiques et le contact de deux races, ce sont là de grands avantages et qui seront des plus utiles, je l'espère, pour le développement de notre Poulot.

.....
Embrassements fraternels. Au revoir, par quelque beau jour lointain !

Votre frère,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Elie fit choix, en effet, de Zurich comme résidence. « C'est une ville fort riche en livres et en écoles, et c'est là, pensait-il, que l'éducation de ses deux fils pouvait se faire dans les meilleures conditions : en même temps, il appréciait fort l'avantage d'habiter un pays de littérature et de science allemandes, où il n'aurait pas à craindre les brutalités agressives de la police impériale. Il passa en effet d'heureuses années à Zurich et y trouva des amis fort appréciés, notamment le très remarquable géologue et naturaliste, Albert Heim ».

A M. et Mme A. Dumesnil

Hôpital de Trébéron, rade de Brest. 5 octobre 1871.

Ma bien-aimée sœur Louise et toi, cher Alfred,

Voici dix jours d'écoulés depuis la lettre que vous m'avez écrite. C'est long et une ombre de remords commençait à se mêler au besoin que j'avais de vous répondre. Ne me punissez pas en me faisant attendre trop longtemps vos bonnes paroles fraternelles.

Tranquillisez-vous, mes chers amis, vous savez que le climat de Brest est plus égal et plus doux que celui de la Normandie. D'ailleurs je prendrai soin de ne m'exposer à la pluie ni au vent de tempête : je ne cours aucun risque de m'égarer dans une promenade sur notre rocher, et trois enjambées me suffiront toujours pour que je gagne un abri en cas de mauvais temps... Je suis chaudement vêtu, et Fanny s'occupe de m'envoyer encore, sous forme d'un poncho, un supplément de chaleur externe. Enfin, contre l'humidité, j'ai fait acquisition de sabots, de chaussons et de paille. Vous voyez que je suis prudent.

Malheureusement, je ne puis accepter l'offre que vous me faites de m'envoyer des journaux politiques. C'est là une nourriture intellectuelle qu'il ne nous est pas per-

mis de goûter. Mais les ouvrages, les recueils de littérature et de science sont autorisés, et ceux que j'ai reçus ont contribué pour une très forte part à me faire prendre en patience mes six mois de prison. J'ai pu — de très loin — suivre un peu le mouvement scientifique, et j'en suis très heureux. Les comptes rendus du Congrès d'Edimbourg pour l'avancement des sciences m'ont fait surtout le plus grand plaisir. Dis-moi, cher Alfred, ne serait-il pas possible de fonder en France une société libre, analogue à l'Association britannique ? Parle-s-en à Edgar Quinet, à Henry Martin qui pourraient en prendre l'initiative comme historiens. Parle-s-en à nos amis les géographes, s'il y a lieu. Que chaque société libre nomme un délégué pour s'entendre à cet effet et, si ces messieurs ont le moindre bon sens, le moindre sérieux dans leur désir de relever l'initiative scientifique en France, l'association pourra marcher. Il suffira d'imiter les statuts de la société anglaise, qui laissent peu de chose à désirer. Si j'étais libre, je pourrais m'occuper de la chose, en faisant manœuvrer quelques grands bons hommes qui seraient enchantés qu'on leur soufflât cette initiative.

En attendant, mes bons amis, vous me rendrez grand service en m'envoyant tout ce que vous aurez de nouveau et d'intéressant en fait de littérature et de science. Puisque Vasceuil est devenu une usine littéraire, vous pourrez m'envoyer au moins vos éditions nouvelles. Tout sera bien accueilli.

.....
Je vous embrasse tendrement, mes amis, vous et les vôtres.

Votre frère dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme F. Reclus

20 octobre 1871. Trébéron.

Hier, un vieillard à barbe blanche et au visage souriant a bravé vent et marée pour se présenter chez moi. C'est un pasteur qui connaît mon père de nom, est grand ami du jeune de Coutouly. Il voulait me parler, croyant pouvoir m'aider à sortir de prison, mais m'a d'abord offert une poire succulente qui, disait-il m'était envoyée par une dame. Le geôlier principal l'avait introduit avec la plus grande politesse, espérant me faire par là oublier la façon méchante et vulgaire dont il s'était conduit dans l'affaire du vin envoyé par mon beau-frère. Donc, le pasteur, M. Berth, m'a dit être très bien en cour auprès du nouveau ministre, Casimir Périer, et qu'il pourrait s'en prévaloir pour obtenir ma liberté, si toutefois j'y consentais. « Certainement, ai-je répondu, je ne demande qu'à être libre comme les camarades, sans condition et sans promesse attentatoire à ma dignité. Comme les paroles me semblent non moins sérieuses que les actes, je ne veux pas en prononcer d'humiliantes ou de flatteuses, et demande à être libre parce que la chose est juste en soi, je ne veux pas la devoir à la générosité ». M. Berth m'ayant demandé de formuler

ma déclaration par écrit, j'y ai consenti, pesant mot après mot, phrase après phrase, n'omettant aucune des raisons qui établissent selon moi la légitimité de ma libération, sans m'abaisser à la demander, naturellement. Du reste, ceci me paraît négligeable, mais rien ne s'opposait à ce que je dise toute ma pensée : pourquoi ce que l'on a dans le cœur ne serait-il pas sur les lèvres ?.....

.

ÉLISÉE RECLUS.

A M. Victor Buurmans

Hôpital de Trébéron, 20 octobre 1871.

Mon bien cher ami,

M^{me} Meunier a bien voulu me faire parvenir de vos nouvelles. J'apprends, ce qui m'attriste profondément, que vous tous, mes amis, êtes encore en captivité. J'espérais au moins que notre cher docteur, enfin libéré, avait retrouvé sa famille ; mais non, aux dernières nouvelles, il était encore derrière ces remparts de Quélern, que je vois se profiler là-bas sur la colline. C'est vers ce côté de l'horizon, mes amis, que mes regards se portent sans cesse, hélas ! bien tristement. Je vous vois marchant par petits groupes dans cette espèce de trou d'argile jaunâtre, entre les hauts talus qui ne vous laissent apercevoir que le ciel ; je vous suis dans vos casemates à l'air poussiéreux et impur, cherchant vainement une occupation sérieuse, et réduits le plus souvent à cette terrible nécessité de « tuer le temps » d'une façon quelconque. Je souffre avec vous, mes bons amis, en pensant à toutes vos souffrances : une partie notable de votre vie se trouve ainsi consumée.

J'aurais presque mauvaise grâce, mon cher Buurmans à te dire : Prends courage, car je suis parmi ceux qui ont encore eu le plus de chance dans le désastre commun : en dépit de petites indispositions qui ne signifient rien, j'ai gardé ma santé ; je n'ai perdu aucun de mes parents ni de mes amis particuliers ; mon frère malade retrouvera la santé sur les bords du lac de Zurich où il s'est installé avec sa famille ; j'ai eu la joie de revoir ici ma femme en assez bonne santé ; enfin, grâce à des circonstances favorables, elle n'a pas encore eu à souffrir de la gêne pénible dans laquelle se trouvent nombre de mes amis. Qui sait ? Il en est peut-être dont les femmes souffrent, dont les enfants s'étiolent, dont l'avenir est complètement détruit et qu'un jour de moins dans la durée de leur prison pourrait sauver. Je comprends leur angoisse et ce n'est pas à moi, du haut de mon bonheur relatif, de les blâmer s'ils faiblissent dans leur courage. A chacun de se juger selon sa propre conscience !

Quand pourrons-nous nous revoir, et nous reverrons-nous tous ? Il est probable que la dispersion sera grande. Tu retourneras sans doute à Anvers. Gobleby sera bientôt de retour en Amérique ; Connel ira peut-être poursuivre ses grands projets dans la République de la Plata, et ainsi des autres. Et moi, où irai-je ? Aux Etats-Unis, en Suisse ? J'ignore. En attendant, ma femme s'est provisoirement installée à la campagne, au Raincy, afin d'y avoir l'air pur nécessaire aux enfants et de fuir le tumulte de la grande ville dont chaque rue rappelle de si douloureux souvenirs ! En tous cas, mes amis, quand même nous n'aurions pas le bonheur de nous revoir, nous n'en conserverons pas moins notre forte amitié.

Par ton intermédiaire, je serre la main de tous les

amis, Connel, Gobley, Bertelli, Rolland, Colleau, Meunier, Depry, Stordeur, Chauvière (1), etc., et malgré tout, je leur dis : Gardons haut les cœurs !

A toi salut fraternel. Je souhaite que cette lettre fléchisse les destins contraires et qu'elle accomplisse avec succès la périlleuse traversée de Trébéron à Quélern !

Ton bien dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) On connaît la carrière de Chauvière, mort récemment, socialiste unifié.

A Mme F. Reclus

Versailles, 30 octobre 1871.

Depuis une semaine environ, mon transfert de Tréberon au ponton, puis à Brest, puis à Versailles, a mis du trouble dans notre correspondance. J'ai vu M. Bellamy (1) quelques minutes avant mon départ, dans la gare du chemin de fer. Il venait de perdre son père. Il a été pour moi d'une affection, d'une délicatesse rares : j'étais vivement ému en lui serrant la main.

Mon voyage de prison en prison s'est assez bien fait, si ce n'est que j'ai véritablement souffert par suite de manque d'air et de lumière dans la cellule profonde de Fontenoy où j'ai été enfermé une vingtaine d'heures... J'ai écrit à M. Charton et à Onésime en leur demandant de venir me voir pour causer de mes affaires et me rendre divers services. Je ne t'en dis pas encore autant, car tu demeures plus loin qu'eux et il n'est pas certain que je reste ici. D'après ce que m'a dit le lieutenant du ponton de Fontenoy, ma destination prochaine serait Saint-Germain. Cette prison est une sorte de caravan-

(1) Un des notables de Brest qui fut très bienveillant à Mme Reclus quand elle allait voir son mari en prison.

sérait où nous sommes à l'étroit, mais pas tant qu'au fort de Quélern. Si je devais rester ici quelque temps, j'arriverais facilement à m'isoler assez pour travailler un peu. Grâce à la cantine, un ami, un médecin que j'ai été étonné de trouver ici, m'a offert dès mon arrivée un véritable repas. Excuse mon silence près des amis...

.....

ÉLISÉE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

*Conseil de guerre permanent de la 1^{re} division militaire, séant
à Saint-Germain-en-Laye.*

JUGEMENT.

Au nom du peuple français.

Le 7^e conseil permanent de guerre de la 1^{re} division militaire a rendu le jugement suivant : Aujourd'hui, 15 novembre 1871, le Conseil de guerre permanent de la 1^{re} division militaire, séant à Saint-Germain, ouï le Commissaire du Gouvernement dans ses réquisitions et conclusions, a déclaré le nommé Reclus, Elisée Jacques, écrivain géographe, coupable d'avoir porté des armes apparentes dans le mouvement insurrectionnel de Paris et d'avoir fait usage de ses armes. Le conseil a admis des circonstances atténuantes.

En conséquence, ledit conseil condamne, à la majorité de cinq voix contre deux, le nommé Reclus Elisée Jacques, écrivain géographe, à la peine de Déportation simple par application des articles 267 du code de justice militaire, 5 de la loi du 8 juin 1850; 463 du code pénal et 135 du Code de justice militaire.

Et, vu l'article 139 du Code de justice militaire, le Conseil condamne ledit Reclus, Elisée Jacques, à rembourser sur ses biens présents et à venir, au profit du Trésor public, le montant des frais du procès.

Signalement, etc.

Le présent jugement a commencé à recevoir son exécution le
15 novembre 1871.

Le Commissaire du Gouvernement.

Pour extrait conforme,

LE GREFFIER.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Mont Valérien, 19 novembre 1871.

Mon cher ami,

Dans notre nouvelle prison, comme dans celle de Saint-Germain, nous sommes un peu à l'étroit : seulement, nous avons plus d'air et de lumière ; peut-être les murs y sont-ils plus froids et plus humides ; mais, somme toute, notre demeure est plus habitable et, si je ne puis travailler sérieusement, du moins, pourrai-je le tenter.

Autant que je l'ai compris, cette prison est un simple dépôt de prévenus et de condamnés. Sans doute, nous y attendons notre transfert dans quelque autre prison, tandis que des prévenus, arrivés de Versailles ou d'ailleurs, se préparent à passer devant le conseil de guerre siégeant à Rueil. Parmi ces derniers, j'ai été surpris de rencontrer de bons amis de Quélern : séparés brusquement, il y a quatre mois, nous ne nous attendions pas à nous trouver dans une noire casemate du Mont Valérien. Nous étions à la fois joyeux de nous serrer la main et tristes de nous retrouver à la veille ou au lendemain d'une condamnation. Ils m'ont donné des nouvelles de bons amis que mon affection suivra toujours.

Les visites ne se font ici que le dimanche et le jeudi comme à Saint-Germain, et de plus, les formalités à remplir sont plus nombreuses. Il faut d'abord obtenir à la place de Paris une autorisation de visiter le Mont Valérien, puis se faire délivrer au Conseil de guerre de Rueil l'autorisation de visiter le prisonnier. Ce n'est qu'après s'être muni de ces deux papiers qu'on peut se hasarder à gravir la côte qui monte à nos murailles.

Je ne prie donc point ma chère femme de venir me voir : je crains trop la fatigue pour elle. Je préfère la savoir avec les fillettes et sa mère dans la retraite du Raincy que de la suivre par la pensée cheminant péniblement sur les chemins argileux. Mais vous, mes amis, entendez-vous pour que l'un de vous vienne me voir chaque jour de visite : à vous tous cela sera facile. Votre vue me fait du bien, quoique je ne puisse vous parler longtemps. Votre vue, c'est pour moi l'affection fraternelle pour tous, c'est le monde extérieur avec ses joies, c'est la liberté.

Que le premier visiteur ait la bonté de m'apporter :

- 1^o Deux paires de bas de laine ;
- 2^o Quelque livre d'Ethnologie, de Linguistique ou d'Anthropologie bien substantiel ;
- 3^o De la pâte de jujube, car je crains que ma gorge ne se prenne un peu.

Mes livres de Versailles sont-ils enfin retrouvés? Une petite note pour m'en avertir dès que vous les aurez. Que les amis ne négligent pas de m'écrire. Je n'ai rien à leur dire moi ; c'est à eux de me parler des changements, des va-et-vient de la vie libre.

.....
Salut, mon frère,

ÉLISÉE RECLUS.

A M^{me} Elie Reclus, Zurich.

Maison de correction, Versailles, 22 décembre 1871.

Ma bien chère sœur, ma bonne Noémi,

Jusqu'à présent, je préférais t'écrire par la main de Fanny, afin d'avoir ainsi la pensée et le cœur plus libres dans mes épanchements ; mais je n'y tiens plus. J'éprouve le besoin de vous envoyer directement quelques paroles d'affection, mes bons amis, mes inséparables ! Vous les recevrez avec joie, et moi j'éprouve une grande douceur à vous dire que je suis toujours votre frère bien aimant et bien-aimé.

Vos deux lettres, la tienne et celle de l'ami Poulot, m'ont ravi. Je suis heureux de m'imaginer au milieu de vous, dans cet appartement que Paul m'a si gentiment dessiné ; je vous suis à toute heure dans vos occupations journalières ; je vous accompagne dans vos promenades sur les bords du lac ou sur les pentes du Zurichberg. Que de bonheur dans notre infortune ! Quelle consolation pour nous de savoir que vous jouissez de la bonne et douce vie domestique de travail et d'affection, C'est en pensant à Paul et à André que je me sens tout

particulièrement heureux. Voilà donc notre bon Poulot en voie de devenir un homme utile par ses connaissances autant que par sa bonne volonté. Sa lettre m'a frappé par son naturel, son bon sens, sa grâce et l'amabilité du style. Quant à André, il est en bonnes mains. Il n'aurait certainement pas été gâté pour avoir fait le polisson avec ses camarades à l'école de Pons ; mais il lui vaut mieux d'être avec Lydie et de recevoir d'elle l'instruction en même temps que ses douces et fortes paroles qui en feront un homme de cœur. Puisque les enfants vont bien, soyons heureux, nous qui appartenons à la vieille génération qu'ils doivent remplacer.

Depuis que ma nouvelle adresse est connue des amis, je reçois des lettres qui me tiennent au courant de tout ce qui se passe dans la famille et dans le cercle des amis. Mais nous ne recevons pas de journaux et, par conséquent, j'ignore ce qui se passe dans la grande famille humaine, ou bien je ne l'apprends que par de lointains oui-dire. Cela ne m'empêche pas de me faire une idée générale de l'histoire contemporaine au point de vue philosophique et moral ; mais le détail manque, et le cher Michel (1) appréciera combien cette ignorance de la vie journalière du monde m'est pénible.

Ce qui m'est plus pénible encore, c'est de ne pouvoir guère travailler au milieu du tumulte et des bousculades, car nous sommes ici des centaines dans une prison faite pour recevoir quatre-vingt personnes. Je tâche seulement, par la lecture et la réflexion, par des conversations utiles aussi, d'entretenir chez moi la vie de l'esprit. J'espère bien qu'en reprenant ma liberté, si je dois en jouir encore, je ne me serai pas deshabitué du travail

(1) Elie s'appelait aussi Michel.

par une sorte d'inanition intellectuelle. Ce n'est pas tout de garder son courage, il faut encore se maintenir dans la santé complète du corps et de l'esprit. Cela est plus difficile, mais j'espère y parvenir.

Saluez bien mes amis de Zurich. Si M. Ladendorf (1) se souvient encore de moi, que Poulot veuille bien lui rappeler mon nom et lui porter mon salut. Bon et cher trio, je vous serre les mains et je vous embrasse.

Votre frère,

ÉLISÉ.

(1) D^r Auguste Ladendorf, démocrate allemand émigré à Zurich, après de longues années de prison.

A M. et Mme Dumesnil. à Vacœuil.

Versailles, Maison de correction, 23 décembre 1871.

Mes bien chers amis,

Je vois que vos projets de voyage se sont évanouis et je ne m'en étonne point. Ni le doux climat du midi ni la belle nature du Jura ne valent le bon foyer domestique. Si vous vous mettez en route, ce sera pour venir ensemble vous livrer au travail qui vous appelle à Paris. Les chers liens de famille ne seront point brisés. Je vous en félicite, amis, car la vie est courte, et il est bon d'en profiter. Cela ne vous empêchera pourtant pas, mon frère et ma sœur, de quitter un jour les vôtres pour venir, non me serrer la main, du moins m'entrevoir et me dire quelques paroles d'amitié. N'oubliez pas ce jour là de m'apporter un exemplaire de tout le Lamartine inédit que vous avez publié. Cela m'intéressera un peu à cause de l'auteur, beaucoup à cause des mains aimées qui ont corrigé les épreuves, des intelligences qui ont étudié le vrai sens de chaque expression douteuse, de chaque phrase ampoulée (1).

(1) Dumesnil, ancien secrétaire de Lamartine, était aussi gérant de la Société propriétaire des œuvres du poète et corrigeait ainsi les épreuves de tous les volumes que l'on imprimait.

Quel est donc, mes amis, le météorologiste de Vascœuil qui envoie régulièrement ses observations thermométriques à la Société de météorologie, et qui m'était resté inconnu? Ces observations, si elles sont bien faites, indiquent une singulière différence de température entre Vascœuil et Rouen. Il fait beaucoup plus froid dans notre maison que dans la vallée de la Seine. Est-ce à cause du voisinage des forêts, de la direction des deux vallées qui livrent passage, l'une au vent du Nord, l'autre au vent aigu du nord-est, du tourbillonnement des pluies et des vents dans le cirque du confluent? Pour savoir cela, il faudrait consulter notre météorologiste inconnu. (Suivent les chiffres).

Ces chiffres pourraient vous être utiles dans votre jardin, puisque vous vous occupez sans cesse de l'éducation des fraisiers et autres petits êtres sensibles aux moindres changements de température. Les observations de Vascœuil embrassent une série de quatre années, 1866 à 1870. *Item* celles de Rouen (1).

Aujourd'hui, je suis fort content, j'ai reçu une bonne visite de ma femme. Elle ne m'a pas semblée fatiguée...

Ma belle-sœur, M^{me} Onésime, m'a-t-on dit, compte venir me voir, en bonne fille qu'elle est.

J'ai beaucoup de nouvelles des nôtres : une excellentissime lettre du neveu Poulot et des lettres des sœurs du Midi. Je vous serre tendrement les mains, mes amis, Alfred, Jeanne et Camille.

Votre frère,

ÉLISÉE.

(1) Une enquête ouverte par Dumesnil lui fit découvrir que le météorologiste en question n'était autre que le cantonnier qui enregistrait arbitrairement les cotes du pluviomètre, au hasard de ses absences ou de sa pure fantaisie.

Au groupe d'amis de Vascœuil

3 janvier 1872. Maison de correction. Versailles.

Mes chers amis,

Je suis heureux à la pensée de vous revoir bientôt, car certainement vous viendrez tous, soit ensemble soit l'un après l'autre, vous faire introduire dans notre sombre parloir à double grillage, et chercher à reconnaître la figure amie à travers la sombre obscurité.

Votre dernière lettre, de même que celles de presque tous mes autres amis, me parlent d'une commutation de peine probable pour moi. Je n'ai ni à vous confirmer ni à vous détromper dans vos espérances à cet égard, car je ne sais rien. A chaque jour suffisent et ses peines et ses joies. Je n'ai point à m'occuper des incertitudes du lendemain.

L'offre de Balagué (1) m'a vivement touché. Cet homme est bon et même héroïque par certains côtés. Son ancien voisin et — je l'espère — son ami, Talandier,

(1) Balagué, ancien proscrit, revenu d'Angleterre, lors de la déroute de Sedan, était venu offrir spontanément une somme d'argent à Elisée.

m'a écrit aussi une lettre fort affectueuse. D'après ce que j'entends dire, il aurait de grandes chances de venir bientôt à Versailles comme député. Par la même occasion, il viendra me dire bonjour.

Ma chère Jeanne vous êtes maintenant guérie de votre petit rhume, n'est-ce pas ? Combien touchante est votre bonne pensée de garder vos pommes de Calville pour venir les partager avec moi. Je vous assure que, de mon côté, je ne ferai part de votre cadeau qu'à des amis bons et droits de cœur. Je veux que ces pommes, venant de vous, soient dignement appréciées. D'ailleurs cela va sans dire, c'est moi qui les dégusterai le mieux.

A bientôt, n'est-ce pas, mes bons amis. Nous ne pourrions guère causer, mais du moins, nous nous verrons.

Votre frère dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

P.-S. — Je vous prie de me donner des renseignements circonstanciés sur les chances de réussite que pourrait avoir un médecin qui s'établirait à Croisy.

Combien de villages à desservir ?

Quel chiffre de population ?

Quelles habitudes prises ?

A Richard Heath, en Angleterre.

Maison de correction, Ver ailles, 8 janvier 1872.

Mon cher Monsieur,

Vous avez été certainement surpris de ne point recevoir de réponse à votre bonne lettre du 18 novembre — mais c'est hier seulement qu'elle m'a été remise.

Je ne puis assez vous dire le plaisir que j'éprouve de refaire votre connaissance; après une séparation de 20 ans, dans ma vie si mouvementée, j'étais loin de m'attendre à pareille aubaine. Je me rappelle bien votre nom, votre physionomie et, plus encore, votre bonté pour moi, mais dans le torrent de la vie qui nous emporte simultanément ou nous sépare violemment, tant des personnes que nous connûmes se sont déjà évanouies dans l'ombre que je n'osais espérer encore avoir de vos nouvelles.

J'ai certainement beaucoup souffert depuis mon emprisonnement et, auparavant, durant la guerre franco-prussienne et la Commune, mais comme vous l'avez bien compris, ma grande consolation a été d'avoir pu agir selon ma conscience. Plus d'une fois, j'ai eu besoin

d'interroger le sens du devoir, mais je n'ai pas hésité à obéir, au risque de compromettre vie ou liberté. C'est ce qui me donne aujourd'hui la satisfaction d'avoir conquis le respect même de mes adversaires politiques.

Étant prisonnier, je ne puis entrer dans aucun détail relatif aux causes, à l'histoire et aux suites probables de notre guerre civile : il faut que je garde le silence, mais tous ceux qui recherchent le vrai en toute sincérité doivent facilement en saisir le sens. Il m'est doux de savoir que vous me connaissez suffisamment pour ne point m'accuser d'avoir lutté dans un but d'intérêt, de violence, ou désir d'autorité, et vous remercie de tout mon cœur de n'avoir point laissé pénétrer le doute en votre esprit. Vingt années se sont écoulées et le vague souvenir que vous avez conservé de moi est encore celui d'un homme sincère et désintéressé. J'ai à cœur de vous en remercier. Votre bonne lettre me permet de constater que l'enthousiasme et le dévouement ne sont jamais perdus, ainsi que vos philosophes et les nôtres l'ont prouvé scientifiquement. Il y a continuité de force. Soyons bons, et l'influence de notre bonté se fera sentir dans le monde entier. Partout où j'ai trouvé des amis, en Europe, en Amérique, en liberté ou en prison, j'ai été utile en parlant de justice et en agissant conformément à mes paroles.

Vous me demandez quel est le vrai sens du verdict prononcé contre moi : Il est analogue à celui de la transportation pour les condamnés d'Angleterre, avec cette différence que ce n'est pas en Australie, mais en Nouvelle-Calédonie, que je serais envoyé. Sera-ce mon destin de m'y voir relégué loin de femme, enfants, livres et amis ? Je ne le pense pas. Différentes sociétés de géographie et, je le dis avec reconnaissance, des

plus célèbres savants anglais demandent l'annulation ou la commutation de ma peine. Je serais étonné qu'ils ne réussissent pas. Mais, quel que soit mon sort, croyez que je ferai mon devoir.

Vous ne me dites pas dans votre lettre si l'existence vous sourit. Je l'espère, et en suis même sûr, car un cœur aimant comme le vôtre doit vous faire aimer et estimer de tout le monde.

Pardon pour mes fautes d'anglais (1). Nous n'en sommes pas encore à la langue universelle.

Je reste, cher Monsieur, votre dévoué.

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Cette lettre a été traduite.

Il y eut unanimité, on peut le dire, dans le témoignage spontané des savants et littérateurs anglais en faveur d'Elisée Reclus, condamné à la déportation.

Nous ne donnerons pas la liste des 61 signataires de la première pétition, qui fut expédiée de Londres, le 30 décembre 1871, par H. Woodward, membre de la Société Géologique et de la Société zoologique de Londres : ce serait celle des plus notables écrivains et hommes de science de l'époque ; ni les noms des 33 autres personnages éminents qui s'ajoutèrent à cette première liste, car on était bien décidé en Angleterre, ainsi qu'en France, à continuer le pétitionnement jusqu'à ce qu'on eût obtenu gain de cause. Enfin on apprit que, par décision du 15 février 1872, la peine était commuée en dix années de bannissement et, qu'après sept mois et demi de détention, Elisée venait d'être transféré de Versailles à Paris, et, de là en Suisse, dans une voiture cellulaire et les menottes aux mains.

A sa mère, à Orthez, Basses-Pyrénées.

15 mars 1872.

Mes bien chers parents,

Depuis hier, je suis libre sur une terre libre. Je vous prie de faire parvenir l'heureuse nouvelle à Loïs et à mes autres sœurs du Midi, Joana, Noémi, Marie. Demain ou après-demain je pars avec Elie et j'ai quelque espoir de reprendre avant un mois, soit à Lugano, soit ailleurs, une vie calme et régulière de travail. Vous m'aurez bien facilité par votre généreux envoi une installation définitive. Bien que cette somme ne me fût pas absolument nécessaire, elle me permettra d'envisager mon avenir matériel avec moins d'appréhension, et je suis heureux de vous témoigner la reconnaissance avec laquelle je l'ai reçue.

Je viens de passer une année vraiment dure et qui m'épouvante un peu quand je me rappelle tout ce que j'ai dû subir, la faim, le froid, le manque d'air respirable, les coups, les insultes, les grossièretés de toute espèce, le spectacle de maux inouïs, les douleurs morales et les souffrances physiques. Maintenant, tout est

passé pour moi comme un mauvais rêve, mais cet affreux cauchemar dure encore pour nombre de mes amis : il en est beaucoup qui valaient mieux que moi et qui, moins heureux, mourront probablement à la peine. Le souvenir de ces amis prisonniers me poursuit toujours et m'empêche de jouir de ma propre liberté.

Ai-je besoin, mes chers parents, de vous dire pourquoi je me suis exposé à tous ces malheurs et à d'autres plus grands encore, qui, heureusement, ne m'ont pas atteint ? Depuis mon emprisonnement, je n'ai pu vous écrire de lettre libre pour vous expliquer ma conduite, mais vous me connaissez et vous savez quels en ont été les mobiles. Sans doute, mon cher père, tu diras que ma conscience n'est pas éclairée, mais, telle qu'elle est, elle me montrait un chemin que je croyais celui du devoir. Si je ne l'avais suivi, je me serais méprisé moi-même et je mènerais maintenant une existence misérable, rongé par le remords. Du moins puis-je me dire à présent que j'ai été sincère et fidèle à mes convictions. L'estime de mes amis aussi bien que votre douce affection, m'ont aidé à supporter cette année d'infortune.

Votre fils bien aimant,

ÉLISÉE RECLUS.

A M. Eugène Oswald, à Londres

Zurich, 21 mars 1872.

Mon cher ami,

Il me tardait d'être libre pour vous remercier de l'immense activité que vous avez déployée en ma faveur. Tant que j'ai vécu de l'ignoble vie de prison, et que mes lettres devaient passer sous les yeux des argousins, je ne voulais point vous écrire : il m'eût été pénible que mon papier portât la griffe de ces Messieurs.

Vraiment vous vous êtes occupé de moi avec une merveilleuse persévérance ; vous m'avez disputé à ces malheureux réactionnaires de Versailles avec une constance qui a fait mon admiration et celle de mes amis. Enfin, vous avez fini par triompher, non sans peine. Ma conviction bien nette est que vous et nos autres amis d'Angleterre avez été mes véritables libérateurs. Sans doute, j'avais en France nombre de confrères du monde littéraire et scientifique, qui auraient pu intervenir en ma faveur ; plusieurs d'entre eux, plus ou moins isolément, ont même lutté énergiquement pour moi ; et je leur dois une grande reconnaissance ; mais c'est à vous

que je dois, sinon ma liberté, du moins plusieurs mois d'avance dans la possession de moi-même. Je suis bien heureux de vous en témoigner toute ma gratitude, et je vous prie de remercier tous ceux qui avec vous ont travaillé à la libération du prisonnier.

Maintenant, je suis en route pour mon lieu d'exil. J'ai fait choix de Lugano, afin de jouir en même temps du climat de l'Italie, de la liberté suisse et du voisinage de Vienne (1), où les documents géographiques et géologiques se trouvent en si grande quantité. Ma femme, ma belle-mère et mes deux filles sont heureuses de ce déplacement, car les souvenirs de Paris sont mêlés d'atroce et d'horrible. Il s'agit pour nous de créer une nouvelle existence, d'entrer dans une nouvelle vie. J'ai quelque espoir de travailler sérieusement pour mon ancien éditeur de Paris ; d'ailleurs, j'ai déjà un peu de besogne. Mon frère Elie, dont je suis l'hôte à Zurich, continue ses correspondances et ses travaux scientifiques pour des revues russes.

Je ne vous parle pas des affaires publiques : vous savez qu'en penser... Certes, le gâchis est immense, mais, dans ce chaos fermente quelque chose de grand. J'envisage l'avenir avec ferme espérance.

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Y aurait-il ici un lapsus de plume ? Vienne au lieu de Milan ? Cependant, tome I, p. 226, Vienne est mentionnée comme très riche en documents scientifiques de toute sorte.

A Alfred Dumesnil, à Vascœuil

Lugano, Paradiso, restaurant du Panorama. 5 avril 1872.

Mon bien cher frère et ami,

Il y a déjà quelques jours que Fanny et moi nous sommes arrivés dans cette ville dont nous voulons faire notre nouvelle patrie; mais nos fillettes et ma belle-mère ne sont pas encore avec nous. Avant de leur faire traverser le Gothard, nous voulions leur préparer un *home*, nous voulions qu'en arrivant, la vie régulière pût immédiatement commencer pour elles. Nous n'en sommes pas encore tout à fait arrivés là. Ne connaissant absolument personne, nous sommes naturellement livrés plus que d'autres à la sympathie intéressée des aubergistes, garçons d'hôtel et autres écorcheurs. En outre, le mauvais temps de ces derniers jours nous a empêchés de parcourir les environs à la recherche de la « maisonnette idéale ». Parmi les villas que nous avons déjà visitées, une nous tente beaucoup, elle a un jardin magnifique, une petite porte sur le lac, de beaux ombrages, une exposition au midi et une vue incomparable. Il est impossible de rêver un plus beau site. Les

chambres de la maison sont un peu incommodes, mais, à Lugano, on vit surtout dehors ; notre vraie résidence serait notre jardin.

Le climat de Lugano n'est pas aussi méridional que je l'aurais cru : il a l'immense avantage d'être égal, tiède en hiver, frais en été, et presque toujours serein, mais la température moyenne est à peine supérieure de 2 ou 3 degrés à celle de Vascœuil ; elle est moindre que celle de Sainte-Foy. La végétation est encore retardée, et quelques neiges se voient sur toutes les montagnes avoisinantes. Quoi qu'il en soit, je crois que nous nous plairons ici quand nos enfants y seront et que la vie de travail y aura sérieusement commencé. La bibliothèque de Lugano ne me sera que d'une maigre ressource, mais je ne doute pas de voir s'ouvrir pour moi d'importantes collections particulières. Plus tard j'aurai Milan.

De Zurich, j'ai envoyé à M. Templier le plan qu'il me demandait et qu'il vous communiquera sans doute. Je travaille maintenant à l'*Histoire d'une Montagne*, puis je songerai au *Dielo* (1) Certes je ne compte point faire de Lugano ma Capoue, mais ce n'est pas dès le premier jour que je réussirai à vivre de mon travail. Il me faudra peiner et ahaner.

Je vous embrasse, nous vous embrassons tous bien tendrement,

ÉLISÉE, FANNY.

De magnifiques hépatiques bleues croissent ici au pied des châtaigniers et des noyers.

(1) La Revue russe, à laquelle collaborait Elie.

A Elie Reclus, à Zurich

Restaurant Panorama, Paradiso, Lugano. 7 avril 1872.

Mon cher Elie,

Nous avons déjà reçu de toi deux paquets de journaux qui nous ont été des plus utiles pour nous mettre en communication avec le monde extérieur. En as-tu déjà extrait la substance et pouvons-nous garder indéfiniment ces journaux jusqu'à ce que tu veuilles les couper ? Ou bien faut-il te les renvoyer chaque mois ? Quelle est alors la date extrême précédant ta correspondance ? Dans ta réponse, ne néglige pas de me dire où se trouvent les détails dont tu m'as parlé au sujet des différents modes que suit la neige suivant les époques et les pays ? Si le document pouvait m'être envoyé, je l'utiliserais.

Autre chose. Envoie-moi une lettre d'introduction pour Enrico Fano (1), car j'aurai certainement besoin d'aller prochainement à Milan pour nouer relations littéraires, scientifiques et politiques. Ici, j'ai présenté aujourd'hui ma première lettre d'introduction de

(1) Fano, diminutif de Fanelli.

M. Méquet. J'ai été fort bien reçu, quoique communard, — par M. Battaglini, homme lent, mais bienveillant. Il m'aidera peut-être à trouver pour un bon prix une villa convenable. Il parle de celle dans laquelle a vécu et fini Carlo Cattaneo. Elle est admirablement située. Une autre villa, dont un étage nous serait loué 1.000 francs, c'est-à-dire 300 francs de plus que la villa Cattaneo, est dans un site plus beau que je n'aurais pu le rêver.

L'expérience me prouve que je m'étais exagéré la douceur du climat de Lugano ; j'avais également cru les ressources de la ville supérieures à ce qu'elles sont réellement ; mais, pourvu que j'aie de l'ouvrage du dehors, tout ira bien. Lugano est une ville paresseuse : on y voit beaucoup de choses, mais l'initiative y vient de l'Italie, ce sont des Italiens qui sont les professeurs, les fabricants, les spéculateurs, les carottiers. Quant à la bibliothèque, tu peux te faire une idée de sa richesse : elle possède *un* ouvrage allemand.

.....
Salut à tous les amis qui sont auprès de vous.

Ton frère, ta sœur,

ÉLISÉE, FANNY.



A. M. Victor Buurmans

Lugano, Suisse, poste restante. 8 avril 1872.

Mon bien cher ami,

Je reçois à l'instant même la lettre que tu as écrite à ma femme et je m'empresse d'y répondre, tout heureux de savoir enfin d'une façon positive que tu es en liberté. Je l'avais déjà appris par un de mes amis qui était allé de ma part à ton ancienne adresse et auquel on avait dit que tu habitais Montreuil ; mais n'ayant pas reçu de lettre de toi, je doutais toujours, j'étais inquiet.

Y a-t-il longtemps qu'on t'a lâché ? Quels sont les autres camarades amis qui sont libres comme toi ? Quels sont ceux qui ont été condamnés et à quelles peines ? Que fais-tu maintenant ? Quels sont tes moyens d'existence ? Ta santé s'est-elle maintenue ? Ta femme est-elle bien portante ? Tes enfants se développent-ils selon tes vœux ? Toutes questions qui m'intéressent fort et auxquelles je te prie de répondre. Après cette année de misère, d'ennuis, d'humiliations de toute espèce, je serais tellement heureux que les chances de la vie te fournissent un dédommagement !

Dans ta réponse, parle-moi aussi d'Anvers, de tes frères, de ton cousin, de ton ami le cordonnier. Tout ce qui t'intéresse m'intéresse, tout ce qui te tient à cœur me touche aussi.

Quant à moi, tu le sais : je suis banni, c'est dire que la trois-centième partie de la grande patrie terrestre m'est interdite. Le séjour de cette petite république (?) qu'on appelle la France m'est désormais défendu sous peine des travaux forcés à perpétuité, et, privé de mes droits civils et politiques, je n'ai plus qualité pour me dire Français. Heureusement le nom d'homme et, j'espère aussi, la dignité qui convient à ce nom me sont restés.

Pour lieu d'exil, j'ai choisi cette petite ville que je savais jouir d'un excellent climat et qui a l'avantage d'être dans le voisinage d'une grande ville, Milan, aussi bien que sur le territoire d'une république. J'ai du moins le grand plaisir d'aller, de marcher de venir librement pour guigner du coin de l'œil les agents de police. Aucun mouchard n'est à mes trousses, ou, si l'on a cru utile d'en expédier un à ma suite, cela m'est égal, je n'en ai cure.

Maintenant, réussirai-je à me créer ici un travail rémunérateur ? Pourrai-je m'entendre de si loin avec mes éditeurs de Paris ? Je ne sais encore, mais j'ai bon espoir. En tous cas, je ne commettrai pas le crime de manger sans travailler, d'avoir des droits sans devoirs.

Je te serre fraternellement la main. Mes hommages à ta femme. La mienne te salue.

ÉLISÉE RECLUS.

A Elie Reclus

Lugano, avril 1872.

.....Je n'ai pu encore voir les Nathan (1), pas plus que le vénérable Quadrio. Les uns sont à Gênes, les autres à Rome ou à Londres. J'ai écrit à Blahos (2) en lui proposant : 1^o un article géographique, économique et politique sur les passages Alpains ; 2^o une série d'articles sur l' « histoire du Sol de l'Europe », etc... et, suivant le précepte de la Bible, je lui ai demandé que sa réponse fût simplement *oui, oui*, ou *non, non*. Cependant je ne suis pas assez naïf pour espérer un oui ou un non : La *Gironde*, représentée par Gounouilhou, a été fort aimable. Elle m'a fait offrir de tirer sur elle une somme quelconque et de payer en articles. Je me suis bien gardé de vendre ainsi mon âme, mais j'ai promis des correspondances, qui, sans doute, me seront payées galamment (3). Le journal me sera envoyé et je ne manquerai pas de vous l'expédier.

Nous attendons pour aller à Milan que les nuages pluvieux se soient dissipés.

De cœur,

ÉLISÉE.

(1) Les Nathan, banquiers italiens, amis de Mazzini. Ils avaient à Lugano une villa où plus tard Bakounine reçut l'hospitalité.

(2) Blahosvetlov, directeur du *Dielo*.

(3) Elisée écrivit en effet deux articles pour ce journal : *Lettres de Suisse à la Gironde*, 23 avril et 16 mai.

A Elie Reclus

Lugano, Suisse, 29 avril 1872.

Mon cher ami,

Reçu l'ouvrage de Bastian que je tâcherai de te renvoyer dans le mois. Mais ainsi que tu l'as deviné, ce qui me sera le plus utile, c'est le catalogue géo-ethnographique de la bibliothèque. De cette manière, je pourrai me procurer les ouvrages indispensables. Du reste, même ici, j'ai trouvé à peu près ce qu'il me faut. Un des professeurs du lycée de Lugano, le fils du géographe Thurman, a une assez belle bibliothèque qui est à mon service.

.....
Nous revenons de Milan où nous avons passé quatre ou cinq jours très agréables, en dépit de la pluie obstinée. Fano n'était point chez lui. Il avait été appelé à Rome, non seulement pour ses devoirs de représentant, mais aussi comme délégué à ce congrès de prétendus ouvriers, qui ne comprenait guère que des princes, des comtes, des sénateurs et des marquis. Tu comprends combien ce congrès a tenu à la modération la plus par-

faite. Il y a eu deux tempêtes occasionnées par l'imprudence de deux vrais ouvriers, qui soutenaient, l'un que les grèves étaient un mal nécessaire, l'autre que l'éducation devait être laïque. Les deux malheureux ont été expulsés par les huées.

Les quelques citoyens que j'ai vus à Milan ne sont donc guère amis de Fano. L'un, jeune homme pâle, aux yeux brillants, sort de prison, où on l'avait jeté parce qu'il avait essayé de fonder un journal (1) qui ne contiendrait ni personnalités, ni violences de langage, mais où il aborderait le vif des questions.

C'est Vincenzo Pezza (2)... Un autre, Stampa (3), est un bon et doux vieillard, un propriétaire, éleveur de vers à soie. Ce qu'il m'a raconté et montré de la vie des paysans lombards est horrible. Quand tu viendras, nous irons le voir ensemble.

Tu me demandes des détails sur la visite de Michel (4) et de Beppo (5). Ils sont restés tout un jour et par conséquent, il me serait impossible de résumer tout ce que nous avons dit. Ils ont été fort raisonnables. Michel avait pour moi des câlineries d'ami bienveillant (6).

Nous ne sommes pas encore installés dans notre villa-

(1) *Il Martello*.

(2) Vincenzo Pezza mourut poitrinaire en 1873.

(3) Gaspardo Stampa, autre internationaliste italien.

(4) Michel Bakounine.

(5) Beppo, internationaliste italien qui, avec Elle, avait fait le voyage d'Espagne (1868-69).

(6) Cette visite aux amis de Milan et à Bakounine, qui avait eu lieu le 18 avril, est mentionnée avec détails par James Guillaume, 2^e v. de l'*Internationale*, p. 279. On peut lire aussi, même page, le récit des premiers rapports d'Elisée avec Jacques Guillaume et de leur ultérieure amitié.

baraque. Je crois que nous pourrons y travailler à notre aise. Ainsi que me l'a écrit Onésime, il devient probable que je serai chargé par Templier de rédiger une *Géographie*. C'est pour moi un brevet de longue vie, car j'en aurai là pour bien des années. Il serait possible aussi que j'eusse à visiter Londres cette année pour refaire mon *Guide*, mais je n'accepterai que si Fanny peut faire le voyage avec moi.

A bientôt, amis.

ÉLISÉE.

A Nadar

Lugano, 8 mai 1872.

Mon bien cher ami,

Voilà bien des semaines que j'avais commencé mon voyage d'expatriation, et cependant il y a deux ou trois jours à peine que nous sommes entrés dans la maisonnette où, si cela est possible, nous passerons nos années d'exil. N'étant point riches, nous n'avons point fait choix d'une villa somptueuse ; notre maison mérite plutôt le nom de baraque ; elle est haut perchée sur un promontoire qui domine une des anses du lac de Lugano ; une vallée profonde nous sépare de la ville ; une haute montagne nous cache la vue de la grande plaine, deux ravins sauvages bordent notre promontoire à droite et à gauche ; un tout petit village est près de nous, mais il est caché dans un pli du terrain et nous ne le voyons pas. Nous sommes donc, pour ainsi dire, retirés du monde, — trop retirés, me dis-je quelquefois, en pensant à ma petite famille. Heureusement, ma femme aime la solitude, et mes petites fillettes sont gaies avec nous ; pendant toute la journée, nous entendons leurs joyeux éclats de rire résonner dans les salles.

Si nous vivons ainsi à l'écart, ce n'est point par sauvagerie, vous le pensez ; pour ma part, j'aime beaucoup mes pauvres confrères en humanité, qui valent en général si peu, mais chez lesquels, par l'affection, par la propagande incessante, on pourra développer de si grandes choses. Tout ce que nous avons eu de misérable et d'horrible contenait pourtant en germe quelque chose de grand, et c'est là ce qu'il importe de voir ; le reste n'existe pas, c'est une scorie dont il faut débarrasser le métal.

Aurons-nous le plaisir de vous revoir cette année, ainsi que vous nous l'avez fait espérer ? Une fois à Aix en Savoie dont les eaux, je l'espère, vous feront autant de bien que l'année précédente, vous n'aurez qu'à traverser le Mont-Cenis, et de là vous arriverez en un petit nombre d'heures soit à Milan, soit à Arona, d'où Lugano, est facilement accessible. De là vous verrez notre baraque vous faire signe du haut de son promontoire. Elle est rose, entourée d'arbres verts et porte le joli nom de Luina. D'ailleurs nous sommes déjà bien connus en notre qualité de communards et, soit à la poste soit à l'hôtel, on vous indiquera l'itinéraire à suivre. De même si vous nous écrivez, l'adresse de Lugano suffira.

Je vous serre la main, cher ami, et ma femme vous salue bien affectueusement. Nos hommages à M^{me} Nadar, un souvenir bien affectueux à votre vaillant Paul.

Mon frère est à Zurich et comme toujours travaille avec zèle.

ÉLISÉE F. RECLUS (1).

(1) Depuis son arrivée en Suisse, Elisée avait pris l'habitude de signer la plupart de ses lettres : Elisée Fanny Reclus, ou Elisée F. Reclus, et même Elisée FReclus.

A Elie Reclus

Lugano, 14 mai 1872,

La *Revue Britannique*, n° 2, avril 1872, renferme un article intitulé : *Légendes et Contes du Vieux Japon*. Il y aurait peut-être là de précieuses indications pour vous.

M^{me} André Léo ne sait pas où elle ira demeurer. Elle n'est point allée à Como. Elle est provisoirement à l'*Albergo d'Italia*, à Milan.

Lugano est en fête à cause du rejet de la révision. Les gens d'ici sont d'autant plus contents que Bellinzona est furieuse. En effet, s'il y avait eu centralisation, Bellinzona vendait 500.000 ou 600.000 francs une caserne dont elle ne sait que faire et que l'Etat lui eût achetée. L'affaire eût été bonne. C'est là ce qui explique le vote de Bellinzona : 930 oui, 30 non. En outre Bellinzona serait devenue capitale définitive. Voilà la politique locale !

.....
ELISÉE.

A Victor Buurmans

Luina di Pazzallo, Lugano. 19 mai 1872.

Mon bien cher ami,

J'attendais pour te répondre que j'eusse été renseigné par un de mes amis au sujet des chances de prospérité qu'il y aurait pour toi dans le pays de Neuchâtel. La réponse que j'ai reçue était fort dilatoire ; le mieux, je le crains, sera de ne plus y penser pour le moment. Tu comprends combien je serais désolé si je te faisais lâcher le médiocre certain pour n'importe quel incertain. Il serait trop redoutable d'exposer tes enfants à une destinée inconnue. Il faut donc attendre. Mais le courage ne t'est pas difficile à trouver : nous avons eu tant de misères ! avec de l'intelligence et l'esprit de solidarité nous saurons en sortir.

Tu me demandes, mon cher ami, si je crois positivement que notre correspondance est à l'abri de toute indiscrete curiosité de la part de MM. les employés du cabinet noir. Hélas ! il ne faut jurer de rien. Que, de mon village à Paris les lettres mettent quatre jours pleins, il n'y a là rien d'étonnant, et ce n'est point cela

qui m'inquiète ; mais je reconnais parfaitement que si ces braves gens de la police croient avoir le moindre intérêt à lire nos correspondances, ils ne s'en feront point faute. Je sais parfaitement que nous tous, exilés et réfugiés « communards », nous sommes fort surveillés. La France, qui est assez riche pour payer toutes ses hontes, entretient grassement des mouchards qui boivent dans les cafés d'innombrables bocks et, en rentrant le soir, imaginent quelque conspiration fantastique. Pour donner un corps à ces prétendus complots, ils doivent certainement désirer de trouver çà et là des lambeaux de phrases qu'ils puissent torturer pour leur faire signifier quelque chose de bien « attentatoire à l'ordre et à la propriété. » Il nous faut donc être fort circonspects, non pour moi qui ne cours aucun risque, mais pour toi qui es dans l'antre de la police. Écrivons-nous simplement des lettres d'amitié. Plus tard, nous pourrons nous dire honnêtement tout ce que nous avons sur le cœur.

.....
Certainement, mon cher ami, je serais heureux d'avoir des nouvelles de nos anciens camarades. Inutile de me parler de ceux que tu ne respectes pas ; mais parle-moi des autres. J'ai gardé de tous ces amis d'infortune le plus tendre souvenir. Beaucoup d'entre nous avaient de graves défauts, je le sais ; mais je voudrais bien que, dans son ensemble, la société tout entière leur ressemblât.

Ma femme vous envoie ses salutations les plus affectueuses. Je te serre la main et te prie de transmettre à ta femme mes vœux de prospérité pour vous. Embrasse aussi tes enfants.

Ton ami,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Elie Reclus

La Luina di Pazzallo. Lugano, 8 juin 1872.

Ma chère Noémi,

Vous ne me répondez pas au sujet de *la Gironde*. Dois-je lui proposer Elie comme correspondant, au cas où j'aurais ma besogne géographique ? Je ne voudrais pas perdre de temps, de peur de laisser périmer mes droits acquis, acquis par deux correspondances.

Je n'ai pas le droit de signer une pétition à l'Assemblée, puisqu'elle m'a privé de mon titre de citoyen. Même si j'avais ce droit, je ne tiendrais pas à pétitionner auprès de MM. les fusillards. Cette assemblée n'existe pas pour moi : je l'ai dissoute. C'est malgré nous qu'elle se maintient.

Votre frère,

ÉLISÉE.

J'envoie à Elie un petit almanach (1) populaire que je lui recommande : une belle œuvre des Jésuites.

(1) C'est sous le titre d'*Almanach du Bon Pasteur* que circulaient les livres de propagande sociale.

A Elie Reclus

Lugano, 6 juillet 1872.

Mon traité n'est pas encore signé. Je m'imagine pourtant que, sauf le paraphe, tout est arrangé : aussi me suis-je mis au travail, moins vivement que si la chose était absolument arrêtée (1). *certaine*

Tout va bien ici : ciel et terre sont toujours en fête ; mais l'homme fait un peu tache sur cette belle nature.

Dans quelques jours nous allons être les amis et les commensaux d'un chien. Grand événement dans l'histoire de la famille.

Ton frère,

ÉLISÉE.

(1) Traité avec la Maison Hachette, en vue de la publication de la *Géographie Universelle*.

A Alfred Dumesnil, à Vascœuil

9 juillet 1872.

Mon bien cher ami,

Je viens de conclure l'affaire avec M. Templier. C'est aujourd'hui que je lui renvoie le traité dûment signé (1). Pour tenir mes engagements, il me faudra griffonner énormément, et pourtant dire seulement la centième partie de ce qu'il y aurait à dire.

A quand la visite promise ? Quel beau jardinage on pourrait faire au bord du lac de Lugano avec une pompe qui pourrait pomper le lac au besoin ? Avis à Chaté et à ses amis. Nous vous embrassons.

ÉLISÉE, FANNY.

(1) En l'absence « forcée » d'Elisée, son beau-frère Dumesnil, qui, comme gérant de la Société des œuvres de Lamartine, avait des relations suivies avec la Maison Hachette, négociait pour lui vis-à-vis de M. Templier, l'un des chefs de la maison, les clauses du traité relatif à la *Géographie Universelle*.

A Elie Reclus

23 septembre 1872.

Puisque tu n'es pas venu nous voir, hélas ! c'est à moi de te raconter le Congrès de la Paix (1) pour que tu puisses, au besoin dire à tes lecteurs du *Dielo* qu'il n'y a rien à en dire.

Première séance : Les dieux, c'est-à-dire Lemonnier (2), plus rouge que jamais, et Goegg (3), plus dégingandé qu'avant son départ pour l'Amérique, siègent au fond d'une grande église dans le voisinage de l'autel. Au-dessous sont les dieux mineurs et le menu fretin des correspondants de journaux parmi lesquels le noble Fribourg (4) se distingue par un paletot jaunâtre. Des

(1) Congrès de la Paix, tenu à Lugano.

(2) Lemonnier, voir p. 279, v. I.

(3) Goegg, délégué des Sociétés allemandes de la Suisse au précédent congrès de Bâle, septembre 1869, démocrate bourgeois qui, pour détourner le peuple de la Révolution, se rejetait sur la Législation directe. V. Guillaume, *l'Internationale*, I, p. 190.

(4) Fribourg, un des fondateurs parisiens de *l'Internationale* : Ainsi que Tolain, il en fut expulsé à cause de son attitude hostile à la Commune. Ses articles sur *l'Internationale* paraissaient dans *Le Temps* (1871).

drapeaux pendent sur nous à côté des objets de sainteté.

Lemonnier monte en chaire et parle du dévouement de Goegg. (Applaudissements).

Goegg se démène et parle du dévouement de Lemonnier. (Applaudissements).

Un citoyen propose un vote de remerciement à Goegg et à Lemonnier. Adopté à l'unanimité.

La séance est levée.

A demain les discussions sérieuses.

Deuxième jour. — Avant d'entrer, je rencontre Arnould (1) causant avec le citoyen J.-J. Blanc (2), lequel nous dit d'un ton tranchant que le Saint-Gothard n'offre rien de curieux à voir : le pays est pour lui sans intérêt.

Arrive Lemonnier, pâle aujourd'hui et d'apparence respectable, sous ses cheveux blancs. Il vient pour me serrer la main. Je faisais pourtant semblant de ne point le voir : vains efforts. En me parlant, il se met sous la protection de Mme Kergomard (3).

Maître Fribourg s'avance d'un air patelin ; mais à celui-là je puis tourner carrément le dos.

La séance est ouverte. Ritournelle du procès-verbal

(1) Arnould (Arthur), 1833-1895, écrivain distingué et homme de cœur, qui fut membre de la Commune. Réfugié en Suisse, il publia des romans, des articles de politique, de théâtre, et même d'ésotérisme, sous le pseudonyme de *Mathey*.

(2) J.-J. Blanc. Les Reclus l'avaient connu au Crédit au Travail. En collaboration avec L. Hans, il publia *Guide à travers les ruines. Paris et ses environs*, 1874, et *Les Sociétés coopératives de consommation*. Paris, 1877, *Mémoire* récompensé.

(3) Mme Kergomard, née Reclus ; cousine d'Elisée.

et de la correspondance. Lettres obligées des grands hommes : Louis Blanc, Edgar Quinet, Garibaldi. Cette dernière semble être la seule sérieuse.

Moneta (1), délégué italien, ouvre le feu : « Que faites-vous philosophes, à quoi servent toutes vos paperasses ? pourquoi personne n'est-il venu vous entendre, si ce n'est parce que vous êtes ennuyeux ? Vous dites vouloir la paix ? Mais pour arriver à une paix solide, comment vous y prendrez-vous pour renverser les gouvernements qui s'y opposent ? Comment en finirez-vous avec le pape et l'empereur ? Ce n'est pas le moment de faire de la philosophie. »

Lemonnier : « C'est que nous sommes des gens pratiques. Nous nous plaçons sur le terrain de la République universelle ». Depuis que Lemonnier est apôtre, il a pris un air de prêtre. Cependant cela m'a fait un certain plaisir d'entendre son discours : c'était le premier speech français que j'entendais depuis mon acte d'accusation.

Nostag (2), journaliste français : « Attendu que ces Messieurs parlent de la Commune et se servent du langage de la Commune de Paris, tout en prétendant servir une cause différente, attendu qu'ils se servent de mots dont ils n'ont pas l'air de comprendre la valeur, l'assemblée passe à l'ordre du jour. »

Goegg : Il écume, il bondit, il montre le poing et débute par de fortes grossièretés. Il traite Nostag de menteur, ou à peu près, et, dans son zèle, fait une profession de foi communiste.

(1) Moneta, le pacifiste bien connu.

(2) Nostag (Jules), directeur sous la Commune de la *Révolution politique et sociale*, organe de l'*Internationale*.

Limousin (1) : « Ah, ah ! vous êtes communiste, très bien, nous en prenons acte, mais est-ce là votre opinion personnelle ou bien engagez-vous la ligue toute entière ? » (Sensation). Goegg est cloué sur son banc. La situation est grave.

Lemonnier vient au secours de son copain. « Entendons-nous. Nous sommes pour le droit de propriété et de capitalisation n'ayant pour limite que le respect de soi-même et du droit d'autrui. La société doit à tous ses membres de leur faciliter l'accès de la propriété individuelle. » Il ne fallait rien moins que ces déclarations rassurantes pour calmer les bourgeois de Lugano. Goegg se cache derrière un pot de fleurs.

Le professeur Thurmann vient verser l'eau tiède de la philosophie sur toute la discussion. Il ennue tout le monde et a l'air de s'ennuyer profondément.

Fribourg paraît à la tribune. Pour se donner l'air d'un ouvrier, il s'est revêtu d'une veste sale de couleur jaune et tachée de noir dans le dos. En méchant garnement qu'il est, il s'attaque de nouveau au lamentable Goegg. « Quel Goegg êtes-vous donc ? Goegg signataire des propositions collectivistes de Bâle, ou le Goegg propriétaire de Lausanne ? » — Goegg remonte à la tribune ; il n'est plus insolent et cherche à s'échapper par la tangente. Entre autres choses, il essaie de prouver que la propriété individuelle et la collectivité du sol sont exactement la même chose.

Fribourg veut continuer de déchirer le malheureux,

(1) Charles Limousin, membre de l'Internationale et délégué français à la conférence internationale de Londres en 1865. Rédacteur avec Tolain et Fribourg de la *Tribune ouvrière*, Paris, 1865, suivie de la *Presse ouvrière*, imprimée à Bruxelles et saisie à Paris.

mais le président Battaglini l'arrête pour en revenir à l'ordre du jour.

Deuxième prêche de Lemonnier.

Un avocat local vient faire des effets de jambe et de voix.

Deuxième discours de Limousin qui parle pour parler.

Troisième jour. Adhésion de Pérez y Miguel, député aux Cortès, que tu connais peut-être. *Idem* de Sonnemann (1).

Censi, notre propriétaire, se révèle comme économiste. Il parle avec beaucoup d'emphase de l'organisation de la république fédérative.

Limousin fait des phrases sur le « fluidisme » de la société. Comprenne qui voudra ! Puis il décoche quelques traits sans vigueur contre l'Internationale et demande à l'assemblée bourgeoise de la Paix et de la Liberté d'aider à l'organisation de corporations ouvrières, que l'on mettrait ensuite sous la protection des pouvoirs politiques. Puis il parle d'une façon mystérieuse d'un homme que la France aurait trouvé dans ses malheurs. Quel est cet homme ? est-ce Thiers ? est-ce Gambetta ? Nous n'avons pu savoir. Son discours devient de plus en plus « fluidique ».

Morosini (2). Discours languissant, cherchant à nous convaincre que nous nous ennuyons. Il y réussit.

Fribourg, encore plus sale qu'hier, parle en faveur de l'instruction gratuite, obligatoire, laïque et familiale.

(1) Sonnemann (Léopold), 1831-1909, fondateur de la *Frankfurter Zeitung*, le plus important journal démocratique allemand (*Volks-partei*), d'accord alors avec Bebel, Liebknecht, etc., sauf sur la question sociale.

(2) Morosini, ancien garibaldien.

Il ne suffira pas que le curé quitte son uniforme pour qu'on lui confie l'éducation des enfants, et patati et patata.

On lit un mémoire de P. Lacombe (1) relatif au projet de paix universelle. Après avoir montré combien chimériques étaient les projets de Saint-Pierre, de Kant, de Saint-Simon, Lacombe cherche à établir que l'arbitrage tend à se substituer de plus en plus aux discussions violentes de la guerre ; la statistique de tous les différends internationaux du siècle trouve que l'arbitrage en a résolu un beaucoup plus grand nombre que la guerre. Il propose donc de pousser chaque nation à conclure avec chacun de ses voisins en particulier des traités d'arbitrage qui les engageraient pour les discussions à venir. Tout le zèle des pacifiques devrait s'emp'oyer surtout à recruter des députés, des journalistes, des diplomates qui travailleraient à la conclusion d'un traité entre la France et l'Angleterre. Lacombe s'imagine que « l'ère de la paix universelle étant beaucoup plus rapprochée que celle de la République », il s'agit de travailler à la pacification avant de travailler à la liberté. Ce mémoire m'a fait de la peine sans m'étonner. Lacombe, docteur en droit et ami de Gambetta, veut être tellement pratique qu'il cesse absolument de l'être.

Fribourg dit qu'il ne s'agit pas seulement d'arbitrage au point de vue théorique, mais que ces Messieurs de la

(1) Paul Lacombe, né à Cahors 1834. Il fut élève de l'Ecole des Chartes et écrivit des précis d'histoire élémentaire. En 1876, il publia un mémoire sur l'établissement d'un tribunal d'Arbitrage international. Il fut nommé inspecteur général des bibliothèques et des Archives.

paix devraient en prendre l'initiative. Il rappelle que, d'après une décision prise à Berne, « les bourgeois du Congrès » devaient présenter leurs ventres aux baïonnettes prussiennes, mais que, la guerre une fois éclatée, ils sont restés tranquillement chez eux. Tartine sur le courage et sur le dévouement (Tonnerre d'applaudissements). Fribourg est le grand homme de la minute. Goegg cherche un argument pour expliquer leur pleurerie. C'est que nous avons peur de la police, dit-il; puis il qualifie Fribourg de farceur. L'insulte est son grand moyen d'éloquence. Fribourg proteste et aplatit de nouveau Goegg qui derechef va se cacher derrière son pot de fleurs et se tire désespérément la barbe.

En ce moment Hodgson Pratt (1) fait son apparition dans la salle. Lemonnier se présente à la tribune, plus pontife que jamais, l'huile découle de sa bouche et ses mots forment une sorte de bouillie larmoyante. Il présente des excuses pour les insolences extraparlémentaires de Goegg, puis, avec un choix d'expressions parfaitement acceptables mais impitoyables sous leur forme polie, il signifie nettement à Fribourg qu'il n'est qu'un malhonnête homme et un vil coquin. L'exécution est complète, et cependant on se trouve humilié à la pensée qu'un homme d'une certaine valeur comme Lemonnier soit obligé de dire son fait à un homme indigne dont il a, en mainte circonstance, accepté le concours. Ensuite Lemonnier, répondant au mémoire de Lacombe fait remarquer avec juste raison que des arbi-

(1) HODGSON PRATT, fondateur en 1881 de l'*International Arbitration and Peace Association*; il fut, avec R. Cremer, pendant de longues années, le personnage représentatif du mouvement pacifiste en Angleterre.

trages entre république et empire ne seraient que dupes pour la liberté. Il ajoute que la plupart des arbitrages, sauf celui de l'Alabama, n'avaient pour objet que la solution de difficultés sans importance. En somme le Congrès est sans valeur. Il n'y a ni partis ni passions collectives dans un sens ou dans un autre; la désagrégation est telle qu'il ne reste plus que quelques vanités personnelles — et sans doute aussi quelques dévouements particuliers. J'oubliais un discours de Limousin, qui se trouvait parmi les francs-maçons de Paris, allant au-devant des Versaillais (1). Il affirme que si on leur avait donné un programme de discussion, Thiers aurait eu l'amabilité d'interrompre le siège pour s'entendre avec Fauvety, Limousin et C^{ie} ! Voilà comment on écrira l'histoire.

Quatrième jour. Nostag, à propos du procès-verbal, défend la conduite des francs-maçons pendant la Commune de Paris, glorifie la Commune elle-même et prononce quelques paroles de malédiction contre Thiers et ses bourreaux.

Lemonnier se borne à approuver l'acte des francs-maçons. Adhésion de Mauro-Macchi (2).

Adhésion de Passy (3) Lettre qui semble honnête et plus sérieuse que les discours de ce Congrès.

Hodgson Pratt parle de l'effort qui sera bientôt tenté dans le parlement anglais pour ériger en principe l'ap-

(1) 22 avril 1871. Voir MURAILLES POLITIQUES FRANÇAISES. Voir aussi ELIE RECLUS, *Journal de la Commune*.

(2) MAURO MACHI, 1818-1880, Publiciste italien, démocrate.

(3) Passy, économiste, né en 1822, l'un des fondateurs et secrétaire général de la *Ligue internationale et permanente de la Paix*, devenue *Société des amis de la Paix*.

plication constante de l'arbitrage international. Il parle aussi du projet de Marcoarti pour l'établissement d'un parlement international l'année prochaine. Naïvement, sans trop savoir qu'il faisait la critique amère de la société dans laquelle il se trouvait, Pratt déclare qu'avec des sociétés bourgeoises, on ne fera jamais rien : il ne faut pas seulement travailler pour les ouvriers mais aussi travailler avec eux. Sans leur appui, toute œuvre est morte avant de naître.

Lettre de Victor Hugo. Un flot d'antithèses dont quelques-unes heureuses. On traduit la lettre en italien. La prose retentissante d'Olympio produit encore plus d'effet dans cette langue sonore que dans notre français maigrelet. (Applaudissements frénétiques). Sur la proposition d'un vieux convaincu, il est décidé que cette lettre sera traduite et répandue en Europe au plus grand nombre possible d'exemplaires. Sur la proposition d'un autre bonhomme, il est décidé qu'on enverra séance tenante un télégramme de félicitations à Victor Hugo.

Limousin introduit un amendement à je ne sais quelle résolution du Congrès. Il demande qu'on flétrisse l'Internationale, qu'on flétrisse les « meneurs », les « sectaires » de l'Internationale. Il veut que la ligue bourgeoise attire à elle la partie « saine » des ouvriers.

Un avocat italien lui répond sans trop le comprendre.

Ducommun (1) rappelle ce qui s'est passé au Congrès de Berne et proteste avec beaucoup de sens contre cette absurde déclaration de guerre. « Que l'Internationale fasse sa besogne, dit-il, et qu'elle la fasse bien ; il y a place pour tous au soleil. »

Limousin. « Je sais que je disais des bêtises, mais je

(1) Ducommun (Elie), imprimeur à Genève.

voulais dire du mal de l'Internationale et je suis content d'y avoir réussi. Maintenant que j'ai parlé, je suis heureux. Rendons grâce aux dieux ! »

Lecture d'un mémoire sur la pénalité.

Hodgson Pratt parle de ce qui s'est fait à Londres dans le dernier Congrès. Il explique le système des bonnes notes employé dans une des prisons d'Irlande. Par ce moyen, le prisonnier peut graduellement reconquérir sa liberté, quelle que soit la peine à laquelle il a été condamné ; quand il a un nombre suffisant de bonnes notes, il est transféré dans une prison de Dublin dont les portes sont tout grandes ouvertes, et dans laquelle il reste parce que son honneur y est engagé. On s'y livre aux jeux athlétiques, on y fait conférences et discours. On y travaille surtout. A leur sortie de cette prison, les condamnés, que les patrons se disputent comme d'excellents travailleurs, vont exercer soit à la ville, soit à la campagne ; mais ils restent toujours sous la surveillance de la police et, par la moindre incartade, ils s'exposent à aller finir dans une vraie prison la peine qui pèse virtuellement sur eux.

Encore deux discours sur la pénalité par les citoyens Censi et Lemonnier ; puis la session est close. On vote des remerciements au Président. Ainsi finit ce médiocre Congrès. Nous y avons entendu quelques paroles de conviction, pas un accent ému. Il faut que la société soit tombée bien bas pour que Fribourg ait été, malgré ses airs de voyou et son infamie trop évidente, l'orateur le plus écouté.

J'ai vu un moment Hodgson Pratt et lui ai donné ton adresse. Il m'a dit qu'il tâcherait de t'aller voir.

Je te recommande toujours de m'envoyer un ou plu-

sieurs des livres que je t'ai demandés, il y a longtemps. Si tu en as perdu les titres, je te les enverrai.

J'expédie à Bigelow (1) ta *Lettre d'un Cosmopolite* qui renferme quelques lignes à son adresse. La fin de cette lettre m'a beaucoup plu.

Ton frère,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Bigelow (John), publiciste et diplomate américain, né en 1817. Inspecteur des prisons, il provoqua d'utiles réformes dans le régime pénitentiaire. Ambassadeur à Paris, il eut à aplanir les difficultés survenues à propos de l'expédition française au Mexique. Il a écrit la *Jamaïque* (1850), les *Etats-Unis d'Amérique* (Paris, 1863), *La France, et la Marine Confédérée* (1888), c'est à ses soins que l'on doit la réunion des *Œuvres de Franklin*. Les frères Reclus eurent avec lui d'excellents rapports.

A Elie Reclus

Sans date, 1872.

Mon bien cher Elie,

.....
Rien de nouveau. Depuis quelques jours, je me sens effrayé. Bourgeois de haut parage, prêtres et soldats appuyés les uns sur les autres peuvent encore verser bien du sang. J'ai toujours bon espoir pour l'avenir, mais il nous faudra, je le crains, traverser encore souvent la mer Rouge.

Ton frère,

ÉLISÉE.

A Elie Reclus, à Zurich

Lugano, sans date, 1872.

Mon cher Elie,

Nous vous envoyons une lettre collective de camarades de prison, détenus actuellement à Embrun. Cette lettre nous a fort touchés et tu la liras certainement avec intérêt. L'autre jour j'ai aussi reçu pour Malon une lettre de la Nouvelle-Calédonie fort instructive. Un de mes pauvres amis de Versailles, que tu as peut-être connu, Brissac (1), homme fin et doux, s'il en fut, dans le genre de Boscowitz (2), et d'une fermeté inébranlable, est rangé dans la dernière catégorie des forçats et attaché par le pied avec un empoisonneur de Marseille !

Bien tendrement à vous,

ÉLISÉE, FANNY.

(1) Henri Brissac, écrivain socialiste depuis 1850. Voir ses *Souvenirs de prison et de bagne* (Paris, 1880).

(2) Boscowitz, ami des Reclus, auteur de *l'Âme de la Plante*.

A Mme Dumesnil, à Vascœui'

Lugano, 14 février 1873.

Ma sœur bien chère,

Non, je n'ai rien écrit de sérieux sur la Hollande ; je n'ai jamais visité ce pays, je me suis borné à y voyager tous les ans comme vous le faites en Italie et autres contrées.

C'est l'Espagne qui m'attirerait surtout aujourd'hui, si j'avais à mon service des bottes de sept lieues. Je ne sais encore la nouvelle que dans sa brutalité. La République est proclamée et le jeune Amédée, plus galant homme que le roi galant homme, son père, a fait ses adieux en termes choisis. C'est d'un bon exemple. En partant il a été serrer la main de sa sœur et lui conseiller de le suivre bientôt. Comme cette aventure doit être encourageante pour le comte de Chambord, M. de Paris et autres prétendants au trône de France (1) !

(1) On se rappelle qu'en 1870, après l'avortement de la candidature à la couronne d'Espagne du Prince de Hohenzollern, candidature qui fut la cause apparente de la guerre franco-allemande,

Si la nouvelle reçue est bien vraie, et je n'en doute point, car elle est depuis longtemps vraisemblable, les conséquences en seront des plus heureuses pour l'humanité. L'Espagne en revient du coup à sa force d'expansion d'avant Charles-Quint. Elle revient, mais triomphalement cette fois, à la révolte des *Comuneros*. Les malheurs de la conquête, de l'Inquisition, du régime colonial, tout se trouve effacé. De plus c'est l'abolition de l'esclavage à Cuba, la libération définitive des Antilles ; c'est aussi la réconciliation de toutes les anciennes colonies, devenues républiques, avec la mère patrie. La tradition va se renouer de la bonne manière, non par la communauté de servitude, mais par la commune liberté. Les républiques hispano-américaines, qui cherchaient bêtement leur modèle aux Etats-Unis, ne seront plus aussi déroutées, aussi dépaysées qu'elles l'étaient depuis qu'elles avaient coupé le câble qui les rattachait à l'Europe. Puis, quand le Portugal suivra le branle, parce que la monarchie ne s'appuie pas bien, est pour ainsi dire suspendue dans le vide, le Brésil impérialiste et esclavagiste va se trouver à son tour tout isolé.

En Europe mêmes phénomènes. L'Espagne s'appuie sur notre Midi, qui est le pays rouge de la France, et de l'autre côté donne la main à l'Algérie qui n'est pas moins écarlate. C'est déjà le commencement de la Confédération Méditerranéenne.

Amédée de Savoie, duc d'Aoste, fils de Victor-Emmanuel, fut nommé roi d'Espagne.

Une insurrection carliste ayant éclaté dans les Provinces basques, en 1873, Amédée, impuissant à réprimer l'effervescence générale, abdiqua le 16 février et les Cortès proclamèrent la République.

Mais, si toutes ces choses me semblent déjà réalisées au point de vue de l'Histoire, je sais comme vous que le chemin sera long, souvent pénible. Il a été bien dur pour nous pendant les trois dernières années ! Il est bon que cette sanglante étape soit déjà en partie parmi les événements du passé... J'attends avec une certaine curiosité les faits et gestes de MM. les ducs. Prendront-ils pour la circonstance un air un peu plus insolent ? ou bien baisseront-ils un peu la voix ?

Merci Alfred de votre offre, merci Jeanne de vos démarches, merci ma sœur de ta bonne lettre. Les nouvelles d'Elie sont bonnes.

Ton frère,

ÉLISÉE, FANNY.

A sa mère, à Orthez.

30 décembre 1872.

Ma bien chère mère,

Notre petite vie de travail et de solitude se continue sans incidents. Les fillettes grandissent et se développent. Nous sommes assez contents de leurs progrès. Elles commencent à parler un peu l'italien et Magali comprend assez bien l'anglais. Il est vrai, me diras-tu, qu'elle ne sait pas encore son orthographe française, sa lettre le prouve ; mais de ce côté-là aussi, il y a progrès.

Je me garderai soigneusement de me plaindre de mon exil, car de meilleurs que moi ont à souffrir bien plus encore ; néanmoins le bannissement a pour nous bien des ennuis et des chagrins. Ce dont nous souffrons le plus est le manque de nouvelles. Pendant des mois entiers, nous ignorons si votre santé est bonne, si nul événement nouveau intéressant la famille ne s'est accompli... Je n'ose te demander une lettre, tu m'écris seulement quand je suis dans le malheur ; mais je te prie d'en écrire une à Magali qui serait bien heureuse d'en recevoir.

Je vous embrasse toi et mon père bien tendrement.

Votre fils,

ÉLISÉE.

A Victor Buurmans

Luina di Pazzallo, Lugano, 2 juin 1873.

.....
Ce qui m'inquiète pour toi, c'est le nouveau gouvernement de combat dont vous êtes gratifiés. Ne va-t-il pas y avoir aggravation de surveillance, de vexations, de fureteries policières qui rendront la vie encore plus désagréable qu'elle ne l'était auparavant dans cette immense prison qu'on appelle Paris ? Combien je regrette qu'il ne t'ait pas été possible de t'exiler pour un pays neuf, comme l'Amérique du Sud, où du moins l'on n'a pas à craindre de tomber en proie à la misère. Il est vrai qu'on a parfois à redouter d'autres fléaux. Ainsi le sort de notre ami Gobley me cause quelques inquiétudes. J'apprends que la fièvre jaune sévit à Montévidéo. A-t-il eu le bon esprit de quitter la ville avec sa famille dès que l'épidémie s'est déclarée ? Tant que je n'aurai pas reçu de lettre qui me rassure, je serai fort inquiet.

De nous, mon cher ami, je n'ai rien à te dire. Nous vivons toujours fort retirés, voyant passer au loin comme des ombres les polichinelles et les fantoches de la grande comédie humaine. Ne crois pas cependant que nous soyons devenus sceptiques. Non, nous prenons

vivement à cœur tout ce qui se passe sur la scène du monde et nous nous réjouissons surtout de l'influence croissante que prend l'élément du travail dans la marche de la société et de la conscience de plus en plus grande que les travailleurs ont de leur force. Mais qu'il leur reste encore à faire ! Travaillons !

Ma femme vous serre la main, et je suis toujours ton compagnon et ton ami,

ÉLISÉE RECLUS.

A Elie Reclus

11 juillet 1873.

Mon cher Elie,

Reçu une lettre du jeune Attila de Gérando qui met un terme à mes irrésolutions. Je pars pour Vienne le 14 de ce mois. J'étais fort indécis, ne sachant si je devais passer à Zurich en allant ou bien au retour. Je me suis décidé pour cette dernière combinaison. Car, pour visiter l'établissement cartographique de Winterthur, et pour m'arranger peut-être avec M. Ziegler, il sera bon que j'aie vu préalablement les cartes de l'Exposition et que je me rende compte exactement de ce qui se fait dans cette partie.

Je ne te propose donc pas de faire la route avec toi, mais je te supplie de nous rencontrer. Si tu dois aller à Vienne, vas y maintenant ; je sais bien qu'il y a la malheureuse correspondance, mais Vienne te rapprochant d'une journée de Pétersbourg, tu gagnes les 24 heures du chemin de fer et peut-être trouveras-tu là les éléments spéciaux d'une lettre développée sur un sujet préparé d'avance.

Si tu viens, le rendez-vous à l'Exposition à 10, 12, 2, 4 heures très précises au point d'intersection de la grande galerie et de la galerie transversale affectée aux produits hongrois. En outre, avertis Rogeard (1) comme je l'avertirai moi-même.

Salut bien amical à vous tous, mes frères. C'est un chagrin de ne pas vous voir maintenant à Zurich, mais à bientôt.

Si M. Heim (2) a eu déjà la bonté de m'envoyer des livres, priez-le de n'en rien faire. Je vous renverrai ceux que j'ai lus.

ÉLISÉE, FANNY.

(1) Rogeard, intransigent auteur, sous l'empire, des *Propos de Labienus*.

(2) Heim, savant géologue suisse.

A Elie Reclus

Vienne, 10 août 1873.

Chers amis,

Mon intention est de quitter Vienne demain soir, le 11 août, à 9 heures. Je serai donc probablement à Winterthur dans la journée de mardi. J'y passerai quelques heures et dans la soirée je serai à Zurich.

J'ai trouvé les amis de Vienne fort émus. Sur l'invitation de M. de Broglie, le généreux Andrassy, jadis condamné à mort pour la noble cause de la liberté des peuples, a décidé l'expulsion de tous les communards établis à Vienne. Sachs est en tête de la liste et Rogeard seul en est excepté, à cause de la révocation préalable d'un pareil ordre dont il avait été l'objet.

Réussira-t-on à faire revenir le noble magyar sur sa décision ? Nos amis en doutent beaucoup. Ils se préparent donc au départ. C'est un désastre pour Sachs dont les affaires commençaient à marcher, pour Barré qui gagnait beaucoup d'argent comme premier ciseleur de Vienne, pour Huguenot dont la femme enceinte doit accoucher au premier jour. Rogeard, quoique non

compris dans la mesure d'expulsion, protestera sans aucun doute, et le voilà peut-être obligé de reprendre le chemin de l'exil. C'est dur.

Que l'ami Keller ne songe donc plus à venir à Vienne !

J'ai reçu l'aimable lettre de M. Heim. Il s'offre à m'accompagner à Winterthur, mais nous nous croiserons probablement en route, lui se dirigeant vers Vienne, moi en revenant.

A bientôt, amis,

ÉLISÉE.

A M. de Gérando (1)

Lugano, 15 octobre 1873.

Mon cher Attila,

... Cette fois, je m'adresse à vous pour notre ami Rogeard, dans la vive espérance qu'il sera facile de l'aider.

(1) Attila et Antonine de Gérando, grands amis, après leurs parents, des Michelet, Quinet, Dumesnil chez qui Elisée les avait connus, étaient les enfants d'une mère hongroise, de la famille Teleki, et d'un Français, qui se donna à la cause de l'Indépendance hongroise, de sorte que leurs premières années se passèrent au milieu du grand drame national de la Révolution Magyare. « Pendant deux terribles années, les incendies, les massacres se succédèrent et, lorsque les de Gérando revinrent au calme naturel de l'existence, le père était mort et la tante emprisonnée dans une forteresse. » Ils gardèrent de ces événements un ardent enthousiasme patriotique et voulurent tous les deux persévérer dans la voie tracée par leurs parents. Après de fortes études à Paris, Attila, brillant jeune homme, qui aurait pu, grâce à ses attaches aristocratiques, voir s'ouvrir à son choix toutes les carrières les plus enviées et surtout la politique, « devint le grand instituteur de son village transylvain. Autour de lui tous les paysans constituaient une école et une famille ».

Malheureusement il mourut encore jeune, laissant un fils en bas âge.

Je crois que nous avons eu l'occasion de parler de la belle conduite du gouvernement autrichien à l'égard des proscrits qui se trouvaient à Vienne. Sur l'injonction de la police royaliste de Versailles à la police Andrassy, les six communards de Vienne qui gagnaient honnêtement leur vie, et qui certes ne mettaient pas en danger la maison de Habsbourg, ont dû quitter cette ville.

Cinq des proscrits sont partis pour l'Angleterre. Le sixième, Rogeard, a préféré se diriger vers Pest, où on lui faisait espérer qu'il pourrait trouver des leçons.

Son adresse actuelle est la suivante : Promenade 3, Stock, bei Frau Kaufmann.

Je vous prie de le recommander vivement à vos amis comme professeur de français et de latin ou de littérature classique. Si vous avez lu de ses ouvrages, vous savez que personne en France ne sait mieux sa langue. Sous ce rapport, c'est le professeur idéal.

Je vous serre très affectueusement la main et nous nous recommandons au souvenir de votre bonne famille.

ÉLISÉE RECLUS.

Nous avons reçu aujourd'hui de bonnes nouvelles des Dumesnil.

Sa sœur, une des plus nobles initiatrices de ce temps et de tous les temps, fonda une école de filles, d'abord à Hossufalva, puis à Kolcz-svar, où elle lutta et lutte encore contre le parti-pris autoritaire de l'administration.

(Voir *Revue de Géographie*, Paris, janvier 1893. Notice sur Attila de Gérando, par Elisée Reclus.

A M. de Gérando

Lugano, 10 novembre 1873.

Mon cher Attila.

Je vous écris à Kendi-Lona, ne connaissant pas votre adresse à Pest et certain d'ailleurs que la lettre ne manquera pas d'arriver à sa destination.

J'ai d'abord à vous remercier bien cordialement. Je n'oublierai point les témoignages de sollicitude que vous avez donnés à notre ami Rogeard. L'excellent homme est, comme beaucoup de savants, timide, hésitant, embarrassé de sa personne ; il aurait fort bien pu se laisser tomber dans la misère et c'eût été un bien grand malheur pour nous et notre cause. Je suis heureux de penser qu'il vous devra probablement d'être sorti d'embarras ; je félicite également vos cousines d'avoir un si bon professeur de littérature française. C'est là un précieux avantage.

A propos des cours que doivent suivre ces demoiselles, ne croyez vous pas qu'il serait bon d'alterner les leçons de dessin avec celles de modelage et de sculpture ? En étudiant la forme dans toute sa précision et en s'exer-

çant à la reproduire, elles acquerront plus de vigueur et de netteté dans les idées et corrigeront ce vague si pernicieux que donne souvent une passion mal équilibrée pour la musique. Je me permets de vous soumettre cette observation qui a, je le crois, une certaine importance.

Autres remerciements.....

.....
Je vous serre bien affectueusement la main et vous prie de transmettre nos salutations à tous les membres de votre famille.

ÉLISÉE RECLUS.

A M. de Gérando

Lugano, 1^{er} décembre 1873.

Mon cher Attila,

Votre lettre m'a fait longuement réfléchir. Sans doute, il serait fort heureux que le public occidental comptât enfin au nombre de ses trésors littéraires et scientifiques des ouvrages qu'il ne connaît encore que de nom. Ce serait également un grand honneur pour nous que cette acquisition si importante nous fût procurée par le travail en commun de deux amis. Le tout est de savoir comment l'affaire serait entamée.

1^o Il ne me semble pas possible d'en parler à mes éditeurs, et cela pour deux raisons. Déjà plusieurs fois, ils m'ont dit avoir absolument renoncé à la littérature étrangère pour se renfermer strictement dans les spécialités qui ont fait la fortune de la maison. De plus, le nom de M. Rogeard, membre nommé par le peuple de Paris au gouvernement de la Commune, doit être tout

particulièrement désagréable à ces Messieurs dont les opinions politiques n'ont pas une teinte bien foncée. D'ailleurs, s'il m'en souvient bien, M. Rogeard leur a joué un des tours les plus charmants qui se puissent imaginer, et ces plaisanteries ne se pardonnent guère. Il leur a porté un livre d'éducation classique dont tous les exemples parfaitement choisis et d'une excellente latinité n'inspiraient que la haine des tyrans et la révolte contre les gouvernements établis. L'ouvrage étant parfaitement conçu comme méthode et admirablement rédigé a été accepté avec reconnaissance, et c'est plus tard seulement que, sur les réclamations des abbés et des proviseurs, on s'est aperçu avec horreur du péril qu'on avait fait courir à la société. Causez-en avec M. Rogeard et demandez-lui si, malgré cela, il est resté en bons termes avec la maison ?

2° Des autres éditeurs de Paris, je ne connais que Hetzel, il n'y faut pas songer. Je crois que l'éditeur tout naturellement indiqué est Didier, propriétaire de la *Revue Académique*. C'est lui qui a publié *le Monde Slave de Léger*, *La Serbie et la Bohême et Hongrie*, de Saint-René Taillandier ; *Turcs et Monténégrins* de Lenormant, *le Balkan* de Dumont. Ne connaissez-vous personne qui puisse vous aboucher avec M. Didier ?

3° Si le nom de M. Rogeard, auprès de ces bourgeois timorés, était décidément impossible, ne pourriez-vous publier la traduction sous votre nom ? Nul n'y serait plus autorisé que vous, et vous continueriez au profit des lettres la tradition de votre père si respecté. Le travail étant une œuvre commune, vous diriez dans la préface à qui doit revenir une part de l'honneur et, dans la Hongrie même, le nom de M. Rogeard pourrait être publié à son de trompe.

Je vous serre la main. Si vous avez déjà parlé avec M. Rogeard, soumettez-lui ces observations.

Mes salutations bien affectueuses aux vôtres.

Si vous avez une photographie, pourrai-je vous la demander pour mon album de famille ?

ÉLISÉE RECLUS.

A M. de Gérando

31 décembre 1873.

Mon cher Attila,

J'ai reçu les deux envois : le carton de photographies et les caisses. Rien n'avait été gâté par le transport.

Et maintenant comment vous remercier du luxe d'explications et de traductions dont vous avez accompagné votre envoi. Il est entendu que je ne vous remercierai plus. J'aurais trop à faire. Cependant tous les services que vous avez rendus à notre ami Rogeard m'obligent à rompre le silence à cet égard. Merci pour nous et notre cause que vous rendiez la vie plus facile à un homme dont la France a besoin.

A propos de Rogeard, j'ai demandé le précieux avis de mon frère, très expert en choses de littérature. Mon frère craindrait que la traduction des poésies de Petœfi, de Kisfanlndy, etc., ne laissât le public indifférent. Ainsi la traduction d'Iranyi, revue par Ch.-L. Chassin, a échoué devant une indifférence complète du public.

Pourquoi ? « C'est que les poésies hongroises ont un caractère local, elles ont le crû du terroir plus que beaucoup d'autres : on n'en peut faire pour l'étranger que des imitations plus ou moins insipides, des contrefaçons plus ou moins détestables. Il vaut mieux utiliser le talent de Rogeard pour faire connaître, non la poésie hongroise, mais la Hongrie elle-même. Qu'on lui donne de l'honnête, bonne et solide prose, dans laquelle son talent se montrerait à son grand avantage, qu'on lui donne les documents, les matériaux historiques et biographiques, qu'on lui fasse une collection d'anecdotes, de mœurs, d'usages, de coutumes diverses. En un mot, qu'on lui donne les moellons de l'édifice et qu'il fasse œuvre d'architecte... Il y a des contes hongrois extrêmement intéressants et très précieux à plusieurs points de vue. Si Rogeard mettait la main à une collection pareille, il pourrait l'enrichir de notes précieuses, en donnant quelques équivalences et analogies en grec et en latin. » Tel est l'avis motivé de mon frère. J'ajouterai qu'avant tout, il faut consulter l'avis de l'artiste. Il faut qu'il ait le cœur à l'ouvrage : c'est la condition première.

... Vous me consternez en me disant qu'on attend avec impatience ma bluette sur la Transylvanie. Comment, vous en avez donc parlé ? Mais que voulez-vous que je dise de sérieux après un voyage aussi rapide, aussi furtif ? Il peut avoir de l'intérêt parce qu'il attire l'attention sur le pays, et qu'il en donnera les sites reproduits par M. Veress. Mais vaut-il la peine de m'assommer d'avance en prouvant que mon travail est d'une insuffisance lamentable ?

J'ai reçu le portrait d'Elisée Reclus que vous avez eu l'aimable malignité de faire reproduire par M. Mikloy. Transmettez, je vous prie, mes remerciements à cet

écrivain. Dites-lui que j'ai été touché de ce bon témoignage d'hospitalité magyare. Hélas ! lorsque j'étais jeune homme, il s'en est fallu de bien peu que je n'aie eu quelque droit à me dire Magyare moi aussi, car mon intention était de m'enfuir du collège pour me ranger parmi vos combattants, avoir l'honneur d'être au nombre de vos morts ! Je ne pus réaliser mon vœu, mais, je puis le dire, un des jours les plus douloureux de ma vie fut celui où j'appris la capitulation de Vilagos : je vois encore le lieu ; je suis encore au moment où me frappa le coup de tonnerre.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de votre chère famille.

ÉLISÉE RECLUS.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil

La Luina di Pazzallo, Lugano, 9 février 1874.

.....
La fièvre a cédé ce soir. Le médecin nous fait espérer que ce ne sera rien ; mais, pendant, la journée, j'étais inquiet, mon imagination battait un peu la campagne.

Le moutard nommé Jacques est un vaillant crieur : il a une grosse tête déjà chargée de cheveux et des yeux que l'on dit beaux. En naissant, avant même de gémir sur les misères de la vie, le petit personnage s'est mis à regarder dans tous les sens, comme pour étudier le milieu dans lequel le lançait la destinée. C'est après avoir bien examiné, après s'être rendu compte de tout ce qui l'entourait, qu'il s'est mis à brailler. Ce n'est pas flatteur pour nous !

Je vous prie, amis, d'annoncer la nouvelle aux Noël, aux Chaté.

Bien tendrement à vous tous.

ELISÉE, FANNY.

A Elie Reclus

Sans date (février 1874).

Je ne vous ai pas écrit hier, parce que nous étions inquiets sans oser vous le dire. Fanny souffre beaucoup. Le médecin nous dit qu'elle a une métrite ; dans ce moment on lui pose les sangsues. Le médecin est sérieux, mais il n'a pas l'air soucieux. Si l'état devait s'aggraver, ou quand l'amélioration se fera sentir, je vous enverrai une dépêche.

Votre ami,

ELISÉE.

Elisée a écrit dans une de ses lettres que s'il est des veines de malheur longues à s'épuiser, celles de bonheur sont parfois bien courtes. Cette maladie, beaucoup plus grave qu'on n'osait se l'avouer, était hélas ! une fièvre puerpérale, communiquée par le médecin et dont moururent la mère et l'enfant. Ainsi que le dit Elisée, à l'inhumation de sa femme : « Elle avait pendant deux ans à peine joui à Lugano d'un calme délicieux, succédant à une période d'orages. Le lieu d'exil avait été pour eux moins dur que la patrie. »

Ce lieu d'exil, il en faudrait bientôt changer, Elisée ne pouvant supporter le fardeau de l'existence solitaire dans cette résidence qui avait été pour lui le paradis... Et puis, à cause de ses travaux et de l'instruction de ses filles, ils devaient nécessairement se rapprocher de Paris et des lieux d'école... Ils allèrent d'abord à la Tour-de-Peilz, puis à Vevey... Elisée y connut et fréquenta Courbet qui demeurait dans son voisinage...

A M. de Gérando

sans date (février 1874)

Mon cher Attila,

Je viens de recevoir vos dessins qui nous seront fort utiles, je l'espère. Je vais m'empresse de les expédier à Paris et, suivant la réponse qui me sera faite, je verrai s'il est bon de recourir encore à votre obligeance. Depuis ma dernière lettre, un très grand malheur m'a frappé. Ma femme est morte quelques jours après avoir donné naissance à un fils. La maison est bien vide maintenant : la vieille mère, le mari, les enfants sont fort malheureux. Ma femme, qui se faisait une fête de vous donner l'hospitalité lors de votre futur voyage en Italie, n'aura pas eu le plaisir de faire votre connaissance et de vous remercier de l'aimable empressement que vous avez mis à me rendre des services.

Je ne sais où je serai obligé d'émigrer pour remplacer par de vulgaires cours publics l'excellente éducation qu'elle donnait à mes fillettes. Mais de quel côté que nous portions nos pas, je ne manquerai pas de vous avertir afin que dans vos voyages vous ne passiez pas à côté de nous sans que nous ayons le plaisir de vous voir.

Saluez bien affectueusement de ma part tous ceux qui vous sont chers. Qu'ils soient heureux et qu'ils aient une longue vie pour le bonheur de tous !

Votre ami,

ELISÉE RECLUS.

A M^{me} Elie Reclus, à Zurich

Lugano, 1^{er} mars 1874.

Ma chère Noémi,

L'épidémie puerpérale continue. Deux autres femmes viennent de mourir, l'une dans des conditions horribles avant même d'avoir pu mettre son enfant au monde.

On m'a conseillé de faire changer d'air et de milieu aux fillettes. Si le temps avait été beau, j'aurais été avec elles au lac Majeur, mais la pluie menace : nous avons pris le moyen terme de leur louer une chambre au Paradiso. Ioana reste avec elles et je descends dans l'après-midi.

Voilà. Si vous avez des renseignements sur Vevey, donnez-les. Le climat doit y être moins âpre qu'à Lausanne.

Je vous embrasse tendrement,

ELISÉE RECLUS.

A M^{me} Elie Reclus

Lugano, sans date, probablement mars 1874.

Ma Noémi très chère,

J'ai reçu la précieuse lettre de M. Heim, à laquelle je vais incessamment répondre. Elle tranche la question relativement à la Suisse, et je prendrais ma décision dès aujourd'hui, si mes renseignements étaient complets relativement à l'Italie. Il ne peut s'agir de Milan, qui est dans une plaine exposée à tous les vents et qui d'ailleurs manque de l'établissement de gravure dont j'aurais besoin. Florence est trop loin de toutes les façons, trop loin de vous et trop loin de Paris ; mais il se peut que je trouve ce qu'il me faut dans le voisinage immédiat de l'ennuyeuse Turin. Je sais que le climat de Turin même n'est pas très bon ; mais, à quelques kilomètres au sud, se trouvent les villes bien abritées de Chieri, de Moncalieri. Peut-être aussi Inei de Pinerolo pourrait-elle me convenir. J'ai étudié la question sur les lieux et recueilli tous les renseignements nécessaires. Turin est une grande ville qui m'offrirait de précieuses

ressources ; il y a une espèce de société de géographie, Paris n'est qu'à deux jours de courrier pour mes lettres et mes épreuves ; enfin, habitant un trou des environs comme je le ferais, je n'aurais pas à craindre les trop nombreuses visites de communards, qui finiraient par me faire expulser.

La considération que tu fais valoir en faveur de Zurich m'a beaucoup touché ; mais à l'âge auquel je suis arrivé, je n'ai plus à m'occuper de moi que d'une manière toute secondaire, je dois m'occuper surtout des fillettes qui me sont confiées. Tu sais quelles raisons sérieuses me font désirer qu'elles n'aillent point à Zurich. De plus je crois qu'il serait contraire à une bonne éducation de les enlever du milieu semi-italien dans lequel elles se trouvent pour les faire entrer dans une atmosphère germanique ; tant qu'elles ne se seront pas suffisamment italianisées, je tiens à ne pas leur faire changer de milieu. Enfin, quoique les maisons de Zurich soient mieux closes que celles du nord de l'Italie, il n'y en a pas moins la bonne influence du climat extérieur à considérer et, sous ce rapport Chieri sera probablement ce que je demande. Je puis bien te dire aussi que, sans avoir de respect superstitieux pour les idées de Fanny, j'y attache un grand poids. Quand nous parlions du déménagement futur, elle m'a souvent dit qu'elle n'aimait pas Zurich. J'éprouverais donc une certaine répugnance à me rendre dans un endroit qui lui déplaisait.

Je vous embrasse bien affectueusement,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil, à Vascœuil

Lugano, 15 mai 1874.

Ma bien chère sœur,

.....
Tu sais avec quelle joie, vous serez accueillis dans notre maison. Décidez-vous réellement, et après vous être décidés, faites. Je serai bien heureux de vous revoir, et les enfants seront ravies. En outre, tu me rendras le service inappréciable de continuer les soins de Marie et de Joanna (1) auprès des enfants. L'excellente Marie, avec son dévouement habituel, parle de rester ici plus de deux mois, si cela était nécessaire, mais je ne veux pas accaparer ainsi les forces vives de la famille. Pour vous, puisque le médecin a prononcé, je pourrai sans remords jouir de votre présence. Nous passerons ensemble les dernières semaines de notre séjour à Lugano, et nous fermerons cette maison, où j'ai été si heureux, puis si infortuné. C'est vers la fin d'août, au plus vers le commencement de septembre, qu'il me faudra quitter, afin que les fillettes n'aient pas à souffrir d'un déménagement opéré pendant la saison froide.

Je vous embrasse bien tendrement, mes chers amis.

ELISÉE RECLUS.

(1) Marie, Mme Grotz, la seconde sœur d'Elisée et Joana, Mme Bouny, la plus jeune.

A Mme Elie Reclus, à Zurich

Lugano, mercredi matin

Ma chère Noémi,

Nous partons pour Milan. Il me faut voir mon travail sur l'Italie en présence des cartes de la Bibliothèque Brera et je ne veux pas quitter le pays sans que les enfants aient vu les cabinets d'histoire naturelle du Musée civique et les autres curiosités de Milan. Marie nous accompagne, et la grand'maman vient avec nous jusqu'à Ligornetto.

Mme Ermance (1) viendra passer ici le mois d'août avec sa petite Georgette, et Lily (2) viendra au-devant de nous à Montreux en septembre. C'est du moins ainsi que nous faisons nos plans. Se réaliseront-ils ?

Il est probable que j'irai à Montreux vers la fin du mois pour étudier les lieux. Marie partira de Lugano après mon retour pour aller soigner son mari...

.

ELISÉE RECLUS.

(1) Mme Ermance Trigant, amie des Reclus qu'elle voyait à Paris chez les Grimard.

(2) Lily Lherminier, belle-sœur d'Elisée.

A Nadar

Lugano, 24 juin 1874.

Mon bien cher ami,

Je viens de recevoir la précieuse photographie que vous m'avez envoyée : je ne saurais vous dire combien je suis ému de votre bonne amitié. Pour moi qui vis plus avec les morts qu'avec les vivants, ce portrait est un des objets les plus chers, et c'est à vous que je le dois. D'ordinaire, quand je pense à Paris, cette ville qui s'est laissé vaincre deux fois, j'éprouve un sentiment de répulsion, mais si j'y revenais jamais, j'aurais du moins la joie d'aller vous serrer la main. Vous et tous ceux qui sont bons et forts, voilà la nation.

Je vous demande de me rappeler au souvenir de Mme Nadar et de votre vaillant Paul.

Votre ami,

ELISÉE RECLUS.

P.-S. — Suffoquée par les larmes, la pauvre mère vient me prier d'ajouter ses remerciements aux miens.

A M. de Gérando

Lugano, 4 juillet 1874.

Mon cher Attila,

J'ai reçu la troisième livraison de *la Transylvanie*, et je vous remercie fort des corrections que vous avez bien voulu y faire. Je regrette d'autant plus que vous n'avez pas reçu les deux premières livraisons qui auraient eu certainement besoin de vos remarques ; mais il me semble qu'il y a un grand désordre dans les envois : nombre de mes recommandations n'ont pas été observées.

Je suis heureux que mon article vous ait plu. Moi je n'en suis qu'à demi content. En outre j'ai eu le tort de mal calculer les dimensions que je devais donner à mon travail. Au lieu de m'arranger pour faire paraître le récit de notre voyage en quatre livraisons ainsi que j'y étais convié, j'ai cru que trois livraisons suffiraient, mais mon travail s'est trouvé trop long d'une vingtaine de pages au moins, et j'ai dû couper, tailler à tort et à travers. Il en résulte que plusieurs renseignements utiles fournis par vous et des développements nécessaires à l'exposé de ma pensée ont été supprimés.

Je suis très sensible au bon souvenir que tous les vôtres veulent bien garder de moi. Je vous prie de leur témoigner ma vive affection. Divers empêchements, et surtout le désir de ne pas trop m'éloigner de mon frère, m'ont à peu près décidé à ne pas me rendre en Angleterre : c'est probablement entre Lausanne et Montreux que nous irons nous établir. Vous viendrez nous y voir plus facilement, et nous comptons sur vous.

Quant à retourner en France, je ne pense pas que nous puissions le faire bientôt. Dût le centre gauche triompher, les paroles de M. Laboulaye restent vraies : « Nous avons tous marché sous le drapeau de la République contre l'ennemi extérieur, pourquoi ne marcherions-nous pas sous le même drapeau contre l'ennemi intérieur ? » L'ennemi intérieur, quel est-ce, sinon tout homme de justice et de vérité.

Mais, quoique sans espoir immédiat, je ne me sens point découragé. Travaillons quand même.

ÉLISÉE F. RECLUS.

A Onésime Reclus, à Paris

Lugano, 7 juillet 1874.

Mon bien cher frère,

Aujourd'hui même, un nouveau malheur me force à faire en hâte mes préparatifs de départ pour le Léman. La pauvre maman Lherminiez (1) est morte d'une attaque d'apoplexie. La chère vieille désirait mourir, se réfugier de tous les chagrins dans la mort. Elle a été servie à souhait. Elle est tombée en prenant son bain sans prononcer un cri.

Evidemment, je serais coupable de laisser les fillettes exposées à la mélancolie de la solitude. Il faut s'arracher à ce milieu. Elles font paquets, colis, arrangements, afin que nous puissions partir au plus tôt. Je ne sais si Marie m'aura trouvé une maison, mais, s'il le faut, nous attendrons dans une pension.

Ces petites filles se conduisent bravement, je les respecte fort.

... Dorénavant, écris à Vevey, poste-restante.

Je te remercie avec émotion des quelques lignes rela-

(1) Belle-mère d'Elisée.

tives à ton fils. Le malheur m'a rendu triste, sombre, lent ; mais mon cœur est toujours le même ; j'aime toujours et j'ai de la joie quand j'entends parler des miens.

Bien fraternellement,

ELISÉE F. RECLUS.

Ne pourrais-tu venir, puisque je me rapproche ?

P.-S. J'ai complètement fini mon travail pour le Dictionnaire (1).

.....

(1) *Le Dictionnaire géographique des Communes de France*, Paris, Hachette.

A M. de Gérando

La Tour de Peilz, Vevey, canton de Vaux, 27 juillet 1874.

Mon cher Attila,

Je vous envoie aujourd'hui le seul exemplaire complet de mon travail que j'aie pu obtenir. Il est plein de fautes que vous verrez du premier coup d'œil et n'a pas encore reçu mes corrections. Pour la partie conservée de mon article, je ne reconnais comme mien que le travail imprimé dans le *Tour du Monde* (1). Je ne pense pas qu'on vous ait encore envoyé les trois ou quatre exemplaires qui vous reviennent, mais mon ami Dumesnil se chargera de vous les faire parvenir si vous ne les avez pas encore. Les gravures en sont noires, peu agréables à regarder.

Quand vous passerez en Suisse, vous me rendrez l'exemplaire de mon travail que je vous envoie sous épreuves jaunes.

Vous me demandez, mon cher ami, *de omni re scibili*,

(1) *Voyage aux régions minières de la Transylvanie occidentale, Tour du Monde des 4, 11 et 18 juillet 1874.*

et quibusdam aliis à propos d'instruction. Je n'ose encore vous répondre. Il faut en causer longuement : ce sera l'objet de nos entretiens quand nous nous reverrons. Je me borne à poser deux ou trois questions préliminaires :

Pourquoi les jeunes filles n'auraient-elles pas aussi besoin d'études spéciales ? Est-ce parce que le mariage est le principal but de la femme, mais cela n'est-il pas vrai aussi de l'homme dans la même mesure ? Est-ce parce que l'homme est destiné à gagner son existence lui-même ? Mais ne faudrait-il pas qu'il en fût ainsi pour la femme, et celle qui est pauvre n'est-elle pas obligée déjà de demander son pain à son propre travail ? Enfin, ne faut-il pas toujours prévoir que la femme puisse devenir pauvre ? Si je disais toute ma pensée, il faudrait m'exprimer autrement : Ne faut-il pas désirer que la femme devienne pauvre afin qu'elle puisse conquérir sa place dans l'humanité et son droit à l'existence ?

S'il me fallait enseigner trois langues à un jeune garçon, surtout à un jeune Magyar comme votre pupille, je penserais au russe. C'est la principale langue slave. Sa littérature, sans être encore très riche, a pourtant déjà une grande valeur. Elle est le dialecte représentatif de tous les Slaves : plus de soixante millions d'hommes la parlent ; cent millions la parleront quand votre pupille sera arrivé à l'âge d'homme. Je remplacerais l'italien, langue de luxe et du passé, par le russe, langue de travail et d'avenir.

Je ne commencerais point par toutes les langues à la fois, mais par la plus difficile, le russe. Ce serait gymnastique intellectuelle en même temps qu'étude spéciale.

La méthode Ollendorf est celle qui enseigne à jargonner le plus tôt, mais c'est la plus mauvaise, parce qu'elle dispense de réfléchir. Je prendrais une voie plus longue, mais aboutissant à un résultat plus sérieux ; je me munirais d'un bon dictionnaire, j'apprendrais par cœur quelques verbes usuels, presque tous les plus irréguliers, et je me mettrais d'emblée à lire un bon auteur. Je ferais le plongeon en plein courant, c'est ainsi qu'on devient bon nageur.

A un autre jour la continuation de cet entretien. Mes salutations bien affectueuses à tous les vôtres et un bon serrement de main.

ÉLISÉE F. RECLUS.

A M. de Gérando

La Tour de Peilz, canton de Vaud, 11 décembre 1874.

Mon cher Attila,

Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir que je craignais de vous avoir déplu. Je me demandais si, par mégarde de ma part, ou par une bévue des imprimeurs, mon récit de voyage en Transylvanie contenait quoi que ce soit de blessant pour vous et je me préparais à vous en écrire. Je suis enchanté d'être blanc à vos yeux.

Je vous prie de féliciter vos cousines de la chance qu'elles ont de jouir de si excellentes facilités d'instruction. Bien douées comme elles le sont, désireuses de savoir, elles ne peuvent manquer de devenir utiles, de vivre d'une vie qui ne sera pas, comme tant d'autres, un vol fait à la nature.

Vous avez parfaitement raison de ne pas mettre de livres de géographie entre les mains de vos élèves et d'enseigner vous-même de vive voix. Les livres ne doivent servir qu'aux professeurs : entre les mains des élèves, ils font en général plus de mal que de bien, ils

enseignent des vérités mêlées d'erreurs, mais ils privent l'enfant de son initiative intellectuelle. L'ouvrage de M. Levasseur me paraît très bon comme *memento*, mais il est un peu sec. La géographie de Cortambert me paraît absolument manquer de tout sentiment de la vie. La Terre serait en métal, les villes seraient en papier mâché et les hommes seraient en carton que l'auteur n'aurait pas à changer un mot à son bouquin. En fait de géographie portative, la meilleure me paraît être celle de mon frère Onésime, éditée il y a deux ou trois mois chez Mulo (1).

M. Templier parle de commencer la publication de ma Géographie en janvier ou février.

Je tâcherai de trouver un artiste qui puisse me renseigner sur la question que vous me faites relativement à l'art du Nord.

Je vous serre la main et vous prie de me rappeler au souvenir de tous les vôtres et de Rogeard.

Bien affectueusement,

ÉLISÉE F. RECLUS.

(1) Rééditée depuis chez Hachette sous le titre : *La Terre à vol d'oiseau*.

Note au sujet des rapports d'Elisée avec Bakounine.

On a déjà vu plusieurs fois revenir le nom de Bakounine dans les lettres d'Elisée, et nous en inférons que, sans avoir de correspondance régulière, ils s'écrivaient de temps en temps et se voyaient plus souvent encore, au cours de leurs voyages respectifs et lors des congrès socialistes et autres. Malheureusement, leurs lettres n'ont pas été conservées, sauf deux d'Elisée, et, pour combler cette lacune, nous insérons ici une communication qu'a bien voulu nous adresser M. le Dr Max Nettlau, l'écrivain qui, de nos jours, connaît le mieux Bakounine.

En effet, le Dr Nettlau a recherché, publié et annoté des travaux de Bakounine et écrit, en trois volumes in-folio, sa *Biographie* encore inédite, connue seulement de quelques amis et confiée à un certain nombre de bibliothèques. C'est un travail de premier ordre, merveilleux résultat d'inlassables investigations sur la vie entière de Bakounine, précieux par les notes recueillies, pour les années 1871 et 1872, dans le propre journal quotidien de l'infatigable propagateur de l'anarchie. Le Dr Nettlau prépare un quatrième volume, encore manuscrit, mais qui a été largement utilisé par James Guillaume pour son ouvrage sur l'Internationale.

Communication du D^r Nettlau :

« En 1864, Bakounine rentrant à Florence, venant de Suède et de Londres, fit à Paris la connaissance des frères Reclus, probablement par l'entremise d'Herzen ou d'amis polonais. Il cherchait alors à établir des relations suivies entre les révolutionnaires, au moyen d'une société secrète, *La Fraternité internationale*, à laquelle adhérèrent Elie et Elisée.

« Sans prendre une part active aux actes de la Société, Elisée fut, avec la plupart de ses membres, signataire de la protestation collective des dissidents au Congrès de la Paix et de la Liberté, tenu à Berne en septembre 1868 (protestation dont nous avons donné le texte à cette date).

« Cependant Elisée ne fit point partie de la nouvelle organisation créée par la minorité dissidente sous le nom d'*Alliance internationale de la Démocratie Socialiste*, dont le siège était à Genève.

« Pendant l'hiver 1868-69, la *Fraternité internationale* fut dissoute, des dissentiments étant survenus à propos de l'attitude, plutôt républicaine que révolutionnaire, d'Elie Reclus en Espagne, lors du soulèvement

qui chassa du trône les Bourbon ; Fanelli, le délégué italien, s'était même plaint que sa propagande anarchiste en eût été contrecarrée.

« Cette scission dans le parti avancé était fort commentée par les journaux. En 1869, Mme André Léo se mit à prêcher un socialisme de conciliation que combattait Bakounine dans *l'Égalité* de Genève.

« Un manuscrit de Bakounine, daté de 1871, revient sur cette polémique. Nous en extrayons le passage suivant :

« Je n'ai point l'honneur de connaître personnellement Mme André Léo, mais je la connais beaucoup tout de même par ses beaux romans sociaux... et aussi surtout comme ami de ses amis les plus intimes, parmi lesquels je citerai les deux frères Reclus, deux savants, et en même temps les hommes les plus modestes, les plus nobles, les plus désintéressés, les plus purs, les plus religieusement dévoués à leurs principes que j'ai rencontrés dans ma vie. Si Mazzini les avait connus comme moi, il se serait convaincu qu'on peut être profondément religieux, tout en professant l'athéisme. Ce sont par excellence des hommes de devoir, et ils ont rempli leur devoir jusqu'au bout. Ils ont servi tous les deux la Commune. J'ignore ce qui est advenu de l'aîné ; mais je sais que le second se trouve sur les pontons de Brest avec des milliers de gardes nationaux, prisonniers comme lui et qu'il soutient par son intelligence toujours sereine et par sa force morale admirable.

« Unis dans les principes, nous nous sommes séparés très souvent, presque toujours, sur la question de la

réalisation des principes. Eux aussi, comme leur amie, croyaient, au moins il y a deux ans, à la possibilité de concilier les intérêts de la bourgeoisie avec les légitimes revendications du prolétariat. Eux aussi croyaient, comme Mazzini, que le prolétariat devait donner la main à la bourgeoisie radicale pour une révolution exclusivement politique d'abord, puis arriver ensuite avec l'aide de cette même bourgeoisie à des réformes économiques ».

« Des notes extraites du journal quotidien de Bakounine nous apprennent que, lors de l'arrivée d'Elisée en Suisse, après les événements de la Commune, ils se visitèrent et correspondirent pendant les deux premières années. En 1874, Bakounine, ayant pris la résolution de se retirer du mouvement actif pour rédiger ses *Mémoires* et exposer par écrit l'ensemble de ses idées, demanda à Elisée de vouloir bien se charger de leur rédaction littéraire, ce qui fut accepté par une première lettre du 13 décembre et confirmé par la lettre suivante :

La Tour de Peilz, canton de Vaud, 8 février 1875.

Mon brave ami,

J'ai appris que ma lettre du 13 décembre ne t'était pas parvenue : il faut croire qu'elle a été emportée par une avalanche du Gothard, mais tu n'avais pas besoin de la lire pour savoir que je suis toujours ton ami sincère et ton frère indépendant(1). Il va sans dire que je suis absolument à ton service pour la révision au point de vue de la langue de tes manuscrits, futurs ou présents. J'attends avec impatience tes *Mémoires* et *l'Etat de mes Idées*. Travaille mon ami, nous en aurons le loisir. Le fleuve débordé de la Révolution est rentré dans son lit sans avoir fait grand mal.

J'apprends que Guesde est dans la situation la plus lamentable. Il crève littéralement de faim, triste hygiène pour un phtisique. Il en est, m'a-t-on dit, sur le point de se livrer aux autorités françaises, la prison dans quelque maison centrale lui paraissant préférable

(1) *Indépendant*, ce mot, dit Nettlau, marque la nouvelle attitude d'Elisée vis-à-vis de Bakounine. En 1864, il était son frère au sein de la même organisation de fraternité internationale ; en 1875, il reste frère, mais veut être indépendant.

à la situation dans laquelle il se trouve. Mourir pour mourir, il pourrait peut-être choisir un genre de mort plus fier et plus grand ; mais nous qui ne nous trouvons pas dans sa situation, nous n'avons point à le juger. Si tu peux lui être de quelque utilité, si tu disposes de l'appui de quelques amis, viens-lui en aide.

J'ai fait à Genève la connaissance de ton ami Saigne (1) : il m'a plu.

Te dirai-je que je ne suis pas fâché de ce qui se passe en France. L'évolution qui s'accomplit est une évolution normale. C'est la bourgeoisie à l'état abstrait, sans attirail religieux, sans vieux symbole, qui va régner sur nous. Elle donnera d'autant mieux la mesure de sa vraie valeur. Nous aurons à passer de bien mauvais jours, mais du moins l'expérience sera-t-elle concluante et complète.

Les fillettes, pour l'éducation desquelles j'ai dû quitter Lugano, vont bien. Salue ta femme et les amis.

Ton vieux camarade,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Saigne, l'un des plus ardents promoteurs du mouvement révolutionnaire du 29 septembre 1871 à Lyon.

« Le 17 avril 1875, Elisée écrit à Bakounine : il croit que la République vivra en France sous forme de domination bourgeoise parce qu'on n'a plus besoin d'un instrument comme Napoléon. La question entre Capital et Travail en sera simplifiée. « Cela n'empêche que je ne sois, comme toi, fort inquiet sur le résultat définitif. Il y a longtemps que je ne crois plus à la fatalité du progrès ; il se peut fort bien que nous soyons vaincus, car nous n'avons qu'un très faible esprit de cohésion et nous n'avons que des vellétés et peu de vouloir. Mais ce qui me rassure, c'est le grand mouvement scientifique de l'époque. Dût ce même esprit que tu appelais la civilisation française disparaître, nous avons mieux que cela dans l'évolution darwinienne, dans l'étude de la conservation des forces, dans la Sociologie comparée. Je ne dis pas, comme je ne sais quel apôtre, que « la Vérité nous rendra libres », mais elle fera au moins une moitié de la besogne.

« La petite section de l'Internationale de Vevey marche assez bien. Il y a deux hommes zélés et un qui l'est à demi. Tu vois que c'est beaucoup. »

« Cette lettre commence ainsi : « Mon brave ami.. Et les épreuves de ton livre ? »

« Je crois que c'est à la réunion du 19 mars 1876, à Lausanne, qu'Elisée Reclus a pour la première fois professé l'anarchie en public. Voir le rapport dans le *Bulletin Jurassien* du 25 mars 1876. »

A Mme Elie Reclus

28 mai 1875.

Les enfants vont bien. Nous pensons quelque peu à émigrer en prévision de l'hiver futur.

Mes amis, les prisonniers d'Embrun, ont été transférés à Landerneau, j'espère qu'ils y seront mieux. Les Bretons ne sont pas aussi méchants que les Méridionaux.

J'ai reçu des nouvelles de trois de mes bons amis de l'Ile-des-Pins. L'un d'eux qui travaille au génie gagne 1 fr. 50 par jour. Ils sont en tout 3.050 déportés, occupant cinq villages sur le versant occidental de l'Ile.

Les jésuites sont maîtres et rois dans le pays.

Bien affectueusement, mes amis,

ELISÉE F. RECLUS.

A Mme Dumesnil, Vascœuil

Vevey, 12 octobre 1875.

Ma bien chère sœur,

Je te prie de transmettre la lettre ci-incluse à Paul Baudoüin, que je suis heureux de pouvoir féliciter du grand événement, si capital dans sa vie et dans celle de Jeanne. Qu'ils puissent savourer bien profondément l'immense joie (1).

J'ai appris une autre nouvelle qui m'a fait aussi le plus grand plaisir. Le petit Bouny est au milieu de vous et respire ce bon air de Vascœuil, si salubre au corps, si purifiant pour l'âme. Ah ! l'inoubliable Vascœuil. Si vous saviez tout le bien que j'en pense. Vous en jouissez du dedans et par la possession ; j'en jouis du dehors et par une autre possession, celle du souvenir. Le bien qu'en retirera l'enfant sera durable. Les impressions qu'il éprouvera en gambadant sur les gazons, grim pant aux hêtres et se mirant dans le ruisseau, seront des impressions ineffaçables : c'est dans ces heures joyeuses

(1) Un fils leur était né.

que se décidera sa destinée ; sans le savoir, il amassera tout un trésor.

Moi aussi, j'ai une nouvelle à vous apprendre. Je crois que vous m'approuverez, car si je n'avais pas agi comme je le fais, la vie serait trop pénible pour moi et je risquerais comme un joueur l'avenir de mes enfants :

Je reviens de Zurich où je me suis marié avec Mme Ermance. Mes enfants en sont fort heureuses, et je me sens plus rassuré. Celle qui a toujours été pour moi une amie dévouée sera aussi vraiment une mère pour les enfants ; je la vois à l'œuvre depuis quelques mois et j'en suis enchanté ; quant à moi, je ne désire qu'une chose, c'est d'être aussi simplement, aussi naturellement bon qu'elle s'est toujours montrée.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Votre frère,

ÉLISÉE F. RECLUS.

.....

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil

Vevey, sans date, probablement décembre 1875.

Ma bien chère sœur,

Nous ferons de notre mieux pour le brave N. (1) J'aime assez les pots de terre qui vont se réduire en tessons contre les pots de fer.

Depuis que je suis en Suisse, je plaide auprès de tous les amis de France pour qu'ils veuillent bien se souvenir des exilés. Nous avons vu bien des maux irréparables qu'un peu de sympathie effective eût prévenus. Si vous pouviez réussir à créer un « fonds de la misère » pour les bannis qui souffrent, vous agiriez justement. La France est dans l'adoration de ses richesses. Nous l'avons vue s'admirant aux larmes à cause des Quarante-trois Milliards qu'elle a prêtés au « Libérateur », moyennant intérêts et primes ; mais le compte est bien vite fait de ce qu'elle a souscrit pour ses bannis qui ne sont pourtant pas les moins dignes de ses enfants ! Pensez-y et faites y penser ceux que vous verrez. Un peu de bonté

(1) Un pauvre excellent homme qui s'était vu condamner à la prison pour insulte à la Magistrature et avait franchi la frontière.

chez nos républicains vaudrait mieux que cette savante politique et cette « sagesse » qui les a menés à l'impasse grotesque où nous les voyons.

Notre plan serait de vous envoyer nos enfants l'année prochaine. Si les fonds le permettent, nous irions trouver l'un de vous à la frontière de Belgique ; nous-mêmes n'aurions pas la joie de revoir le doux Vascœuil, mais les enfants iraient à la fois pour elles et pour nous, tandis que nous irions travailler dans les bibliothèques de Londres.

Tel est le plan, à supposer qu'il soit permis de le faire. Du moins il est doux de penser qu'on se rapprochera quelque peu de ceux qu'on aime.

Bien affectueusement à vous tous,

Votre frère,

ELISÉE F. RECLUS.

A M. de Gérando

Genève, 15 février 1876.

Mon cher Attila,

Dans une de vos précédentes lettres, vous m'aviez demandé si je ne connaissais pas le nom d'un livre traitant de la peinture au Moyen âge. On me cite en ce moment un ouvrage du bibliophile Jacob intitulé : *les Arts au Moyen âge*.

Pour la géographie descriptive, je vous citerai aussi un livre de M. de Lanoye, publié par la maison Hachette : *Les grandes Scènes de la nature*.

Je suis venu passer quelques jours à Genève où la municipalité m'a demandé de faire un cours. J'ai choisi pour sujet de mes conférences « la Méditerranée et les Peuples de son bassin. » C'est un cours de géographie appliquée à l'histoire. Je n'ai fait encore qu'une conférence : elle est assez bien accueillie.

J'ai fait part à tous les amis des succès de *Labienus* (1), et tous en sont fort joyeux. Dites-lui bien que, dans ce

(1) On sait que Rogeard était l'auteur des *Propos de Labienus*.

pays de proscrits, son nom est toujours prononcé avec la plus vive sympathie. Partout on me demande de ses nouvelles et je suis enchanté de pouvoir en donner de bonnes.

Je vous prie, mon cher ami, de ne pas m'oublier auprès des vôtres,

ÉLISÉE RECLUS.

A M. et M^{me} Dumesnil, à Vascœuil

Mons, lundi soir, mai 1876.

Mes biens chers amis,

Je vous envoie mes fillettes, qui sont moi-même. Elles regrettent de nous quitter et je suis fort chagrin de me séparer d'elles, mais je sais que Vascœuil est pour elles un nid d'affection. Je les accompagne par la pensée et, grâce à elles, je me retrouverai encore plus intimement avec vous dans ce bon et inoubliable Vascœuil, déjà si éloigné de moi.

.....
Bien cordialement, mes amis.

ELISÉE.

P.-S. — Pourrai-je demander à Dumesnil et à l'ami Noël (1) de revoir ma *Seine-Inférieure* ?

(1) Le bon et spirituel Eugène Noël, alors bibliothécaire à Rouen, était le meilleur et plus ancien ami de Dumesnil.

A. M. de Gérando

Vevey, Place Orientale, 21 octobre 1876.

Mon cher ami,

Une Revue géographique que j'ai toute raison de croire sérieuse va se publier tout prochainement à Paris. J'ai pensé qu'il ne vous déplairait peut-être pas d'y envoyer de temps en temps quelques notes sur votre Hongrie et sur l'Orient slave, et, si vous m'y autorisez, je donnerai votre adresse au directeur de la Revue.

J'ai l'intention d'aller passer quelques semaines à Fiume. Je suis un peu fatigué et, dès que mon deuxième volume (1) sera publié, je prendrai mon vol. Fiume me plaît par avance : j'ai quelque idée que le climat en est agréable. En même temps j'aurai le voisinage de Trieste, de la Dalmatie, des Iles Illyriennes ; j'entendrai parler plusieurs langues y compris la magyar, que je ne comprends pas mais qui me plaît. Quelle bonne idée vous auriez s'il vous convenait de visiter aussi, et dans la

(1) *La France*, 2^e vol. de la *Géographie Universelle*.

même saison que nous, ce coin du territoire hongrois !
Vous y trouveriez le sujet de quelque mémoire pour vos
élèves de l'Académie.

Bien cordialement à vous et aux vôtres.

Votre ami bien dévoué,

ÉLISÉE F. RECLUS.

Je compte toujours sur vous pour la correction des
épreuves de *la Hongrie*.

A M. de Gérando

Vevey, 11 janvier 1877.

... A l'heure qu'il est vous devez avoir reçu la *Revue de Géographie* de M. Drapeyron. Je dois vous avouer que j'attendais mieux. Cette lettre de Picard, qui ne sait pas un mot de géographie, placée en tête du journal comme un drapeau planté au grand mât d'un navire ; cette prétention de vouloir régir la politique par la géographie, prétention qui pourrait n'avoir au fond d'autre mobile que de faire servir la géographie à des ambitions politiques ; cette invitation basse faite au gouvernement de constituer une académie de géographie, académie qui serait sans doute sur le modèle des autres ; enfin ce coup d'encensoir circulaire qui va de M. Garcin, le meurtrier de Millière, à un infâme communard comme moi, tout cela m'a déplu, et je me félicite fort de ne pas m'être laissé entraîner à prendre une part directe à la fondation de cette Revue.

Il me semble aussi que le point de départ de M. Drapeyron pour l'enseignement géographique est très mal choisi. D'après lui, l'étude de la géographie doit commencer, non plus par la cosmographie comme autrefois, mais par la topographie : c'est comprendre la science de

la manière la plus étroite. La vie ne s'accommode pas de ces modes arbitraires d'enseignement. Or la science doit être une chose vivante ; sinon, elle n'est qu'une misérable scolastique. Comme une plante qui va puiser au loin sa nourriture par toutes ses racines aussi bien que par les pores de ses feuilles, la géographie doit commencer par tout à la fois : cosmographie, histoire naturelle, histoire, topographie. La nature ambiante est une immense synthèse qui se présente à nous dans tout son infini et non partie par partie, à nous de distinguer peu à peu les éléments divers de cet ensemble confus en apparence. C'est ainsi que l'enfant, se servant de tous ses sens à la fois, apprend peu à peu à reconnaître tout ce qui l'entoure. Le grand art du professeur, qu'il soit professeur de géographie ou de toute autre science, est précisément de savoir montrer tout dans tout et de varier à l'infini les points de vue, afin de tenir toujours l'esprit en éveil et de lui faciliter incessamment de nouvelles conquêtes.

Mais je m'éloigne un peu de la *Revue de Géographie*. Tout ce que j'en dis ne m'empêche pas de faire des vœux pour qu'elle réussisse, au contraire, il importe de donner une âme à ce corps ; il est toujours agréable, quand la dignité le permet, de travailler modestement à une œuvre utile, en laissant les autres y chercher leur intérêt ou tout autre avantage secondaire d'ambition ou de vanité.

Je vous serre bien affectueusement la main. Nous vous prions de nous rappeler au souvenir des bons génies domestiques.

ELISÉE F. RECLUS.

A M. de Gérando

Vevey, 10 février 1877.

Mon bien cher ami,

.....
Je vous enverrai demain le dernier paquet des *Droits de l'Homme*. Le doux Jules Simon a supprimé ce journal et les républicains de la Chambre n'ont rien trouvé à redire à ce coup de force. Peu d'épisodes de l'histoire contemporaine m'ont plus écœuré !

J'aime peu les honneurs, vous le savez : j'ai donc été aussi effrayé que reconnaissant en me voyant bombardé au nombre des membres honoraires de la Société de Géographie de Pest. Quel service puis-je rendre en échange de cette nomination ? Et, si je n'en rends point, c'est en vain que je suis devenu votre collègue. Je vous prie néanmoins de vouloir bien faire parvenir la lettre ci-incluse au secrétaire de la Société.

Nous venons de traverser une petite période de maladie. Chacun de nous a eu sa petite crise, mais nous allons bien maintenant. Je vous prie de présenter nos hommages d'amis dévoués à votre mère et à votre sœur.

Bien cordialement à vous,

ELISÉE F. RECLUS.

A Nadar

Vevey, 11 mai 1877.

Mon cher Nadar,

Veillez m'excuser auprès de Bergeret (1) afin qu'il n'y ait aucun doute dans son esprit au sujet de mes sentiments de bonne solidarité.

Un de mes amis m'écrit un jour pour me demander des renseignements au sujet de Vevey comme lieu de guérison et ville d'affaires. La lettre me sembla pressée. Au lieu d'attendre au lendemain pour répondre moi-même, je priai un ami de répondre immédiatement en disant, ce qui est vrai, que Vevey est un des endroits les moins favorables du monde pour les travailleurs qui n'ont pas de grandes sommes à leur disposition.

Cette fois encore, « le mieux est ennemi du bien ». Au

(1) Bergeret, Jules-Victor, né à Paris en 1839, commandait une compagnie de gardes nationaux pendant le siège de Paris. Elu membre du Comité Central et, après le 18 mars, membre de la Commune, il dirigea, le 5 avril 1871, une sortie malheureuse contre l'armée de Versailles et fut destitué, peu après. Il se retira à Jersey, puis à New-York, où il est mort en 1908 ou 1909.

lieu de me presser, j'aurais dû attendre pour écrire à loisir.

En tout cas, je suis reconnaissant à ma belle-sœur de m'avoir parlé des doutes de Bergeret à mon égard. Je puis ainsi, par votre entremise, me débarrasser du soupçon d'égoïsme qui pesait sur moi, et j'ai le plaisir de me dire de nouveau,

Votre bon et dévoué camarade,

ELISÉE F. RECLUS.

A M. de Gérando

Carlsbad, 25 mai 1877.

Mon bien chère ami,

Nous faisons un voyage rapide dans le centre de l'Allemagne, en Bohême et en Autriche. Nous nous étions même demandé si nous ne pousserions pas jusqu'à Szathmar ; mais après avoir sérieusement étudié la question au point de vue des finances et du temps, nous avons compris que nous devions nous priver du grand plaisir d'aller vous voir.

Comme vous le dites, les événements sont bien graves. L'existence politique de plusieurs peuples est en question maintenant.

Qu'allez-vous devenir, vous Magyars, si l'Angleterre tarde plus longtemps à défendre ses intérêts et les vôtres ? Quant à l'Autriche, elle semble se composer de deux grands partis, les intimidés et les complices.

En tout cas, une chose est bien certaine : les grandes agglomérations nationales se feront quand même, la force immense du patriotisme de race et de la confraternité de langage aide à l'accroissement des empires,

elle agrandira la Russie, comme elle a consolidé l'Allemagne et fait l'Italie. Mais ce n'est là qu'une étape. Des intérêts supérieurs, une morale plus haute grouperont les hommes, non suivant les langues et les prétendues origines — car nous sommes tous mêlés par les croisements — mais d'après la conception du droit et du devoir. D'un côté ceux qui veulent profiter de l'injustice et de l'inégalité, de l'autre ceux qui luttent pour leur propre liberté et pour celle d'autrui.

Je ne vous parle pas des affaires de France : j'en suis profondément humilié. Cependant, je reconnais que si le parti républicain a quelque tenue et de la persévérance, il pourra sortir triomphalement de la lutte, mais la tenue et la persévérance peuvent-elles être les qualités d'hommes sans principes, d'opportunistes ? .. nous verrons, mais l'ulcère clérical a rongé bien avant dans les chairs.

Le journal *Le Travailleur* (1), dont les principaux rédacteurs sont de mes amis, est destiné à devenir surtout une revue des événements et une tribune des idées au point de vue révolutionnaire. Mais, jusqu'à présent, notre personnel de rédacteurs est bien peu nombreux. L'appui de Rogeard nous serait d'un grand secours : à lui seul, il nous vaudrait plus que tous les autres correspondants ; mais, dans notre idée, *Le Travailleur* ne doit jamais nous rapporter d'argent, il nous en coûtera au contraire. Quant à *la Commune* de Félix Pyat, je ne sais dans quelles conditions elle est entreprise. Faisons-nous bien notre besogne ? J'ai quelque fois des doutes, mais je n'en ai pas relativement à votre école de Pa-

(1) *Le Travailleur*, organe communiste-anarchiste, publié à Genève de mai 1877 à avril-mai 1878.

falva. Voilà une pensée excellente : travaillons pour les petits. Faisons-en des hommes meilleurs que nous, plus droits et plus forts.

Je vous serre affectueusement la main et vous envoie à tous notre salut de cordial dévouement.

ÉLISÉE F. RECLUS.

A Nadar

Vevey, 13 octobre 1877.

Mon bien cher ami,

.....
Vous avez fait une bonne action en venant me voir, mon cher ami. Si la patrie, y compris ses mouchards, ses curés et ses gendarmes, me déplaît fort, la patrie, dans ce qu'elle a de bon et de vaillant, est bien bonne à revoir et je l'ai revue en vous.

Mes souvenirs bien affectueux aux vôtres.

Votre dévoué,

ELISÉE F. RECLUS.

A M. de Gérando

Vevey, 24 octobre 1877.

Mon bien cher ami,

.....
Comme vous, c'est avec tristesse que je lis les journaux qui nous viennent de France. Parmi ceux qui luttent maintenant contre Mac-Mahon, les jésuites et les traîne-sabres de son entourage, je vois si peu d'hommes ayant le regard et la moelle du héros. Quels sont leurs principes ? Des à peu près. Un peu de libéralisme pour eux et leur monde, un mince vernis de liberté ; mais la continuation de tous les abus, le maintien de tout ce qui a fait l'infortune de la France : armée, église, magistrature, administration, sont-ce là des hommes capables d'aller jusqu'au bout de leur devoir, comme Mac-Mahon est prêt à aller jusqu'au bout de son crime ? Sauront-ils refuser l'impôt, et surtout être les premiers à ne pas le payer ? Ce serait chimère que de l'espérer ?

Ce qui les peint d'ailleurs, c'est l'enthousiasme qu'ils éprouvent pour ce mauvais homme qui portait le nom

de Thiers. Ils l'ont célébré comme un dieu, et cependant aucun d'eux n'oserait dire seulement que ce fût un « honnête homme ». Génie si l'on veut, mais où était son cœur ? Qu'on étudie la vie malpropre de cet homme devant lequel les républicains français feignent de se prosterner, car, au fond, il n'en est pas un qui ne sache parfaitement que c'était un misérable. Mais la politique pervertit les meilleurs. Tous ces députés et ces journalistes se croient des hommes supérieurs parce qu'ils savent mentir, intriguer, se faire souples et rampants.

Un anglais, M. Senior, vient de publier les notes qu'il a prises en 1852 sous la dictée de M. Thiers. On y lit des choses bien instructives. On voit comment ce petit homme funeste a toujours travaillé pour ce qu'il appelait la « grandeur militaire » de la France et toujours contre sa véritable grandeur morale. Je vous recommande surtout une conversation de M. Thiers relative à Kossuth, qu'il ne craint pas d'appeler, lui, le ministre concussionnaire, — un « polisson ».

Soignez bien votre santé. Quand il nous sera possible d'aller vous voir dans votre retraite de Pafalva, ce sera une grande joie pour nous. Puisque M^{lle} Bella a commencé la peinture, dites-lui de ne pas se borner à peindre gentiment, qu'elle devienne une artiste véritable dont les tableaux fassent penser et vouloir.

Soignez votre santé qui nous est chère à tous. Nous présentons notre respect à tous les vôtres. Donnez du courage à l'exilé (1).

Votre dévoué,

ÉLISÉE F. RECLUS.

(1) M. Rogeard.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil.

Vevey, 27 décembre 1877.

Ma bien chère sœur,

.....
Ici rien de nouveau. Ma belle-mère et les enfants se portent bien. Ermance est un peu fatiguée et, pour ma part, je suis un peu cacochyme, suivant mes mauvaises habitudes d'hiver. Nous nous demandons si nous irons nous réchauffer en Italie : j'en aurais peut-être besoin pour ma santé, mais l'état de mes finances et les nécessités du travail s'y opposent. Il faudra bien prendre une décision.

Parlez-nous de vous, de ce bon et doux Vascœuil, tant aimé de tous ceux qui l'ont connu. Que deviennent les Noël ? Envoyez-moi un rayon de votre soleil intérieur. Je n'ai pas toujours cette gaieté puissante qui est la véritable force. Plus souvent que je ne devrais, je me repose mélancoliquement le long du chemin de la vie, souvent même il m'est arrivé de le trouver dur. C'est mal. Gronde-moi, ma chère sœur.

Nous avons reçu des nouvelles d'Elie et de Noémi, il y a trois jours : les santés étaient bonnes.

Bien cordialement à toi et à vous.

ELISÉE RECLUS.

A Elie Reclus

Vevey, sans date, décembre 1877.

Mes amis,

A l'heure même, nous recevons votre lettre.

C'est grave, grave, grave, mais je ne suis point homme à déconseiller l'audace, et je suis trop heureux d'avoir été moi-même voyageur en Amérique pour détourner qui que ce soit d'un grand voyage aux Etats-Unis (1). Mais que c'est triste de se quitter !

(1) « La guerre russo-turque venait d'éclater et prenait une place presque exclusive dans les préoccupations des esprits russes. Le directeur du *Dielo* insista donc auprès d'Elie pour qu'il allât continuer sur les campements russes du Danube et des plaines bulgares son métier de correspondant. Mais il répugnait à Elie de contempler les hideux spectacles de la guerre et surtout de complaire indirectement aux passions chauvines de ses lecteurs. Il se sépara donc avec émotion des fidèles amis russes avec lesquels il s'était entretenu cordialement pendant tant d'années et partit incontinent pour l'Amérique, où on lui proposait de collaborer à l'une des principales revues. Il fut naturellement accueilli avec courtoisie, mais, dès le premier article, la brouille se déclara : Elie n'avait-il pas eu l'impudeur de parler des frères de Goncourt et de leur œuvre, la *Fille Elisa* ! Le directeur du

.....
Jeannie a une fièvre éruptive. Nous ne savons laquelle, le médecin n'étant pas encore venu. J'ai ma bronchite et je garde la chambre....

ÉLISÉE.

recueil américain déclara que la pureté morale de ses lecteurs lui interdisait de traiter une question pareille, si bien qu'Elie, après avoir fait sa tournée d'études et d'impressions dans les Etats de New-York et du Massachusetts, se dirigea vers l'hospitalière Angleterre, où il avait déjà séjourné pendant son premier exil. »

A M. Victor Buurmans

Naples, 17. février 1878.

Juge de mon chagrin. Deux fois depuis un an je suis allé à Anvers ; deux fois peut-être je t'ai frôlé dans la rue, et sans te serrer la main ! En cheminant dans la ville, je me disais sans cesse : Buurmans où est-il ? à Buenos-Ayres ? à Paris ? à Bruxelles ? peut-être même à Anvers ? Lors de mon dernier voyage, il y a deux mois, je me suis informé auprès de Chauvière qui m'a dit que tu étais probablement à Anvers, mais que tu n'avais vu aucun de tes anciens amis, que tu avais complètement disparu de notre horizon. Le dernier souvenir que j'avais de toi était celui qui me rappelait la mort de ton fils tant aimé, et je me demandais si cette mort avait été pour toi le coup de grâce : je craignais que tu ne fusses devenu misanthrope, même pour les amis, et je n'osais chercher à outrance, comme je l'eusse fait en temps ordinaire. Pardonne-moi. Maintenant la glace est rompue, et nous aurons l'occasion de nous voir. En attendant, écrivons-nous. Avant longtemps même, tu recevras des épreuves relatives aux Flamands et à la ville d'Anvers, et tu auras la bonté de me les corriger, de me les annoter, de me les enrichir de tes observations. J'aurai ainsi le plaisir de pouvoir mettre ton nom

dans mon livre et, toutes les fois que je puis y introduire le nom d'un communard au lieu de celui de quelque vieux professeur réactionnaire, je suis enchanté.

Je te félicite du fond du cœur, heureux de te savoir enfin vainqueur dans le dur combat de la vie. Non marié, j'ai été aussi misérable qu'il est possible, manquant souvent de pain et d'un gîte ; mais que cette misère était philosophiquement portée, tandis que, plus tard, lorsque j'ai eu femme et enfants, les appréhensions causées par la pauvreté ont été souvent terribles. Devenu responsable des souffrances d'autrui, je me sentais vraiment criminel de n'avoir pas d'argent dans ma bourse, telle plainte de mes enfants, tel regard triste de ma femme me fendent encore le cœur quand ma mémoire me reporte vers ce temps de pauvreté. Et cependant, cette pauvreté eût été considérée comme la richesse par tant de faméliques comme j'en rencontre ici par centaines dans une seule promenade ! C'est donc un bonheur pour moi, mon ami, de savoir que tu as enfin touché la terre ferme après avoir tant de fois risqué de te noyer avec les tiens !

Mais permets-moi d'espérer que tu exagères la situation en disant que tu es « perdu » pour le socialisme. N'as-tu pas quelques instants de repos ? Le travail que te demande ton patron est-il un travail forcené de tous les instants ? Ce n'est pas probable, puisque tu es le premier employé et que, par conséquent, en vertu de la règle des proportions inverses, ton travail doit diminuer en raison de l'augmentation de ton traitement. Eh bien ! à quoi sont employées tes heures de loisir, sinon à t'améliorer, à te rendre plus fort et plus savant pour être utile à la cause commune dès que l'occasion s'en présentera ? Ne me dis-tu pas que tu as porté une

série d'articles au *Werker* sur l'Amérique du Sud et Buenos-Ayres ? Et ces articles n'étaient pas de simples fantaisies ; ils contenaient évidemment quelque chose de ta pensée intime : celui qui les avait écrits était bien le Buurmans de la section de Quélern. Travail, mon cher ami, et garde précieusement en toi le bon trésor de nos idées et de nos revendications sociales : celui qui pense, même isolément, celui qui ne fait de révolution que sous son crâne n'en est pas moins un révolutionnaire et, lui aussi, laissera son sillage derrière lui ; car tu le sais : rien ne se perd, il y a quand même ce que Grove appelle : conservation de l'énergie.

La preuve que tu n'es pas mort, quoi que tu en dises, c'est que la question flamande, pourtant un détail infiniment petit dans la question sociale, t'occupe et te passionne encore. Comme toi, je suis d'avis que l'écrasement des communes flamandes a été un des grands malheurs de l'humanité ; je crois aussi que leur aplatissement par la bourgeoisie de langue française est une ignominie et, comme toi, j'en suis écœuré. Sans doute, vos communes sont libres en droit : à elles de se grouper comme elles entendent avec d'autres communes flamandes ou néerlandaises, du sud ou du nord. C'est un attentat que d'intervenir entre les Flamands et leur langue, leur pensée même, et de leur dire : « Dans telle ou telle circonstance, tu parleras français ». Mais tous les droits se tiennent, si les Flamands se bornent à lutter pour la conquête d'un seul droit, flamand, et non du droit humain, comment veux-tu qu'ils nous intéressent et nous entraînent passionnément à leur suite ? Quelques-uns d'entre eux — tu le sais mieux que personne — ont si bien rapetissé leur cause qu'ils l'ont rendue solidaire des conquêtes germaniques. Ils voient dans Bis-

mark le grand champion de la nationalité; ils parlent même d'abandonner le flamand comme langue littéraire et d'accepter le haut allemand comme langue de leur complète émancipation (Vanderkindere); ils préparent enfin les voies à la conquête allemande, qui, je le crains bien, se fera tôt ou tard. Les soldats prussiens reprendront leurs « frontières naturelles » jusqu'à Lille et Saint-Omer et au Pas-de-Calais et, à leur tour, ils seront pour les Anglais les voisins d'en face. Ces événements de l'avenir, je les vois d'avance avec regret, car, plus que tous les autres peuples, les Allemands représentent la discipline, — c'est-à-dire la mort.

Tu m'enverras tes articles du *Werker*.

Merci des nouvelles que tu m'as données sur le compte des tiens, je te prie de présenter mes salutations à ta femme.

Tu n'as probablement pas appris le malheur qui m'a frappé depuis mon exil. Ma femme bien-aimée, celle qui, pendant le siège et la Commune, veilla si bien sur nos enfants, celle qui défendit si admirablement mon honneur, celle qui me faisait aimer la vie, celle dont j'étais fier, parce qu'elle m'a toujours donné des conseils de courage et de droiture et parce qu'elle était la meilleure partie de mon être, cette chère femme est morte. J'ai déposé ses restes sous une pierre, à Lugano, avec le corps de l'enfant qu'elle venait de me donner et celui de sa mère qui mourut aussi quelques jours après. Depuis ces jours de deuil, mes chères fillettes, enfants pour lesquelles j'ai autant d'estime que d'affection, ont repris le dessus; mais j'ai bien changé. Dans la conversation animée, quand il s'agit de la cause, je suis toujours le même; mais dans la vie ordinaire, je suis le plus taciturne des hommes. Mes filles me grondent. Elles ont

raison, mais je reste silencieux. Ma jeunesse s'est enfuie avec la compagne de ma jeunesse.

Incapable de diriger ma maison tout seul, je me suis remarié avec une de mes cousines, amie éprouvée, que mes enfants aiment comme une mère, lui rendant affection pour affection. Elle m'a accompagné à Naples où m'amenait le soin de ma santé. Dans mon voyage aux Pays-Bas, j'avais pris une bronchite — peut-être à Anvers — et je viens la soigner ici, pour qu'elle ne s'aggrave pas en Suisse.

Ce voyage et mes grandes occupations t'expliquent pourquoi je ne t'ai pas répondu aussitôt après la réception de ta lettre, qui du reste a fait beaucoup de zigzags avant de m'atteindre. Mon lieu de résidence n'est pas Genève. Mon adresse est la suivante : Vevey, canton de Vaud, 2, Place Orientale.

A Naples où je dois rester deux mois encore, tu peux écrire soit poste-restante, soit chez M. Marghiéri, libraire, 140, Via Roma, Naples.

Arthur Arnould (1) demeure à Genève et je crois qu'en effet, il commence à se tirer d'affaire, grâce au *Réveil* (2). Je ne l'ai vu qu'une fois depuis mon retour : il est devenu tout blanc ; Gobley (3) n'a pu te répondre de Montevideo parce qu'il a quitté cette ville depuis longtemps. Il est allé à Rio, puis de Rio, il est allé à Buenos-Ayres, où tu peux lui écrire poste-restante : je

(1) Voir p. 113 note 1.

(2) (Erreur de plume ou de mémoire). *Le Réveil*, de Genève, fondé par les proscrits, ne paraissait plus en 1878 : C'est le quotidien *la Révolution* (de Paris), qui publiait les articles d'Arthur Arnould.

(3) Gobley, camarade de prison de Buurmans et d'Elisée au Fort de Quéleru.

n'ai pas ici son adresse exacte. Son fils est à l'université; sa femme lui a donné un autre garçon.

Chauvière (1) est marié à une femme vraiment charmante dont j'ai été très heureux de faire la connaissance.

Mon frère Elie n'a pas eu de chance pendant l'année dernière. Il a perdu sa correspondance avec la Russie, qui le faisait vivre depuis quinze ans, et c'est à grand peine, après un voyage à New-York, qu'il a pu reconquérir un travail régulier. Il demeure maintenant à Londres avec sa femme; mais ses deux fils étudient à Paris, l'aîné parmi les premiers de l'École centrale. Aux dernières nouvelles Colleau, Jouanneau, Aveline (2) étaient en bonne santé.

Ton ami dévoué,

ÉLISÉE F. RECLUS.

(1) Voir page 72.

(2) Autres compagnons de captivité, *ibid.*

A Victor Buurmans

Vevey, 2, Place Orientale, 25 avril 1878.

Mon cher ami,

Je commence à t'exploiter en t'envoyant ce petit croquis d'Anvers et de ses forts, copié sur un plan de la ville et sur la carte de l'Etat-Major. Que signifie ce pont de chemin de fer qui ne se raccorde à rien ? Est-il terminé, en construction, ou seulement en projet ? Et s'il est fait ou doit se faire, comment se raccorde-t-il avec le chemin de fer de la rive gauche ? Veuille, mon ami, me renvoyer cette petite carte avec tes annotations.

Tu me parles de tes doutes, de tes découragements, quand tu vois les ouvriers vivre au hasard, sans se préoccuper de la justice, prêts à lapider leur meilleur ami quand cela pourra leur rapporter un morceau de pain. Si je pouvais te rendre le courage en te disant que nous triompherons un jour, que la conscience de la justice se développera chez tous les hommes, que nous deviendrons des égaux et des frères, je le ferais avec plaisir, mais, je t'avoue, mon ami, que je suis loin de croire au progrès comme à un axiome. Pour ma part, je lutte

pour ce que je sais être la bonne cause parce que je me conforme ainsi à mon sens de la justice. C'est une question de conscience et non une question d'espérance. Que nous réussissions ou non, peu importe, nous aurons été du moins les interprètes de la voix intérieure.

Ne demandant rien à la destinée, tout ce qu'elle nous accorde me réjouit d'autant plus. En tout cas, elle nous accorde des camarades de lutte. Nous ne sommes pas seuls dans le combat. Lis dans les journaux ce qui vient de se passer en Russie.

A plus tard la suite de cette conversation.

Je n'ai pas reçu tes articles du *Werker*. Un seul numéro m'est parvenu, mais je n'y ai pas vu ton travail.

Ton ami,

ELISÉE F. RECLUS.

A Elie Reclus, à Londres

Vevey, sans date, avril-mai 1878.

J'attendais pour vous écrire de savoir si l'article d'Elie passerait dans notre numéro actuel (1), mais je n'en sais rien encore. Cependant, je ne le crois pas, la copie étant abondante. D'autres articles étaient peut-être composés.

.....
Pour mon travail, j'en suis à l'Angleterre ; Elie, fais-moi envoyer les catalogues de Wyld and Stanford, etc. Quels sont les trucs pour avoir les livres à bon marché ? Combien coûte la *Physiography* de Huxley ? Les articles de l'*Encyclopédie* sont-ils tirés à part ? etc. Tu devines d'avance les questions auxquelles je te demande de répondre.

Voici maintenant qu'arrive pour les socialistes allemands le grand *experimentum crucis* (2) Nous allons voir.

(1) *Le Travailleur*, voir p. 122 :

(2) Allusion au projet de loi, qui, à la suite d'attentats contre Guillaume, interdisait toute propagande socialiste dans la presse et menaçait les réfractaires d'expulsion. En conséquence de cette loi, qui fut maintenue jusqu'en 1890, le parti socialiste (social-démocratie) eut à modifier ses statuts et son attitude.

Une chose sublime qui peut consoler de bien des choses, c'est Tweed (1) mourant, qui se réjouit d'avoir la compagnie de ses anges gardiens.

Z. m'a écrit une lettre de seize pages sur le *Travailleur*. Il me dit que son fils travaille et tourne bien.

Votre ami dévoué,

ELISÉE.

(1) Tweed, le type du politicien américain corrupteur et corrompu (Tamany). Poursuivi pour vol, il fut, en novembre 1873, condamné à 12 ans d'emprisonnement. Au cours d'une suspension du jugement, obtenue moyennant caution, il passa en Espagne, mais fut livré par le gouvernement en 1876 et mourut en prison à New-York, le 12 avril 1878.

A Alfred Dumesnil, à Vascœuil

Chalet du Petit Muveran, Villars sur Olzon, C. de Vaud.

17 juillet 1878.

Mon bon cher ami,

J'ai reçu vos articles sur les *Fleurs* et le livre de l'ami Noël, *Michelet et ses enfants*.

J'associe ces deux présents dans ma pensée, car ils viennent également du plus profond de votre être. Le livre, qui est de Noël et qui n'en est pas moins de vous, me parle de votre jeunesse, de vos joies les plus profondes et de vos douleurs les plus intimes, de vos luttes et de votre renouvellement incessant. Vos articles, qui, pour d'autres, ne semblent parler que de l'Exposition et du jardinage, me font aussi vivre avec vous dans le doux Vascœuil, en communion avec la nature, élevant les fleurs pour les révéler à elles-mêmes, les faire vivre de leur vie la plus intense, développer en elles toutes les puissances cachées. La vie vous a initié à ses chagrins et à ses joies et vous êtes devenu initiateur à votre tour. Qu'il s'agisse d'hommes ou de plantes, l'œuvre est la

même. Il faut évoquer dans tout ce qui vous entoure la force latente, faire naître la beauté encore enveloppée, changer en fleur l'épine et le rudiment de feuille. Tout ce que vous dites de vos plantes chéries s'applique si parfaitement aux hommes ! Pour moi vos articles ont été un mémoire de sociologie : comme anarchiste éducateur, j'y ai trouvé des arguments en grand nombre.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher ami, combien je suis de cœur avec vous dans la grande entreprise de revendication et de sauvetage que vous avez commencée. Vous aurez à souffrir de bien des piqûres, mais on est bien fort quand on a pour soi la conscience, la vérité, le bon vouloir sans lassitude.

Nous sommes ici au milieu d'un plateau de prairies, au centre d'un cirque de montagnes admirables. Aurons-nous le plaisir de vous y voir ? Ce sont les amis qui consacrent la nature et qui la rendent vraiment belle.

Votre ami dévoué,

ELISÉE.

Une loi d'amnistie avait été promulguée à titre gracieux, excluant un certain nombre de proscrits. Ceux-ci, réunis en Assemblée Générale à Genève le 28 mars 1879, protestèrent par une déclaration qu'Elisée, amnistié, ne put signer, mais il adressa à l'Assemblée la lettre suivante qui fut transmise aux journaux :

Honorés citoyens,

Le droit de vous écrire et de signer ma lettre de mon nom, sans vous faire condamner à la prison ou, du moins, à l'amende, vient de m'être rendu. Je serais un homme vil si ma première parole n'était une parole de solidarité, de respect et d'amour pour mes compagnons d'exil et pour ceux, plus durement frappés que moi, qui peuplent encore les prisons ou le bagne de la Nouvelle-Calédonie. C'est parmi ces hommes « couverts d'une éternelle flétrissure », que sont mes plus nobles amis, ceux que je vénère le plus, ceux dont l'estime est mon bien le plus cher. Leur cause est toujours la mienne, leur honneur est le mien, et toute insulte qui leur est adressée m'atteint au plus profond du cœur (1).

ELISÉE RECLUS.

(1) De même, Elisée refusa une candidature au Conseil municipal de Paris : « Grâcié officiellement, il crut de son devoir de rester au milieu de ses camarades laissés en exil. »

A M^{lle} de Gérando

Vevey, 2, Place Orientale, 7 décembre 1878.

Ma bien chère demoiselle,

Vous m'avez donné des semaines et des mois pour vous répondre. Vous voyez que j'en ai largement profité. Je me trouvais au milieu de mon labeur acharné de la fin d'année, et j'éprouvais quelque répugnance à mêler votre lettre à tout ce fatras d'épreuves.

Cependant j'aurais pu vous répondre le jour même. Parmi les vers qui me reviennent souvent en mémoire, il en est deux qui me semblent s'appliquer surtout à celles qui ont à développer la génération nouvelle, à lui donner une âme héroïque :

« Sa mère lui disait, en lui parlant tout bas :

« Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause ! »

Il est vrai que ce ne sont pas là des vers à graver en grosses lettres sur une muraille blanche, mais ils doivent trouver leur place tout bas — en petits caractères diamant. Pour faire naître la société nouvelle de paix, de

joie et d'amour, il faut que les jeunes gens ne craignent pas de mourir.

Je rouvre le livre de Hugo, et je vois que je vous citais incorrectement le premier vers. Voici le texte :

« Et la mère disait à son enfant tout bas :
Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause! »

Comme c'est mal de n'être pas venue jusqu'à Vevey ! Une autre fois, nous serons plus heureux, car la tentative faite par vous, nous la considérons comme un engagement. Vous êtes tenue de venir nous voir ! Votre frère ne nous a donné qu'un instant, mais nous avons été dans la joie de le voir.

Notre pauvre ami Dumesnil a été bien malade d'une fluxion de poitrine et la dernière lettre ne nous dit pas qu'il soit complètement guéri. Nous sommes bien attristés de savoir que l'inquiétude est dans ce doux Vas-cœuil,

Bien cordialement à vous et aux amis,

ELISÉE RECLUS.

A M. Dumesnil, à Vascœuil

Villars sur Ollon, sans date, 1879.

Mon bien cher ami et frère,

Il y a longtemps que nous n'avons pas de vos nouvelles, de celles de Louise, des enfants, des amis. Un petit mot, avant la visite que nous espérons. Car notre montagne vous fera du bien et nos rosiers fleuriront mieux sous l'œil du maître.

Nous sommes aussi sans nouvelles d'Elie et de Noémi. Nous n'avons pas de lettres d'eux au moins depuis quinze jours. Sont-ils encore à Paris ? Ou bien sont-ils avec vous, causant des mille choses de la vie et respirant le parfum des fleurs ? J'aimerais beaucoup à recevoir une lettre d'Elie me donnant son impression sur les hommes et sur les choses de Paris. Huit années d'intervalle ont dû changer bien des situations : la Terre a tourné ; ce que nous avons vu du côté de l'orient, nous le voyons maintenant à l'occident. Mais une nouvelle aube ne se montre-t-elle pas à l'horizon ? Je serais heureux qu'il m'en parlât.

Beaucoup de tendresses à vous tous, mes amis.

ELISÉE F. RECLUS.

A Elie Reclus

Villars sur Ollon, 20 juillet 1879.

Mon cher ami,

Ermance a l'intention d'écrire demain. Elle donnera des nouvelles de la maison ; elle parlera des enfants, du chalet et de ses rosiers. En somme, il n'y a rien de nouveau. Nous travaillons tous beaucoup.

Comme toi, je ne lis les journaux qu'à contre-cœur. Je me suis désabonné à cet immonde *Journal de Genève* et, si ce n'était de la *Marseillaise* à laquelle m'abonna ce pauvre Razoua, quelques mois avant sa mort, je ne saurais ce qui se passe dans le beau pays où fleurit Andrieux. Tu cherches le nom de Gambon (1) sur les listes d'amnistie et tu ne le trouves point. S'il n'en reste qu'un, ce sera celui-là, car son influence était

(1) Gambon, député en 1848, subit, après le procès de Versailles (octobre 1849), la peine d'emprisonnement, d'abord à Doullens, puis à Belle-Ile et à Corte. Après l'amnistie, il devint célèbre, non par ses austères vertus républicaines qu'il pratiqua jusqu'à la mort, mais par son refus d'acquiescer l'impôt au gouvernement impérial. Le fisc ayant saisi une vache dans son petit domaine, on parla beaucoup dans les journaux de « la vache à Gambon ». Il mourut en 1887.

grande et le respect de tous l'entourait. Le brave ami vient de subir un accident grave : en allant chercher de l'eau dans le ruisseau pour arroser son jardin, il a glissé sur un tronc d'arbre et il est tombé dans l'eau assez malheureusement pour heurter de côté une saillie du tronc. Il a une côte cassée, mais les organes intérieurs ne sont pas atteints. Le médecin dit qu'il en sera quitte pour un mois de lit et d'appareil sur la poitrine. C'est un désastre pour le ménage Fournier (1), car les affaires vont bien petitement. Quand je les ai vus pour la dernière fois, il y a quelques jours, peut-être une semaine avant l'accident, ils avaient trouvé à faire des sabots. Les trois vieillards travaillaient gaillardement à tailler, à décorer et à peindre des galoches, le tout devant leur rapporter dans les bonnes journées quatre francs pour eux trois.

Nous avons un autre ami dans l'infortune. C'est Klementz, un des plus honnêtes et des plus modestes jeunes gens que j'ai connus. À pareille époque, ce pur et ce vaillant est venu nous voir au chalet avant son départ pour la Russie. Maintenant il est dans la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul et il n'en sortira point (2). C'est un grand chagrin pour nous tous. Comme tu le dis, ces nihilistes sont maintenant le sel de la terre. Leur dévouement, leur mépris de la mort, leur esprit de solidarité, leur tranquillité d'âme m'émerveillent et je rougis en me comparant à eux.

(1) Le ménage Fournier, chez lequel demeurait Gambon à Pully, près Lausanne.

(2) Klements en sortit néanmoins et vit encore. C'est un savant très estimé.

Nous sommes bien heureux que Paul vienne nous visiter cette année. Comme ce voyage doit lui être doublement utile pour l'instruction et la santé, dis-lui de le faire à mes frais.

Embrassades à la ronde,

ÉLISÉE.

A M. Charles Normand, secrétaire de la Société
des amis des Monuments Parisiens (1)

Villars sur Ollon, 24 septembre 1879.

Monsieur,

Un voyage dans les montagnes m'a empêché de répondre aussitôt que je l'aurais voulu à votre aimable et intéressante lettre.

Certainement je crois encore que le meilleur moyen d'utiliser ce qui reste des Tuileries serait d'en faire pour sa destination le prolongement du Louvre, en sorte que l'ensemble du monument fût élevé aux sciences et aux arts. Il ne suffit pas de raccorder les murailles, d'ajouter pierres aux pierres et de donner au profil extérieur une certaine harmonie, il faudrait aussi qu'un plan intérieur correspondît au plan extérieur ; il faudrait pour ainsi dire qu'une âme vivifiât le grand corps. Autrement

(1) (Lettre publiée dans le *Bulletin de la Société des amis des Monuments Parisiens*, 1^{re} année, 1885. N° 1, p. 15-17. Notes sur les Tuileries. Il y est dit, p. 16 : Nous profitons de l'occasion pour publier la lettre si intéressante que nous a écrite notre éminent géographe au sujet de la ruine des Tuileries. Au sommaire : *A propos des Tuileries*, p. 16).

on peut aligner indéfiniment les bâtisses, ce ne sont que des pierres et du sable, un même édifice abritant d'un côté des tableaux et de l'autre côté s'emplissant de pa-perasses ou servant de caserne. C'est un spectacle vraiment honteux et témoignant d'une irrémédiable médiocrité de conception chez ceux qui peuvent imaginer de pareils arrangements.

Pendant les premiers jours du siège, alors qu'un si grand nombre de Parisiens échappant à la vulgarité monotone de la vie ordinaire étaient naturellement portés vers les grandes idées, j'espérais que ce projet d'utilisation des Tuileries comme complément du Louvre serait bien accueilli. La masse du peuple parisien, si la question avait été discutée, ne s'y serait certainement pas opposée, mais les sociétés savantes n'ont pas daigné s'en occuper. Si elles l'eussent voulu seulement, la chose était faite, leur désir fût devenu loi, et elles auraient pu se grouper dans le palais suivant leurs affinités naturelles, de manière à disposer chacune d'un musée spécial, d'une bibliothèque, de salles de réunions privées et générales. Mais vous connaissez les raisons diverses qui ont empêché les sociétés savantes de prendre une pareille initiative... Les Tuileries ont longtemps attendu l'hôte absent et, finalement, elles ont été livrées aux flammes. Ma conviction est qu'elles seraient encore debout, si, dans un élan de grandeur patriotique, la France et Paris, sollicités par les hommes compétents, en avaient fait un palais consacré à la science.

Je crains fort que vous ne réussissiez pas dans la croisade que vous avez l'intention d'entreprendre (en vue de la protection des œuvres d'art). Serez-vous appuyé par les sociétés scientifiques ? Les petites rivalités se

taifont-elles dans cette affaire d'intérêt général ? Je n'ose l'espérer. Toutefois j'ai confiance en l'avenir. Le jour viendra où les préoccupations mesquines et presque toujours immorales de la politique courante auront disparu pour faire place à une ambition plus noble : celle du bien public. Alors, je l'espère, Paris comprendra, comme jadis Florence, que ses édifices doivent être « dignes de la grande âme de ses citoyens ».

Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations émpressées et mes remerciements pour la brochure que vous m'avez envoyée.

ÉLISÉE RECLUS.

A M. Daumont, Vénérable de la loge *la Bonne Foi* de
Saint-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise.

Mon cher Monsieur,

Je vous remercie de votre envoi, de vos vœux et du témoignage public de solidarité que vous m'avez donné. Je vous suis fort reconnaissant de la tentative que vous aviez faite de pénétrer dans le chenil où nous étions enfermés au nombre de 70 à 80. Peut-être est-ce par un sentiment de honte qu'on a refusé de vous laisser entrer dans ce triste réduit.

Néanmoins, je garde un bon souvenir de votre beau Saint-Germain. Je me rappelle les excellents amis avec lesquels je m'entretenais, étendu sur la paille ; je me rappelle les signes de revoir et d'affection que j'ai pu échanger avec des parents aimés le jour de ma condamnation ; je me rappelle surtout les larmes de commisération très douloureuses que j'ai vues dans les yeux d'une vieille femme, balayant le devant de sa porte au moment où nous passions enchaînés pour aller dans une autre prison. Le soleil se levait, un brouillard montait de la vallée de la Seine, la nature était heureuse et paisible, pas une clameur autour de nous, et ce bon regard attendri de la vieille servante : comment ne me serais-je

pas senti heureux? Non, ce n'est pas en vain que nous avons combattu.

Veillez agréer, Monsieur, mes salutations et mes remerciements.

ÉLISÉE RECLUS.

A Richard Heath. (1)

Clarens, 30 janvier 1880.

Mon cher monsieur,

Votre lettre m'arrive un peu tardivement, car je ne demeure point en France. Je continue d'habiter la Suisse ; seulement, pour être plus rapproché de Paris et de mes éditeurs, j'ai choisi le versant septentrional des

(1) Richard Heath, destinataire de précédentes lettres en 1852 et 1872, était devenu, après avoir été son élève, l'un des meilleurs amis d'Elisée en Angleterre. Dans une excellente notice nécrologique, il lui rend le témoignage « d'avoir été grandement influencé dans toute sa carrière par le spectacle de cette vie sans tache et de la merveilleuse personnalité de son premier initiateur à une méthode rationnelle d'éducation scientifique, négligeant les détails pour ramener toute chose à une commune unité. »

Graveur de talent et traducteur en anglais de *la Révolution* de Quinet, auteur d'une *Vie de Quinet*, 1881, mais surtout écrivain socialiste humanitaire et, en cette qualité, auteur d'ouvrages qu'on ne peut lire sans profond respect et grande sympathie, tant il les a pénétrés d'un ardent amour des hommes, Richard Heath s'est fait paysan, a vécu parmi les paysans pour mieux les étudier et les comprendre, tandis qu'il écrivait *la Voie douloureuse du paysan anglais*, 1884, *la Guerre*

Alpes. J'habite en hiver les bords du lac de Genève, en été un pâturage des hautes montagnes, et je serai toujours heureux de vous y accueillir en ami si jamais vous me faites l'honneur de venir me voir. Nous pourrions alors causer plus longuement et plus sérieusement des hautes questions auxquelles vous touchez dans votre lettre. Quant à l'objet immédiat de votre lettre, je ne puis vous donner personnellement de recommandation pour M^{me} Quinet, car je n'ai pas l'honneur d'avoir été présenté à cette dame. Mais je crois pouvoir me faire remplacer par un excellent introducteur, mon beau-frère, M. Alfred Dumesnil, qui a remplacé M. Quinet au Collège de France comme professeur suppléant, et qui est toujours resté l'intime ami de la famille Quinet. M. Dumesnil demeure ordinairement à la campagne en

des Anabaptistes, 1896, et maints autres livres, brochures et articles de journaux. Son dernier volume *La Cité de Dieu captive* est de 1904.

Il continue à écrire et ses travaux sont de ceux qui font croire, non à « une plus grande, » mais à une meilleure Angleterre.

Malgré la divergence de leurs opinions, un même sentiment de solidarité universelle rapprochait le chrétien sincère qu'est M. Heath de l'anarchiste communiste qu'était Elisée. Ils avaient le même idéal ; le bonheur des hommes, non pas le bonheur futur dans un autre monde, mais, d'après Elisée du moins, dans le présent par la conscience acquise de la solidarité ou de la justice pour tous. Ils en discutaient les voies et les moyens à chaque rencontre et par correspondance, malgré le peu de temps dont disposait Elisée. M. Heath était et voulait rester chrétien. Elisée avait trop vécu l'Âpre calvinisme pour ne pas avoir percé à fond cette doctrine qu'il jugeait et condamnait dans la plupart de ses manifestations, ne reconnaissant pas au seul christianisme toutes les notions de morale altruiste, de justice et de bonté qu'on retrouve partout et en tout temps au fond de l'Âme humaine et dont se sont emparées tour à tour, pour durer, les diverses religions.

Normandie, mais il fait de fréquentes visites à Paris et descend alors chez son gendre, M. Paul Baudouin, peintre et dessinateur, qui demeure rue du Cherche Midi, n° 57. J'écris en même temps à mon beau-frère, M. Dumesnil, et à M^{me} Baudouin, pour leur annoncer votre visite probable et le motif qui vous dirige.

Dès que vous serez arrivé à Paris, veuillez me l'écrire, afin que je puisse alors vous donner pour la maison Hachette ou pour des graveurs sur bois une lettre d'introduction. Si vous avez du talent, comme je l'espère pour vous et pour l'art lui-même, MM. Hachette pourront peut-être vous être utiles. En tous cas, ne craignez pas de vous réclamer de mon nom.

A la fin de votre lettre, vous me parlez de ma famille et vous me demandez si j'ai été heureux. Non, mon ami, j'ai été bien malheureux, et la vie a été si dure pour moi que je me suis bien souvent demandé s'il ne valait pas mieux se coucher et mourir. En regardant vers Lugano, j'y vois trois tombes, celle d'un fils, celle d'une femme bien-aimée, celle d'une mère qui n'a pu survivre à sa fille. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre et, parmi les malheureux, je suis encore heureux. J'ai des amis sincères, des frères, des sœurs, un père et une mère qui me chérissent, deux filles et une femme qui a su devenir une mère pour elles. J'ai surtout pour consolation suprême la joie de lutter et de souffrir pour une bonne cause.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A Elie Reclus.

Clarens, 6 juillet 1880,

Mon cher ami,

Suivant ton désir, je te renvoie l'article *Orphée* (1), --- que je réclame pour plus tard sous forme de brochure ou de livre. — Tous ceux qui l'ont lu en sont enchantés. C'est peu dire.

Je compte fermement que la correspondance Blahos (2) ne te détournera pas de ta voie, qui est la bonne, celle de la mythologie vivante.

Santés bonnes.

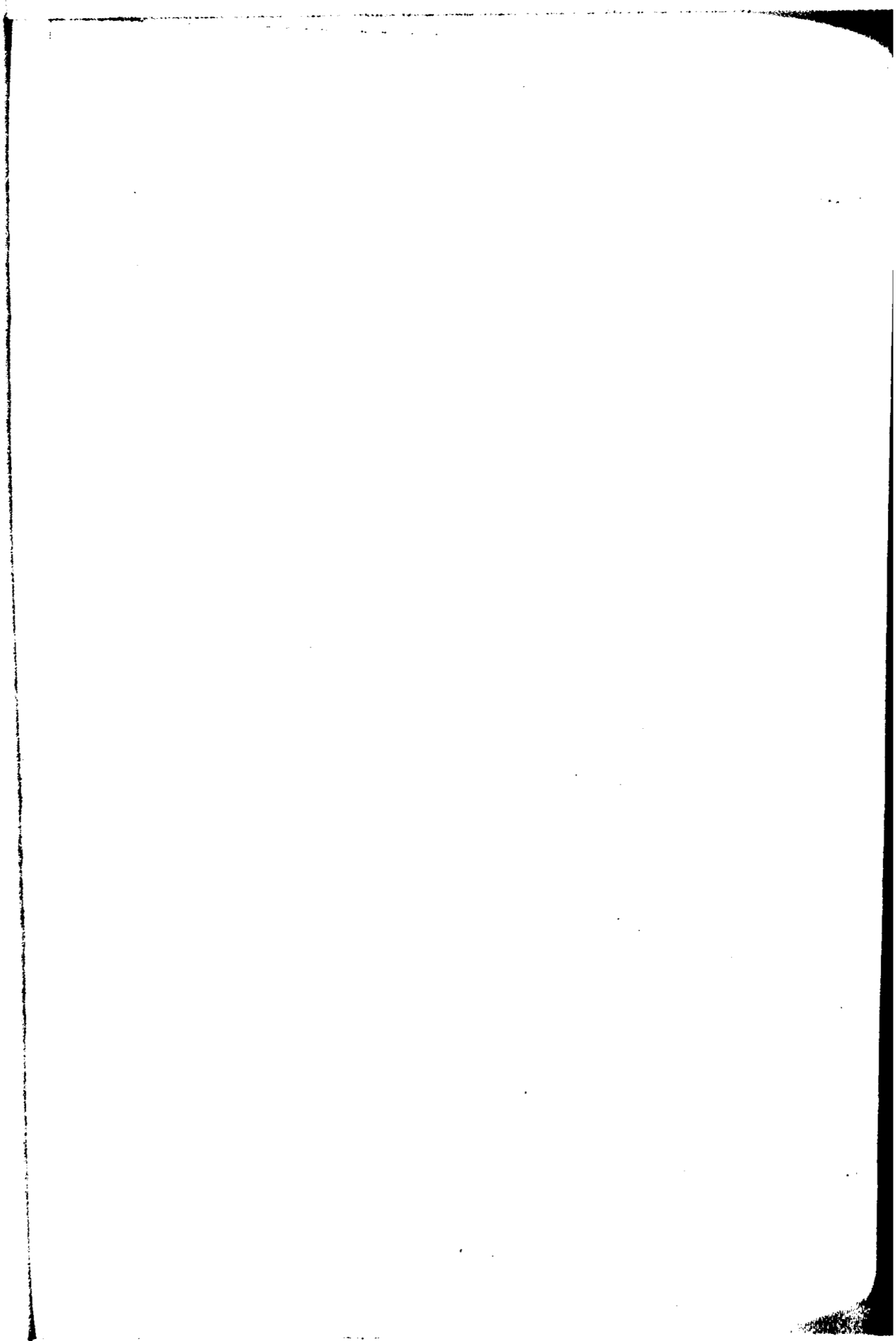
ÉLISÉE.

(1) *La Légende d'Orphée*, *Nouvelle Revue* du 15 octobre 1879.

(2) La correspondance d'Elie au journal russe dirigé par Blahos-wetlov lui était de nouveau acquise,



ÉLISÉE RECLUS
Vers l'âge de cinquante ans



A Nadar.

Clarens, Vaud, 15 septembre 1880.

Mon bien cher ami,

Je vous présente un camarade d'exil, que les aimables Versaillais avaient condamné à la déportation « fortifiée » et que la destinée avait bien envie de condamner à mourir de faim. Mais il a su faire ce miracle : vivre dans la famélique Italie. Il a su faire aussi le prodige de photographier des bonshommes, à peu près sans appareil, sans ingrédients, sans papier.

Mon ami, Eugène Viat, est-il bon photographe, tout thaumaturge qu'il est ? Je n'en sais rien. A-t-il toutes les qualités d'homme ? Je ne puis vous l'assurer, car, ne me connaissant pas moi-même, je n'ai pas la prétention de connaître les autres à fond. Néanmoins, j'ai vu chez lui la probité parfaite, la discrétion, la régularité dans le travail.

Il a de plus cette grande vertu d'être une personne vivante et de faire appel à notre solidarité. Je sais combien, dans cette société fractionnée, il nous est difficile de nous entr'aider, et je suis poursuivi, comme vous,

par le souvenir de pauvres caniches transis dans le vent et la pluie, qui me parlaient de leurs yeux et vers lesquels je ne me suis pas baissé en me disant leur frère. Mais que de fois aussi, vous avez eu le bonheur de ramasser et de choyer les victimes.

Je vous envoie donc mon ami avec confiance. Si vous ne pouvez lui donner ni lui procurer de gagne-pain, du moins vous le recevrez en frère, et il sortira de chez vous plus riche d'une bonne parole cordiale qui aura réchauffé son cœur.

Salut à vous.

ÉLISÉE RECLUS.

A son neveu, Paul Reclus.

Orthez (1), 28 décembre 1880.

Mon ami,

Avant de quitter Paris, ton ami Cuisinier vint passer la soirée avec nous. Sa bonne physionomie, ses yeux sincères firent sur moi la meilleure impression et dès l'abord, j'ai ressenti pour lui une sympathie profonde. Et pourtant, lorsqu'il se retira, je gouvernai si peu ma parole que je prononçai devant lui une phrase de découragement. Depuis, j'en ai éprouvé un véritable remords et je viens te prier de m'excuser auprès de ton ami. C'est un vrai chagrin pour moi d'avoir attristé son cœur.

J'étais sous une impression pénible. J'ai vu tant d'hommes jadis vaillants, généreux, dévoués, qui, après avoir longtemps résisté au milieu qui les entraîne, se

(1) C'est à Orthez, Basses-Pyrénées, on le sait, que demeuraient les parents d'Elisée. Quoique resté volontairement en exil, il allait les voir de temps en temps, surtout après l'amnistie générale qui ramena en France presque tous les proscrits.

sont laissé reporter en arrière ; j'ai vu tant de lutteurs d'avant-poste auxquels la lassitude a fait faire volte-face, que je me suis demandé un instant si, nous tous, nous ne chercherions pas à nous reposer avant le temps, et si le moment fatal de la lâcheté ne viendrait pas pour nous avant la mort. J'ai eu grand tort d'exprimer ce sentiment, et je te prie de m'en excuser auprès de ton ami. Nous ne devons aux jeunes que des paroles de confiance et d'encouragement. Notre tâche à tous est difficile. Nous avons à lutter contre tout un monde hostile d'intérêts, d'institutions ; même les devoirs secondaires nous sollicitent pour nous détourner des grands devoirs, et pourtant, il faut résister. Pour ce combat intéressant, nous avons besoin de renouveler incessamment nos forces, et c'est précisément le contraire que j'ai risqué de faire avec ton ami. Qu'il me donne, par sa vaillance, un complet démenti ! Et qu'un jour il se venge noblement de moi en venant porter des paroles d'encouragement à la place de celles que j'ai prononcées devant lui. Je t'embrasse tendrement.

Ton ami,

ELISÉE.

A Elie Reclus.

Clarens, 19 février 1881.

Mon cher Elie,

Reçu de Schiffer quelques documents sur la Chine donnés par toi. Merci.

Reçu aussi une lettre de Walter van den Bosch. Il demande de tes nouvelles. Son adresse est toujours Wilhelminadorp, bei Goes, où il est propriétaire, directeur d'une grande ferme agricole, bourgmestre, etc.

Il n'a entendu mot sur toi depuis 1850, époque où il te vit à Strasbourg ; mais il a lu de tes articles. « J'ai lu aussi d'Elie des études de caractères, Thiers, MacMahon, et une autre très spirituelle sur le dément roi de Bavière. Ces écrits m'ont été envoyés par l'entremise d'un libraire, traduits en hollandais, sans que j'aie jamais pu savoir à qui je les devais, qui en remercier. Mais peut-être m'est-il permis d'attribuer cette aimable attention à l'un de mes compatriotes qui était à Neuwied en même temps que nous et connaissait notre amitié. »

En lui répondant, je lui donnerai ton adresse. Je crois que tu feras bien de lui écrire, quoi qu'il soit tou-

jours douloureux de rechercher la braise sous la vieille cendre, de chercher à revoir les traits du jeune homme sous ceux du bourgmestre.

Rien de nouveau. Cela va-t-il bien chez vous ? Tien-
nous au courant.

ÉLISÉE.

A M. Léon Cladel, 9, rue Brongniart, Sèvres.

Clarens, 16 septembre 1881.

Mon cher concitoyen,

Je serais très heureux et fier d'être votre collaborateur, mais je suis malheureusement condamné à ne pouvoir être que votre lecteur. Ma besogne est trop lourde pour que je puisse y ajouter encore un travail sérieux, comme le serait une correspondance scientifique, et vous aurez tout avantage à me remplacer par un de nos amis séjournant à Paris et vivant en pleine bataille (1)

Notre excellent Rogeard, dont l'esprit est si fin et le caractère si honorable, n'est-il pas aussi au nombre de vos collaborateurs?

Je suis heureux, cher concitoyen, de l'occasion qui s'offre à moi de vous dire combien je respecte en vous l'écrivain respectueux de sa parole et de sa pensée et l'homme dont le cœur est bien à sa place.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

(1) C'est pour le journal *l'Événement* qu'était demandée la collaboration d'Elisée.

A M^{lle} de Gérando.

Clarens, 18 septembre 1881.

Ma bien chère demoiselle,

Ce n'est pas une lettre, ce sont de longues conversations qu'il nous faudrait pour traiter à fond la question dont vous m'entretenez.

A priori, je puis vous dire que l'ouvrage ou les ouvrages que vous désireriez avoir n'existent pas, à l'exception de ceux qui traitent du ménage et des travaux de l'intérieur. Mais je ne regrette point que ces manuels vous manquent, car ils ne pourraient que profaner les choses dont ils parleraient. Quel bouquin peut dire aux jeunes filles comment on apprend à devenir une femme et une mère parfaite? Comment s'enseignent le dévouement, l'esprit de sacrifice, la sollicitude, la tendresse de tous les instants? Comment, si ce n'est par l'exemple de ceux qui aiment déjà et par l'expérience de ses propres affections? La théorie de la marche, c'est de marcher, la théorie de la bonté, c'est d'être bon. Et vous, comment leur enseignerez-vous qu'il faut passer leur vie à aimer? Aimez-les. Je sais que vous n'y manquerez pas. Nulle part, elles ne pourraient être à meilleure école. Quant à l'enseignement du droit et de l'économie po-

litique, vous rencontrerez des difficultés d'une autre nature. Les manuels pullulent, mais ils ne font que répondre à l'état de choses existant qui est l'injustice ; la théorie des richesses, puisque, d'après ses professeurs, l'économie politique n'est pas autre chose, explique comment le riche devient toujours plus riche, comment le pauvre devient toujours plus pauvre et comment les améliorations, les déplacements de fortune se font seulement par la rupture d'équilibre, c'est-à-dire par des révolutions violentes. Et qu'est-ce que la jurisprudence actuelle, si ce n'est la théorie de la force traduite en articles de loi ?

Il me semble que vous vous engageriez dans une voie sans issue si vous essayiez d'exposer à vos élèves ce que l'on appelle le droit et l'économie politique. Ou bien vous deviendriez complice d'une fausse et mauvaise science, ou bien vous seriez obligée de faire une critique amère de la société, et les enfants ne doivent pas être jetés dans la lutte avant le temps. Mais le salut pour vous, c'est de revenir à la nature et à la réalité des choses. Enseignez à vos élèves tout ce que vous savez en histoire naturelle, en histoire, en sociologie ; montrez leur comment toutes ces choses sont gouvernées par des lois générales, mais fuyez les livres.

Je me borne aujourd'hui à vous exposer brièvement ma pensée, espérant que cette brièveté ne m'empêche pas d'avoir été clair, mais s'il est des points sur lesquels nous différerions d'avis, nous discuterons les choses plus à fond.

Bien affectueusement à vous, à tous les vôtres, et à tous ceux qui sont de bonne volonté sur la terre.

Je vous serre la main,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mlle de Gérando.

Clarens, 8 octobre 1881.

Ma bien chère demoiselle,

Un voyage à Lyon vous explique le retard de ma réponse.

Je crois que nous finirons par nous donner raison l'un à l'autre. Au fond, il n'y a point si grande différence que vous le pensez entre la France et la Hongrie. Notre atmosphère n'est pas aussi saturée d'idées de révolte qu'on pourrait le croire, et l'histoire de la Hongrie prouve qu'il n'y a pas l'idée du juste et du grand moins développée que dans notre Gaule. Ce qui convient à l'un des peuples en fait d'éducation convient certainement à l'autre. Ce qu'il faudrait donc aux enfants, magyars ou français, et ce que malheureusement on leur donne dans une si faible mesure, ce sont non seulement les faits vrais, c'est principalement l'amour, la passion du vrai. Pour cela, il importe que l'esprit reste toujours ouvert, toujours prêt à rejeter le faux et à le remplacer dans une notion nouvelle. Les sutures du crâne ne doi-

vent pas se fermer, l'esprit doit être dans sa période de renouvellement et retarder sa consolidation, son ankylose jusqu'à la mort.

Vous comprenez pourquoi je hais les livres de classe. Rien n'est plus funeste à la santé intellectuelle et morale des élèves. Ils leur donnent la science comme faite, achevée, paraphée, approuvée, devenue presque une religion et en train de se changer en superstition. C'est une nourriture morte et qui tue. Que le médecin, c'est-à-dire le professeur, s'en serve pour ses travaux d'études comparées, c'est fort bien, mais qu'il ne donne pas ce poison à l'enfant ! Pour faire vivre la science, il faut qu'il la vive lui-même, qu'il la crée pour ainsi dire, la renouvelle incessamment, écoute chacune de ses propres paroles comme une découverte. Et c'est précisément pour les grandes choses, c'est-à-dire pour la compréhension de la justice, qu'il importe de se méfier des livres. C'est en vous même qu'il faut puiser, dans la mesure que vous imposent la prudence, le tact, le bon goût et la nécessité de conserver vos moyens d'action.

Je sais bien que le grand nombre d'élèves confiés à un seul instituteur oblige souvent celui-ci à recourir à ces malheureux livres, et il en sera toujours ainsi, tant que la grande fonction sociale ne sera pas d'instruire et qu'il n'y aura pas autant d'instituteurs que d'élèves. Mais, en attendant, rendons-nous au moins un compte exact de ce qui devrait se faire, et rapprochons-nous le plus possible de cet idéal. Laissons les livres entre les mains des enfants pour les faits bruts, inexorables, définitifs, tels que les mathématiques et les nomenclatures, mais pour les notions qui doivent faire des hommes vivants et bons, il faut les prendre en nous, il faut les vivre. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

Toutes les fois que vous aurez sur un point quelconque une opinion différente de la mienne, je me demanderai avec anxiété si je n'ai pas tort, tant j'ai confiance en votre sens droit. Je me rappelle une lettre dans laquelle vous m'avez exposé vos sentiments sur l'amour de la patrie en me reprochant de ne pas parler avec assez de respect de la terre et de la grande famille nourricière. Votre lettre me fit une vive impression et je reconsidérerai longtemps mes idées. Si le fond de mes opinions n'a pas changé à l'égard de l'idée de patrie, du moins la forme serait autre, et j'aurais soin de l'exprimer avec la réserve et le respect que je dois à tout sentiment vrai.

Je vous serre bien cordialement la main en ami sincère, appartenant à la même patrie, celle de la recherche de la vérité.

ÉLISÉE RECLUS.

A M^{lle} de Gérando.

Clarens, 1^{er} janvier 1882.

Ma bien chère demoiselle,

J'ai laissé longtemps votre bonne lettre sans réponse. Depuis que je l'ai reçue, j'ai visité la France, j'ai vu parents, sœurs et amis, et j'ai eu le plaisir de me trouver en la société de quelques compagnons de lutte qui m'ont accueilli en frère. Il me semble qu'en beaucoup d'endroits de grands progrès se sont accomplis : les idées sont devenues plus claires, les efforts plus solidaires, et l'enthousiasme, le dévouement, l'esprit de sacrifice n'ont certainement pas diminué.

Je suis bien heureux de la prospérité de votre école, où certes on apprend bien autre chose que les matières portées sur le programme. La série des études promises est certainement une bonne chose, mais combien plus précieux est ce que vous enseignez par votre exemple, le travail incessant pour autrui, le courage persévérant, l'infatigable bonté. Tout cela ne sera pas perdu et, de votre école, je le sais d'avance, sortira toute une génération de femmes vaillantes.

A propos de votre lettre, je dois vous dire que nous ne sommes pas encore tout à fait d'accord, puisque vous vous dites « mon disciple ». Fi donc ! c'est très laid ! Est-ce qu'il est ainsi permis de se subordonner les uns aux autres ? Je ne me dis point « votre disciple », quoique vous me soyez un exemple par toutes vos fortes qualités et par votre bonté parfaite, mais je sais qu'au dedans de chacun de nous se trouve notre propre idéal, ce que j'appellerai le héros intérieur — et que c'est lui qu'il importe de révéler et de faire grandir en lui laissant son caractère original.

Vous penserez peut-être que je vous fais une mauvaise chicane, mais peut-être trouverez-vous que j'ai également raison dans cette affaire. Nos mœurs et notre langage ne sont pas encore ceux de l'égalité, et ce n'est cependant que dans l'égalité que nous pouvons trouver en même temps le libre développement de nos forces et la cordialité sincère.

Hetzel vient de publier une nouvelle édition d'un de mes livres. Je vous en envoie un exemplaire, reconnaissant que toute l'*Histoire de mon Ruisseau* ne vaut pas un moment passé au bord du *patak* (1) voisin.

Votre ami dévoué.

ÉLISÉE F. RECLUS.

(1) Patak, ruisseau en hongrois.

A M. de Gérando.

Londres, 16 janvier 1882.

Mon bien cher ami,

Votre lettre soulève de bien graves problèmes et, pour ma part, je ne prétends point les résoudre. Je me borne à vous offrir quelques considérations ayant peut-être une petite part de vérité.

Encore beaucoup plus que vous, je mériterais le reproche de notre ami Kropotkin, car, révolutionnaire par principes, par tradition, par solidarité, je ne m'occupe que d'une manière très indirecte des choses de la révolution. A part quelques articles, des visites, un peu de propagande orale et, de temps en temps, des témoignages de solidarité entre les amis, je ne fais rien. Ma vie est arrangée, non pour être utilisée directement à l'œuvre de rénovation sociale, mais pour être employée à des œuvres latérales, d'une importance minime. C'est à peine de la science, ce à quoi je travaille, et cependant, je n'ose dire que j'aie complètement tort de griffonner chaque année mon volume de banalités plus ou moins convenablement écrites. Avoir un travail

précis devant soi et le faire de son mieux, cela contribue déjà à faire respecter la cause que l'on représente. A ce point de vue, mon travail n'est pas tout à fait perdu.

D'ailleurs, quelle que soit l'œuvre entreprise, une partie reste toujours utile, celle qui sort du cœur et qui est bonté, celle qui vient de la réflexion et qui est pensée. Tout effort contribue à l'ensemble du progrès, le choc se transforme en chaleur et celle-ci en électricité. Si différentes que soient les besognes accomplies, pourvu qu'elles soient faites et bien faites, elles aboutissent au même résultat. Travaillons donc sans inquiétude, notre labeur n'est pas inutile ; mais il faut que ce soit un véritable labeur et non pas un simple piétinement sur place, un mouvement des bras et des pieds, semblable à celui des prisonniers qui tournent la roue dans les geôles anglaises.

Quant à la mission spéciale que vous vous imposez, elle me paraît très belle, mais d'une difficulté extrême, à moins que vous vous contentiez de quelques généralités. En effet, si le milieu géographique et l'impulsion générale de l'histoire dans le bassin magyar ont contribué avec le mouvement propre de la race à constituer « un groupe humain naturel », d'ailleurs singulièrement indistinct sur ses bords, là où se confondent noms et origines, les travaux, les occupations, les routines de métiers et de classes créent autant de milieux spéciaux plus importants que le milieu primitif. Prenez le dévot hongrois, le dévot français et le dévot chinois dans un couvent de bonzes. Ils se ressemblent plus que ne se ressemblent des frères de race. Vous aimez votre paysan, pâtre ou cavalier : là où d'autres paysans auront le même genre de vie, vous trouverez aussi en eux des

traits qui vous les feront aimer et vous feront battre le cœur en pensant à la patrie.

A bientôt, cher ami, et salut cordial à vous et aux vôtres.

ELISÉE F. RECLUS.

A Richard Heath.

Clarens, 18 février 1882.

Mon cher ami,

J'espère que vous êtes maintenant hors de toute inquiétude relativement à vos enfants, et que vous respirez avec liberté. Si la joie est rentrée dans votre maison, peut-être serez vous disposé en même temps à voir d'un œil plus favorable la cité dans laquelle vous vivez (1) et la population qui vous entoure.

Vous vous trompez peut-être sur le sentiment qui me porte à ne pas visiter Paris, alors qu'il me serait si facile de m'y rendre fréquemment. J'aime beaucoup Paris, et c'est précisément parce que je l'aime tant que je voudrais m'y retrouver dans des conditions analogues à celles que j'ai connues. Sans doute, il y a des vices, des hontes, des turpitudes de toute espèce, mais que de bienveillance naturelle, de bonté naïve, de solidarité et de générosité dans les grands jours ! Si vous aviez vu Paris comme nous l'avons vue au temps où elle était en-

(1) Paris, où la famille Heath était venu se fixer momentanément.

fermée et où les préoccupations du mien et du tien, de la vie et de la mort étaient à l'arrière-plan, si vous aviez joui de cette fraternité qui nous rattachait tous les uns aux autres, alors vous auriez vécu quelques moments de cette ineffable joie pendant lesquels on est heureux d'être homme et de vivre avec les hommes. Si votre cœur avait battu ainsi à l'unisson de celui des foules, vous auriez compris combien le lien de la solidarité humaine est supérieur à celui du christianisme qui relie seulement un « petit nombre d'élus ».

Paris, où l'on a proclamé les « Droits de l'homme », vaut bien Oxford, croyez-le, où l'on n'a proclamé d'autres droits que celui des nobles et des riches à une instruction plus ou moins authentique.

Je ne vous parle pas en chauvin, mon cher ami. Très sincèrement, je me sens aussi Anglais, aussi Chinois que Français et ne veux que la justice et l'amour.

Votre dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

Je vous enverrai le troisième volume de mon édition anglaise dans le prochain paquet expédié aux Hachette.

A Nadar.

Clarens, Vaud Suisse, 13 mars 1882.

Mon brave ami,

Merci.

Mais est-ce bien là un « pourtraict véridique » de ton ami Elisée Reclus ?

Celui que tu as vu et décrit, est-ce moi ou mon « homme intérieur », mon idéal, auquel je ressemble dans les grands jours ?

Ou bien, naïf que tu es, vois-tu ta propre personne dans tes amis et leur donnes-tu généreusement les qualités que tu as et celles que tu voudrais avoir ? Tu crées tes amis comme l'humanité a créé ses dieux.

N'importe ! Merci. Je sais ce qu'il faut prendre dans ta préface (1) et ce qu'il faut en laisser, mais ce que je

(1) Voici cette préface du livre de Nadar : *Sous l'Incendie* :

A Elisée Reclus, à Montreux, Suisse.

Ce livre, fait de ci, de là, intermittent, est à toi, mon ami, en souvenir fraternel de notre vie commune aux sombres heures du siège, en témoignage de mon affectueux respect : je dis respect, bien qu'étant ton doyen d'âge.

garde précieusement, c'est ton amitié et le souvenir de ces grands jours sans lesquels nous vivrions au-dessous de nous-mêmes.

Ton dévoué,

ELISÉE RECLUS.

Je te le dédie, parce qu'il est désintéressé, sincère. J'ai dû compter dès lors qu'il choquerait quelques-uns et me vaudrait certaines inimitiés, peut-être quelques colères.

Je n'y puis rien. J'écris ce que je pense, comme je le pense, chagriné parfois d'en froisser que j'aime, admettant même sans en rien croire que je puisse me tromper, puisque je suis homme. — Mais, au moins, homme libre s'il en fut, dans le plus parfait détachement, avec l'absolu dédain de tout ce qui se convoite et s'ambitionne sur le grand marché humain, dédain éprouvé et prouvé pendant toute une vie qui commence à se faire longue: n'ayant en un mot rien à attendre de ma plume ni rien à lui demander, pas même aujourd'hui le pain.

Plus j'ai vieilli, plus j'ai pensé ce que j'avais senti, plus j'ai aimé ce que j'avais d'abord aimé, méprisé ce que je haïssais, dans l'aversion native et la défiance du convenu, généralement abasourdi devant ce qu'on appelle le succès, stupéfié d'assister toujours et encore à la perpétuelle reprise de la tant vieille pièce des sept vaches maigres qui deviennent les sept vaches grasses, et, conséquemment, frappé d'une stupeur admirative qui n'est pas dénuée de quelque consternation devant les politiciens et les candidats.

Mais qu'importe celui qui ne sut être qu'un homme de bonne volonté !

C'est vers toi, ami bien cher et si grand, qu'il est bon et réconfortant de regarder. De loin, je te vois dans le silencieux recueillement de ton exil, aujourd'hui volontaire, à jamais embrasé de la foi sainte en l'humanité, qui te consume, poussant obstinément jour et nuit ton œuvre gigantesque dont la seule pensée donne le vertige, amoncelant par séries de milliers superposés, ces pages où l'universel et profond savoir déconcerte en nos cerveaux les proportions du possible comme du vraisemblable ; où enfin, par une grâce inouïe qui à

A Richard Heath.

Clarens, 18 mars 1882.

Mon bien cher ami,

Je vous dois une réponse depuis longtemps, mais vous n'ignorez pas pourquoi je tarde tant à vous écrire. Ce n'est pas que le temps me soit très avaricieusement mesuré, car peu de minutes suffisent pour écrire une lettre, mais il est bon, quand on parle de choses sérieuses avec un ami, de pouvoir se recueillir un peu. Je n'aime pas à passer brusquement des banalités du travail ordinaire aux conversations sérieuses dans lesquelles il doit être question de justice de vérité, de sacrifice.

toi seul était due, avec le savant qui constate, l'artiste peint, le poète chante : devant telle de ces pages, n'ai-je pas vu la plus grande ici, Sand, qui t'ignorait, émue...

Et pourtant, ces facultés suprêmes, ce fantastique labour, cet accomplissement glorieux arrivant à s'effacer devant une autre grandeur encore qui est tienne : celle de l'exemple à nous tous donné par toi, citoyen, fils, époux et père ; par toi toujours, doux entêté de Vertu — ce vieux mot qui va s'oublier tout à l'heure puisque on n'a plus à le prononcer ni à l'écrire — par toi que j'aimerais seulement pour m'avoir donné et fait garder le plus sain, le meilleur des sentiments de l'homme, l'admiration.

Si vous ne m'aviez dit que, tout en étant devenu croyant, vous êtes resté libre-penseur, je serais assez embarrassé pour vous répondre en toute franchise; je craindrais de vous blesser dans vos affections profondes, comme cela m'est déjà arrivé pour mainte personne dont je respectais la sincérité et la droiture.

Il me semble, mon cher ami, que votre cas est celui de tous les hommes qui placent en dehors d'eux-mêmes ce qui est en eux, qui considèrent comme réelles les images de leur rétine. Chaque dieu ressemble au peuple qui l'adore, et vous voyez en dehors de vous-même votre homme idéal, c'est-à-dire votre propre moi devenu parfait.

Mais il est impossible que votre sens de la perfection soit absolument satisfait du personnage que nous dépeignent les évangiles. N'est-il pas dans cette histoire bien des traits qui vous sembleraient banals s'il s'agissait de tout autre individu? Certaines de ses paroles ne vous paraîtraient-elles pas vides de sens ou défectueuses si elles avaient été prononcées par n'importe lequel de vos contemporains? Il est vrai que vous pouvez sup-

Tel tu es, tel tu fus, tel tu resteras : celui que je contemplais devant le Prétoire des vaincus du Prussien, complices posthumes et relaps de l'exécrable Empire, continué par les non moins odieux assermentés du 4 septembre.

Sous ton humble vareuse de fédéré, dans ta simplicité, tu dépassais de cent coudées Pilate au corset brodé d'or, bombé aux seins et sanglé aux hanches, le porte-lance ignare et carnassier qui, naturellement, te condamnait comme fut banni Aristide, parce que nous avions assurément alors comme aujourd'hui trop d'âmes hautes, de cœurs purs, de bras vaillants et d'hommes sachant la géographie.

NADAR.

poser une inexactitude dans le récit des biographes, mais si le mal doit être imputé aux historiens, qui m'empêche de leur attribuer en échange le mérite du bien ? Je lis néanmoins avec plaisir cette histoire de Jésus-Christ. Elle m'intéresse, et l'homme est un de ceux que l'on admire et que l'on vénère. Mais combien d'autres aussi sont admirables parce qu'ils se sont plus approchés de leur idéal qui est aussi le mien. Avec combien d'hommes ne nous rencontrons-nous pas dans un même amour de la justice ! Depuis Ramayana, qui était aussi un « fils de l'homme », combien ont heureusement compris que la joie de la vie est au besoin de mourir pour les autres !

Je respecte beaucoup, sinon le président Garfield qui eut pour moi le grand tort d'être avocat, financier, politicien — du moins tous ces braves méthodistes dont vous me parlez, et que je vois résolus, sincères, pleins de bonne volonté. Certainement, nous marchons vers le même but, comme ces troupes que sépare un rideau de terrain et qui, de part et d'autre, ne se précipitent pas moins vers le même ennemi. Je doute toutefois que ces méthodistes anglais, empêtrés, comme je le crois, dans ce qui me paraît être l'erreur, puissent avoir une action aussi libre et aussi puissante que les hommes marchant dans l'indépendance des anciens préjugés. Je regarde aux fruits de l'arbre, et ils me semblent bien maigres ; mais je me trompe peut-être. En tout cas, il m'est doux de les respecter dans leur droiture.

Je vous serre cordialement la main.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Clarens, 22 juin 1882.

Mon cher ami,

Ma fille Magali m'a remis de votre part un livre dont je vous remercie fort.

Je suis heureux que vous envisagiez l'avenir avec plus de confiance que cet hiver, et que la vie de Paris vous fasse moins souffrir.

Il me paraît difficile de vous indiquer des livres relatifs à la vie de Paris pendant la Commune. Peut-être en existe-t-il, peut-être, s'il n'en existe pas, en trouveriez-vous çà et là des éléments épars, mais il est des choses qu'on ne comprend qu'en les voyant ou plutôt qu'en les vivant. Quel livre peut dépeindre le sentiment simple et silencieux ! En général, ceux qui parlent ne sont pas ceux qui agissent. A cet égard, il y a dans la société une véritable division du travail. D'un côté, on entend les beaux discours, les périodes retentissantes, de l'autre on voit les gens qui s'aiment et se le prouvent par la bonne solidarité. En temps ordinaire, on y fait à peine attention. Tout ce monde exquis d'en bas se révèle à

peine par des regards, des serremments de main, une franche cordialité ; en temps de crise, tout cela se change en actes de dévouement et de grandeur d'âme. Du reste, que vous dis-je là ? Vous le savez mieux que moi, vous qui me parlez des humbles vertus des ouvriers anglais avec lesquels vous avez vécu. Ceux-là n'ont pas été corrompus par le pouvoir, par les intrigues, par les mensonges du gouvernement et de la diplomatie. Ils ne sont pas tenus, comme des ministres, à cacher la lâcheté ou la perfidie de leurs actes, la sottise de leur conduite, la platitude de leurs procédés sous de grandes paroles de dignité ou de devoir. Ils peuvent rester vrais, et tout est là ! Sans égalité et sans liberté, nul ne peut être vrai, il faut mentir ! L'homme n'est homme, c'est-à-dire la sincérité même, qu'en se trouvant avec des égaux. C'est pour cela que le Français idéal, est l'ennemi de toute inégalité. Au fond, l'Anglais idéal ne l'est-il pas aussi ? Arrivons à nous comprendre mutuellement et à préciser notre évolution morale !

Votre ami,

ÉLISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Clarens, 8 juillet 1882.

Mon cher ami,

Je viens de lire votre *Mémoire* (1), et j'y trouve d'excellentes vérités, dont tous les lecteurs auront à faire leur profit. Mais l'impression générale qui ressort de votre travail me paraît être en désaccord avec la réalité des choses et, si je ne me trompe, quelques faits historiques ont été vus par vous autrement qu'ils n'ont eu lieu. Je me permets de résumer mes objections en quelques mots.

De même que vous exagérez l'influence du christianisme sur les sociétés modernes, de même la société française nous apparaît sous l'empire du catholicisme beaucoup plus qu'elle n'y est en réalité. L'influence d'un nom est énorme et nous entraîne tous à des erreurs de jugement. La religion chrétienne ayant reçu le nom du Christ, nous voilà tous occupés à chercher la racine maîtresse de l'arbre qui couvre le monde, dans je ne

(1) *Historic Landmarks of the Christian Centuries* (Points saillants dans l'histoire des Ages chrétiens).

sais quel petit coin de la Palestine, alors que ses racines sont innombrables et qu'on est bien forcé de les reconnaître maintenant en Grèce, en Italie, en Perse, dans les Indes, partout. De même, le mot de catholicisme est un pavillon qui couvre toute espèce de marchandises : morale traditionnelle des populations gauloises, caractère national, ambition et passions du clergé, provenant de la situation privilégiée, tout cela s'appelle catholicisme, quelle que soit l'infinie multiplicité de ses origines. Tous, simplistes, nous donnons au nom même une valeur historique qui ne lui appartient nullement. C'est ainsi qu'on s'est longtemps figuré que les Français sont des Francs, parce qu'ils portent ce nom, et ne voyez-vous pas encore que l'opinion commune est de donner pour berceau à tous les Anglais — que dis-je, à tous les Américains — le petit territoire des Angles sur les côtes de la Baltique? C'est ainsi que, dans les biographies, on tient compte de la descendance de mâle en mâle, sans se rappeler qu'à la dixième génération en arrière, chacun de nous a plus de mille ancêtres et plus d'un million à la vingtième génération des ascendants.

Ainsi, tout en admettant, dans une certaine mesure, l'influence du catholicisme proprement dit, je crois beaucoup plus à l'esprit d'autorité, d'accaparement, de despotisme qui est le fait de la nature humaine et que nous rencontrons dans une proportion plus ou moins forte chez tous les hommes qui ne sont pas devenus des êtres respectueux les uns des autres, conscients de leurs devoirs envers les égaux. Cherchez dans toute autre histoire que celle de la France catholique et, sauf de faibles variantes, vous trouverez le même fonds de dictature et d'autorité infaillible. Le prêtre sera depuis longtemps vaincu que le magistrat romain avec sa loi

sera toujours là, ennemi plus terrible que son successeur catholique.

Quant à l'évolution moderne de l'esprit républicain dans ses rapports avec le catholicisme, il me semble que la véritable explication des événements de 1848 n'est pas celle que vous donnez. J'ai une impression assez claire de ce qui se passa à cette époque, celle où j'entrai pour la première fois dans la vie publique, et je me rappelle bien que cette conciliation de la République avec le Christianisme provenait de la confusion qui se faisait alors entre la religion et la morale. Depuis longtemps, le peuple des villes n'allait plus à l'église, et les campagnards ne s'y rendaient que pour aller discuter leurs affaires d'intérêts dans le parvis, pendant que leurs femmes s'inclinaient sous la bénédiction du prêtre. Mais on avait si souvent parlé de la morale de l'Évangile que, par amour pour cette morale, les prêtres étaient conviés à la réconciliation. Puis, vous le dites vous-mêmes, la République fut confisquée par ces prêtres qui venaient de la bénir, et depuis ce temps-là l'Église est condamnée. L'expérience est faite, définitive, une page du grand livre de l'histoire est à jamais tournée.

Ne vous laissez pas tromper par des apparences provenant des partis constitués. Ne vous laissez pas tromper non plus par des mots qui peuvent se prendre en des acceptions toutes différentes de celles que vous leur donnez. C'est ainsi que dans le manifeste des Libres-Penseurs, les verbes *prescrire*, *exiger* vous ont paru tirés du dictionnaire du devoir. Ce que des maîtres armés du pouvoir, du droit d'emprisonner, de rouer et de brûler, imposaient autrefois, des égaux, sans autre autorité que celle de la morale, ne peuvent l'imposer :

Mais les idées de justice *s'imposent* par elles-mêmes, et la droiture ordonne à chacun de rester fidèle à sa conscience. Y a-t-il là rien qui puisse étonner et choquer un Anglais? Et d'ailleurs, n'oubliez pas que les sociétés officielles de libres-penseurs ne sont qu'une infime minorité en comparaison de ceux qui ont cessé d'être catholiques sans appartenir à la moindre société et qui n'obéissent à aucun mot d'ordre. De même pour les partis politiques! Certes un grand nombre de républicains croient encore à la nécessité des coups de force, de la discipline rigoureuse, de l'obéissance aux chefs de parti ; mais n'est-ce pas aussi en France que le nombre des « anarchistes » est le plus considérable? N'est-ce pas le seul pays où ils soient de force à exercer une influence politique sérieuse? Or, l'anarchiste, dans la définition rigoureuse du mot, qui est-il, sinon celui qui ne reconnaît pas de maître et qui s'interdit d'être le maître de personne. C'est l'homme qui met toute son ambition, tout son devoir à vivre parmi des égaux, sans ordre à donner ni à recevoir. N'est-il pas le contraire absolu de celui qui se prosterne aux pieds d'un autre homme parlant au nom de Dieu?

Quant aux femmes françaises, êtes-vous bien juste à leur égard? Connaissez-vous un pays d'Europe — je ne parle pas de l'Amérique — où les femmes aient eu plus d'influence dans les mouvements politiques? En existe-t-il où elles soient plus traitées en égales dans toutes les questions qui intéressent la famille? Dans nos cercles ouvriers, la question de l'égalité n'est-elle pas résolue pratiquement, sans contestation? Quant à l'exemple de Proudhon, pourquoi le citez-vous, puisque tous les socialistes se sont empressés à le combattre, puisque ses pages sur la femme sont encore pour nous tous ce qui

pèse le plus sur la mémoire de l'écrivain socialiste.

Enfin, je vous poursuis encore dans ce que vous dites relativement aux cruautés infligées aux animaux. Sans doute, cette idée chrétienne qui leur refuse une âme et qui en fait de pures machines a été pour une forte part dans les abominations qui s'accomplissent chaque jour contre les pauvres bêtes. Mais il faut bien distinguer entre les animaux qui appartiennent à leur conducteur et ceux qui ne lui appartiennent pas. Dressez la statistique des cruautés en tenant compte de cet élément, et vous serez étonné du contraire. Que d'esclaves se vengent lâchement, non sur le maître mais sur le cheval du maître ! Mais allez chez le paysan possesseur de son petit lopin de terre, et voyez comment il panse ses bœufs. « Soigner des bœufs, » c'est la joie, c'est la gloire, c'est le bonheur du paysan. « Soigner son cochon », c'est la volupté de la ménagère. Les seules larmes que j'ai vu verser à un paysan sont celles qu'il répandait en vendant ses bœufs à la foire et les caressant pour la dernière fois ! Je me rappelle une paysanne qui tomba malade le jour où on lui prit son cochon. Entre hommes et animaux, comme entre les hommes eux-mêmes, la justice ne peut naître que de l'amitié.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, bien des points de détail à discuter, mais mon travail n'attend pas. Je vous prierai seulement, si votre *Mémoire* est destiné à l'impression, de modifier le deuxième paragraphe de votre première page. Il faut être aussi modeste pour ses amis que pour soi-même, car nos amis, c'est nous.

Page 18. On pourrait croire que Lamennais mourut après la Commune. A modifier.

Cordialement à vous,

ÉLISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Villars sur Ollon, Vaud, 2 août 1882.

Il est rare, mon cher ami, que j'aie le temps de mettre de côté mon travail pour m'entretenir avec des amis ; dès que je le puis, je m'empresse de saisir la bonne occasion, malheureusement en grande hâte.

Je ne reviendrai pas sur la question de savoir à quel point la France — même la France républicaine et socialiste — est infectée de catholicisme : qu'elle le soit beaucoup trop, que l'amour de l'autorité pervertisse tous ceux qui se croient des hommes de liberté, que, dans tous nos plans d'avenir, nous soyons encore gouvernés par l'hallucination du passé, cela n'est que trop vrai. Le tout est d'apprécier bien exactement la mesure et surtout de ne pas confondre ce que vous appelez catholicisme avec l'instinct de domination qui provient chez tous les hommes de l'assertion trop énergique de leur personnalité.

N'importe ! J'ai hâte de ne pas laisser la discussion sur le terrain des nationalités comme si nous nous laissions emporter par cet esprit étroit de patriotisme — égoïsme amplifié — qui nous porte à ne voir que les qualités nationales et à fermer les yeux sur les défauts

correspondants. C'est à un point de vue tout à fait général, en m'occupant de classer les hommes et les nations comme un naturaliste classant des insectes, que je me suis laissé aller à comparer peuple à peuple et à donner au *genus* français des qualités spéciales que vous ne lui reconnaissez pas. Je me garderai d'insister, car nous pourrions discuter à l'infini : c'est dans les principes mêmes que gît la différence. Le point de départ dans les appréciations, dans l'idéal lui-même, ne concorde pas chez nous deux : vous vous sentez heurté par ce qui me soutient ; en maintes choses, vous voyez le mal où je vois le bien et moi le recul où vous apercevez le progrès. Que nous reste-t-il de commun ? La bonne volonté, et c'est beaucoup. Je me rappelle un mot de l'Ecclésiaste : « Sème ton pain sur la surface des eaux et avec le temps tu le retrouveras. » La traduction est peut-être erronée, puisque ce vilain Renan y a vu un conseil d'usurier, mais en prenant ce passage dans le sens qui m'a toujours frappé, j'en fais la règle de ma conduite. Je répands mon pain comme vous répandez le vôtre, et j'espère qu'il sera retrouvé plus tard. Nous semons notre grain et il lève autrement que nous l'avions imaginé, mais il lève, et nous ne pouvons avoir d'autre ambition. Vous défendez le christianisme tel que vous le comprenez ; je l'attaque, *sine ira*, parce que je le comprends autrement que vous et qu'il me paraît mauvais comme les eaux d'égoût qui séjournent trop longtemps sous le sol et le corrompent au lieu de le féconder. Mais au-dessus de la lutte, il y a le grand concert des bonnes volontés, de la droiture, de l'affection réciproque et de la solidarité.

Tout en maintenant mon appréciation sur le rôle de la femme en France et en Angleterre et en croyant

qu'au point de vue révolutionnaire vous vous trompez sur la part qui revient aux Françaises, je tiens à vous dire combien le nom de Joséphine Butler (1) que vous prononcez éveille en moi de profonde sympathie. Autant les noms de Garfield et de Gladstone que vous m'avez cités autrefois, m'ont trouvé peu empressé à répondre à votre admiration, autant je tiens à témoigner combien j'admire et j'aime cette personne dévouée qui ne craint pas de s'exposer à l'insulte, à l'outrage, à d'odieux contacts, pour relever les femmes tombées et défendre leur dignité contre l'injustice des lois. Que je serais heureux de pouvoir l'aider directement, si la cause que je défends — bien pauvrement, il est vrai, — ne comprenait déjà dans ses revendications celle à laquelle M^{me} Butler s'est dévouée. Elle me semble s'attaquer à une simple conséquence du régime social. Quant à nous — je ne sais comment nous nommer puisque le mot d'Anarchie vous déplaît, — nous nous attaquons au régime même, à la propriété, à la loi.

Je vous serre bien cordialement la main, tendue au-dessus de toutes les barrières.

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Joséphine Butler, fille de John Grey de Dilston, fut, en 1871, l'initiatrice en Angleterre d'un mouvement abolitionniste contre la police des mœurs avec ses maisons tolérées et la prostitution organisée, mouvement qui fut mené à bonne fin dans ce pays. Il aboutit à la fondation, à Genève, de la Fédération abolitionniste internationale. Jusqu'à sa mort, M^{me} Butler continua son ardente campagne en faveur des droits, non politiques mais civiques, de la femme.

A M^{lle} de Gérando.

119, rue Monge, Paris, 6 octobre 1882.

Ma bien chère demoiselle,

Voilà bien des mois et des mois que je n'ai eu la joie de recevoir de vous ou de l'un des vôtres des nouvelles directes. Vous savez que vous nous aviez fait espérer votre visite en Suisse et nous vous avons longtemps attendue avec une joie à laquelle le doute se mêlait de plus en plus : enfin, il nous a fallu désespérer. Maintenant, il nous reste l'espoir de voir ici votre mère et votre frère avant notre départ.

Nous sommes venus à Paris pour le mariage de nos deux filles Magali et Jeannie. Peut-être en avez-vous déjà entendu parler. Les futurs maris sont deux amis intimes de notre neveu Paul. Ils ont vécu ensemble pendant quatre années, d'abord dans une institution préparatoire, puis à l'École centrale, et depuis leur amitié s'est maintenue avec la même solidité. De pareils précédents, joints à la bonne apparence des deux jeunes hommes, nous ont inspiré toute confiance et nous avons appris à les respecter et à les aimer comme des fils.

Naturellement, le mariage se fera dans des conditions

de vérité et les fiancés n'auront point à faire de cérémonies religieuses ou civiles en l'honneur d'un culte qu'ils ne pratiquent point ou d'une loi qui leur paraît injuste. Heureusement, les jeunes gens ont pu convaincre leurs parents que la vraie garantie de la moralité est dans la conscience et non dans les injonctions de l'Eglise ou de la loi. Nous sommes profondément touchés de la cordialité avec laquelle les familles Régnier et Cuisinier nous ont accueillis, nous et nos chères enfants.

Il me tarde d'avoir de vos nouvelles. J'ignore encore de quel côté me mèneront mes vacances d'hiver. Si j'ai le temps et l'argent — mais je commence à en douter — je pourrai peut-être aller vers Constantinople et, dans ce cas, je passerais à Kolozsvár, ... mais??

Je vous serre très cordialement la main, vous souhaitant, non le bonheur vulgaire, mais la force et l'infatigable persévérance.

Votre dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

A M^{lle} de Gérando.

Clarens, 9 décembre 1882.

Ma bien chère demoiselle,

Voilà bientôt deux mois que je reste sans vous répondre ! Pendant mon séjour à Paris, les travaux de toute espèce se sont accumulés. C'est à peine si j'ai pu voir mes filles dans leur nouveau ménage. Puis j'ai dû faire un voyage d'une quinzaine de jours sur le littoral de la France, et j'ai presque perdu l'habitude de manier la plume.

J'ai vu une ou deux fois notre ami Rogeard. Il avait quelques leçons, assez pour avoir pu changer de logement ; il paraissait heureux de sa réconciliation temporaire avec le destin.

AI-je besoin de vous expliquer pourquoi les deux mariages de mes filles se sont faits dans les conditions que vous savez ? Vous comprenez combien il importe de rester dans la vérité et la simplicité des choses. Les conceptions religieuses se sont modifiées et nous ne croyons plus ce que croient les prêtres : il nous est donc impossible de les appeler à nos côtés dans l'acte le plus important de notre vie et de leur demander des paroles qui,

pour eux, sont peut-être des vérités mais pour nous sont des mensonges. De même, les conceptions sociales et politiques se sont renouvelées chez nous, et les personnages qui à leur propre yeux représentent la loi ne représentent aux nôtres que l'iniquité. Comment donc irions-nous leur demander une sanction de notre droiture et de notre pureté? Entre êtres libres, la parole suffit. Sans être chrétien, c'est le cas de se rappeler la parole de Jésus-Christ : « Que votre oui soit oui et votre non, non ; tout le reste vient du diable. »

Il n'est pas absolument dit que je n'aurai pas le plaisir d'aller vous serrer la main à Koloswar dans quelques mois. Si ma santé et le temps me le permettent, j'irai dans la Turquie d'Asie et je proposerai à Attila de m'accompagner. Or Koloswar n'est-il pas sur la route de Trébizonde (1)?

Aurez-vous le temps de me lire : Quatre-vingt-dix-huit élèves !

Votre ami dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Ce voyage eut lieu, en effet, en compagnie d'Attila de Gérando, ainsi qu'on le verra par des lettres subséquentes.

A Nadar.

Thonon, 19 décembre 1882.

Mon excellent ami,

Combien je suis heureux d'avoir ta bonne approbation et de reconnaître que nos sangs sont bien du même rouge. Seulement, mon ami, baisse un peu le ton quand tu parles de moi. Convient-il de me féliciter d'avoir été simplement fidèle à moi-même? Et mes filles et mes fils, et tant d'autres qui ont donné le même exemple que moi sans avoir cette notoriété quelconque qui impose charges d'âmes et qui accroît en conséquence le devoir avec la responsabilité! Cesse de t'étonner, mon bon ami. J'ai toujours éprouvé que faire son devoir est ce qu'il y a de plus simple et de plus facile. Quand la vaillante Romaine disait à son mari : *Non dolet, Pater*, je te jure qu'elle ne mentait pas.

Mon exposé n'est pas mon exposé. C'est mon frère Elie qui l'a senti, pensé, écrit de la première lettre à la dernière. Lorsque les jeunes gens eurent décidé la forme de leur mariage, ils convinrent qu'il serait bon de donner à leurs parents et amis la raison de leur con-

duite. Se défiant modestement d'eux-mêmes, ils cherchèrent un interprète, mais, très justement, ce me semble, ils ne voulurent pas du père. Si j'avais exposé leur cause, on aurait pu croire que j'exposais la mienne. Leur liberté, leur dignité en eussent souffert. Je leur donnai pleinement raison. Ils firent choix de mon excellent frère et tu vois, par son exposé, qu'ils ne pouvaient trouver un meilleur ami pour exprimer leurs sentiments et revendiquer leurs droits.

Est-il bon de publier cet exposé afin de donner à la question toute son ampleur? Je ne suis juge que pour une part : fils, filles et frères doivent être également consultés. Mais, sans hésitation, je puis te dire que la brochure ne doit certainement pas être donnée au grand public sous sa forme actuelle. Tout ce qu'il y a de personnel doit en être retranché ; mon allocution doit être rayée. Pas une phrase ne doit rappeler au nom de qui et dans quelles circonstances cet exposé a été lu. On doit au public la vérité, mais il y a pudeur à lui faire des confidences.

Toutefois, je reconnais avec toi qu'il serait fort utile de parler, non à quelques convaincus, mais à la foule, même à celle des pervers. Parle-s-en à mon frère, parle-s-en à mes fils. Qu'ils décident, et, s'il convient à Elie de publier sous son nom son mémoire modifié, agrandi ou diminué, comme il lui paraîtra juste et bon, je l'approuverai de tout cœur (1).

(1) Cet exposé d'Elie, lu par lui aux amis qui s'étaient réunis à l'occasion du mariage de ses nièces, ne fut alors distribué qu'à quelques intimes. Depuis la mort des deux frères, il a été publié par les éditeurs de la *Société Nouvelle*. Mons, Imprimerie Générale, 11, rue Chisaire, sous ce titre : « Elie Reclus. *Le mariage tel qu'il fut et tel qu'il est*. Avec une allocution d'Elisée Reclus. »

Je t'embrasse cordialement et je serre près de toi les
bonnes mains qui me sont tendues.

Ton ami,

ÉLISÉE.

Mon adresse habituelle est toujours à Clarens. Je
suis venu à Thonon, appelé par la mort du beau-frère de
Kropotkin. En le jetant hors de son lit de douleur, les
mouchards de la République ont abrégé sa vie de quel-
ques semaines ou de quelques mois.

A Monsieur Rigot, Juge d'Instruction, à Lyon.

Clarens, canton de Vaud, Suisse, 24 décembre 1882.

Monsieur,

Je lis dans le *Lyon Républicain* du 23 décembre que « d'après l'instruction », les deux chefs et organisateurs des « anarchistes internationaux » sont Elisée Reclus et le prince Kropotkin, et que, si je ne partage pas la prison de mon ami, c'est que « la justice française ne peut aller me saisir au-delà des frontières ».

Vous savez pourtant qu'il eût été bien facile de m'arrêter, puisque je viens de passer plus de deux mois en France. Vous n'ignorez pas non plus que je me suis rendu à Thonon pour l'enterrement d'Ananieff, le lendemain de l'arrestation de Kropotkin (1), et que j'ai

(1) Kropotkin avait été arrêté à Thonon, le 23 décembre 1882, au moment où son beau-frère venait de mourir. Il fut conduit à Lyon et maintenu en prison pendant l'instruction du procès qui comprenait 66 inculpés, accusés d'internationalisme. Condamné à cinq ans d'emprisonnement, il quitta la prison de Lyon pour celle de Clairvaux où il resta jusqu'au 17 janvier 1886.

prononcé quelques paroles sur la tombe. Les agents qui se trouvaient immédiatement derrière moi et qui se répétaient mon nom, n'avaient qu'à m'inviter à les suivre.

Mais, que je réside en France ou en Suisse, il importe peu. Si vous désirez instruire mon procès, je m'empresserai de répondre à votre invitation personnelle. Indiquez-moi le lieu, le jour et l'heure. Au moment fixé, je frapperai à la porte de la prison désignée.

Agréez, Monsieur, mes civilités,

ÉLISÉE RECLUS.

envoyez-moi les livres dont vous n'avez plus besoin ; il y a dans ma bibliothèque de grands vides qui me rendent parfois les recherches bien difficiles ou même impossibles. L'ouvrage de Nordau, si vous n'en avez pas besoin, me serait fort utile (1).

Je vous embrasse bien cordialement ainsi que Sophie (2). Serrez la main aux amis.

Votre ami,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Ces explications, toutes de métier, ne sont ici reproduites que pour montrer comment étaient utilisés les loisirs forcés du prisonnier. Ses camarades et lui cultivaient aussi des plantes, pulvérisant en guise de terre la pierre de leurs murs, a-t-on raconté depuis.

(2) Sophie, Mme Kropotkin.

A Elie Reclus.

Sans date, janvier 1883.

Mon bien cher ami,

Je ne te parle pas de la monstrueuse condamnation que tu sais. Nos pensées sont les mêmes.

Je reçois de diverses parties de la France des lettres plus ou moins ingénieusement rédigées, qui me conviennent — dans le style naïvement compliqué des mouchards — à envoyer des chiffres, des mots de passe, des devises et des adresses à la section internationale de Tonnerre de Carpentras ou de Fouilly-les-Oies ! Ainsi les malheureux, tout en condamnant à tort ou à travers pour affiliation à l'Internationale, en sont encore réduits à chercher des preuves par des moyens aussi imbéciles !

Que de peines pour inventer des complots, alors qu'il en est de si réels et qu'on ne veut pas voir.

Le Directeur du *Z*, de plus en plus modéré, de plus en plus césarien, vient d'être récompensé de sa platitude. Il est interné.....

Reçu une lettre de Heim à propos de mon livre. Je t'envoie la dernière page de sa lettre. Pour la rareté du fait, je veux te faire lire de tes yeux cette phrase qui réconforte : « Nous sommes heureux ! »

Ici, santés bonnes. Salut cordial.

ÉLISÉE.

A Elie Reclus.

Clarens, 24 janvier 1883.

Mon cher Elie,

Pour nous donner la peine de protester contre le jugement, il faudrait nous imaginer que la justice est la justice. Il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir à cet égard. — Je reçois aujourd'hui la visite du correspondant du *Times* et du *Daily News* qui veut me parler au sujet de Pierre (1). J'ai écrit à Taylor (2) et j'ai reçu une lettre de Cowen (3) sur le même sujet. Mais Pierre ne veut justement pas séparer sa cause de celle des autres condamnés. Frappé avec eux, il doit sortir de prison avec eux. Cependant, il serait heureux d'avoir une chambre pour travailler, à Sainte-Pélagie, si c'est possible. — Vois les gens que ça regarde. Pareille demande ne peut leur paraître incorrecte. Le transfert ne pourrait-il se faire tout simplement, sans qu'interviennent Messieurs les Anglais ? mais, pour cela, nous n'avons que cinq jours devant nous.

(1) Pierre Kropotkin.

(2) P. A. Taylor, membre radical du Parlement anglais.

(3) Joseph Cowen, directeur du *Newcastle Chronicle Council*.

A Elie Reclus.

Bourg, sans date, lundi soir, janvier 83.

Mon ami,

Recevant des lettres de Cowen, de Westhall, de MacDonald, de Tchaïkovsky (1), de celui-ci, de celui-là, qui s'occupent tous de faire de la haute diplomatie et qui s'embrouillent de leur mieux, dans l'espérance illusoire de tirer Kropotkin de sa prison, j'ai pensé que le parti le plus sage était d'aller me rendre compte par moi-même de la situation et de faire toutes les démarches préliminaires en vue du transfert de Pierre à Saint-Pélagie.

J'ai bien fait de venir, non seulement parce que j'ai eu la joie, très grande pour moi, de voir Kropotkin en assez bonne santé, heureux et plein d'entrain, mais aussi parce que nous avons bon espoir de réussir. J'avais beau jeu pour plaider ma cause auprès de ces hauts personnages. « Puisque je ne suis pas en prison et que, pourtant, mon dossier est aussi chargé que celui des cinquante, j'ai quelque droit à dire : Faites-les profiter de

(1) Tchaïkovsky, socialiste russe.

la seule liberté que je réclamerais, celle du travail dans des conditions normales. »

A cet égard, on m'a donné les assurances les plus satisfaisantes — à condition que ces assurances deviennent des réalités — ce que j'espère.

Les condamnés seront traités comme des politiques. Ils auront le droit de garder leur barbe, le droit de recevoir les livres et la nourriture du dehors, de prendre le travail de leur choix, de rester dans la compagnie les uns des autres. Ceux d'entre eux qui resteront dans la prison cellulaire, sans être astreints au régime de la cellule, n'en bénéficieront pas moins de la réduction d'un quart de leur peine. Pierre pourra très probablement obtenir l'emprisonnement à Sainte-Pélagie, afin que sa femme puisse continuer ses études sans se séparer de lui. S'il le désire, notre excellent ami, Pierre Martin pourra se faire transférer dans la même prison, sous prétexte de secrétariat.

Tout cela est bien beau, presque inespéré, et cependant je crois que c'est vrai. Le directeur de la prison m'a parlé avec sincérité. Ayant eu mainte occasion de pratiquer le monde des geôles, je n'ai pu m'y tromper. La cause de toute cette bienveillance est le profond respect que tous nos camarades ont su inspirer à ceux qui les approchent, par leur cordialité, leur amabilité, leur intelligence, leur droiture, leur bon accord. Le directeur m'en a parlé en termes presque lyriques. Lors de la condamnation, le geôlier en chef a reçu nos camarades en sanglotant ; les gardiens baissaient les yeux et détournaient le visage. La propagande marche grand train dans la prison : tout porte-clef a la prétention d'être anarchiste et se borne à poser timidement la question des moyens pratiques. Le procès a eu un tel retentisse-

ment que les montagnards des environs de Thonon sont venus faire une démonstration devant la maison où avait demeuré Kropotkin et ont tiré des coups de fusil en son honneur. A Lyon, toute trace de la première terreur a disparu. Les amis qui avaient été laissés, tandis que les autres étaient pris, ont retrouvé leur élasticité et leur entrain. Le procureur général avait juré l'extermination des anarchistes : ils sont devenus légion.

Mais nous ne serons pas toujours dans cette période de triomphe et d'autres défaites viendront. Ainsi, l'appel fait par quelques-uns de nos amis me paraît être une faute. De même, il n'est pas douteux que quelques-uns se laisseront encore entraîner à de ridicules violences de langage. Mais si nous nous enorgueillissons de la noble conduite des uns, il faut savoir accepter les autres et tenir compte des mille différences du milieu. Ainsi, tu me dis que le procès a eu mille fois, dix mille fois plus d'influence que le journal. C'est vrai, mais le procès est né du journal, comme la fleur du talipot jaillit presque soudain du tronc noir de l'arbre. Telle phrase qui n'avait pas été remarquée dans la feuille de chou a été télégraphiée dans tous les coins du monde quand elle a été prononcée devant le tribunal.

Mais ceux qui n'auront lu *Le Révolté* (1) que dans le

(1) *Le Révolté*, organe communiste-anarchiste dès sa fondation le 22 février 1879, à Genève, eut souvent à changer son sous-titre, comme moyen de défense ou de propagande : d'abord « socialiste », puis « anarchiste », enfin « communiste-anarchiste », le 30 mai 1884.

Le Révolté fut transféré à Paris le 12 avril 1884 ; depuis le 17 septembre 1887, son titre fut changé en celui de *la Révolte*, et le 4 mai 1895, en celui de *Temps nouveaux*.

réquisitoire du procureur, auront pu, je l'avoue, porter sur ce journal un jugement bien dur. Dans le document en question, j'ai lu un prétendu extrait qui m'a paru vraiment abominable. La sueur froide m'en a jailli des tempes. Je me suis empressé de relire les numéros cités : l'extrait du procureur était faux d'un bout à l'autre.

Salut cordial,

ÉLISÉE.

Ne lis point ma lettre à un journaliste. Nous savons qu'il faut nous méfier.

A Richard Heath.

Clarens, 18 février 1883.

Mon brave et excellent ami,

Je réponds, quoique bien moins longuement, aux deux lettres que vous m'avez récemment écrites. Mais vous savez que, si le temps me manque pour causer avec vous tout à fait à notre aise avec intimité et loisir, je ne sens pas moins profondément tout ce qu'il y a de cordial et de vécu dans chacune de vos paroles.

C'est dans une conversation parlée que je pourrais essayer de répondre à toutes les questions que vous soulevez dans vos deux lettres : encore, dans un colloque, la pensée finit toujours par dévier vers un point spécial et jamais on ne discute avec l'ampleur et la simplicité désirables tous les objets qu'on aurait l'intention de traiter. Excusez-moi donc mon cher ami, si je ne réponds pas à tous les points de vos épîtres, je voudrais le faire longuement et, pour cela, il faudrait que nous fusions ensemble, cheminant côte à côte au bord de la grève, respirant le parfum du soir. J'espère que, tôt ou tard, vous nous donnerez le grand plaisir de venir nous

visiter et nous pourrons alors reprendre avec plus de loisir les conversations interrompues de la rue de Lourcine.

Il me semble que, dans vos lettres, vous passez souvent à côté de mes idées pour m'en attribuer d'autres qui sont un peu différentes, et que certaines de vos réponses vont un peu frapper dans le vide. Vous devez probablement me faire le même reproche. Je dois donc m'excuser d'avance si les affirmations que vous lirez dans cette lettre — affirmations que je n'ai d'ailleurs pas le temps de développer — vous paraissent hors de propos.

1^o Pour la personne de Jésus-Christ, que m'importe qu'il ait ou non vécu ! Que m'importe que Bouddha ait eu une existence réelle ou non ! Je croyais jadis qu'ils étaient des personnages historiques, je ne le crois plus maintenant. Mais, créations d'un idéal imparfait, ils ne répondent pas moins à cet idéal, et nous pouvons créer d'autres idéaux sans leur donner de noms propres. Les échafaudages sont bons quand on commence à construire l'édifice, à la fin, ils deviennent inutiles : on s'appuie sur la maison elle-même pour la terminer.

2^o Au point de vue révolutionnaire, je me garderai bien de préconiser la violence, et je suis désolé quand des amis entraînés par la passion se laissent aller à l'idée de vengeance, si peu scientifique, stérile. Mais la défense armée d'un droit n'est pas la violence. S'il est vrai, comme je le crois, que le produit d'un travail commun doit être propriété commune, ce n'est pas faire appel à la violence que de revendiquer son avoir ; s'il est vrai, comme je le crois, que personne n'a le droit de s'approprier la liberté d'un autre homme, celui qui se révolte reste dans son droit strict. Que le révolté soit

correct dans son langage et dans sa conduite, qu'il ne se laisse pas aller à des intempérances de paroles, qu'il se fasse respecter, rien de mieux, mais qu'il se fasse libre !

3^o Je me garderai bien d'approuver ce qu'a fait le gouvernement de Genève contre les salutistes, mais je crois que certains côtés de cette histoire vous échappent. D'abord, le gouvernement n'est point composé de libres penseurs, il est composé des mêmes individus qui ont fondé le vieux catholicisme officiel et qui ont si longtemps patronné le Père Hyacinthe. Il va sans dire que ni les révolutionnaires, ni surtout les anarchistes ne sont solidaires de ces gens là. Et puis, mon cher ami, il ne faut pas vous figurer que la république helvétique et les diverses républiques cantonales aient la moindre préoccupation de respecter les libertés humaines. De tout temps, les communes suisses ont prodigué l'expulsion de ceux qui les gênaient. Avant d'expulser les salutistes, Genève avait expulsé notre ami Kropotkin et, de tout temps, elle expulse les mendiants, les vagabonds, « ceux que Jésus aimait ». Malheureusement, des lois, décrets et ordonnances de toute espèce lui permettent d'en agir ainsi. C'est ignoble, mais c'est légal ! Aussi, sommes-nous les ennemis des lois, faites pour justifier toutes les atrocités.

J'aurais été à Genève que j'aurais pris la défense des salutistes, au nom du devoir individuel, quoique, je dois vous l'avouer, les salutistes me paraissent être une des plus immorales institutions du temps présent. J'ai lu la traduction des *Orders and Regulations* (1), et j'ai trouvé cela tout à fait odieux. Mon être moral s'est insurgé. De ce jésuitisme protestant ou du jésuitisme

(1) *Rescrits et règlements*,

catholique, quel est le pire, je ne sais. Des deux côtés, je vois l'abdication de tout raisonnement, l'obéissance servile, la suppression de toute responsabilité morale ; des deux côtés, la même recherche des petits moyens, la même rubrique pour créer des habitudes et des mouvements réflexes remplaçant les convictions. De plus, le puffisme, la réclame ont pris dans l'armée du salut des proportions vraiment américaines. Enfin, je n'aime pas cette préoccupation malpropre d'agir sur les foules par la beauté ou la grâce des femmes. Au milieu de ces ignominies, tout idéal disparaît, il ne reste plus que le pouvoir et l'argent, c'est-à-dire ce que nous combattons dans la société moderne actuelle ! Et puis, quels snobs que ces salutistes : ils attaquent toutes les villes de la Suisse à l'exception de Lausanne, parce que là se trouvent les fils du Prince de Galles !

En tout cas, ne redoutez pas pour eux des persécutions sérieuses. C'est pour nous qu'on les réserve. Les 35.000 massacrés dans les rues de Paris n'étaient pas des salutistes, pas davantage les cinquante condamnés de Lyon !

Votre dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

A M^{me} Ermance Elisée Reclus.

Vienne, 21 mars 1883.

Ma chère femme,

J'arrive un peu fatigué de la nuit passée en wagon. Cette fois-ci je n'ai pas été aussi à mon aise que la nuit précédente. Il y a eu du mouvement de voyageurs à presque toutes les stations. Les compartiments sont mal chauffés, j'ai eu presque froid.

L'hôtel royal où Attila m'a donné rendez-vous a bien l'avantage d'être au centre même de la ville, mais la chambre qu'on m'a donnée m'effraie par son luxe. C'est le cas où jamais de « plaindre les pauvres Hachette ». Aussi vais-je me faire donner une chambre plus modeste.

C'est aujourd'hui que je vais faire mes visites. J'ai déjà procédé à ma toilette... Temps gris, pluvieux, pas de neige.

Je vous embrasse bien cordialement.

ELISÉE

A Mme Elisée Reclus.

Vienne, 22 mars 1883.

Ma bien chère femme,

La voiture qui doit m'emmener m'attend : aussi est-il probable que cette lettre ne sera pas terminée avant mon départ de Vienne et que je la continuerai en wagon. Je pars à temps puisque les journaux expriment le désir que je continuerai plus longtemps ma visite. Pas moyen d'éviter les reporters.

Hier, il a bien fallu voir des personnages puisque j'avais à visiter la Société de Géographie. Le vieux Polak, revenu d'Ispahan, m'a donné un certain nombre de photographies plus intéressantes pour moi qu'utiles pour ma publication ; là, je ne sais qui m'a pincé, et, sans trop m'en douter, me voilà invité à passer ma soirée chez un éditeur de cartes, successeur d'un autre éditeur que j'avais connu dans le temps. Nous étions en nombreuse compagnie. Des graveurs, des cartographes, le secrétaire et le bibliothécaire de la Société de Géographie, les deux voyageurs africains, Lenz et Wissmann, qui ont traversé le continent, l'un en long, l'autre en large, et M. Kreitner qui revient du Thibet.

M. Wissmann, quoiqu'officier prussien, quoique porteur de casque et de décorations, a été des plus intéressants, précisément parce qu'il a dit des choses humaines et que, pendant trois années de voyages, il avait dépouillé le soldat. Il ne savait même plus combien il y avait de régiments dans l'armée prussienne. Il a pénétré dans un pays extrêmement peuplé, beaucoup plus en proportion que nos pays d'Europe, où les villages, entourés de cultures, se continuent sur des lieues et des lieues de longueur. En voyant tous ces gens heureux, femmes travaillant devant leurs portes, enfants gambadant et dansant, hommes labourant le sol et soignant leurs bananiers, il se demandait : « Que vais-je faire ici ? C'est moi qui suis le héraut de la guerre, de la destruction, des conquêtes ! Si ces gens savaient ce que, tôt ou tard, leur coûtera mon passage, ils me tueraient au lieu de m'accueillir en frère. C'est moi qui suis la peste, pire que tous les choléras du monde ! »

Il va sans dire que toute la soirée j'ai été obligé de répéter : « Mais ne m'appellez donc pas Herr Professor et Herr Elisée von Reclus. Je ne suis ni noble ni académicien ! »

Le jury autrichien vient de donner une leçon méritée aux magistrats de Lyon. Acquittement général, complet, pour tous les prévenus d'opinion socialiste. Il est vrai qu'ils avaient eu sept ou huit mois de prison préventive. Tous les journaux contrastent le libéralisme de la monarchie autrichienne avec les monstrueuses iniquités de la République française. Ce serait le cas pour Pelletan de répéter : « La liberté comme en Autriche ! » Mais Pelletan n'est plus sur les bancs de l'opposition.

Ce matin je suis allé voir un musée, espérant y trouver des documents pour mon travail, mais je n'y ai trouvé que des doubles de l'India Museum de Londres.

Puis, à onze heures, chez Mme de Stackelberg, qui a fait venir une de ses cousines et ces dames ont essayé de leur mieux de concilier l'anarchie future avec les privilèges aristocratiques.

Embrassements et affection. Temps beau, vent froid du nord, sol gelé, wagon mal chauffé.

ÉLISÉE.

A Mme Elisée Reclus.

Kolozsvar, 23 mars 1883.

Ma bien chère femme,

Me voici à Kolozsvar après une nuit passée en wagon d'une façon décidément désagréable. Le large compartiment était censé chauffé, mais il ne l'était pas : la température extérieure était de 9 degrés et, probablement, elle était plus basse encore dans la libre puzta que traversent sans obstacle les vents du nord. Précisément le courant polaire soufflait en tempête et, par toutes les fentes du wagon, entrait en sifflant. Attila et un soldat, qui se trouvait dans le même compartiment, s'exerçaient à faire de la gymnastique pour empêcher la chaleur normale de s'éteindre, et moi j'étais étendu sur le coussin, enterré sous des pelisses et tâchant de dormir. Je n'y réussis guère et plus d'une fois je me levai pour contempler la fumée flambante de notre locomotive. Elle brûlait une espèce de lignite qui donne des myriades et des myriades d'étincelles. La vapeur s'élevait peu à peu, tourbillonnant dans la tempête et tout argentée par les rayons

de la lune, tandis que la poussière de feu s'enfuyait en tombant, se tordant comme un dragon de flamme. Sur la glace qui presque partout borde le chemin de fer, la sarabande d'étincelles continuait jusqu'à perte de vue : c'était féérique. Eclairé par le ruissellement de feu, le ciel paraissait aussi bleu qu'en plein jour.

Ici neige, glace et froid. Heureusement que demain la traversée des Carpates va se faire de jour. La nuit ce serait trop dur. Nous comptons arriver à dix heures à Bucarest, mais il est probable qu'il y aura retard comme aujourd'hui à cause des neiges.

Ici commence la couleur locale : hommes avec des manteaux blancs bordés de tulipes, femmes dont la tresse unique se termine par des bouffants roses descendant jusqu'aux talons, paysannes en bottes et en chemise de toile relevée jusqu'au dessus du genou. J'envoie à Magali deux photographies, l'une d'une Roumaine avec tablier et chemisette brodée, l'autre d'une Hongroise, petite élève d'Antonine, avec blouse blanche, mouchoir à carreaux et bottes à l'écuyère.

Bien tendrement à toi, à Mme Gonini et à Georgette.

ÉLISÉE.

A M^{me} Elisée Reclus.

Varna, 27 mars 1883.

Ma bien chère femme,

Nous voici au bord de la Mer Noire qui déferle en vagues courtes, peu agréables à voir quand on s'attend à être secoué par elles le lendemain. Notre plan de traverser les Balkans a échoué : avec ces chemins défoncés, il nous aurait fallu trop de temps, puis arrivés de l'autre côté, nous aurions été exposés à devoir attendre encore, car les chemins de fer du centre de la Turquie n'ont que deux ou trois trains par semaine.

Quoique Varna fasse partie de la Bulgarie depuis la dernière guerre, nous sommes décidément en Turquie et tout ce que nous voyons nous plaît fort : ânes et minarets, cigognes et muezzin. Mais tout n'est pas également agréable. Malgré la faim, nous nous sommes dispensés de toucher aux gâteaux et aux confitures qu'on nous offrait dans les gares. Nous nous passerions aussi d'habiter comme chambre d'hôtel un long corridor commandé par toutes les portes de l'établissement. D'un côté nous avons un capitaine russe, de l'autre

une actrice française, et tout cela passe chez nous. Tu comprends que, pour nous lever et nous laver, nous serons obligés de faire des prodiges d'habileté. Etrange pays que celui-ci : on y parle vraiment toutes les langues. Les employés du chemin de fer répondent aux Allemands, aux Anglais, aux Français, aux Russes et aux Turcs dans leurs langues respectives. Notre bonne ne sait pas le français, mais elle parle roumain, serbe, bulgare, russe, grec et turc. Le patron de l'hôtel y ajoute le français, l'anglais, l'italien et l'espagnol. Au milieu de ce tohu-bohu des langues, on n'a qu'une idée fort confuse de la patrie.

En fait de mets couleur locale, je te recommande les moules de la mer Noire, grandes comme de petites assiettes, que l'on accommode avec du riz, du piment, des raisins de Corinthe et je ne sais quoi encore. C'est exquis.

Mais j'ai honte de finir sur un détail culinaire. Cela n'est pas habituel et tu me le pardonneras pour cette fois.

Embrassades cordiales, Je vais dormir.

ÉLISÉE.

A Mme Elisée Reclus.

Constantinople, jour quelconque qui me paraît être le 29 mars 1883

Ma bien chère femme,

Nous arrivons de Varna, après une traversée que l'on disait devoir durer quatorze heures et qui en a duré seulement douze, malgré le vent debout et la douane et la Santé qui nous ont arrêtés dans le détroit. J'ai bien senti quelques incertitudes, mais je n'ai point été malade, je ne sens même pas le roulis dans ma tête. De ce côté tout va bien.

C'est ici, non moins, même plus qu'à Roustchouk et Varna, que je regrette ton absence. Tout est nouveau, tout me ravit. Je suis enchanté de voir tel ou tel paysage que je rêvais ainsi et je m'applaudis de l'avoir bien deviné ; tel autre paysage dépasse mon attente et j'en suis d'autant plus heureux. Le panorama du Bosphore, même en cette saison, est vraiment incomparable. Pourtant la végétation des fonds est encore toute grise et se confond avec la teinte du sol : sauf les pelouses, les cyprès et les pins d'Italie, puis quelques peupliers où quelques nuances jaunâtres indiquent le

feuillage prochain, toutes les campagnes ont encore leur aspect d'hiver. Il faut nous imaginer ce que sont par une saison plus avancée les bosquets d'Anadolu-Kavakat et les parcs de Buyuk-Déré et de Thérapia. La journée est aussi très défavorable pour la vue générale de Constantinople. Le vent souffle du sud, les nuages couvrent le ciel, la fumée des innombrables bateaux à vapeur s'amasse dans l'air en bancs énormes ; nous ne pouvons entrevoir les dômes et les minarets qu'à travers un épais brouillard, et cependant nous sommes ravis.

Un drogman s'est imposé à nous et véritablement nous n'avons pas à nous en plaindre. Sans lui, je ne sais pas si nous pourrions nous reconnaître dans ce dédale de rues, dans ce conflit de charabias. Il a sauvé nos malles de la redoutable douane, nos passeports de la police, mais il n'a su faire jaillir du bureau de poste des lettres de toi : je n'ai rien trouvé. Qu'est-ce à dire ? Je ferai de nouvelles recherches cet après-midi.

Les voyageurs n'exagèrent point en parlant des chiens de Péra. Jaunes, gris ou noirs, la queue velue, le poil hérissé, ils fouillent de leur museau de loup toutes les odeurs, flairent les viandes pendues aux portes des boucheries, suivent avec sollicitude tous les porteurs de comestibles ou bien dorment enroulés à côté des portes, sous les marches d'escaliers. Les musulmans les nourrissent pieusement, cependant toutes ces têtes ont l'air mélancolique ; ils errent tristement sans gaieté. Je ne les vois pas se pourchasser, lutter, folâtrer comme nos chiens d'Europe. Des animaux sont autrement beaux, arrêtés au coin des rues, ce sont des chevaux blancs, tout sellés et bridés qui attendent le cavalier de passage qui les enfourchera, ce sont des

montures de louage faisant le même service que les fiacres de Paris.

Nous sommes dans un hôtel qui nous paraît bon et nous sommes censés n'avoir pas trop à dépenser. Nous verrons bien.

Salut tendre à toi et à vous tous.

ÉLISÉE.

A M^{lle} de Gérando.

Constantinople, 31 mars 1883.

Ma bien chère demoiselle,

Je ne vous ai pas encore remerciée de votre excellente et fraternelle hospitalité, dont le souvenir me fera toujours regarder avec joie vers Kolozsvar. Dites bien aussi à vos parents que j'ai été fort touché de leur bon accueil.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Attila et moi nous faisons bon ménage : il paraît bien difficile de ne pas être d'accord avec lui ; seulement, il est trop bienveillant, trop désireux de subordonner son plaisir au mien, en sorte que je crains parfois d'abuser de sa bonté.

Le temps a été fort beau jusqu'à notre arrivée à Constantinople ; il semble s'embellir de nouveau. Mais pendant les deux derniers jours, le vent, la pluie, la neige n'ont guère cessé. Néanmoins, nous nous sommes promenés en braves gens. En voulant traverser une petite flaque d'eau pour voir de plus près les « serpents de Platée », Attila s'est enfoncé tout à coup jusqu'à la ceinture dans une bouche d'égout. Jugez si nous avons eu peur ! Heureusement, une voiture se trouvait dans le

voisinage et nous sommes revenus en toute hâte à l'hôtel. Attila s'est changé, s'est brossé, a bien déjeuné, et nous avons recommencé nos courses. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Veillez, je vous prie, me dire si l'envoi qui vous était destiné est arrivé en bon état, et comment il vous convient.

Je vous serre bien cordialement la main.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A M^{me} Elisée Reclus.

Bords du Rynchos, Dardanelles, 4 avril 1883.

Ma bien chère femme,

Depuis quelques jours, tu ne reçois plus de mes lettres. Inutile d'en écrire puisque tu ne les recevras pas. Des bateaux à vapeur qui passent ici, un petit nombre seulement se chargent du courrier, et les autres passent triomphalement dans le canal sans demander les lettres des malheureux riverains.

Je ne me permettrai pas d'essayer le récit de tout ce que j'ai vu dans ces derniers jours. La dernière lettre était datée de Constantinople au moment du départ ; mais je ne t'y racontais pas notre séjour, nos visites aux palais et aux mosquées. Ce qui m'a fait le plus d'impression, c'est la vue des derviches hurleurs. Jamais je n'avais mieux compris comment la religion amène fatalement à la folie et par la folie à l'imbécillité. Les Turcs sont le peuple le plus arriéré du monde parce qu'ils en sont les plus religieux. Point de salut pour une nation qui vit dans les génuflexions et les prières.

Les trois dernières journées ont été on ne peut plus actives et je n'ai eu le temps de rien faire : ni lettres,

ni épreuves, ni lectures. A peine ai-je pu prendre une tasse de café dans un village grec ou turc ou pour nous reposer un moment à l'ombre des pins ou des platanes, au bord de quelque ruisseau. Malgré la fatigue, nous avons extrêmement jout de cette course dans un pays admirable et très curieux au point de vue géologique. Mais pour notre bourse, il ne faudrait pas trop souvent renouveler de pareilles excursions. Le vice-consul de France s'était offert à nous accompagner. De plus, nous avons en tête un représentant de l'autorité turque, le zapté ou gendarme, chargé de nous faire honneur et de nous défendre contre de prétendus brigands. En outre, nous avons pris un guide et le loueur de chevaux fermait la marche. Notre bande de six cavaliers gravissant les chemins pierreux ou passant les torrents à gué, en trottant sous les ombrages de la forêt, offrait vraiment le tableau le plus pittoresque. Mais nous avons bien gagné notre plaisir. A la nuit, quand je descendais de cheval, il fallait me tenir pour m'empêcher de tomber, tant mes genoux étaient roidis ; mais au bout de cinq minutes, j'étais rafistolé. La santé générale est bonne, cependant à Scutari, un vent glacial m'a donné un petit rhume qui n'a pas eu de fièvre pour conséquence comme à l'ordinaire. Nous comptons partir pour Smyrne demain matin, et là je me soignerai.

Je vous embrasse bien tendrement,

ELISÉE.

Ne voilà-t-il pas que, pour répondre à des politesses reçues, je suis obligé d'aller visiter les autorités. Moi, l'ami des prisonniers de Lyon. O destinée, voilà de tes coups !

A Mme Elisée Reclus.

Smyrne, 6 avril 1883

Ma bien chère femme,

Nous arrivons de Phocée un peu en retard, et c'est à peine s'il nous reste le temps d'écrire une lettre avant le départ du courrier. J'avais le désir d'écrire à Jeannie et à Magali et d'envoyer encore d'autres lettres à droite et à gauche, mais il faut y renoncer.

Notre traversée d'aujourd'hui a été assez pénible et, si je ne commençais à avoir déjà le pied marin, j'aurais été certainement malade. Le navire plongeait dans les vagues de l'avant à l'arrière, et la masse écumeuse était lancée jusqu'à la passerelle à chaque plongeon. Cette danse macabre a duré de trois à quatre heures, mais nous n'avons été malades ni l'un ni l'autre : seulement je me sens mal à l'aise depuis que nous avons débarqué.

Avant-hier, j'ai eu un léger accès de fièvre, causé soit par un refroidissement, soit par une promenade dans les marais de l'Hermus. Suivant ta recommanda-

tion, j'ai pris les deux pilules ordonnées pour une fièvre légère, mais un médecin qui est venu me visiter sur ces entrefaites m'a dit que dans ce pays il faut en prendre au moins dix. J'en ai ajouté deux à ton ordonnance, et depuis tout va bien. Mon rhume a aussi diminué.

Aujourd'hui il nous a fallu subir un interrogatoire en règle chez le gouverneur de la petite ville de Phocée. Sous prétexte de nous faire honneur parce qu'on nous prenait pour des lords anglais, on voulait savoir si nous n'avions pas levé le plan de je ne sais quelle vieille forteresse dont les embrasures sont démolies, les canons rouillés et les boulets dispersés dans le flot et sur la grève. Du reste le kaimağan était d'une politesse exquise. Jamais je n'arriverai de ma vie à m'incliner de cette façon, à porter ma main à ma bouche et à mon front avec une telle élégance. Quels artistes que ces Turcs !

Mais les Grecs aussi nous accueillent avec une prévenance, une aménité, un empressement qui m'étourdissent un peu et qui me font désirer le départ. Naturellement on nous pilote de ci et de là. De plus on nous a solennellement invités à fréquenter le cercle grec ; on m'a bombardé membre de leur société savante ; ce soir, on met une loge à notre disposition pour l'une des plus grandes fêtes. Aristos et radicaux se disputent le communard. Tout cela me gêne et, ne fût-ce que pour retrouver ma liberté, je tiendrais à rentrer au logis. Tu sais que j'ai aussi d'autres raisons : je tiens à vous revoir et à reprendre la bonne vie de famille.

Embrassades.

ÉLISÉE.

A Mme Elisée Reclus.

Scala Nova, 15 avril 1883.

Ma bien chère femme,

Après avoir tenu conseil, nous avons décidé que le temps nous manquait pour faire de plus longues excursions dans la direction du sud. Nous ne verrons, cette fois-ci du moins, ni Milet, ni Halicarnasse, nous ne descendrons point dans le cratère de Nisyros et nous ne monterons point les grès de la rue des Chevaliers.

Ce qui nous reste à faire à Smyrne et dans les environs suffit amplement à nous mener jusqu'au 25 et cinq jours ne sont pas trop pour me rendre de Smyrne à Clarens. Le plus court chemin est celui qui passe par le Pirée, c'est-à-dire par Athènes, mais, comme je ne veux pas voir cette ville sans toi, je ne débarquerai point et je prendrai immédiatement le bateau de Corinthe pour franchir l'isthme et gagner Brindisi par Corfou. Telle est du moins mon intention.

Nous revenons de notre plus longue excursion dans l'intérieur et nous revenons enchantés. La fontaine pétrifiante de Hiérapolis m'apparaissait bien en ima-

gination comme une merveille de la nature, mais je n'aurais pu m'imaginer des falaises de constructions blanches comme la neige et de dimensions comparables à celles d'un glacier des Alpes. Si la fontaine de Hiéropolis jaillissait en Suisse, cinquante hôtels se la disputeraient, trente Divonne s'élèveraient à l'entour. Ici le hameau le plus voisin se compose de trois cabanes et les habitants qui s'y trouvent sont tellement en dehors de tous les usages de la civilisation, même turque, que les femmes ne s'y voilent même pas. Du reste, que de prévenances, de bonne grâce, d'hospitalité et de politesses vraies ! Tous ces Turcs de la campagne nous ont gagné le cœur.

Hier, nous avons terminé notre voyage de retour vers la mer par un désastre. La pluie s'est écroulée sur nous, et quand nous sommes entrés à Scala Nova, nous étions mouillés comme ne le sont pas des rats d'eau. Heureusement nous avons fait porter un brasero dans la chambre du Khan où nous étions descendus. Nous nous sommes chauffés et frottés et bientôt notre réduit s'est transformé en étuve par la vapeur de nos vêtements. Puis une députation de notables est venue nous chercher. L'un m'a prêté des souliers, l'autre m'a fait trouver un chemisier pour m'acheter une chemise et, secs de nouveau, nous sommes partis en triomphe pour aller jouir de l'hospitalité que nous préparait la charmante famille de M. Alexakis. Tu comprends que toute trace de rhume ou de fièvre a disparu. Je me suis retrempé dans une bonne et saine fatigue. Embrassades. Je dois avoir certainement des lettres à Smyrne.

ELISÉE.

P. S. La lettre de Pierre Martin, détenu à Clairvaux, contient un avis imprimé qui avertit les correspondants de la nature des envois qu'ils peuvent faire : « Menus objets de corps comme gilets de flanelle, tricots et chaussettes. » La saison est bien avancée, mais mon pauvre ami pourrait avoir besoin de ces choses. Envoie-lui en, je te prie, en mon nom.

A Mme Elisée Reclus.

Smyrne, 21 avril 1883.

Ma bien chère femme,

Reçu aujourd'hui tes lettres 4, 5, 6. Tout est en règle. Ta correspondance m'est arrivée sans le moindre accroche. J'en suis fort heureux.

Dans la dernière lettre, tu me félicites de mon exactitude à t'écrire fréquemment. Tu as dû regretter depuis de m'avoir fait ce compliment, car j'ai bien cessé de le mériter. Mais il était inutile d'écrire des lettres qui ne seraient pas parties ou qui te seraient arrivées dans un ou deux mois. A Smyrne déjà, comme à Constantinople, le service de la poste est assez bizarre et compliqué. On ne sait à quelle poste s'adresser : à la poste française, austro-hongroise, italienne, khédiviale, internationale ? Les lettres s'égarer dans tous les coins. Attila n'a encore reçu de sa mère qu'une seule lettre, écrite le lendemain de son départ. Mais dans les villes de l'intérieur, où nous avons passé les dernières semaines, l'administration ne répond plus de rien, sous prétexte qu'il y a des brigands, excellente

raison pour justifier toutes les incuries. Il n'y a qu'un moyen sûr d'expédier les correspondances, les confier à un messager et payer les frais du voyage.

Sans pouvoir le fixer encore d'une manière définitive, je crois que le jour de mon départ sera mercredi prochain. Ce soir-là, m'a-t-on dit, part un navire pour Athènes. Le consul grec de Samos, qui n'a pu faire bon ménage avec le prince de l'île, est rappelé à Athènes et tient absolument, me dit-il, à faire le voyage avec moi. A en juger par ses démonstrations que je crois sincères, je pourrais d'avance me considérer comme étant de sa famille. Tu es formellement invitée à te rendre à Athènes. La maison Philemon est à toi, et, quand tu viendras, on te fera dîner sous les colonnes du Parthénon. Du reste, je maintiens mon projet de ne pas même débarquer au Pirée. Je ne veux point commettre la trahison d'aller visiter Athènes sans toi.

Ta mère s'informe gentiment de ma santé et de mon genre de nourriture. Cela dépend de l'endroit où je me trouve. Ici nous avons à l'hôtel la plus somptueuse liste de plats et je mange à ma faim. Mais il nous est arrivé aussi d'avoir la sobriété des Grecs. A notre départ pour des courses dans l'intérieur ou bien pour des expéditions maritimes en barque, nous prenions avec nous du pain — d'ailleurs assez mauvais — des amandes sèches et du fromage. Cela nous suffisait. Quelquefois, nous nous contentions d'amandes sèches, ne songeant pas à prendre autre chose. Et cependant, à ce régime, le rhume et la fièvre du commencement se sont guéris, et nous avons pu passer les deux dernières nuits à naviguer dans les golfes d'Ionie, sans que pour cela nous ayons senti les atteintes de la fatigue.

Nous avons passé la dernière nuit à tirer des bordées en vue de Smyrne : il nous a fallu quinze heures pour atteindre la ville alors qu'un bateau à vapeur ordinaire peut faire le trajet en deux heures. Cependant je ne te cacherais pas que j'ai la figure un peu rouge, ardente comme si j'avais la pratique des liqueurs fortes. Dis à Metchnikov que j'ai donné seulement un bon à tirer du volume IX, la feuille 1. Tous ses-extraits de Javorskoz sont donc les bienvenus. (1).

Bien affectueusement,

ÉLISÉE.

(1) *L'Asie Antérieure*, IX^e volume de la *Géographie Universelle*.

A Nadar.

Mon bien cher ami Nadar.

Clarens, 18 mai 1883.

J'avais trouvé, à mon retour de Smyrne, ton bon livre *Le Monde où l'on patauge*, et j'attendais de l'avoir complètement lu pour t'en remercier. Mais, bien qu'à moitié chemin seulement du charmant voyage, je puis te dire combien je suis heureux de cheminer en ta compagnie. Pendant que tout ce monde patauge à la recherche de croix et de places, il me semble que je marche avec toi sur le terrain solide : le sol est caillouteux, la route est pérable, mais on y marche.

Je remercie cordialement ton ami de l'avis qu'il me fait parvenir, mais je sais qu'il se trompe. D'abord, l'individu dont il est question n'a jamais poussé ni moi ni mes amis à une action quelconque. Bien au contraire ! Il n'a jamais pris part à nos discussions et s'est toujours tenu prudemment à l'écart, fuyant mes amis révolutionnaires. Le monde dans lequel il vit n'a aucun rapport avec le nôtre. Sur des questions d'importance, je n'ai jamais eu avec lui que des conversations d'ordre

général dans lesquelles je n'avais à compromettre qui que ce soit, pas même mon propre individu.

Il est vrai que j'ai souvent trouvé de l'indiscrétion dans les procédés de ce personnage, mais cette indiscrétion n'était jamais relative aux intérêts politiques ou sociaux, elle ne touchait qu'à des situations privées. Je n'en ai pas moins gardé depuis des années la plus stricte réserve : je me tiens sur la défensive armée ; mais de là à crier : « Tu es un mouchard », il y a loin.

Mais pourquoi ne pas rompre ? Parce que, tous et tous, nous sommes solidaires par des tiers. Derrière l'homme se trouvent femme, enfants, amis. Rompre avec l'un, c'est rompre avec tous. Avoir raison contre un, c'est avoir tort avec plusieurs. Je préfère accueillir l'homme quand il se présente, tenant compte de ses qualités, qui sont réelles, me taisant sur ses défauts, que je connais aussi, mais que je n'ai pas le droit de lui signaler quand il est mon hôte. A moi d'être prudent, de ne donner aucune prise sur moi et de faire respecter ma personne et mes amis.

Encore une fois, mon cher ami, merci.

Ton vieil ami,

ÉLISÉE.

A M. de Gérando.

Clarens, 24 juin 1883.

Mon ami,

J'ai reçu depuis plusieurs jours le livre de Gobineau. Je le garderai assez longtemps en ayant besoin pour mon travail, puis je vous le rendrai en bon souvenir de notre voyage.

Comme vous, je m'occupe de la question sociale et, depuis notre séparation, je n'ai pu trouver d'objections, de la part des hommes ou des événements, qui m'aient fait changer d'avis. Bien au contraire. Je ne crois pas comme vous que la Révolution se fasse par en haut, principalement par l'intervention des hommes de sacrifice et de bonne volonté. La révolution se fera surtout par en bas, par les hommes dont la gravitation naturelle est vers un état nouveau. Si le mot d'intérêt n'était pas ordinairement pris en mauvaise part, je dirais que la Révolution se fera par ceux qui ont intérêt à la faire, mais je préfère dire qu'elle se fera par accommodation naturelle des hommes à leur milieu normal. Est-ce à

dire que nous ne comptons pas aussi sur l'appui de tous les gens de cœur qui, luttant contre leurs propres intérêts personnels, servent la cause de la multitude? Non, certes. Je n'oublie pas que presque tous les hommes qui ont donné un nom par leurs écrits aux groupes de revendication étaient personnellement intéressés au maintien des privilèges. Mais s'ils ont formulé les idées, grâce à leur instruction supérieure, ce n'est pas à eux qu'est revenue la joie de transformer les idées et les passions en faits. Toujours, la Révolution s'est faite en bas. Chez ceux d'en haut, les idées et les affinités personnelles sont en lutte, chez ceux d'en bas, elles sont d'accord : de là, chez eux une immense supériorité de force.

Quant à la propagande, je la crois bonne, comme vous, non seulement chez les gens d'en haut, mais aussi chez ceux d'en bas. Il faut parler à tous en faisant vibrer en chacun la corde dont le son est le plus dur. Certes, si notre doctrine était, comme vous le dites, une doctrine secrète, elle serait mort-née. Mais est-il exact que nous nous cachions pour dire ce que nous pensons? Que les hommes de talent soient rares parmi nous, c'est possible, mais que nous ayons manqué de sincérité et de franchise dans l'exposition de nos idées, oh non ! Même devant les tribunaux, au risque d'aggraver leur peine, nos amis ont parlé hautement. Ils parleront encore et leur voix grandira. A vous de discerner les paroles de vérité dans l'immense tumulte des voix humaines.

Quant au rôle actif des révolutionnaires, il me semble injuste de leur reprocher l'œuvre de destruction commencée avant le jour de la réédification. Sans doute, chacun de nous a son plan et, somme toute, ces divers plans concordent assez bien, mais la vie ne s'impose pas. En abattant un arbre vieilli qui encombre le sol, nous

nous bornons à planter celui qui le remplacera, mais il ne jaillira pas tout poussé du sol.

A notre rencontre sur les bords du Nil la suite de la conversation. Je vous enverrai suivant votre demande les débats du procès de Lyon, du moins ce que j'en trouverai.

Bien cordialement à vous et à votre mère,

ELISÉE RECLUS.

A Nadar.

Paris, boulevard Port-Royal, juillet 1883.

Mon cher ami,

Es-tu à Paris pour que j'aie t'annoncer la naissance de mon petit-fils, Louis Cuisinier, et te dire que la vie est bonne, parce que c'est la lutte.

Je vais r parti incessamment, mais il me paraît doux de te voir avant de rentrer dans mon trou d'Helvétie.

Ton ami,

ELISÉE RECLUS.

A Pierre Kropotkin, à Clairvaux.

Clarens, 24 janvier 1884.

Mon bon et cher ami,

J'ai reçu votre article sur les glaciers, que je lirai avec un triple intérêt, parce qu'il me vient du savant, du prisonnier et de l'ami. Vous parlez dans cet article d'un sujet sur lequel la *Revue* publiera prochainement une étude : j'ai cru comprendre qu'elle sera de vous et je m'en réjouis.

Le vilain temps a commencé chez nous, et je me demande ce qu'il est chez vous, maintenant que Sophie vous a quitté, laissant derrière elle le froid et le vide. Cependant, je me réjouis à la pensée qu'elle est à Paris, c'est une preuve que vous vous sentez assez fort pour rester seul, car si elle vous savait malade, elle ne manquerait pas d'abandonner ses travaux et elle aurait bien raison.

Mais c'est la résolution prise par notre ami Martin (1)

(1) Martin (Pierre), né le 15 août 1856, tisseur en drap à Vienne, Isère, condamné en même temps que Kropotkin, en 1883, à 4 ans de prison, 10 ans de surveillance, 10 ans de privation des

qui me consterne. J'en suis épouvanté et n'ose le lui dire, car la vie en cellule me semble devoir être un grand supplice. Je n'en ai tâté que quatre jours, mais ces jours furent des siècles, quoique je les aie passés dans la compagnie du grand Spinoza. Faites bien à notre ami mes tendres amitiés.

Toutes les observations que vous avez faites à ma feuille 1 du volume V m'ont paru justes et je me suis empressé d'y faire droit. Ne pourriez-vous, avant de terminer la correction de la Finlande, m'envoyer les feuilles du Danemark et de la Péninsule Scandinave dans l'ordre des feuilles? Quand vous n'aurez pas de documents à consulter, le travail sera d'autant plus rapide. Vous le complèterez d'après mes revues et journaux, mais il est urgent d'alimenter les presses.

Je vous embrasse bien tendrement,

ÉLISÉE RECLUS.

droits civiques. 1000 fr. d'amende pour affiliation à la Société Internationale des Travailleurs, fit une partie de sa peine à Clairvaux. Un des principaux auteurs de la manifestation du 1^{er} mai 1890, à Vienne, il fut de nouveau condamné à 5 ans de prison, 10 ans d'interdiction de séjour et 200 francs d'amende. Elisée parlait de cet homme, qui a passé en prison une grande partie de sa vie, comme de l'être le plus débonnaire, le plus patient, un des meilleurs qu'il connût.

A Richard Heath.

Clarens, 6 février 1884.

Mon cher ami,

Comme vous, je crois que mon article (1) est incomplet à beaucoup d'égards, et qu'il ne se préoccupe pas assez des difficultés pratiques dans l'avenir. C'est là une question que je tâcherai de traiter plus tard si mon premier article éveille assez l'attention pour qu'il soit nécessaire d'y donner suite.

Mais, pour vous, la question serait plus grave. Vous me demandez s'il est même permis d'espérer qu'une aussi grande révolution puisse se faire. Quant à moi, j'ai confiance qu'elle se fera, parce que nous progressons et que tout progrès doit en définitive se faire dans le sens indiqué. La pente même du sol, la gravitation nous entraînent dans ce sens. Mais quand même, il n'y aurait pas d'espoir, quand même nous serions deux ou seule-

(1) *L'Anarchie par un anarchiste*, article destiné à *Contemporary Review* et dont Elisée avait envoyé le projet à M. Heath.

ment un seul, le devoir personnel de celui qui voit les choses comme je les vois n'en est pas moins de vivre aussi conformément que possible à son idéal, « sans maître et sans esclave », ne cherchant autour de lui que des égaux.

Certainement, je repousse toute idée de formules, de traditions convenues, de pratiques respectées parce qu'elles sont héréditaires. Oui, j'évite les églises, aussi bien que les assemblées parlementaires ; je m'éloigne avec dégoût de pierres, de bancs auxquels l'habitude a donné je ne sais quelle sainteté fétiche. Mais la prédication, mais la parole vivante, mais le sentiment profond ne sont pas dans les églises, enfermés comme de mystérieux esprits. Ils sont partout où est le cœur de l'homme, dans cette lettre, dans l'air qui passe. Et si nous voulons que toutes nos paroles, tous nos actes soient la sincérité même, il faut veiller avec soin à les dégager de toute convention : pas plus d'églises, pas plus de réunions à heure fixe que de livres sacrés ou de prêtres dépositaires de notre salut.

Je ne puis vous indiquer de livre sérieux sur l'état des paysans en Suisse. Je n'en connais pas ; ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'y a point de « material progress ». Tout ce que j'entends dire et ce que je vois me prouve qu'au point de vue matériel, le grand nombre est ici dans une situation très pénible. Les faillites se multiplient aussi bien chez les paysans que chez les petits industriels : l'émigration prend de grandes proportions ; l'ivrognerie, causée par les ennuis d'une vie sans idéal, devient un vice national, des populations entières s'atrophient physiquement. En 1880, sur 639.000 électeurs, il y avait 94.000 Suisses majeurs privés de leurs droits politiques, — plus d'un septième — presque tous comme

faillis. Et cependant, les fils majeurs des faillis ont leurs droits. Que de misères représentent ces chiffres !

Je vous serre bien cordialement la main et vous prie de me rappeler au souvenir de tous les vôtres.

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil, à Vascœuil.

Clarens, 16 mars 1884.

Ma bien chère sœur,

..... Rien de nouveau dans notre libre Helvétie, si ce n'est que la police allemande y règne en maîtresse et qu'on y rencontre des mouchards à chaque pas (1). Mais la nature, ignorant Bismark dont elle fera de la poussière sans même apprendre son nom, n'en est pas moins radieuse, et quand vous viendrez nous voir, elle se fera pour vous bien plus belle encore.

Embrassades d'ELISÉE.

(1) A la suite d'attentats, dénommés anarchistes, en Prusse et en Autriche, les militants de ces deux pays, réfugiés en Suisse, furent arrêtés et expulsés en grand nombre. Les anarchistes français furent aussi inquiétés et *le Révolte*, qui s'imprimait à Genève, dut même, avons-nous dit, être transféré à Paris.

517.

A Richard Heath.

Clarens, 6 juin 1884.

Mon bien cher ami,

En revenant de mon voyage autour de la Méditerranée, je trouve votre bonne lettre du 26 mai. Merci de vos paroles affectueuses.

Vous me dites que mon « poème (1) » n'est pas réalisable, c'est un rêve. A ceci, je commence par vous répondre que, s'il en était ainsi, il y aurait encore lieu de préférer ce beau rêve au vilain rêve, au cauchemar de la société actuelle, car cette société, vous le reconnaissez, n'a point d'état, d'organisation, de réalités avouables. Le nœud gordien n'est pas dénoué, vous le savez, il est brutalement tranché par l'épée. Les difficultés du fonctionnement sont résolues par le meurtre, la prison, la mort de misère ou même de faim, la guerre, les faillites, la vente à faux poids, l'adultération des denrées, le jeu de la bourse.

Mais, de ce que la société actuelle est impossible et peut être qualifiée de *constant and perpetual failure* (2), aussi bien dans son ensemble que dans ses groupes na-

(1) Il s'agit encore de l'article d'Elisée, publié en mai 1884 par *Contemporary Review* sous le titre *Anarchy by an Anarchist* (*Anarchie par un anarchiste*).

(2) Faillite continue, perpétuelle.

tionaux ou familiaux, cela ne prouve pas, je l'avoue, que notre rêve d'équité soit réalisable. Cela est vrai, Aussi, je réponds simplement : ou bien nous pouvons réaliser ce rêve pour la société tout entière ; dans ce cas, travaillons avec énergie. Ou bien nous ne pouvons le réaliser que pour un petit nombre ; dans ce cas, travaillons encore. Pourquoi ne pas faire fleurir une petite oasis de paix, de respect mutuel, d'égalité au milieu de l'immense désert ?

Mais j'espère bien, mon cher ami, que j'aurai, avant de mourir, le temps de démontrer historiquement que nos idées anarchiques ne sont pas un simple rêve. Je travaille à ces études, et d'autres y travaillent aussi avec plus de succès que moi. Si nous réussissons à publier les *Lettres sur l'Anarchie* de notre ami Kropotkin à M. de Laveleye, je pense que vous les lirez avec plaisir et qu'elles aideront à modifier vos idées.

Parmi ces idées, il en est une qui me paraît fausse, non d'une manière générale, mais dans l'acceptation que vous lui donnez. Non, il n'est pas vrai que la nature humaine soit toujours la même, que *The world is such as it ever has been* (1). Au contraire, l'individu change suivant son milieu. Sous l'oppression, je le vois rusé et menteur, lâche, vicieux ; dans la liberté, je le vois fier, généreux, véridique, magnanime. Dans le voyage que je viens de faire, de même que dans mes études de livre en livre, j'ai toujours vu qu'une saine atmosphère extérieure fait la santé, qu'un air empoisonné donne la maladie. Et, si vous vous étudiez vous-même, ne voyez-vous pas que, même chez les plus forts, le système compensateur de la volonté n'agit pas toujours avec pré-

(1) Le monde reste ce qu'il a toujours été.

cision, indépendamment des alternances du milieu.

Je n'insiste pas, car nous aurons l'occasion de nous entretenir encore de ces questions si nous n'avons pas le bonheur de tomber d'accord.

J'ai reçu le numéro du *Spectator* qui parle de mon article. Il me semble qu'il n'est pas tout à fait équitable envers moi et qu'il me fait dire des choses que je n'ai pas dites.

Puis-je vous demander de me rendre un service? Celui d'envoyer un exemplaire de la *Contemporary Review* contenant mon article aux personnes dont les noms et adresses suivent. Je désire leur exposer ma pensée. (Suivent ces noms et adresses).

Je vous envoie par le courrier d'aujourd'hui un mandat-poste pour acquitter cette petite dépense ; s'il reste quelque chose de cette somme, veuillez l'utiliser pour une œuvre quelconque qui aurait notre approbation commune.

Si vous croyez que mon article puisse être republié et vendu ou donné, je serai enchanté que la chose se fasse ; mais, de ma retraite, je ne puis m'occuper personnellement de cette affaire (1).

Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de ces demoiselles et de répondre à mon énergique serrement de main.

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Cet article ne fut réimprimé qu'en 1894 (*An Anarchist on Anarchy*), London, *Liberty Press* (quatre éditions jusqu'en 1897).

A Pierre Kropotkin, Clairvaux.

Clarens, 20 juin 1884.

Mon bien cher ami,

Je viens de recevoir le paquet de *Nature* que vous m'envoyez, ainsi que diverses coupillures prises dans des journaux anglais. Merci.

Evidemment, j'ai eu tort de me servir du mot « malade » en parlant d'une vulgaire bronchite, compliquée d'un peu de fatigue. Le bon air, la tranquillité, le travail régulier m'ont complètement remis et j'ai repris le train-train de la besogne accoutumée comme avant mon départ. Mais c'est vous, mon cher ami, ainsi que nous l'apprend une lettre de Sophie, qui souffrez encore de vos gencives et qui auriez besoin du bon air salin au bord de quelque crique méridionale. Oh ! combien il me tarde de vous savoir libre de vos mouvements, cheminant sur une plage au grand soleil !

Vous aviez commencé une longue lettre pour moi au moment où je suis parti pour mon voyage d'Afrique. Je vous en prie, mon cher ami, envoyez-la moi, surtout

si elle est longue. Traitant des questions importantes, elle me donnera certainement à réfléchir et à étudier ; il sera donc utile que je puisse la ruminer longtemps avant de vous répondre. J'ai dans ce moment une lettre de ce genre que m'a écrite un ami d'Angleterre, et je ne sais quand je pourrai lui répondre, mais la pensée de ce que j'ai à lui dire ne me quitte pas : un bourdonnement continué emplit mon cerveau.

Je vous quitte, mon cher ami, en vous serrant fortement la main.

Votre ami,

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Sans date, 1884.

Mon cher ami,

Je commence ma lettre de réponse, ne sachant quand je la finirai, mais, du moins pendant plusieurs jours, ma pensée restera-t-elle toujours dirigée vers vous.

Comme vous, j'ai lu les articles de Herbert Spencer avec beaucoup d'intérêt, mais comme vous j'ai été choqué de beaucoup de paroles et d'appréciations qui me semblent peu humaines. Quand on aime réellement les hommes, l'amour est témoigné par des paroles affectueuses et tendres. Il ne faut pas qu'on puisse s'y tromper. Qu'il y ait des lois inévitables auxquelles nous obéissons tous comme l'onde obéit au vent, cela ne saurait se nier ; que de la naissance même surgisse la mort, cela n'a rien de terrible, pourvu que la mort arrive à son heure. Quand on parle de ces lois souveraines, il serait ridicule de faire du sentiment, mais quand on discourt avec des hommes en recherchant ce qui pourra les rendre heureux, il faut du moins que la cordialité se retrouve dans le langage. Mais ceci est une question de détail. Le

langage de Spencer pourrait être dur comme l'acier et, en même temps, ses idées pourraient être d'une clarté parfaite. Dans tous les cas, il est nécessaire de les étudier avec scrupule. Il n'est pas un de ses ouvrages qui ne fasse penser, même quand il repose sur des idées fausses.

D'une manière générale, il me semble que son dernier article, *the Sins of Legislators* (1) est excellent et, pour ma part, je n'ai pas dit autre chose, quoique sous une forme très différente ; mais l'article précédent *The Coming Slavery* (2) me paraît être rempli d'erreurs reposant sur de fausses définitions et sur l'ignorance des choses qu'il critique. Pour lui, « tout Socialisme est esclavage ». Il oublie que lui-même est un socialiste, puisque l'état social lui paraît devoir être modifié, et qu'il donne des conseils en conséquence. Le mot « Socialisme » dans sa signification historique s'applique évidemment à tous les systèmes, de quelque nature qu'ils soient, qui ont pour but d'assurer à tous les hommes le pain du corps et le pain de l'esprit. Or, si, parmi ces systèmes, il en est certainement plusieurs qui sont de purs à priori, imaginés par des songe-creux qui n'ont pas étudié l'homme et n'ont pas observé le fonctionnement des lois naturelles, il en est d'autres aussi qui reposent sur l'observation et l'expérience et qui renferment une petite ou une grande dose de vérité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le « laissez-faire » qui donnera le bonheur à l'humanité. M. Spencer a beau croire à la vertu de ce principe, qui n'est pas un principe, lui-même est infidèle à son programme, puisqu'il fait des livres dont le résultat est d'influer sur la marche des

(1) *Les crimes des législateurs.*

(2) *L'esclavage prochain.*

choses. Il prêche, il cherche des adhérents et des propagateurs, et je ne saurais l'en blâmer. Non, il ne suffit pas de laisser passer le courant, il faut s'y associer de son mieux, collaborer à la grande œuvre.

Mais, dira-t-on, si vous ne laissez pas un libre-cours aux événements, si vous tâchez d'intervenir par votre volonté infinitésimale dans l'immense labeur des choses, c'est donc par la violence que vous avez la prétention d'intervenir. Eh bien ! non. Dans la concurrence vitale entre les espèces qui se disputent la place sur la terre, je vois deux modes de lutte bien distincts, celui de la violence personnelle, celui de la défense collective. Dans mon jardin, j'en ai vu encore un exemple aujourd'hui. Un chat se glisse furtivement dans les herbes et saute sur un petit oiseau qu'il saisit dans sa gueule. Aussitôt, le père, la mère de l'oisillon se précipitent sur le chat, les ailes étendues. Ce n'étaient que des merles et le chat eût pu les croquer tous les deux ; mais ces animaux dont l'amour était plus violent que la faim lui firent peur. Il lâcha l'oisillon et décampa sournoisement. Par la solidarité, les deux oiseaux avaient vaincu la bête fauve.

C'est là ce que nous voulons faire. A toutes les violences personnelles, nous voulons opposer la volonté cohérente de tous ceux qu'on pourrait opprimer. Mon idéal est cet arbre de la Cafrerie, où se sont nichés des milliers d'oiseaux, les « républicains », heureux et conscients de leur force, regardant sans frayeur le vautour qui plane dans l'air au-dessus de leur cité. Nous n'avons pas besoin de maître : ce n'est pas une volonté extérieure à la nôtre qui nous fait rester dans la même communauté, c'est la conscience de notre solidarité avec tous. Nous sommes utiles à nos frères et nos frères nous

sont utiles. Chacun de nous est libre, et la cité tout entière n'est libre que par nous.

Cette solidarité, nous voulons l'étendre à tous les hommes, sachant d'une manière positive, grâce à la géographie et à la statistique, que les ressources de la Terre sont amplement suffisantes pour que tous aient à manger. Cette loi prétendue d'après laquelle les hommes doivent s'entremanger, n'est pas justifiée par l'observation. C'est au nom de la science que nous pouvons dire au savant Malthus qu'il s'est trompé. Notre travail de tous les jours multiplie les pains et tous seront rassasiés.

Mais, m'avez-vous dit : « Excluez-vous les animaux ? » Certes, la question a sa gravité. Si nous devions réaliser le bonheur de tous ceux qui portent figure humaine et destiner à la mort tous nos semblables qui portent museau et qui ne diffèrent de nous que par un angle facial moins ouvert, nous n'aurions certainement pas réalisé notre idéal. Pour ma part, j'embrasse aussi les animaux dans mon affection de solidarité socialiste. Mais je me dis aussi : Toute chose se fait par degrés et les premiers devoirs commencent autour de nous ! Réalisons la justice dans le cercle le plus vaste qu'il nous sera possible de le faire : dans le cercle civilisé d'abord, puis dans le cercle humain. Toute réalisation d'un idéal partiel nous rendra plus sensibles, plus délicats pour la réalisation future d'un idéal plus grand. Tout ce que nous accomplirons pour le prochain rapprochera de nous ceux qui, maintenant, sont éloignés. Ma ferme confiance est que notre société harmonique doit embrasser non seulement les hommes mais aussi tous les êtres ayant conscience de leur vie. Où est la limite ? Je l'ignore, seulement, je sais qu'elle est au-delà des animaux que tuent nos chaussures et qu'égorgent nos bouchers. Je ne comprends pas

le meurtre d'un animal ou d'un homme, je ne fais une différence que lorsqu'il s'agit de défense personnelle ou sociale. J'absous le voyageur qui défend ses compagnons en abattant un tigre. J'absous aussi le combattant qui, dans la société humaine, accomplit un acte correspondant.

Je m'exprime brièvement, mais vous ne m'accuserez pas, j'espère, de faire l'apothéose de la force pure, de me ranger parmi les *muscular christians* (chrétiens exerçant leurs muscles). Non, ce que je veux, c'est la solidarité des faibles, devenus assez forts par leur union pour pouvoir mépriser la force des forts et ne leur laisser d'autre alternative que d'entrer, eux aussi, dans la grande confédération des égaux.

Mais pour faire appel à un Juge Eternel, ainsi que vous m'y conviez, pour montrer l'exemple du « Fils de l'homme » ou du Bouddha, il faudrait y croire, et si j'y croyais personnellement, il faudrait que la société y crût. Elle n'y croit plus, ce n'est aujourd'hui qu'une tradition, une routine sans force, un dogme momifié. Que des hommes bons et grands aient retiré de la religion et de ses dogmes tout ce qu'il y a d'humain, de tendre, de généreux, d'idéal, cela est vrai, mais cette sublimation même nous permet de laisser de côté les faits sans valeur historique qui, pour la majorité des fidèles, constituent la religion. Dans Jésus-Christ, vous voyez l'humanité collective, le dévouement d'un pour tous, la joie sans fin, sans mesure, éternelle, que donne l'amour, mais les récits des Evangiles n'ont plus de valeur pour nous. Pourquoi mêler à ces grandes vérités qui font notre joie des historiettes contradictoires et mal écrites, au nom desquelles tant de persécuteurs ont maudit, roué ou brûlé

tant d'hommes fervents qui aimaient la justice ?

Vous me demandez aussi : comment créer cette douce oasis de paix et d'harmonie entre hommes qui se sentent égaux et qui travaillent de concert à l'avènement de la justice ? C'est en nous aimant, en nous appuyant les uns sur les autres par la propagande et l'encouragement. Nous sommes éloignés, mais une lettre, un mot, la conscience que l'on pense et l'on sent d'accord nous font du bien et nous fortifient à travers l'espace. La pensée que j'ai des amis en Italie, en Hongrie, en Angleterre, en France, en Afrique, me rend heureux : sans eux, je serais une chose ; avec eux, je suis un homme.

Bien cordialement,

ELISÉE RECLUS.

Remerciez bien ces demoiselles de l'article qu'elles ont bien voulu copier pour moi. Je vous en dirai mon avis à une autre occasion. Maintenant, ma lettre est déjà bien longue et je crains que certains passages en soient indéchiffrables.

A Pierre Kropotkin, Clairvaux.

Clarens, 30 juin 1884.

Mon bien cher ami,

Ces alternatives dans votre santé me désolent. Evidemment, votre organisme ne réagit pas assez contre les causes d'affaiblissement, et vous auriez besoin d'être aidé par le climat dans le travail définitif de guérison. Vous me demandez des renseignements sur Eysses (1). D'une manière générale, je puis vous dire que le climat du Lot et Garonne est un des meilleurs de la France, mais cela ne dit rien, car il faut à chaque individu son climat particulier et, n'étant nullement médecin, je ne sais pas si les conditions sont bien celles qui vous conviendraient. D'ailleurs, je crois qu'à d'autres égards vous manqueriez de certaines ressources dues à la proximité de Paris. Car, en comparaison d'Eysses, Clairvaux est rapproché de la capitale. Bordeaux, Toulouse, Agen ne vous offriraient point de livres pour vos études particulières. J'ai bien une sœur qui demeure à une centaine de

(1) Eysses, autre prison centrale que Kropotkin pensait pouvoir peut-être mieux lui convenir.

kilomètres, mais les communications ne sont pas faciles dans cette direction, et, d'ailleurs, recevrait-elle l'autorisation de vous voir et de vous servir d'intermédiaire pour l'expédition des livres? Je n'ose vous donner de conseils. Peut-être, voudrez-vous jeter les yeux sur une petite géographie du Lot-et-Garonne? Après usage, ayez la bonté de me la renvoyer.

En regardant autour de moi, je m'aperçois que je n'ai pas de nouvelles à vous donner. Tout suit le train-train ordinaire. Les amis russes et français du pays sont en bonne santé : toute une colonie niçoise avec les Jacobi et les Ostroga s'est établie pour l'été aux Plans de Frénières. Mme Caffiero (1) va demeurer chez Léon (2); une de mes filles (3) est installée en Belgique où son mari construit une usine ; l'autre fille (4) est à Paris, attendant son deuxième enfant. Quant à nous, nous restons à Clarens ; la maladie de ma belle-mère (5) nous empêche d'aller à la montagne, mais une de mes sœurs ira en nombreuse compagnie.

Voilà pour les petites nouvelles, mais nous avons le cœur préoccupé de grandes choses. Que je serais heureux de vous savoir libre, vous et tant d'autres ! Que je serais heureux de ne pas entendre autour de moi le gémissement sans fin de ceux qui souffrent !

Votre ami,

ELISÉE RECLUS.

(1) Mme Caffiero, veuve d'un ami d'Elisée, ardent révolutionnaire italien.

(2) Léon Metohnikov, ami et secrétaire d'Elisée.

(3) Mme Cuisinier.

(4) Mme Régnier.

(5) Mme Gonini, mère de Mme Ermance.

A Richard Heath.

Lavey-les-Bains, 28 juillet 1884.

Mon excellent ami,

Que votre idéal, celui de la bienveillance universelle, de la justice pour tous et de la paix, ait été de tout temps celui des hommes de bonne volonté, je me garde bien de le nier, et je serais malheureux qu'il en fût autrement. Que de devanciers nous avons eus, que de paroles émues et profondes ont été prononcées avant nous et prolongent leurs échos d'âge en âge ! Que de vérités une fois proclamées l'ont été pour toujours, de sorte qu'il nous reste seulement à les répéter et les répéter sans cesse !

Mais c'est précisément parce que notre héritage de vérités est si précieux qu'il importe de le séparer jalousement de toutes les erreurs qu'on y mélange. Voyez ce que les bouddhistes ont fait du Bouddha, ce que les chrétiens ont fait du Christ, à supposer que l'un et l'autre aient vécu, ce qui importe peu d'ailleurs, car l'un et l'autre ne sont pour nous que « des voix ». De leurs paroles, si essentiellement humaines, auxquelles se mêlaient par conséquent des erreurs et des faiblesses,

les prêtres ont fait des paroles divines, indiscutables, et les interprètent à leur gré, ils les ont utilisées pour imposer au troupeau des hommes leurs propres erreurs et leurs folies.

Toutefois, la trahison du Bouddha par les bouddhistes, du Christ par les chrétiens, ne nous empêche pas de reprendre les documents primitifs de leur histoire et je me garderai bien de négliger par exemple tout ce que je trouve d'humain et de vrai dans les Évangiles. Mais, dès qu'on me les apporte comme étant un ouvrage divin ou comme ayant je ne sais quelle « divinité », quelle « sainteté » particulière, je n'en veux plus. Attribuer quoi que ce soit d'infailible à une œuvre quelconque, « Évangiles » ou « Paroles d'un Croyant », ou « Chants de la Commune », je n'en veux plus, je proteste. C'est de là que nous viendra le poison. Il n'y a point de « livre » d'où s'épanche la vérité, on ne peut arriver à la connaître que par le travail extérieur, par le battement continu du sang dans les artères, de la pensée dans le cerveau.

Connaissez-vous les œuvres récentes du comte Tolstoï? C'est l'homme de votre cœur, je le pense, chacun de vos sentiments, chacune de vos paroles seront à l'unisson. Quant à moi, j'ai pour lui une profonde sympathie, mais je crois qu'il se trompe comme vous en séparant le « Fils de l'homme » des autres hommes pour le diviniser, et en donnant à l'histoire qui nous en a été laissée une valeur supérieure à celle des autres recueils de paroles humaines.

Je vous serre cordialement la main et vous prie de me rappeler au bon souvenir des vôtres.

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Ackermann.

Clarens, 20 janvier 1885.

Madame,

Enfin, mon ami vient de me donner votre adresse. Il me tardait de vous dire ma reconnaissance pour le précieux cadeau que vous m'avez fait.

Je suis heureux d'avoir vos œuvres. Je les lirai, je les relirai ; par ce petit volume si bien rempli qui me vient de votre main, il me semblera que vous me parlez vous-même. Votre voix récitant ces beaux vers, dont quelques-uns sont entrés dans ma substance même et font partie de mon être, aura pour moi une puissance qu'elle n'avait pas encore. Que de fois pourtant vous avez déjà fait passer en moi ce long frisson de joie ou d'extase qui me secoue dans les moments sacrés où je me trouve en présence du grand et du beau ! Je vous remercie encore.

Toutefois, vous le savez sans doute, je suis un de ceux que, dans votre effroi du *Déluge* futur, vous voyez s'avancer « comme un gros flot de haine et de rage brutale ». Je crois que votre frayeur n'est pas digne de vous.

Ma reconnaissance et mon respect pour votre personne me permettent peut-être de vous dire que, le jour où vous avez écrit ces vers, vous avez eu tort de trembler. Vous qui ne craignez ni la chute du Ciel ni le bris de la Terre, pourquoi redoutez-vous cet appel tempétueux à la justice que poussent tous les opprimés, ce cri, mêlé de colères, de sanglots et de râles, qui sort de la poitrine de tous les infortunés demandent le bonheur ? Nous, les insurgés qui vous faisons peur, nous sommes les combattants de l'idéal. Que cherchons-nous ? Pourquoi, dans notre lutte incessante, acceptons-nous d'avance la prison, l'exil, la mort et la malédiction des poètes, si ce n'est pour que tous un jour soient libres, égaux dans la grande patrie, jouissant de la vie dans toute sa plénitude, ravis de beaux chants et de poésie sublime ! Dois-je vous rappeler ces vers allemands d'un de vos frères, vers qui, depuis quarante ans, font ma joie et ma force : « Devant l'esclave, quand il brise sa chaîne, devant l'homme libre, ne tremble pas ! » Ou bien ce distique de Hugo, que je recommande à tous ceux qui savent aimer : « Et sa mère disait en lui parlant tout bas : « Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause ! »

Si vous étiez des nôtres, si vous aidiez Samson à rompre ses liens, vous ne sauriez point ce qu'est la tristesse et vous n'appelleriez point la mort. Quant à nous, nous comprenons vos anathèmes, mais le combat même nous donne le bonheur et nous aimons la vie.

Votre dévoué de tout cœur,

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Clarens, 25 février 1885.

Mon cher ami,

Un voyage à Paris, une maladie — heureusement terminée — de ma fille Jeannie, la mort de ma belle-mère, ont retardé mon travail et empêché de vous répondre.

Et puis, mon cher ami, j'éprouve une certaine fatigue anticipée à vous écrire sur des sujets que je sais d'avance ne pouvoir être élucidés par nos conversations écrites. Quand même nous serions toujours ensemble, quand même les entretiens entre vous et moi seraient incessants, nous ne pourrions nous entendre, car les points de départ sont différents. Vous admettez une volonté immanente du grand Inconnu, qui toujours nous dirige, tandis que je vois seulement des lois provenant de la nature même des choses. Quelle que soit notre sincérité dans la discussion, nous avons toujours l'un et l'autre des pensées et des sentiments de « derrière la tête » qui gouvernent nos organisations et nous empêchent à jamais d'être d'accord.

Notre devoir n'est-il pas de le reconnaître, mon cher

ami, et d'agir en conséquence? C'est-à-dire que, tout en nous aimant bien parce que nous sentons l'un dans l'autre l'amour de l'idéal et la volonté de bien faire, il faut cependant nous abstenir d'entretiens qui touchent aux profondeurs de notre être ; il faut nous résigner à cheminer en d'autres cieux, chacun décrivant une orbite différente dans l'immense infini.

Mais nous pouvons nous entretenir de questions secondaires que nous résoudrons différemment, en tâchant de les raccorder chacun de son mieux avec ses pensées maîtresses. Ainsi, la question du milieu me paraît être une de celles sur lesquelles l'accord pourrait se faire. Sans doute, nous voyons de grandes différences, et plus que des différences, de brusques oppositions entre deux individus d'une même famille, qui paraissent avoir eu l'un et l'autre une même éducation. Mais ces mêmes conditions ambiantes dont vous parlez sont de votre part une pure supposition. Entre deux frères élevés par les mêmes parents, connaissez-vous les différences essentielles qui proviennent de la conception, de la gestation, de l'allaitement, du contraste provenant de la différence d'âge relative des parents lors des initiations diverses dans le monde de la pensée et de la morale? Mais outre ces éléments de différences dans le milieu, il en est un autre d'importance capitale. La vie des individus est comme celle des nations, elle a des périodes de routine et des moments de crise. Tel mot dit à un moment psychologique de renouvellement a une puissance extraordinaire pour le bien ou pour le mal. Quel mot, quel exemple auront été donnés à deux frères passant l'un après l'autre dans la période critique? L'un, dans cet instant de renouveau, recevra le serrement de main d'un homme, dans lequel il aura com-

pris : « Vis pour la justice ! » L'autre aura été séduit par le passage d'un Lord guidant ses quatre chevaux, la poche pleine de billets de banque. C'est peut-être cette vue qui aura été décisive pour la carrière du jeune homme.

Mais sur ce point, nous pourrions dissenter à l'infini. Le fait est qu'un milieu égal en apparence à un autre milieu peut en différer absolument par les forces diverses qui viennent s'entrecroiser.

Comme vous, je donne les mêmes droits aux animaux qu'aux hommes, *and as the line must be drawn somewhere* (1), je tâche de la tracer le plus loin possible, sentant parfaitement que chien et chat sont mes frères.

Je vous embrasse de tout cœur et vous prie de me rappeler au bon souvenir des vôtres.

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Mais comme il faut tracer une limite quelque part.

A M. Henry Seymour, pour son journal (1).

1^{er} mars 1885.

D'un ami de l'autre côté du Détroit.

Ce m'est une joie d'écrire pour de bons journaux. Je suis un étranger, né sur ce Continent dont la mer vous sépare. Mon éducation m'a donné des préjugés autres, du moins par la forme, que ceux qui vous ont été inculqués par la vôtre. On m'a appris à vous haïr sous prétexte de patriotisme, de même que vos patriotes nationalistes vous ont appris à détester l'étranger. Pendant des siècles, le vent du Canal n'apporta que des cris de haine et de malédiction d'un rivage à l'autre. Mais, en dépit de tout ce que firent l'homme et la nature pour nous séparer, je sens intensément que nous sommes frères et m'adresse à vous en toute confiance, sachant

(1) *The Anarchist*. Ce journal, anarchiste-individualiste, eut quarante numéros, de mars 1885 au mois d'avril 1888. Les anarchistes-communistes qui y collaboraient s'en séparèrent, lors de l'arrivée de Kropotkin en Angleterre (1886), pour fonder le journal communiste-anarchiste *Freedom (La Liberté)*.

d'avance que mes paroles seront accueillies par des amis, par des camarades. Il n'y a plus entre nous de barrière : notre pays est plus vaste que ne l'ont voulu nos maîtres.

Les peuples n'ont plus que faire des limites qu'on leur avait tracées. A de nouvelles idées, il faut un nouvel état social correspondant. Celui que nous préparons ne comporte ni rois, ni seigneurs, ni maîtres, ni soldats, ni douaniers veillant aux frontières. Il n'admet que des hommes pleinement conscients de leur dignité personnelle et de leur égalité en droits. Nous ne reconnaissons plus ce que l'on appelle « patrie » et qui, dans son acception accoutumée, représente la solidarité des crimes de nos ancêtres contre d'autres pays, ainsi que des iniquités dont nos gouvernements respectifs se rendirent coupables. Pour fonder une société nouvelle, il faut d'abord désavouer toute œuvre de sang.

Pour juger de la valeur morale de nos différents pays comme nations conquérantes, il suffit de voir à l'œuvre les états Européens discutant entre eux le partage du monde. Ils nous rappellent les corbeaux assemblés autour d'un cadavre, chacun emportant son débris. C'est ce que l'on appelle dans le langage accoutumé : « Le triomphe de la Civilisation sur la Barbarie ». Le pillage et le massacre sont autant d'exploits valeureux qui ne peuvent manquer d'enorgueillir les concitoyens des voleurs et des meurtriers. On apprend que des milliers d'hommes ont été passés par l'épée, qu'on a brûlé des villages, que les pieds des chevaux ont foulé des poitrines humaines, ... et un ardent frémissement d'enthousiasme étreint le cœur de tous les « bien-pensants », tandis que le Clergé entonne des actions de grâce au Dieu des Armées.

Et pourtant, l'histoire n'est-elle pas là pour nous apprendre ce qu'ont coûté les annexions, les colonies, c'est-à-dire la prise de possession de territoires spoliés par la force des armes? Je ne parlerai pas de la France, j'écris dans un journal anglais dont les lecteurs connaissent peu ce qu'ont valu aux Français en fait de bonheur et d'acquisition morale les « Conquêtes et Victoires » de l'Empire français. La nation a durement payé pour tous ces crimes. De même, elle a payé pour ses triomphes en Algérie, lorsque de brillants officiers, habitués au massacre d'Arabes et de Kabyles, revenus à Paris pour exécuter d'autres « sauvages », balayaient les faubourgs de leur artillerie, ainsi qu'ils avaient balayé les pauvres bordj des Arabes. La France paiera de même pour le Tonkin et pour Formose. Le reflux de l'histoire amènera le châtement des fautes commises.

Mais la France est-elle la seule nation coupable en Europe? L'Angleterre n'a-t-elle pas aussi ses torts qui retomberont sur elle-même, la rongant comme un cancer? L'annexion violente de l'Irlande n'amène-t-elle pas son châtement, jour après jour? et l'immense Empire Colonial, célébré si frénétiquement par vos poètes, vos orateurs, n'aura-t-il comme conséquence que le parfait bonheur de vos patriotes?

Un grand fait historique m'a souvent frappé : C'est que l'Angleterre de nos jours, prise dans l'ensemble, n'est pas en dignité morale, en intensité vitale ni dans ses œuvres individuelles, égale à l'Angleterre d'il y a deux siècles et demi. Vous étiez d'autres hommes quand vous osiez lever la main contre votre Roi, l'associé des seigneurs. Depuis cette époque, vous avez acquis des territoires cinquante fois plus considérables que le « Royaume Uni » et subjugué des populations dix fois

plus nombreuses que la vôtre. Vous avez donné à chaque rejeton de votre noblesse un royaume à gouverner et leur avez distribué les richesses du pays. Et, sans vous en apercevoir, vous avez, en conséquence de toutes ces conquêtes, été conquis vous-mêmes. Vous avez perdu vos moyens : la terre a passé tout entière entre les mains des seigneurs. Il y a chez vous des castes plus murées que les castes hindoues, séparées par un plus large fossé. Vous êtes redevenus « loyaux » et les fils des anciens républicains se glorifient de leur abaissement. Comme nation, vous avez reculé en dépit de l'immense accroissement de vos richesses et des progrès si remarquables de votre civilisation matérielle. C'est ainsi que la petite Hollande d'antan, si fière de vaincre à la fois l'Angleterre et Louis XIV, est devenue une nation de timides bourgeois depuis qu'elle se fait nourrir en parasite par les malheureux paysans de Java.

Heureusement que les peuples commencent à se réveiller : pendant que les gouvernements, représentants attardés d'idées qui ont fait leur temps, n'ont souci que d'étendre leurs conquêtes pour doubler, tripler leur troupeau de sujets, les gouvernés entrent en lutte pour recouvrer leur autonomie. L'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Russie envoient leurs armées par toute la terre, en Nubie, au Tonkin, en Afrique, en Afghanistan, en vue d'accroître leur domaine, en même temps que les nihilistes, socialistes et anarchistes s'acharnent à la désorganisation des Etats. L'arbre étend ses branches, mais le ver en ronge la racine. La manie des conquêtes qui s'est emparée des Etats antiques fait songer à ces crustacés qu'on voit dans les aquariums : tandis qu'ils saisissent leur proie, une griffe

s'est emparée d'eux ; d'un côté, ils mangent, de l'autre, ils sont mangés.

Mais si les vieilles patries disparaissent, une nouvelle, aussi vaste que le monde entier, est en train de se reconstituer. Nous y convions tous les hommes de bonne volonté qui ne tiennent à être ni maîtres ni esclaves, qui respectent les autres comme égaux et savent se faire respecter, tous ceux qui se révoltent contre l'injustice et qui aiment passionément la liberté, qui cherchent autour d'eux, non pas des victimes à exploiter mais des amis à chérir : tous ceux-là sont nos concitoyens ; ils fonderont avec nous la société nouvelle. Apprenons à nous aimer les uns les autres dans le monde entier. Il y a derrière nous des siècles de haine à racheter.

ELISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil, à Paris.

Clarens, 2 mars 1885.

Ma bien chère sœur,

Bravo, pour les bonnes inventions du siècle. Le monde marche ! comme disait Pelletan. Voilà qui nous donne de l'espoir pour le grand progrès. Un petit pas infinitésimal, c'est toujours cela : C'est de tous ces infiniment petits que se fait notre courage.

Jeannie est tenue de par l'honneur conjugal à se porter mieux que jamais, puisque Léon est obligé de s'absenter. Que sa santé soit de fer !

Pourrais-tu me donner la liste des personnes à qui on a annoncé la nouvelle heureuse ? (1) J'aurais peut-être à ajouter quelques noms.

Embrassades d'un frère aimant, d'un papiche et d'un avoncle.

Et ce brave Alfred, embrasse-le bien pour moi.

ELISÉE RECLUS.

(1) Naissance de sa petite-fille, Magali Cuisinier, le 2 mars.

A Richard Heath.

Clarens, 24 mars 1885.

Mon bien cher ami,

Du moins, croyez à la bonne amitié. Je sais aussi par de fréquentes expériences combien il est dur de ne pas se sentir la pensée dans la pensée comme on se sent le cœur dans le cœur. J'ai eu un père qui était le dévouement, la droiture, la bonté, la justice et, cependant, je n'ai jamais parlé son langage, il n'a jamais parlé le mien. Nous n'avions que le regard pour nous dire que nous nous aimions. Il me semble même que mon amour s'était accru du chagrin que j'avais de penser autrement que mon père.

Eh bien ! mon cher ami, nous sommes dans une situation analogue, mais que cela ne nous empêche pas de nous aimer et de sentir qu'après tout nous travaillons pour la même cause. Chacun de nous n'y voit guère si même il y voit. Nous jouons à *Blind mans' buff* (1), mais que faire ? Nous cherchons le mieux et nous devons nous encourager l'un l'autre.

Bien tendrement à vous,

ELISÉE RECLUS.

(1) Colin Maillard.

A M. de Gérando.

Clarens, 29 mars 1885.

Mon bien cher ami,

Je compte partir dans une huitaine de jours pour la Tunisie et l'Algérie, où, malheureusement, je ne me rencontrerai pas avec vous. Ne négligez pas au moins, mon cher ami, de me renseigner sur les événements qui m'intéressent. Quand Antonine est-elle partie? A-t-elle accompli sa mission comme elle désirait le faire? Est-elle en bonne santé? A-t-elle trouvé l'Ecole de Kolozsvar en bon état? Et vos santés parisiennes se sont-elles maintenues? Quels sont vos projets et quand mettrez-vous à exécution le voyage en Suisse qui doit nous rapprocher et nous permettre de renouer les conversations commencées?

Vous savez, ou vous ne savez pas que, sous la pression des gouvernements voisins, le gouvernement suisse a imaginé un prétendu complot pour l'incendie du Palais fédéral et en a profité pour faire une grande enquête policière sur les anarchistes du pays. Les mouchards officiels se sont promenés dans toutes les villes,

entrant chez les gens suspects tels que moi, triant indistinctement les lettres, ouvrant les armoires, et fourrant les mains dans les poches d'autrui. Ce sont là des moyens de gouvernement !

L'enquête est à peu près finie, je crois.

Je vous serre cordialement la main et vous prie de me rappeler au bon souvenir des vôtres.

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Elisée Reclus.

Saragosse, avril 1885.

Ma bien chère femme,

J'ai renoncé à dépasser Saragosse aujourd'hui, d'autant plus que ça ne me fait pas gagner une heure dans mon voyage de retour vers la France. La journée était brumeuse et froide dans la matinée ; elle est radieuse cet après-midi, quoique froide encore. J'en ai profité pour faire mon apprentissage de cicérone dans la ville que je connais maintenant à fond, sans pourtant y avoir découvert un libraire qui mérite ce nom. En revanche, que de vendeurs de missels, de chasubles, d'étoles et d'ostensoirs !

Les Espagnols républicains que j'ai vus prétendaient tous que le catholicisme n'a plus de prise dans leur pays parce que l'indifférence religieuse a succédé à la foi. Je crois qu'ils ont tort et qu'ils traitent le danger avec trop de légèreté. Même la suppression des couvents, la saisie des biens de main-morte ne prouvent pas grand'chose. On n'a vu dans cette affaire qu'une mesure fiscale. On a pris les richesses où elles se trouvaient, comme, à diverses époques du Moyen âge, les souverains l'ont fait tant de fois ; mais aucune haine de la religion ne se joignait à cette confiscation des

propriétés religieuses. Ce n'est pas par indifférence que l'on pourra triompher du catholicisme. Pour détruire une ancienne foi, il faut une foi nouvelle.

Si ce n'était de ces moines, de ces curés, de ces enfants de chœur, je me plaindrais beaucoup dans ce pays-ci, mais en tenant compte de tout, ces gens-là, si polis, si gracieux, si courtois, sont décidément à un degré moins avancé de civilisation que les gens qui vivent de l'autre côté des Pyrénées. Il se fait ici certaines choses d'une barbarie sans nom ! Je ne parle pas des combats de taureau, ce qui est déjà infiniment atroce ; mais où s'imagine-t-on qu'on met les vagabonds, femmes et enfants, pour leur donner un asile de nuit ? A la Morgue, avec les cadavres ! En voilà une éducation. Tœpfer (1) aurait dû nous décrire cette première nuit des vagabonds en compagnie des morts.

A bientôt.

ÉLISÉE.

(1) Tœpfer (Charles), comédien et écrivain dramatique allemand.

A Mme Elisée Reclus.

Sans date, avril 1885, lundi après-midi.
Plateaux entre Lérida et Barcelone.

Je me réjouissais fort de la chance que j'aurais aujourd'hui de voir les contreforts méridionaux des Pyrénées, de traverser le Cinca, la Sègre, de contempler les escarpements superbes du Montserrat, mais je me borne à rêver toutes ces belles choses. Un brouillard épais nous cache l'horizon à 30 mètres de distance. Quand nous passons sur un remblai, nous ne voyons pas même la vallée que nous franchissons. Mais si notre horizon est borné, il n'en est pas moins admirable : toutes les plantes sont blanches de givre ; suivant la forme des feuilles, les cristaux se disposent en aiguilles, en étoiles, en fleurons. Sur le branchage épais des oliviers, le givre s'étend en un toit blanc sous lequel se montre le vert sombre des feuilles basses. Les ouvertures du wagon sont soigneusement fermées et je tiens dévotement mes pieds sur la bouillote. Je ne veux pas que ma petite bronchite de vieux devienne un catarrhe pour de bon.

C'est vers sept heures du soir que nous comptons

arriver à Barcelone. Je ne serai plus qu'à douze heures de Nîmes, mais je n'ai pas de projets. Les bateaux de Marseille pour Ajaccio partent le lundi, je crois. D'ici là nous avons de la marge.

Embrassades.

ÉLISÉE.

A sa fille, Jeannie Cuisinier, à Paris.

Fernana, avril 1885.

J'envoie à Paul Régner un journal algérien, « éternel, hebdomadaire et intermittent ».

C'est comme mes lettres, éternelles parce que je suis toujours avec vous de cœur et que je vous écris sans cesse par la pensée, hebdomadaires parce que je suis censé mettre toutes les semaines une lettre à la poste, intermittentes parce que je ne dispose pas de l'espace, maintenant surtout.

Je t'écris de Fernana, lieu que nulle carte ne te révélera. Il te suffit de savoir que c'est en pleine Khroumirie, mais non dans la Khroumirie boisée. C'est sur le plateau des herbes jusqu'à perte de vue. Rien que le vert des blés, des orges, des chardons. Il n'y a qu'un abri, rien qu'un. Mais il est immense, c'est un chêne-liège qui couvre toute une pente de son ombre ; de tous les côtés, ses pattes à griffes s'enfoncent dans la terre et les intervalles des racines sont de charmants réduits. Je les prends successivement pour fauteuils à mesure que tourne le soleil. L'écorce de l'arbre est si épaisse aux troncs et aux branches qu'il y en aurait, je crois, assez pour fournir de bouchons toutes les caves de Bordeaux, et je me dis avec effroi que peut-être mon successeur sous cet arbre sera un marchand de vin, et qu'il spécu-

lera sur la destruction de ce bon géant qui m'abrite. Des Khroumirs passent sur la route, tous à cheval. Ils me regardent d'un œil torve, et je me dis qu'ils ont bien raison. Un petit Khroumir délicieux qui suit les vaches de son père, comme je ne sais quel Jacob ou quel Laban, vient pourtant vers moi et me dit bonjour. Ne sachant comment lui rendre la pareille, je lui donne un sou et nous sommes bons amis. Un grand Arabe, à l'œil doux, passe aussi. Mais celui-ci n'est pas un Khroumir, c'est un Algérien ; il me fait signe pour me faire comprendre qu'il est mon frère : « Nous sommes les deux doigts de la même main. » Je crois qu'il est maître de danse, c'est là une industrie que je ne prévoyais pas chez les Khroumirs.

.....

A Mme Elisée Reclus.

En wagon, de Duvivier à Constantine, 19 mai 1885, 10 heures.

Ma bien chère femme,

Je n'ai pas encore pu t'envoyer de télégramme. Ici, le télégraphiste n'est pas encore levé ; là-bas, il était couché ; ailleurs, il leur est interdit de prendre les dépêches des pékins. D'ailleurs, il suffira que ce télégramme parte dans la journée, puisqu'à cette heure, tu n'as pas encore débarqué et que ma dépêche te dépassera en vitesse.

La traversée des montagnes de la frontière s'est bien faite, mais il est certain que tu n'aurais pu nous accompagner. Matériellement il eût été possible de te transporter toi et tes bagages ; la forme des bâts de mulets permet qu'on y place de gros colis et les femmes peuvent s'y asseoir de côté comme les saunières, mais la route est longue, montueuse, coupée de fondrières. Le chemin de fer aura 56 kilomètres, la route de la vallée, qu'ont ravinée les pluies, en a 64 ; la route de la montagne, celle que nous avons cru suivre, en a plus encore. Le fait est que, partis à 5 h. 1/2 du matin,

nous ne sommes arrivés qu'à 8 h. 1/2 du soir, et dans la journée, nous n'avons pris en tout qu'une heure de repos. Une tasse de café, un morceau de pain et de fromage (1), je le dis avec horreur ! ont marqué la grande étape de midi, au sommet du col, entre le versant tunisien et celui d'Algérie. Un vieil Arabe, boiteux et phthisique, nous a donné un peu de lait. Les vaches sont venues nous flairer curieusement, puis se sont couchées en ruminant, les chiens, très petits et bien élevés, attendaient en silence notre départ pour ramasser les miettes du festin.

La montée, du côté tunisien, est admirable. Aussitôt après avoir traversé la Medjerda boueuse, qui coulait furieusement, mais sans dépasser le poitrail de nos montures, nous avons gravi la montagne par une succession de rampes qui nous menaient de promontoire en promontoire. En bas, la végétation est celle des maquis, celle que tu as entrevue sur tous les bords de la Méditerranée, mais elle change peu à peu, et nous avons fini par nous retrouver en Europe. Aux chênes verts ont succédé les chênes-liège, puis les grands chênes. Nous aurions pu nous croire dans les forêts de Vascœuil, si des asphodèles et des cistes ne croissaient dans le sous-bois. Des myriades de papillons, parmi lesquelles tu n'aurais probablement guère trouvé d'espèces inconnues, voletaient dans les clairières, au point de gêner les montures qui secouaient la tête au milieu de ce tourbillon. Les rossignols chantaient dans les branches des chênes ; leur concert aurait fait pleurer d'aise nos commensaux de l'Hôtel du Nil. Des troupeaux de vaches à figures fines et très

(1) Aliment qui déplaisait fort à la destinataire de cette lettre.

peu différentes d'ailleurs de nos vaches limousines, paissaient au bas des forêts, sur les pentes herbeuses. Il est difficile de s'imaginer, dans cette nature européenne, le lion s'élançant à la poursuite des troupeaux. Cela arrive pourtant quelquefois. Nos Arabes nous disaient que ces redoutables hôtes sont nombreux dans la forêt ; je t'assure néanmoins que l'idée ne nous est pas venue d'avoir à nous rencontrer face à face avec eux.

En passant dans le voisinage d'un douar, nous avons assisté au défilé d'une tribu changeant de campement. Tu aurais été enchantée, toi qui aimes la couleur locale. En tête venaient les cavaliers, portant de longs fusils et de temps en temps faisant éclater leur poudre pour marquer par du bruit les refrains de leurs compagnons. Des mulets cheminaient pesamment, tout chargés de sacs sur lesquels étaient juchés les enfants. Les femmes, couvertes de haïk blancs et de foulards rouges, marchaient à la file indienne en poussant de temps en temps un yiheyi prolongé comme un jodel tyrolien. Ce long hurlement n'était alors qu'un cri de joie accompagnant le chant des hommes, il nous faisait frissonner pourtant : c'est ce cri des femmes qui encourage les Arabes au combat et finit par les enivrer, les rendre frénétiques pour le carnage. Mais, cette fois, les fillettes de la tribu des Henassi ne semblaient pas avides de boire le sang des Roumi. L'une d'elles eut tellement peur à notre vue, qu'elle s'enfuit dans le bois, poursuivie par les rires des jeunes gens. Ceux-ci ne semblaient pas être peu fiers de la beauté de leurs sœurs, cousines ou amoureuses, car en passant, ils nous regardaient d'un air vainqueur et nous interrogeaient : « Petites Mam'zelles bounou ! Et nous ne

pouvions nous dispenser de répondre : « Bounou, bounou », quoiqu'au fond nous ne fussions pas tout à fait convaincus. Ces fillettes sont blanches de figure, leurs yeux sont vifs, leur teint frais, mais elles n'ont pas la pureté du type ; elles n'ont pas non plus cette lumière du regard et ce charme du sourire que le développement intellectuel peut seul donner. Peut-être les deux taches de henné dont elles ornent leurs pommettes ne t'auraient-elles pas agréé.

Les deux bêtes qui nous portaient auraient en revanche fait ton admiration. Cependant nous avons cru nécessaire de ne pas leur imposer notre poids pendant tout le long voyage et nous avons marché presque tout l'après-midi. Le seul accident a été un léger saignement de nez chez Paul, mais des applications d'eau froide ont vite arrêté l'hémorragie. Quoique des nuages pluvieux aient obscurci le ciel pendant presque tout le jour et qu'ils se soient déchargés çà et là en orages, nous avons eu la chance de n'être pas mouillés. Nous n'avons eu ni trop chaud ni trop froid. Tout va bien.

Embrassades.

ELISÉE.

A sa fille, M^{me} Régnier.

Boufarik, dans un hôtel quelconque.

Ma chère Magali,

Ce matin, l'escadre est sortie majestueusement du port d'Alger, emmenant ses trois ou quatre mille hommes d'équipage, y compris Fernand (1). Nous l'avons vu hier soir.

.
Je n'ai pas encore vu l'anarchiste S., avec lequel j'étais en correspondance. Il n'est pas encore de retour d'un long voyage. Mais il n'en a pas moins eu, malgré l'absence, l'amabilité de trouver une besogne lucrative pour notre ami Barrachet, de Bourges, que tu connais beaucoup. D'autre part, j'ai fait la connaissance d'un autre architecte d'Alger, et je crois avoir réussi à colloquer chez lui deux jeunes gens de Paris, l'un ingénieur, l'autre entrepreneur, lesquels seront contents de m'aider à leur tour si cela est nécessaire. J'ai donc eu le bras, je ne dirai pas long, mais heureux. C'est-à-dire

(1) Fernand Régnier, beau-frère de Magali.

que si, jamais, par malchance ou autrement, il pouvait vous convenir de quitter Paris pour cette ville de soleil et de poussière qu'on appelle Alger, il pourrait y avoir pour vous quelques perspectives de réussite. Mais je ne crois pas, d'après ce que nous avons dit ensemble, qu'il faille désirer pour vous ce déplacement. Le projet dont Paul m'a entretenu dans sa dernière lettre me sourit bien davantage.

Victor Hugo demande un enterrement civil et on lui fait une apothéose ; il demande le convoi du pauvre et on le fait Dieu ! La vie a des côtés grotesques.

Embrassades et embrassades encore.

PAPICHE.

A Richard Heath.

Vascœuil, 20 juin 1885.

Mon excellent ami,

D'où pourrais-je vous écrire mieux que de ce charmant Vascœuil, que vous connaissez et que vous aimez, de ce gracieux nid de verdure et de fleurs où l'on pense à vous.

Depuis longtemps déjà, j'étais resté sans vous donner signe de vie, mais vous savez que partout où je vais les ombres de mes amis m'accompagnent fidèlement. Je leur rapporte toutes les paroles qu'ils aiment à entendre, je leur montre les figures, les tableaux qui leur plaisent, je les entretiens des pensées qui les élèvent et des sentiments qui les émeuvent. Ici, plus qu'en tout autre endroit, nous sommes en conversation de bonne et profonde amitié malgré l'espace et le temps.

Un ami inconnu vient de m'écrire d'Edimbourg et m'annonce sa visite prochaine: « Il vit parmi les pauvres, et cherche son bonheur au milieu d'eux. » C'est un exemple et un encouragement qu'il nous donne.

Je suis ici, appelé brusquement d'Algérie, par une

filie (1) tombée malade d'une pleurésie. Elle va beaucoup mieux. J'ai le bonheur de vous annoncer cette nouvelle et je sais, mon ami, que vous vous en réjouissez avec moi. Je vous envoie tous mes pensers affectueux.

Votre ami,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Magali (M^{me} Régner).

A M. de Gérando.

Clarens, sans date, août 1885.

Mon excellent ami,

J'ai reçu et distribué les brochures que vous m'avez envoyées. Il faut que le bon grain soit semé d'une main prodigue. Je suis content de voir le produit de votre travail, labeur consciencieux, s'il en fut, et qui, par réaction, impose à tous les lecteurs le respect de la vérité et le scrupule dans les études.

Vous avez fait un bien beau voyage, mon ami, et je vous en félicite de tout cœur. Mais au beau voyage a succédé mieux encore, le bon séjour parmi les vôtres. Que je suis heureux d'apprendre l'amélioration de la santé de votre excellente sœur. Non seulement les amis de la famille, mais la cause de l'humanité en profiteront, car son travail est à tous. C'est bien à votre sœur et non à dom Henri qu'eût dû être réservé le fameux motto : « Talent de bien faire ! » L'Infant, malgré toute sa gloire, n'a pas su bien faire, son armée de navigateurs était composée de marchands d'esclaves, et le lucre était son ambition.

Dans quelques jours, nous aurons auprès de nous notre sœur, Dumesnil et Paul Noel, et nous espérons fort qu'ils seront heureux parmi nous. Nous avons aussi pensé que Camille Dumesnil viendrait rejoindre son père à Clarens, mais je crois que vous ferez bonne garde autour d'elle pour qu'elle reste votre heureuse prisonnière. Je comprends qu'elle reste aussi longtemps que possible parmi vous. Je serais aussi bien heureux d'aller vous rendre visite, mais ce n'est, hélas ! pas possible maintenant.

A vous et aux vôtres de tout cœur.

ÉLISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Clarens, 10 septembre 1885.

Mon cher ami,

En effet, notre maison est pleine de frères et amis. Nous sommes très heureux de serrer ces mains cordiales, d'entendre ces voix amies. Nos frères, les Dumesnil, sont aussi des nôtres ; malheureusement, ils vont bientôt nous quitter ; ils vous font dire qu'ils vous écrivent par ma main.

Je regrette d'avoir à vous dire que Victor Hugo était en effet un homme double — en ce sens que sa vie ne correspondait pas toujours à la noblesse de ses paroles. Le fait dont vous me parlez est de notoriété publique, c'est de l'histoire.

Vous pourrez répondre à M. X. que si le *Cri du Peuple* était un journal de doctrine et ne sacrifiait pas, comme les autres, à la politique, aux historiettes du jour et parfois au scandale, il n'aurait certainement pas un aussi grand nombre d'abonnés.

La Bataille est aussi un journal politique et la propagande sociale y est sacrifiée aux nouvelles du jour.

Je crois que les chambres syndicales sont puissantes comme organisation, mais leur journal, simple moniteur de renseignements, est nécessairement fort ennuyeux et, par conséquent, sans importance. *Le Prolétariat*, journal officiel du Parti Ouvrier, doit également à son caractère d'organe autorisé du parti son manque d'intérêt et de vie.

Les petits journaux de propagande sont beaucoup plus intéressants à lire.

Bien cordialement à vous,

ELISÉE RECLUS.

Lettre adressée à J. Grave et insérée dans *Le Révolté* du
11 octobre 1885.

Clarens, Vaud, 26 septembre 1885.

Compagnons,

Vous demandez à un homme de bonne volonté, qui n'est ni votant ni candidat, de vous exposer quelles sont ses idées sur l'exercice du droit de suffrage.

Le délai que vous m'accordez est bien court, mais ayant, au sujet du vote électoral, des convictions bien nettes, ce que j'ai à vous dire peut se formuler en quelques mots.

Voter, c'est abdiquer ; nommer un ou plusieurs maîtres pour une période courte ou longue, c'est renoncer à sa propre souveraineté. Qu'il devienne monarque absolu, prince constitutionnel ou simplement mandataire muni d'une petite part de royauté, le candidat que vous portez au trône ou au fauteuil sera votre supérieur. Vous nommez des hommes qui sont au-dessus des lois, puisqu'ils se chargent de les rédiger et que leur mission est de vous faire obéir.

Voter, c'est être dupe ; c'est croire que des hommes

comme vous acquerront soudain, au tintement d'une sonnette, la vertu de tout savoir et de tout comprendre. Vos mandataires ayant à légiférer sur toutes choses, des allumettes aux vaisseaux de guerre, de l'échenillage des arbres à l'extermination des peuplades rouges ou noires, il vous semble que leur intelligence grandisse en raison même de l'immensité de la tâche. L'histoire vous enseigne que le contraire aura lieu. Le pouvoir a toujours affolé, le parlotage a toujours abêti. Dans les assemblées souveraines, la médiocrité prévaut fatalement.

Voter c'est évoquer la trahison. Sans doute, les votants croient à l'honnêteté de ceux auxquels ils accordent leurs suffrages— et peut-être ont-ils raison le premier jour, quand les candidats sont encore dans la ferveur du premier amour. Mais chaque jour a son lendemain. Dès que le milieu change, l'homme change avec lui. Aujourd'hui, le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; demain, il se redressera et peut-être trop haut. Il mendiait des votes, il vous donnera des ordres. L'ouvrier, devenu contre-maître, peut-il rester ce qu'il était avant d'avoir obtenu la faveur du patron ? Le fougueux démocrate n'apprend-il pas à courber l'échine quand le banquier daigne l'inviter à son bureau, quand les valets de rois lui font l'honneur de l'entretenir dans les antichambres ? L'atmosphère de ces corps législatifs est malsain à respirer, vous envoyez vos mandataires dans un milieu de corruption ; ne vous étonnez pas s'ils en sortent corrompus.

N'abdiquez donc pas, ne remettez donc pas vos destinées à des hommes forcément incapables et à des traîtres futurs. Ne votez pas ! Au lieu de confier vos intérêts à d'autres, défendez-les vous-mêmes ; au lieu de prendre des avocats pour proposer un mode d'action futur,

agissez ! Les occasions ne manquent pas aux hommes de bon vouloir. Rejeter sur les autres la responsabilité de sa conduite, c'est manquer de vaillance.

Je vous salue de tout cœur, compagnons (1).

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Cette lettre fut aussi donnée sous forme d'affiche électorale par le groupe de propagande anarchiste de Paris, et reproduite en anglais dans *Freedom* (janvier 1910), d'après la traduction anglaise de *The Anarchist* (1885).

A Mlle de Gérando.

Clarens, 8 novembre 1885.

Ma bien chère demoiselle,

Vous nous annoncez l'arrivée d'Attila pour les premiers jours de novembre, mais les voilà déjà passés ces premiers jours ! Et s'il laisse venir les derniers, nous ne serons peut-être plus ici, car il me faut aller à Paris pour terminer mon livre et pour ramener son enfant à ma fille Jeannie.

J'ai transmis votre lettre à mon ami Pierre, afin qu'il se rende compte de l'appréciation sincère d'une amie réelle de la vérité et de la justice. Pour ma part, j'ai été un peu chagrin que mon ami n'ait pas réussi à lever toutes les objections, à écarter tous les doutes qui se sont faits dans votre esprit. Partant du même idéal que vous, aboutissant aux mêmes conclusions, demandant comme vous l'absence du gouvernement, parce qu'il veut la justice, d'où vient que, dans la discussion, il ne s'accorde plus avec vous et qu'il vous a paru, non plus

ce qu'il devait être, un homme, pour devenir un Russe, un Tartare?

Me voici condamné du même coup, car j'ai beau m'interroger, je ne puis voir les choses autrement que mon ami. Assistant à ce massacre continu qu'on appelle la civilisation, et qui met les peuples sous les pieds des rois, les pauvres dans les laminoirs des usines des riches, les petits enfants sous la mâchoire des ogres, je crie : « Révolte ! Révolte ! », parce que j'ai le sentiment de la solidarité avec tous ceux qui souffrent. C'est par amour que je pousse ce cri, qui n'est point, croyez-le, un cri de haine.

Je vous serre bien cordialement la main.

Votre dévoué,

ELISÉE RECLUS.

A son gendre, Paul Régnier,

Rome, janvier ou février 1886.

Mon excellent ami,

Tu as dû recevoir une lettre écrite de je ne sais où, qui répondait à tes questions sur Oran, autant du moins que je puis y répondre, car en pareille matière, tu connais tous les éléments à étudier, et moi je ne vois les choses qu'extérieurement.

Quoi qu'il en soit, je reste optimiste, et je ne doute pas que tu arrives à vaincre le mauvais sort (1). Tu y mets ce qui manque à la plupart des hommes, la volonté.

Ne penses-tu plus aux maisons aseïsmopathiques? Je t'ai envoyé à ce propos des lambeaux de journaux fort curieux, relatifs aux tentatives réussies que l'on a faites au Japon. Je retournerai chez l'éditeur de Naples qui nous avait promis de recueillir des documents. Mais je

(1) Le gendre d'Elisée, un architecte, avait été obligé, à cause de la santé de sa femme, d'aller s'établir en Algérie où il cherchait à reprendre ses occupations. Elisée ne manquait pas une occasion de lui signaler des travaux possibles.

suis persuadé d'avance qu'il n'a rien recueilli du tout. Il paraît que les travaux de Casamicciola (1) en sont toujours où nous les avons vus.

Rien de nouveau. A bientôt les causeries.

Ton ami et père,

ÉLISÉE.

Si tu as à m'écrire, tu peux risquer une lettre à Trapani, poste-restante. En tout cas, il n'y aura aucun aléa à nous adresser une ou plusieurs lettres à Tunis, poste restante.

Je n'ai pas de lettre de Paris. Les dernières lettres de Viarnes (2) ont dix jours de date. Tout allait bien.

(1) Travaux de reconstruction à la suite du tremblement de terre du 28 juillet 1883 qui avait détruit la ville.

(2) Viarnes qu'habitaient maintenant les Cuisinier, gendre et fille d'Elisée.

A son gendre, P. Régner.

Rome, au départ, janvier ou février 1886.

Mon cher ami,

Nous nous rapprochons d'Alger à petites étapes et j'espère bien que nous finirons par arriver, quoi qu'il y ait encore, de Trapani à Tunis, par Pantellaria, une vaste étendue marine. Mais nous commençons à être aguerris, avec toutes nos traversées, faites la veille ou le lendemain d'une tempête.

De loin, mon cher ami, je n'ai pas de conseil à te donner. Tu as charge d'âme et le gouvernement de ta personne, et jusqu'à maintenant, il me semble que tu t'es assez bien tiré d'affaire. Tu bouches même une période de non occupation officielle par un projet bien étudié. C'est parfait. Et, pour ma part, je n'ai aucune inquiétude.

En tous cas, si tu vas demeurer à Oran, le choix d'une résidence salubre et fraîche sera d'une extrême importance, car ce lieu de chaleur et de poussière ne saurait se comparer au paradis d'Alger. Mais peut-être y aurait-il moyen d'avoir une maison ailleurs et ton bureau à Oran.

Mais tu réussiras quand même à Alger. Un travailleur tranquille, qui sait son affaire et qui a, comme toi, le temps d'attendre un peu n'a rien à craindre dans un pays qui, somme toute, se développe. Dans un pays qui recule, ce serait autre chose.

Bonnes embrassades, mes amis.

ÉLISÉE.

A Mlle de Gérando à Kolozsvar, Transylvanie.

Tunis, 14 février 1886.

Ma bien chère demoiselle,

J'ai eu le bonheur de remettre votre gracieuse lettre d'introduction dans les mains de Kossuth.

Sa présence était ignorée, et je craignais bien d'avoir été induit en erreur par des renseignements précédents. Mais quoique les heures me fussent comptées, j'ai eu la chance de découvrir l'ingénieur Kossuth et d'avoir quelques instants d'entretien avec lui. Il m'a confié que son père s'était en effet retiré à Naples pour y vivre seul pendant quelques semaines et m'a fait connaître l'heure à laquelle je pourrais me présenter. Peut-être désirez-vous savoir quelle impression a fait sur moi M. Kossuth fils ?

Je ne puis guère me permettre, il est vrai, de juger un homme que j'ai vu à peine quelques instants, et ne puis vous parler que de simples impressions. M. Kossuth fils m'a paru être très habile à se mettre sur la défensive : il a la pensée claire, la volonté précise et tenace. Il est

admirablement armé pour la lutte. Aime-t-il les hommes? Je ne l'ai pas lu sur sa figure.

Combien doux et bon, au contraire, est le radieux visage du vieillard ! Si j'en juge d'après les portraits de Kossuth, si répandus pendant la guerre de l'indépendance, son visage s'est éclairé d'un rayonnement de bonté qu'il n'avait pas. N'est-ce pas là un dédoublement de la vie qui s'opère pendant les dernières années? Chez ceux qui se dépouillent peu à peu de la vie matérielle et qui continuent à vivre par l'esprit, le regard et le sourire prennent une expression de douceur infinie. Ils ont déjà vécu et c'est presque de par delà qu'ils vous regardent.

Kossuth m'a fait le plus charmant accueil, et j'ai été touché plus que je ne saurais le dire. Il a eu des paroles d'une grâce parfaite et d'une véritable amitié pour me dire que je n'étais pas un inconnu pour lui ; mais presque aussitôt, sans même s'être assis, il m'a demandé si j'ai toujours la gaieté, la confiance, le joyeux entraînement pour la cause, car lui se sent triste et fatigué, et la vie lui pèse bien lourdement sur les épaules. Il évite les hommes parce qu'il n'a pas d'espérance à leur donner. Il voudrait leur crier des paroles d'encouragement et ce seraient au contraire des mots de chagrin et de lassitude qu'il leur ferait entendre. Sa pensée se reporte sans cesse vers ces jours où il agissait lui aussi, mais où son immense espoir fut si cruellement déçu. C'est avec une expression poignante qu'il m'a raconté en termes brefs le désastre de sa vie, désastre que ses compagnons de lutte, s'ils avaient été des hommes, auraient pu changer en un triomphe commun. Ce n'est pas comme un politicien aux ambitions déçues qu'il m'a parlé, non, mais comme un patriote absolument sincère et désintéressé.

Et quand je lui ai demandé s'il comptait écrire ses mémoires ou une œuvre historique sur les grands événements auxquels il a pris une si large part, c'est avec une singulière défiance de lui-même qu'il m'a répondu. D'ailleurs, il éprouverait une sorte de pudeur à parler de lui-même : « Il faut être comme la rosée, humecter, nourrir les plantes aux heures indiscrettes du matin, alors que personne ne vous voit, et s'évaporer aux rayons du soleil. Agissons, mais que notre âme reste ignorée. » Alors, j'ai pensé à vous. Me pardonneriez-vous de l'avoir fait ? Dans votre dernière lettre, vous me jugez avec trop de bienveillance. Ne suis-je pas dans le cas de défense légitime en vous disant que cette gracieuse comparaison du dévouement modeste avec la rosée bienfaisante a reporté ma pensée sur Kolozsvar ?

Personnellement, Kossuth se console des hommes par le spectacle de la nature. C'est pour la voir, et pour la voir dans son incessant travail, qu'il est venu à Naples. Mais ce voyage, loin d'être utile à sa santé, lui est plutôt funeste. Il sent avec une certaine satisfaction qu'il est la proie d'une mort prochaine : la mort sera pour lui la délivrance. Mais il est heureux de voir que, du moins chez les autres, le trésor de l'espérance n'est pas perdu, que de plus jeunes luttent pour continuer son œuvre, quoique sous une autre forme, et que, d'étape en étape, se poursuivra la marche en avant. A la lutte pour l'indépendance nationale succède maintenant une autre guerre, celle de l'individu libre contre l'Etat. Il en a une pleine conscience, et il nous encourage.

Jamais je n'oublierai le moment où je l'ai quitté. Sa bonne figure souriante était penchée sur moi, et de ses deux mains froides il me caressait les joues. Mon cœur

battait bien fort, et mes yeux étaient humides. Je me retirai lentement. Devant moi, je vois toujours le noble vieillard qui dans le fond même de son désespoir a trouvé des paroles de courage et de force (1).

Votre tout dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Kossuth, né en 1802, est mort en 1894.

A M^{me} Dumesnil, à Vascoeuil.

Tunis, 17 février 1886.

Ma bien aimée sœur,

Le blocus tunisien va cesser probablement pour nous et nous partirons demain pour Alger, mais la voie de terre nous reste fermée. Il nous tarde d'arriver là-bas, car une dépêche, deux dépêches nous disent que ma sœur Ioana, qui nous attend chez nos amis, est pressée de repartir et, pour atteindre Alger, il nous faut cinq jours bien comptés. Encore, n'avons-nous que médiocrement confiance dans la faveur des vents et des flots. Ils ont été si peu cléments pendant ces dernières semaines que nous n'osons guère nous fier à la régularité des bateaux. Mais quelle joie si je puis embrasser ma bonne petite sœur !

Peut-être notre séjour à Tunis n'aura-t-il pas été inutile. Tu sais ou tu ne sais pas qu'une de nos amies, amie aussi des Kropotkin, M^{me} X., n'a point réussi comme médecin à Paris. Elle est pauvre, elle est modeste, mal habillée, elle a le regard triste et trop de mérite pour aller le proclamer elle-même. Nous avons essayé de lui

frayer la voie dans le monde tunisien, et tel que tu me connais — réclamateur et puffiste — j'ai vu médecins et conseillers, directeurs de ceci et conservateurs de cela, propriétaires et plumitifs pour leur parler de notre amie. Il me semble qu'elle a de grandes chances de réussite dans cette ville auprès de juives et de musulmanes, et nous lui avons télégraphié de venir. J'espère beaucoup. C'était un crève-cœur pour moi de voir une force se perdre sans emploi dans les galetas de Paris. Ah! combien d'autres se perdent! C'est là le grand chagrin de voir tant de talents qui ne servent à rien, tant de bons sentiments qui n'aboutissent pas, tant d'éléments de progrès qui se choquent et se neutralisent.

La grande propriété se constitue rapidement ici. On parle couramment de domaines ayant 1.000, 5.000, 10.000 hectares, et le latifundium se complique presque toujours d'absentéisme. Que nous sommes loin de l'impôt métrique et plus loin encore du mariage de l'homme avec la Terre!

Je te renvoie la précieuse lettre du compère (1). Je ne voulais point la reexpédier sans t'embrasser. De pareilles lettres me rendent doublement heureux. Je les lis et relis et ma pensée se reporte sans cesse sur vous dont je suis le débiteur.

Bonnes embrassades,

ÉLISÉE.

(1) Le compère, Eugène Noël, ami de Dumesnil, bibliothécaire à Rouen et auteur de nombreux ouvrages excellemment optimistes et d'une gaieté communicative.

J'ai été fort bien accueilli ici, et mon cœur déborde de gratitude pour tous ceux qui m'ont défendu et me défendent, par amour d'une cause commune de bonté et d'humanité.

Bien affectueusement à toi et aux tiens,

ÉLISÉE.

A M^{me} Elie Reclus.

El Biar, Mustapha, mars 1886.

Le jardin qu'habitent nos enfants Régner à Mustapha est un des plus délicieux de la Terre. On ne peut faire la moindre promenade sur la colline ou dans les vallons voisins sans s'imaginer qu'on est à l'endroit incomparable. Le jardin est assez mal dessiné et très mal tenu, la maison est peut-être un peu humide au rez-de-chaussée, mais on a l'air pur, le soleil, la brise fraîche, la vue merveilleuse. Loin de se plaindre, les amis se félicitent. Le petit est frais, joyeux, plein de vigueur et d'entrain ; il ne parle pas, mais il a son petit langage à lui, il passerait des heures à monter et descendre l'escalier. Quant à son aînée, elle est moins bavarde que jadis, mais elle est plus réfléchie, elle regarde les babioles et les fleurs ; dans ce moment, elle a comme moi un petit rhume de printemps, l'effet du soleil très vif succédant à la pluie.

Paul Régner n'est pas au nombre des architectes à clientèle, mais son plan, qui ne sera point primé parce qu'il est resté honnêtement dans les limites du devis, et

ne l'a pas compliqué de dômes et de tours qui épatent le badaud, a été remarqué des connaisseurs pour sa cohérence, sa netteté, sa perfection technique. Paul est du moins classé comme un des forts, c'est quelque chose.

Bien tendrement,

ÉLISÉE.

A son gendre, Paul Régnier.

Avril 1886, Oran ,en attendant le départ et ce qui s'en suit.

Mon excellent ami,

Je suis tout ému des nouvelles. Que de gens ont été, que d'autres seront massacrés, et pourtant tout ce sang ne sera pas perdu (1). Il vaut mieux pour la cause mourir à grand bruit, dans le fracas des révolutions, que de s'éteindre, ignorés, par milliers et par milliers sur les grabats de la misère.

Parlons de notre voyage. Le barrage du Sig vaut bien la peine qu'on s'y arrête. Quand tu feras le voyage d'Oran, ne manque pas de descendre à Saint-Denis et tâche même de voir ce que nous n'avons pu visiter, le barrage d'amont, à 23 kilomètres. C'est celui qui a cédé le premier, la montagne de droite sur laquelle il était enraciné s'étant peu à peu émiettée sous le poids des eaux : la pierre de la construction n'atteignait pas le

(1) En février 1886, il y avait eu des troubles et des émeutes en Belgique, à Liège, dans le Borinage, aussitôt réprimés par la force brutale.

roc, les eaux l'ont tournée en imbibant l'argile et tout a cédé. Quand la masse énorme du lac vide est venue se heurter au barrage d'aval, celui-ci, dépassé par une nappe liquide de 7 mètres d'épaisseur, a tenu bon pendant cinq minutes, puis, sur dix mètres de haut et 100 mètres de long, la digue, épaisse de 5 mètres, a cédé d'un bloc. Un énorme fragment de cette muraille a été du coup emporté à 300 mètres de distance.

Tâche de savoir par « un cher camarade » quel est le cube et le poids de ce bloc, il est très utile de le savoir. Quand on parle de la force d'entraînement des torrents, on aime à dire qu'ils roulent des blocs « gros comme des maisons », mais de chiffres point. Ici, nous avons un bloc d'épaisseur connue, des matériaux pesés d'avance. Je serais très heureux de savoir les choses avec une précision absolue. « Tel bloc pesant tant de tonnes a été transporté à tant de mètres. » Il était soir. Le temps nous a manqué pour faire approximativement ce calcul.

Tu connais, je crois, les détails de la rupture. Au premier indice du malheur qui se préparait, le garde-champêtre voisin du barrage d'amont prête son cheval à un Arabe qui file comme le vent, devant le flot de débâcle. A moitié route, il trouve un autre cheval, il l'enfourche, arrive fourbu sur un cheval à demi mort à Saint-Denis et hurle la nouvelle du désastre aux gendarmes et aux autorités. Naturellement, on l'empoigne et on vous le fourre en prison comme perturbateur de l'ordre public : on le cogne même quelque peu. Mais, tout en le rouant, on se dit : « S'il avait raison tout de même, et chacun se hâte de déménager, de filer vers une butte voisine. Dans le désordre, on oublie d'avertir les habitants d'une maison écartée. Le déluge arrive, noie la baraque et les gens. Heureusement, la prison

renfermait d'honnêtes faussaires : on leur ouvre la porte, et, par la même occasion, l'Arabe éreinté, battu, peut échapper tout juste à l'inondation qu'il avait annoncée.

Disons pourtant qu'on a fini par lui donner une médaille et 200 francs. Quant au garde-champêtre auquel on a rendu une misérable rosse qui, la veille, était une bête excellente, il attend encore qu'on veuille bien lui remplacer le cheval ou lui acheter seulement un picotin d'avoine.

Ai-je besoin d'ajouter qu'à cette occasion beaucoup de décorations et de médailles ont été distribuées parmi les hauts personnages de l'endroit et que l'entrepreneur qui avait construit le barrage a été chargé des réparations présentes et futures.

« Que voulez-vous », me disait mon interlocuteur, « Que voulez-vous, c'est eux qui commandent ! »

Par ce temps de printemps, de verdure et de pluie, la vallée du Chélif m'a paru plus belle que je me la figurais. Oran aussi m'a paru gagner à la pluie, cela vaut mieux que la poussière. On construit de tous les côtés, je vois des bâtisses s'élever partout. A cet égard, Oran l'emporte au décuple sur Alger. Certainement, on semble travailler ici plus sérieusement que dans la capitale, puisque capitale il y a.

Mais le port ? C'est affreux de voir le désastre. Trois ou quatre brèches énormes laissent passer la mer : au lieu de jetées, c'est un écueil. Allons ! Il y a encore de beaux jours en perspective pour les naufrages.

Bonnes embrassades à tous nos bons amis,

ÉLISÉE RECLUS.

A son gendre, Paul Régner.

Lisbonne, 9 avril 1886.

Mon brave ami,

Tu nous donneras de vos nouvelles. Il me semble qu'il y a bien longtemps, bien longtemps que nous avons quitté Alger et que nous vivions de votre vie. Parle-nous aussi des amis.

.....
Adresse ta lettre à Madrid, poste restante. J'espère avoir fini ma besogne à Lisbonne en quatre ou cinq jours.

Je crois que, comme architecte, tu ne trouverais aucun plaisir à regarder Lisbonne. Tout cela me paraît banal et sans goût. Les faïences vernissées qui recouvrent un bon tiers des maisons de la ville sont jolies, mais elles encadrent des fenêtres sans dessin, sans relief, trous carrés dans la muraille. Tous ces ornements bleus, jaunes ou rouges contrastent déplorablement avec les larges bandes grises qui entourent les ouvertures. Quelle drôle d'humanité : tous mal venus, mal appris, mal nourris, mal logés !

Bonnes embrassades.

Nous regardons tous les moutards avec intérêt. « Elle parle comme Madeleine (1), il marche comme Jean (2), ils gazouillent, ils rient. ils tendent les bras comme eux ! » Et nous les suivons d'un œil ravi.

ÉLISÉE.

(1 et 2) Les enfants Régnier.

A son gendre, Paul Régnier.

Clarens, 5 mai 1886.

Mon ami,

Nous voici de retour par un temps froid, mais admirable de clarté, de pureté, d'éclat. Le blanc des neiges rayonnant à travers les ramures vertes est merveilleux.

Vu les bons amis Paul et Marguerite à Bessèges. J'ai été heureux de serrer ces mains loyales. André (1) était aussi chez eux en vacances.

Tu me demandes des titres d'ouvrage sur les questions anarchiques et sociales. Evidemment, tu as déjà tous les titres possibles dans les catalogues Lerroy, Bourriand, etc. Joignez-y les catalogues des Bibliothèques nationale et autres, car il ne faut pas oublier que l'instruction proprement dite doit marcher de pair avec la propagande. Quand celle-ci ne se nourrit pas de faits, ne s'appuie pas sur le terrain solide des connaissances positives, elle tourne à la chimère. Une bibliothèque d'ouvriers chercheurs doit comprendre au moins neuf dixièmes d'ouvrages d'étude pratique et scientifique.

(1) Paul Reclus, fils d'Elie, et sa femme ; André, autre fils d'Elie.

Je vais chercher parmi mes paperasses pour t'envoyer tout ce que je puis avoir en fait de sociologie qu'il ne me faille pas garder. Je n'ai pas grand'chose maintenant, mais je t'enverrai au fur et à mesure tout ce que je recevrai.

Bonnes embrassades à vous tous, très chers et bons amis.

ÉLISÉE.

A son gendre, Paul Régnier. (1)

Clarens, 2 juin 1886.

Je ne suis pas plus inquiet au sujet d'un manque d'alimentation intellectuelle que je ne le suis pour le manque d'aliments matériels. Cette nourriture spirituelle, tu n'as pas, que diable ! à l'attendre d'une commande quelconque ! Que de sujets peuvent t'intéresser ! Et dès que l'occasion se présente, ne peux-tu les étudier à fond : faïences, meubles, pierres, que sais-je ? La vie est trop courte pour l'étude.

J'ai appris que le dérasement de Coudiat-Ati est chose décidée. Il y aura peut-être là les éléments d'un travail. Quand j'irai vous voir cet hiver, nous ferons peut-être une course de ces côtés-là.

Je suis content que tu sois allé à Carnot. Tu arriveras peu à peu à connaître à fond le pays dans lequel tu t'installas. Mais où faudra-t-il pousser tes racines ? Je crois que tu serais fâché à la longue de faire choix de Carnot. Si je ne me trompe, l'hiver exceptionnellement plu-

(1) Paul Régnier, voulant s'établir à demeure en Algérie, chercha une station favorable au métier de colon. Elisée s'intéressait naturellement à ces recherches.

vieux a donné à la vallée du Chélif une parure qu'elle n'a pas d'ordinaire. Il est rare qu'elle se présente aussi fraîche et verdoyante. Sans doute, il pleut assez, bon an mal an, pour qu'on puisse arroser les cultures, et si les gens avaient non seulement l'initiative, mais aussi la pratique de l'association, et s'ils se mettaient, les cent cinquante, à faire eux-mêmes par corvées gratuites, hebdomadaires, leurs barrages et leurs citernes, ils pourraient bien se dispenser de faire appel à la générosité de l'administration.

En tout cas, ne te décide pas avant d'avoir vu les contre-forts du Djurdjura au delà de Tizi-Ouzou : des vallées à ruisseaux permanents, c'est-à-dire tout autre chose que Carnot.

Il va sans dire que des terrains achetés seront toujours meilleur marché que des terrains donnés. Les concessions sont une autre forme de l'esclavage.

Qui sait, si vous alliez par là avec Barrachet, vous trouveriez peut-être moyen d'y avoir, parmi les Kabyles, des amis et collaborateurs. En tout cas, je ne crois pas qu'il fût prudent, de la part de B. de jeter la truelle pour prendre la pioche. Il faudrait prendre soin de ménager la transition, par exemple, en te bâtissant une maison à côté de son champ. Qu'en penses-tu ?

Les *Mémoires* de Louise Michel (1) avaient été envoyés. Que veux-tu ? Nous les remplacerons. La poste de Lisbonne est un modèle admirable de désordre et de gâchis.

As-tu reçu la lettre dans laquelle je te parlais du

(1) *Mémoires de Louise Michel*, écrits par elle-même, tome I^{er}, série parue, 1886.

barrage de Saint-Denis? Te rappelles-tu de la commission que je t'y donnais pour un « cher camarade » quelconque ?

Bonnes embrassades,

ÉLISÉE.

A Jacques Gross (1).

Sans date, 1886.

Mon ami,

Je n'ai aucun droit d'approbation ou de désapprobation dans cette grave circonstance. Chacun est juge de sa conduite et fait son devoir comme il le comprend. Ce que je puis dire, c'est que, dans une circonstance analogue, je l'aurais probablement compris de la même ma-

(1) Jacques Gross, ami dévoué d'Elisée, voulait bien se charger pour lui de la correspondance avec les camarades, des affaires de propagande, des rapports avec les journaux, des secours aux amis nécessaires, souvent à ses risques et périls. Elisée avait plus de confiance en son ami qu'en lui-même pour l'exactitude des comptes et des informations.

Ce fidèle témoin d'Elisée pendant le long séjour en Suisse écrit à son sujet :

« Il s'occupait toujours plus ou moins activement des journaux de propagande et assistait autant que possible aux réunions où il était convoqué, à Genève, Lausanne, Neuchâtel, Saint-Imier, mais jamais il n'en prit l'initiative. Une seule fois, il dut s'excuser lors d'une réunion organisée à Berne à propos de la propagande par le fait.

Un autre ami d'Elisée, « un vieux militant de la « Jurassienne » et une des plus belles intelligences de la classe ouvrière », Alcide Du-

nière. Dans le marché qu'on vous proposait, l'une des alternatives était le suicide, l'autre était le parricide. Ce n'est pas d'une haute gaieté, mais il fallait se résoudre, et c'est vous-même que vous avez choisi pour victime.

C'est bien ! Mais puisqu'il s'agit de recommencer une autre vie, comment allez-vous faire pour ne pas abdiquer votre pensée intime, pour rester vous-même sous les dehors bourgeois ? Car vous le savez, quand l'organe ne fonctionne plus, le fond s'en va, le muscle s'atrophie. Très volontiers, je causerais de ces choses avec vous, car je puis le dire de tout cœur, j'ai pour vous une affection sincère et un grand respect. Indépendamment de l'accord dans le mouvement des idées, il y a aussi entre vous et moi un rythme harmonique dans les battements

bois, écrit à J. Gross les lignes suivantes qui caractérisent bien l'attitude observée généralement par Elisée :

« En 1880, Reclus vint à Saint-Imier donner une conférence sur la Terre et l'Homme. Nous l'avions appelé pour défendre l'Internationale et nous-mêmes, alors violemment attaqués. Le local qui nous fut accordé était le Temple protestant, mais quand Reclus apprit dans quel lieu il aurait à parler, il manifesta un certain trouble, regrettant ce choix qui l'empêcherait, dit-il, de s'exprimer comme il aurait pu le faire partout ailleurs, l'idée de profiter de l'hospitalité d'un endroit réservé au culte pour dire toute sa pensée, peut-être sur ce même culte, lui répugnait au suprême degré, l'obligeant à une réserve dont il ne voudrait point se départir.

Le même jour, ayant appris qu'un de nos meilleurs amis, Louis Cartier, était à ses derniers moments, Reclus manifesta le désir de lui rendre visite. Je l'accompagnai avec quatre autres amis, au chevet de ce mourant, Reclus parla comme jamais plus je n'entendrai parler. Nous sanglotions. Quant à Cartier, qui avait toute sa connaissance, il était resplendissant de sérénité. Il expira quelques heures après en vrai philosophe, heureux d'avoir été si doucement accompagné par Reclus à la porte du néant. »

du cœur. J'ai compris vos luttes, je comprends votre chagrin et j'en souffre avec vous.

Ainsi, j'irai à Lausanne quand vous me direz d'y aller. Mais il vaut mieux que vous veniez ici. Je vous présenterais à un frère, à une sœur, à une fille, peut-être à mes deux gendres. De fils, je n'en ai point. L'auteur des *Primitifs* est mon frère aîné, celui qui m'a le plus aidé dans le travail de la pensée.

Vous m'enverrez un mot pour me dire quand vous viendrez. Du 12 au 20, je serai probablement à Grenoble, mais à partir de cette date, je serai ici.

Aux compagnons de *La Lutte Sociale*, organe
communiste-anarchiste, à Lyon.

Samedi, 28 août 1886.

Compagnons,

Vous me demandez quelques paroles de solidarité pour l'œuvre que vous allez entreprendre. Je vous les donne de tout cœur, même sans avoir lu votre programme. Vous êtes Anarchistes, Communistes, Révolutionnaires ; cela me suffit, car nous pouvons différer en mille points de détail en restant d'accord sur le but à poursuivre : Anarchistes, vous combattez tout pouvoir, qu'il soit religieux, politique ou patronal ; vous niez toute loi imposée pour ne reconnaître que les lois naturelles provenant du fonctionnement même de la vie ; Communistes, vous revendiquez pour tous la propriété détenue par les usurpateurs, vous considérez comme vôtres les champs et les mines, les cités, les chemins de fer, les navires, les entrepôts et tout ce qu'ils contiennent ; Révolutionnaires, vous n'attendez que le moment de mettre la force individuelle ou collective au service du devoir et, dans cette période de préparation, vous faites l'œuvre de révolte intérieure en vous débar-

rassant de tout préjugé, en vous dégageant des vieilles habitudes de l'obéissance lâche, de la béate résignation et de l'égoïsme vil.

Votre journal est fait pour affermir les convictions et les volontés. Salut à vous !

Il va sans dire que vous ne me demandez point de conseils, et je n'aurai ni la naïveté ni l'outrecuidance de vous en donner. Vous ferez votre journal comme il vous conviendra, conformément à vos idées, à votre connaissance des faits, à l'énergie de votre conviction, à la force de votre tempérament et aux circonstances, au milieu spécial dans lequel vous vous trouvez. A chaque lutteur de combattre comme il l'entend, de choisir son poste de bataille et ses armes ! La besogne sera d'autant meilleure qu'il la fera de plein gré, de tout cœur, sans ordres ni conseils gênants qui le privent de sa libre initiative.

Tout ira bien, parce que vous serez sincères. Vous n'aurez point de politique à faire, point d'intrigue à lancer, de jeu de bascule à préparer pour tromper les suffrages, point d'amis à caser, point de protecteurs à flagorner, pas de mensonges à dire.

Vous n'avez point à substituer votre gouvernement à celui des autres ; vous ne cherchez point à renverser les maîtres pour devenir maîtres à votre tour.

Quels que soient les changements amenés par le temps dans l'évolution personnelle de chaque individu, vous offrez du moins cette garantie que vous vous proclamez d'avance indignes et traîtres s'il vous arrivait jamais de prendre pour vous une part de ce pouvoir que vous combattez aujourd'hui sous toutes ses formes, et moins dans les hommes qui le représentent que dans son essence même. Vous proclamez que le pouvoir est corrupteur : en même temps, vous vous rangeriez parmi les

corrompus si une seule ligne de votre journal favorisait la moindre usurpation. Point de milieu : « ou anarchiste ou traître », tel est le dilemme dans lequel nous sommes enfermés.

Je ne doute pas, compagnons, que vous ne combattiez le bon combat, non seulement avec vaillance, mais aussi avec cet admirable esprit de dévouement qui a fait de la lutte des journaux anarchistes contre le parquet de Lyon un spectacle unique dans l'histoire de la presse. C'est par le caractère personnel qu'on fait la véritable propagande. Les meilleures idées exposées par des impuissants et des faibles paraissent être sans force et sans vertu. A vous de les mettre en relief, de les faire accueillir d'avance avec sympathie, grâce à l'élan de votre courage, à la hauteur de votre pensée et à la dignité de votre vie.

ÉLISÉE RECLUS.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil.

Clarens, 11 septembre 1886.

Mon excellente sœur,

Je renvoie la lettre de ton amie. En effet, la lutte serait mal engagée sur le terrain des missionnaires. Ceux qui se sacrifient, qui aiment les gens auxquels ils prêchent la justification par la foi et autres sottises, sont à aimer aussi, et nous n'avons qu'à en penser et en dire du bien.

Dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes* a paru un article de Guyau sur l'*Immortalité*, article admirable de fond et de forme. Je crois qu'il enchantera à la fois Dumesnil et toi : c'est en bas qu'on se sépare, en haut qu'on se rencontre. Je me suis pénétré de cet article, je le boirai encore. Et quel beau langage ! Il faut du courage pour oser écrire mal après avoir lu des choses si admirablement écrites.

De même, je te l'avoue, il faut du courage pour oser citer des vers dans les journaux quand ils deviennent sous les doigts des imprimeurs les informes choses que tu as vues. Certes, nous ne les aurions pas donnés si

nous avons pu prévoir ce qu'on en ferait (1). Les vers doivent rester beaux : c'est la condition première. Avouons notre crime et parlons en prose.

Il se peut que j'aile en Angleterre dans trois ou quatre semaines, la bibliothèque de la Société de Géographie m'attire. Mais tu me défends sans doute de te voir au passage?

Bonnes embrassades,

ÉLISÉE.

(1) Passages des *Gueux* de J. Richepin, envoyés par Elisée à un journal anarchiste.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil.

Sans date, novembre 1886.

Ma sœur aimée,

.....
Ce n'est pas sans horreur que j'entends parler de vos magnifiques expériences sur le rendement du blé. Dès que les capitalistes sauront d'une manière absolue que la terre peut rapporter plus de 2 ou 3 %₀, ils l'accapareront en entier. Allons, néanmoins, notre mission est de savoir et de faire.

Embrassades,

ELISÉE.

A M. de Gérando.

Paris, 4 décembre 1886.

Mon bien cher ami,

Vos ambitions sont très hautes : devenir prolétaire ! Vous nous donneriez un grand exemple et, en même temps, par le travail bien équilibré, vous vous rapprocheriez du bonheur autant qu'il est possible à l'homme de le faire.

Comme toujours, mon ami, vous me demandez conseil, vous imaginant avec votre bienveillance de tous les instants, que vos frères liront mieux en vous que vous ne le faites vous-même et comprendront mieux votre idéal et votre destin.

Ce qui me paraît certain, c'est que votre occupation, pour être définitive, doit être celle de l'homme complet, en communion avec la terre, avec la science, l'art et l'humanité. Notre ami Dumesnil réalise cet idéal. Vous sentez-vous de force à le réaliser aussi ? Elever des arbres, les faire plus beaux, leur donner des fruits meilleurs, nous conquérir de nouveaux alliés dans le monde végétal, ne serait-ce pas un noble emploi de forces ?

Vous savez si je serais heureux de vous avoir auprès de nous. Là, vous auriez bon climat, bonne terre, horizons incomparables et amitié. Une chose peut-être vous manquerait, la cordialité du monde bourgeois des alentours. Ne vous décidez qu'après avoir comparé.

Je vous prie de saluer de tout cœur pour moi votre sœur et votre Irène.

ÉLISÉE RECLUS.

A Mlle de Gérando.

Sens, de passage, 3 janvier 1887.

Voilà bien des jours, bien des semaines que je vous dois une lettre en réponse à celle que vous m'avez écrite le 29 septembre. Depuis cette date, appartenant déjà à une période lointaine de notre vie, bien des incidents, des événements même se sont succédé, mais au-dessus de la fluctuation des choses journalières se maintiennent toujours les grands problèmes et, comme l'année dernière, nous nous disons avec tristesse: « Non, justice n'est point faite. Partout l'iniquité règne, partout le faible est opprimé ; partout le vice naît du vice et le malheur du malheur ! » Et nous nous demandons également : « N'y a-t-il point d'issue à cette déplorable situation ? » Puisque nous voyons le mieux, ne parviendrons-nous point à l'atteindre ? Et comment réussirons-nous à vaincre, sinon le mal que nous fait directement la nature, du moins celui qui provient de nos propres agissements ? Est-ce toujours par la douceur, par la bonté, par le rayonnement de justice et d'affection que se fera le progrès ? Ou bien l'homme juste a-t-il le droit de s'armer du fouet de cordes, même du glaive, et de frapper, non dans sa propre cause, mais dans celle de

plus faibles que lui, des malheureux écrasés sans force et sans ressort?

Voilà, me semble-t-il, quel est entre nous deux le fond du débat. Vous comptez vaincre par la résignation ; je compte vaincre par la force mise au service du droit. Vous êtes comme ces prêtres fidèles qui jadis accompagnaient l'arche sainte : quelles que fussent les rugosités de la route, jamais ils ne portaient la main sur le sacré tabernacle : ils ne doutaient point que le précieux symbole ne se gardât lui-même. Quant à moi, j'ose porter sur lui mes mains impies, sachant qu'il n'est point œuvre divine, mais de construction humaine. C'est notre travail, à nous, de le défendre !

Avec votre délicat sentiment féminin, vous redoutez aussi tout contact grossier des êtres brutaux qui parlent violence et dont toute la force est dans les paroles. Comme vous, j'éprouve une grande répugnance instinctive à entendre ces redites d'expressions sauvages, qui presque toujours manquent de sincérité, mais je ne me permets pas de juger ceux dont l'hypocrisie ne m'est pas prouvée. Les hommes diffèrent tant les uns des autres que la même mesure ne peut leur être appliquée. Telle expression qui, dans notre bouche serait absolument odieuse et qui entraînerait notre condamnation morale définitive, n'a point la même valeur mauvaise dans une autre bouche et, dans telle ou telle circonstance, peut répondre à un sentiment louable, l'instinct rudimentaire de la justice. Autant d'hommes, autant de degrés de développement intellectuel et moral.

Partant de l'idée que toute loi, tout gouvernement sont de nature à corrompre les hommes et que, pour retrouver la source de toute bonne initiative, il faut faire appel à chaque individu en particulier et lui laisser sa

liberté complète, telle qu'il la conçoit, certes, nous pouvons nous attendre à ce que le mode d'agir diffère singulièrement suivant les personnes. La plupart ne comprendront la justice que sous sa forme primitive, le talion — disons même la vengeance. C'est en effet le mode barbare, presque préhistorique de la justice, mais c'est encore la justice rudimentaire, tandis que la prétendue justice départie par les gouvernements est une pure iniquité. De ces hommes primitifs qui cherchent à se venger, la distance est grande jusqu'à ceux qui veulent le bonheur de tous, y compris leurs anciens persécuteurs, et qui se rendent compte de l'influence des milieux, enveloppant tous les êtres humains dans une même affection. Des impatients de vengeance aux débordants d'amour se succèdent les mille représentants intermédiaires des sentiments humains qui tous répondent à une période de développement moral plus ou moins avancé. Vous et moi, je le sais, nous avons la ferme volonté d'être parmi ceux qui ont l'intention d'agir par le renoncement, le dévouement personnel, l'affection envers tous, amis et ennemis ; mais n'oublions pas non plus nos alliés sauvages, les farouches égalitaires, les justiciers bruyants qui n'ont pas encore appris à parler notre langage.

Je serre bien cordialement, bien tendrement votre bonne main de ma main fraternelle, vous savez combien grand est pour vous mon respect.

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Clarens, 11 janvier 1887.

Mon cher ami,

.....
Comme vous, mon ami, je crois absolument que « la chose capitale est de modifier la conscience du pays et de donner aux hommes un autre code de moralité ». C'est pour cela que nous leur crions que leur morale relative à la propriété est complètement erronée et que tout appartient à tous. Certainement, je n'hésiterais pas si j'en avais le pouvoir à mener les familles dans les magasins bien remplis et à leur dire : « Mangez, ceci est à vous », et de même je dirais au magasinier : « Prends chez ton voisin. Ce qu'il fait est à toi. Vous travaillez les uns pour les autres et le produit du travail commun est une propriété commune ». N'est-ce pas dans le même esprit, s'il m'en souvient bien, que Jésus, le prophète, le « Fils de l'Homme », passant dans un champ de blé en cueillait les épis, sachant qu'ils étaient à lui comme à tous les passants ?

Cette main-mise du droit populaire sur la propriété commune est pour nous un simple fait de détail, auto-

risé par le changement de notre conception des choses et de la morale ; mais ce n'est pas notre « bannière ». Ce n'est pas pour mettre la main dans la caisse de Rothschild que nous convions les hommes au grand combat. Manger du pain est utile, mais la seule chose nécessaire est d'être libre et d'aimer son semblable dans le court instant de vie qui nous est départi. Comme vous, je le répète : « *We raise a banner for which we can die* (1). »

Bien cordialement à vous et aux vôtres,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Nous élevons un drapeau pour lequel nous irions à la mort.

(Télégramme). A Nadar.

Sainte-Foy la Grande, 22 janvier 1887.

Les Reclus vous annoncent la mort de leur mère. Elle sera enterrée lundi à 10 heures.

ELISÉE.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil.

Clarens, janvier 1887.

Mon excellente sœur,

Je t'envoie deux lettres de M. Monnier (1), que tu n'as pas besoin de me renvoyer.

Veille bien, je te prie, à ce que M. Monnier reçoive un portrait de notre mère, s'il ne l'a déjà reçu. J'en avais écrit à mes sœurs. Veuille t'assurer s'il a été envoyé... et si l'exemplaire manquait, j'aurais l'audace d'en demander un à Nadar.

Santés bonnes. Ce petit monde me charme. Le vieux se sent tout regaillardi aux caresses de ces jeunes.

Ton ami,

ELISÉE.

(1) M. Monnier, pasteur à Orthez qui s'était rendu à Sainte-Foy pour adresser un dernier et touchant adieu à la veuve de son prédécesseur.

A Jacques Gross.

Mon cher ami,

.

J'ai lu votre petit mémoire avec beaucoup d'intérêt, mais sans être convaincu, quoiqu'aucune idée nouvelle ne m'effraie. Avant de commencer ma lecture, j'avais fait table rase dans mon esprit. Que les guerres soient fatales, inévitables dans l'état actuel des choses, je ne le vois que trop. De même, je constate la fatalité de la foudre et du mal de dents, du choléra et des tremblements de terre, mais je ne m'en félicite pas. Et, si je vois avec plaisir la crise de guérison, je tremble devant la crise de maladie, car elle peut emporter le bonhomme.

Vous parlez plusieurs fois du grand avantage qui ressortirait de la guerre : le mélange des races. En quoi la guerre du Tonkin a-t-elle changé les Annamites en Français? En quoi, depuis la guerre de 1870, les Français et les Allemands se sont-ils rapprochés? Ils se haïssent mutuellement beaucoup plus qu'avant la guerre. A la sympathie d'autrefois a succédé, même chez les meilleurs, une détestation instinctive.

Avant de tirer des conclusions, comme vous le faites, des événements futurs, il serait plus prudent de bien comprendre les résultats des événements passés. Or, je

me le demande, la guerre de 1870 a-t-elle produit les résultats que vous prédisez pour une guerre future : l'affaiblissement de la propriété et le rapprochement des peuples? A mon avis, les résultats ont été contraires. Et de plus, nos regards ont été détournés de la question sociale. Tout cela a pris une place énorme qui nous a détournés de la « seule chose nécessaire ».

Salut cordial,

ÉLISÉE RECLUS.

A Mme Dumesnil, à Vascœuil.

Ma bonne sœur,

Ici, les santés sont bonnes.

J'ai lu *Crime et Châtiment* de Dostoiewsky. C'est un événement dans ma vie.

Bonnes embrassades de votre

ELISÉE.

A Richard Heath.

Sans date. Clarens.

Mon bien cher ami,

Je n'avais pas encore copié les extraits des deux ouvrages envoyés par vous. C'est là ce qui vous explique mon retard à vous écrire et à vous demander d'autres services. Maintenant, je suis en mesure de m'adresser de nouveau à vous.

Vos maladies successives m'inquiètent. Vous serait-il possible d'aller à la campagne vous restaurer, à côté de votre fils, à remuer du fumier et à garder des vaches? Que ne puis-je le faire aussi!

Cependant, je me maintiens en assez bonne santé depuis que je me suis rencontré avec mes frères et mes sœurs pour la triste cérémonie de l'enterrement de notre mère bien-aimée. Nous y étions tous, mais il est fort triste de se revoir en pareilles conditions!

Vous ne connaissez pas notre ami Kropotkin si vous croyez qu'il puisse vous en vouloir parce que vous différez d'avec lui sur un point quelconque de morale ou d'histoire. S'il ne vous écrit pas, c'est que le temps lui

manque sans doute ou, peut-être, qu'il croit à l'impossibilité de s'entendre avec vous sur la question en litige. Mais cela ne prouve rien contre l'affection. De même, nous avons été souvent en désaccord, vous et moi, ce qui ne m'empêche pas d'avoir pour vous un très grand respect et une très grande affection.

Il est probable que vous et moi nous sommes aussi en désaccord sur la valeur morale de l'acte de Clément Duval. Mais il est probable aussi que nous ne sommes pas d'accord sur le fait lui-même. Ne connaissant pas l'homme, je me borne à prendre le fait tel que l'expose le prisonnier. Sachant que, dans une maison abandonnée, il y avait une fortune inutile qui pouvait être employée utilement pour nourrir de pauvres malheureux, il a pris cet argent. Un de ses compagnons, ce dont il n'est point responsable, a fait des dégâts inutiles, éventré un tableau, brûlé la maison ; mais Duval lui a reproché ces actes de destruction. Plus tard, quand un agent de police l'a attaqué, il s'est défendu.

Voilà les faits tels que je les connais.

Et je me demande : « A-t-il eu raison ou tort ? » Je lui donne raison. Sachant, et surtout pratiquement, que la propriété est collective, il en a pris sa part, non pour lui isolément mais pour d'autres, et a défendu son droit d'homme quand on l'a attaqué.

En quoi sa conduite a-t-elle différé de celle des redresseurs de torts et des justiciers qu'admire si justement le peuple, parce qu'ils prennent aux riches pour rendre aux déshérités ?

Et l'église elle-même ne nous montre-t-elle pas des saints qui « volaient » le riche pour rendre à leurs humbles frères en Jésus-Christ ?

La propriété privée, voilà le vol ! Si un restituteur y

touche, animé de l'esprit de justice et de solidarité, je n'y trouve point à redire. Moi-même, j'agis autrement par nature, par habitude, par tendance personnelle, mais de quel droit dirais-je : « Imitz-moi dans ma façon d'agir? » Ce n'est pas à moi à parler en modèle.

.....

Votre ami,

ELISÉE RECLUS.

A Jacques Gross

Sans date.

Je suis absolument de votre avis au sujet du projet de Commune Anarchique, élucidé par notre camarade d'Alger. Votre critique me paraît décisive et définitive. Il n'y a pour moi que deux points réservés, ceux de la langue et des animaux. La langue croît, se développe, se transforme comme tous les autres organismes ; mais, en dehors de la langue vivante, il y a, ou il peut y avoir, une langue scientifique, créée de toutes pièces comme la nomenclature chimique : — nous en causerons. Quant aux animaux, ce sont des frères ; il faut les élever, les développer, les aider comme des camarades et devenir leurs compagnons solidaires.

Salutations cordiales,

ELISÉE RECLUS.

A Charles Perron (1).

18 mars 1887.

Mon cher ami,

Je vous envoie une carte manuscrite de M. de Vasconcellos, qui nous sauve de toute difficulté relative à la carte du Congo.

L'affaire pour laquelle j'ai été appelé à Lausanne serait fort amusante s'il ne s'agissait que de la fausse déclaration à l'état-civil. Figurez-vous que je suis personnellement accusé de faux — il est vrai que c'est pour la forme — mais, ayant signé seul l'acte de naissance, c'est moi qui suis le perpétreur du crime. Le plus amusant est que mon accusateur est le père. On m'a lu une lettre de lui dans laquelle il parle de mon insistance à me présenter à sa place, feint d'avoir ignoré la qualité d'enfant légitime, donnée par ma faute à l'enfant, et dit ne l'avoir appris que plusieurs années après par une communication du Consulat. Vous voyez bien que tous les jours on peut étudier fructueusement les caractères. J'ai pris aujourd'hui une excellente leçon (2).

Cordialement à vous,

ELISÉE RECLUS.

(1) Fidèle ami et collaborateur d'Elisée pour la cartographie de la *Géographie Universelle*.

(2) L'auteur de cet abus de confiance, heureusement quasi-inconnu, n'était toléré dans l'entourage que grâce à la grande distinction de sa femme.

A Jacques Gross.

Clarens, 16 mai 1887.

Je n'ai pas eu de chance à Madrid. Si j'avais été muni de la lettre que vous m'avez communiquée, j'aurais pu voir notre ami Alvarez (1). Ce sera pour une autre fois. Mais en Portugal, j'ai vu de très bons camarades, entre autres un Espagnol, mais celui-ci se plaignait toujours de ne pas être enrégimenté. Il lui fallait un mot d'ordre, un chef de file, l'obligation hebdomadaire de faire un rapport, le paiement d'une cotisation régulière, une discipline extérieure. Je connais beaucoup de gens qui en sont là : il leur faut une forme extérieure, un joug. Ils se disent libres, et il leur faut un signe d'esclavage.

L'anarchie gagne partout. L'année dernière, à Alger, j'en vis trois ; cette année, ils se comptent par dizaines, presque par centaines. L'année dernière à Lisbonne, il n'y en avait qu'un ; maintenant, ils sont assez nombreux pour répandre des brochures par milliers et pour fonder un journal. A Paris, les anarchistes sont déjà assez nombreux et assez solidaires pour qu'ils

(1) Ernest Alvarez, anarchiste espagnol, qui fonda à Madrid divers journaux libertaires.

puissent échapper à la misère sordide et à la faim. Le déménagement à la cloche de bois, les repas solidaires chez les mastroquets, tout cela fonctionne très bien. Ailleurs, on est condamné à la misère parce qu'on est anarchiste ; là, on y échappe par la même raison.

A bientôt.

.....

A Mme Dumesnil, à Vasceuil.

VI
Clarens, 14 juillet 1887.

Ma bien chère sœur,

Nous avons reçu la bonne lettre d'Alfred, qui nous parle de votre prochaine visite. En voilà une bonne chance ! Celle de vous voir, de causer avec vous, de sentir que nous ne sommes pas méchants les uns pour les autres. Au contraire !

Je t'annonce que j'ai l'intention de t'exploiter. Pas trop, parce que ce serait mal, mais je t'exploiterai tout de même. Le médecin a ordonné à Metchnikov d'aller passer un bon mois dans un pays de montagnes de hauteur moyenne, Auvergne ou Cévennes. Or, ce voyage coïncidera avec le tien. C'est te dire que je te demanderai de griffonner à sa place, de me corriger des épreuves et de me signaler impitoyablement mes âneries.

Je viens de lire *la Fille Elisa*. Que c'est triste ! Et penser que des milliers de nos sœurs qui pourraient être heureuses sont condamnées à cette atroce vie, et mourront ainsi en prison à l'hôpital, ou ailleurs !

Je ne sais si tu te rappelles qu'Elie avait perdu ses correspondances régulières avec l'Amérique parce qu'il avait écrit un article sur le roman des Goncourt. *For shame!* Car nous sommes vertueux en Amérique! Car nous respectons la morale et nous ne connaissons pas les *french vices*. « O ciel, je te rends grâce de n'être pas corrompu comme ces gens d'outre-canal ou d'outre-mer! » Et nous sommes tous un peu comme cela. Nous nous targuons de notre vertu et nous méprisons tout ce bas peuple grouillant des malheureux.

Bien tendrement à vous,

ELISÉE.

422

A Richard Heath.

Sans date.

Mon cher ami,

Vous me posez au sujet de l'immortalité des questions auxquelles je ne saurais répondre que par l'aveu de ma profonde ignorance. Mais ce que je n'ignore pas, c'est que nous pouvons concentrer dans cette vie présente, par l'affection et la solidarité, tous ces désirs de vie immortelle qui nous hantent. Nous vivons et nous nous perpéтуons dans les autres ; non seulement nous revivrons en eux, mais cette résurrection, cette nouvelle naissance est une œuvre de tous les instants. Tout ce que nous avons vécu, nous le faisons vivre en autrui et se perpétuer d'âge en âge. Que pouvons-nous demander de plus ?

Je vous embrasse cordialement,

ELISÉE RECLUS.

A M^{lle} de Gérando.

Clarens, 14 juillet 1887.

Ma bien chère demoiselle et amie,

Que vous êtes aimable de m'avoir écrit, et que je suis vilain de ne pas vous avoir répondu pendant ces quinze jours ! Je ne trouve pas d'excuse, mais vous êtes si bonne que vous saurez probablement m'en trouver.

J'ai été fort attristé d'apprendre que cette année le travail excessif vous a plus fatiguée que de coutume. peut-être ferez-vous bien de régler désormais votre dévouement, qui jusqu'à maintenant a toujours été sans mesure, de mettre un peu plus d'équilibre dans votre existence de labeur. Vous savez combien votre vie et votre santé sont précieuses à ceux qui vous aiment, et certainement ils sont plus nombreux que vous ne le pensez. Tous les êtres que vous avez consolés, tous ceux auxquels vous avez donné une bonne pensée, un regard affectueux, un sentiment cordial d'encouragement ou d'espoir, tous ont le droit de vous supplier : « Ne prodiguez pas votre vie ! Elle est un peu à nous. »

Vous me permettez de parler ainsi, n'est-ce pas ? J'ai

pour vous une profonde et respectueuse affection. Il est juste que vous m'autorisiez à l'exprimer.

Ma mémoire spéciale étant assez mauvaise, je ne me rappelle plus exactement quelles sont les parties du livre de Guyau qui m'ont le plus ému ; mais je me souviens que l'impression a été très profonde. Jamais écrivain n'avait dit avec tant d'éloquence et de clarté que la vraie morale est celle qui s'élançe spontanément du cœur, sans ordre du dehors, sans espoir de récompense, ni crainte de châtimeut. Ce livre m'a paru écrit par un homme libre et pour des hommes libres. Certainement, je relirai cet ouvrage quand j'éprouverai le besoin de résumer nettement mes propres convictions et de me rendre compte de ma propre vie.

Je vous serre bien affectueusement la main, et vous prie de me rappeler au bon souvenir de votre cousine. Les dernières nouvelles de mes filles étaient bonnes. La cure de Vichy qu'avait faite Jeannie pour sa maladie de foie paraît avoir complètement réussi. Que Franzensbad vous soit aussi propice !

Encore un bon serrement de main de la part de votre ami dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

Sans date.

Merci de votre lettre, puisqu'elle part de votre cœur.
La mienne partira aussi du fond de ma conscience.
Je crois que la personne humaine doit tendre à la liberté complète, absolue.

Je crois que toute oppression appelle la revendication et que tout oppresseur, individuel ou collectif, s'expose à la violence.

Quand un homme isolé, emporté par sa colère, se venge contre la société qui l'a mal élevé, mal nourri, mal conseillé, qu'ai-je à dire? c'est la résultante d'horribles forces, la conséquence de passions fatales, l'explosion d'une justice rudimentaire. Prendre parti contre le malheureux pour justifier ainsi d'une manière indirecte tout le système de scélératesse et d'oppression qui pèse sur lui et des millions de semblables, jamais.

Mon œuvre, mon but, ma mission, est de consacrer toute ma vie à faire cesser l'oppression, à faire arriver la période de respect de la personne humaine, à vivre, à mourir à la peine.

Je n'ai jamais entendu parler de conspiration, et la

preuve qu'il n'y a jamais eu de conspiration, c'est la fréquence même des actes de rébellion et de guerre sociale. S'il y avait eu conspiration, depuis longtemps elle aurait été découverte.

Bien cordialement à vous et aux vôtres.

ÉLISÉE RECLUS.

A Jacques Gross.

Rouen, 29 octobre 1887.

Mon cher ami,

.....
Je reviens de Londres où j'ai vu les amis. Les affaires marchent. Il me semble impossible qu'il n'en sorte pas quelque chose. Figurez-vous que j'ai eu la chance d'entendre une pièce de théâtre anarchiste, se terminant par le chant de la Carmagnole. Il fallait voir l'enthousiasme des assistants (1).
.....

Salut cordial,

E. R.

(1) Il s'agit ici d'une pièce de William Morris : *Sens dessus dessous* (en anglais *The Tables turned, or Napkins awakened*), a socialist interlude, London, 1887. Cette pièce fut souvent représentée dans la salle de la *Socialist League*, Farringdon Road, London.

A Richard Heath.

Viarmes, 4 novembre 1887.

Mon excellent ami,

J'ai reçu les deux livres envoyés par vous. Merci.

Ce que vous me dites de la situation des H. est attristant, mais ne doit point nous décourager. Que de choses plus tristes encore ! Souffrir pour la bonne cause est, après tout, une certaine forme de la joie.

Je ne puis vous répondre au sujet d'Auberon Herbert (1). J'ai entendu dire en effet qu'à certains égards, il est anarchiste, mais ce que je ne comprends guère, c'est qu'il parle contre le socialisme. Le respect de la personne humaine doit être complet, mais complet aussi le sentiment de la solidarité de chacun avec tous. Je ne puis m'imaginer l'anarchie sans le communisme.

Vous me demandez si, dans *cette commune*, des compagnons garderaient quelque propriété privée. Il serait

(1) Auberon Herbert, individualiste anglais, promoteur du « Voluntaryism » (*le Volontarisme*), dans son journal « Free Life » (*Vie Libre*).

facile sur ce chapitre de jouer sur les mots ; mais, d'une façon générale, je réponds : Non. Le capital est commun, la terre est commune, les machines, les bibliothèques sont à tous. Ce qui n'empêchera pas l'artiste d'avoir son crayon favori et le poète de relire son Shakespeare. Tout ce qui est la simple expansion de l'individu reste à l'individu.

De cœur à vous, mes amis,

ELISÉE RECLUS.

A Richard Heath.

De Viarmes (Seine-et-Oise), chez M. Léon Cuisinier.

20 novembre 1887.

Mon cher ami,

Je n'ai malheureusement pas eu le temps de voir beaucoup Mme Butler. Je suis arrivé un soir de grand diner, avec gens en habit noir et femmes à colliers et à pendeloques. Je n'en ai pas moins senti, à quelques paroles sincères, à quelques regards profonds, combien Mme Butler est bonne et droite. Je l'aime et la vénère beaucoup.

Pas plus que vous, je ne suis fâché de ce qui arrive maintenant en France (1). Quand il y a ulcère, il est bon que la plaie crève. Mais qu'est cette pustule en comparaison de tant d'autres ! Nous sommes bien malades. Quand je reviens de Paris dans mon compartiment de troisième et que je vois mon voisin, un rude ouvrier,

(1) Allusion à l'affaire Wilson, qui amena la démission du Président Grévy (1^{er} décembre 1887).

tirer de sa poche le *Jockey*, journal à un sou, et le lire avec attention, je fais des réflexions amères. Mais courage ! Il est des gens qui savent mourir à Chicago (1) et ailleurs, pour le salut de ces indifférents !

Je vous embrasse de cœur et serre la main à vos excellents enfants.

Votre ami,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) Le 11 novembre 1887 les anarchistes Spies, Parson, Fischer et Engel furent pendus à Chicago. Il a été établi depuis que cette exécution fut un meurtre judiciaire.

A Jacques Gross.

Sans date, décembre 1887.

Mon cher ami,

Je viens de perdre mon gendre, un ami de cœur et le plus vaillant des hommes, Léon Cuisinier. Je suis obligé de m'occuper de mille choses..... Tenez vos comptes avec moi, j'en ai tant d'autres que je m'y perdrais.....

Votre ami,

ELISÉE RECLUS.

A Ch. Perron.

8 décembre 1887.

Mon cher Perron,

Vous vous rappelez ce charmant tableau de la « femme gracieuse que tout le monde adore, depuis son mari jusqu'aux petits poulets ». Vous ne verrez plus ce tableau. Le mari est mort et la maison est abandonnée. La vérole noire a pris notre Léon, et nous avons enlevé la famille. Elle campe provisoirement chez mon frère.

Salut cordial,

E. R.

A Richard Heath.

5 février 1888.

Mon excellent ami,

.....
Vous croyez, mon ami, que vous n'avez pas, dans ma douleur, de mot à dire qui exprime nos sentiments à nous deux. Vous vous trompez : tout mot qui sortira de votre cœur entrera dans le mien. Le fond de bonté, de sympathie, de dévouement, de grandeur d'âme est le même chez tous les hommes qui veulent le bien, quels que soient d'ailleurs les hypothèses et les dogmes qu'ils professent au sujet de l'outre-tombe. La vie, la vie profonde est en dehors des professions de foi. Tout ce que vous me dites de cordial, je le sens et je le comprends, quoique vous y mêliez un langage qui n'est pas le mien. Vous me parlez de l'immortalité personnelle, je comprends l'immortalité collective, mais, comme vous, je mets mon trésor dans un monde qui me paraît impérissable. Ce n'est pas le manque de foi en l'immortalité du moi personnel qui porte au scepticisme le monde civilisé, c'est le manque de solidarité entre les hommes.

Toute notre société marchande repose sur la propriété personnelle, c'est-à-dire sur l'égoïsme : on apprend à chaque enfant à compter et à recompter ses dollars. A force de l'apprendre, il finit par le pratiquer. Ah ! quand il n'y aura plus ni riches, ni pauvres, vous verrez, vos enfants verront si l'amour et le dévouement ne deviennent pas la grande loi du monde. Ils le sont déjà, malgré le dieu Mammon.

Je vous embrasse cordialement,

ÉLISÉE RECLUS.

A ses enfants d'Algérie, M. et M^{me} Régner.

Clarens, 14 février 1888.

Mes bons amis,

Aujourd'hui, neuvième jour, tout continue d'aller bien. Jeannie n'a pas eu de fièvre ; elle allaite sans difficulté ; le petit moutard mange, boit et dort régulièrement et sans donner de peine. Il semble qu'il commence déjà à regarder.

Les autres enfants vont bien. Tanna a fait des progrès très sensibles pendant les deux derniers mois ; elle cause, gazouille incessamment et trotte avec une infatigable activité. Louis se développe aussi d'une manière remarquable, mais je n'ai pas l'intelligence nécessaire pour alimenter son génie de constructeur. En vous attendant cet été, je tâcherai de consulter les gens compétents.

Nous sommes encore dans la saison des neiges : mon feu s'est éteint et j'ai la crampe aux mains.

Salut cordial, mes bons amis,

ELISÉE.

A Richard Heath.

Clarens, 24 février 1888.

Mon bien cher ami,

Vous vous trompez certainement en parlant de mérite personnel, et c'est parler de mérite personnel que de revendiquer l'immortalité parce que vous avez été bon, humain, équitable, tandis que le voisin a été injuste, méchant, cruel. Quel mérite pouvons-nous avoir à être meilleurs que d'autres? Les Phariséens avaient aussi ce mérite, mais ils avaient le tort de le savoir, de s'en glorifier et d'en demander la récompense. Si nous avons eu l'extrême chance de naître dans un milieu favorable, en sorte que nos actes et nos sentiments se sont affinés, si même nous avons appris à souffrir d'une manière plus noble en même temps que plus cruelle, nous sommes des privilégiés et si on nous donnait le choix : avoir été méchants et posséder la vie éternelle, ou bien avoir été bons et retomber dans la mort, n'est-ce pas cette dernière alternative que nous choisirions !

L'important, c'est d'être nés à la conscience et d'agir conformément à son sentiment du bien. Le reste im-

porte peu : Si nous devons être heureux, c'est bien ; si nous devons être malheureux, c'est encore bien, car la mort sera la bienvenue. Mais quelle que soit notre destinée, il serait enfantin, indigne de notre intelligence de chercher notre consolation dans l'inconnu. Il me semble que le vrai devoir de l'homme est de toujours regarder les choses en face, de lutter avec les difficultés, de les vaincre si nous sommes forts, de tomber stoïquement si nous sommes plus faibles que les événements.

Mais je crains que nous ne puissions voir les choses de la même manière, car nos prémisses sont différentes. Ce que nous pouvons faire, c'est de sentir également, c'est de bien aimer nos amis et de marcher, chacun de nous, aussi droit que nous le pouvons, conformément à la voix intérieure.

.....
Salutations cordiales à vous et aux vôtres,

ÉLISÉE RECLUS.

A M. Georges Renard, professeur à l'Académie
de Lausanne,

Clarens, 2 juin 1888.

Monsieur,

Vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer vos *Études sur la France contemporains*, et, de mon côté, par suite d'un accident, j'ai commis l'irrévérence et l'ingratitude de ne pas les lire immédiatement. Je vous prie de m'excuser, et de m'excuser doublement, car je vais me permettre de vous prendre deux minutes de votre temps pour vous soumettre quelques observations. Je me bornerai naturellement à parler de l'étude que j'ai lue la première, appelé par le titre : il me suffit qu'elle traite des idées qui sont ma joie et ma raison d'être, et sans lesquelles je ne saurais point soutenir le combat de la vie.

Votre *Essai sur le socialisme* est écrit avec une clarté et une sincérité qui m'enchantent. Nous ne sommes point habitués à lire des études de cette valeur. Les ouvrages connus qui ont été publiés sur ces matières sont pour la plupart des recueils d'injures ou de niaiseries, ou

témoignent d'une prodigieuse ignorance des faits. Votre jugement, au contraire, est toujours parfaitement équitable d'intention, toujours noble de pensée et de langage, toujours appuyé sur un loyal examen des faits. Pareille impartialité, en face d'un monde haineux, prouve que votre sympathie profonde est pour les hommes de révolte : « Qui n'est pas contre nous est pour nous. »

S'il était nécessaire d'être bref, je hasarderais quelques objections relatives à diverses parties de votre mémoire qui traitent d'écoles socialistes autres que l'anarchie ; mais, de peur de vous envoyer une épître, je m'en tiendrai strictement, anarchiste, à plaider pour ma cause anarchiste.

D'abord, je conteste la vérité d'une remarque faite par vous « en passant », et je la conteste parce que vous en tirez une conclusion qui serait fort grave, si elle était vraie. Vous dites que « la doctrine de l'anarchie a surtout conquis des adhérents dans les pays les moins libres et les plus libres ; elle a trouvé crédit en Russie d'une part, en Angleterre et en Suisse d'autre part ; elle a été dans un pays la réaction naturelle contre l'excès de l'autorité ; elle est dans les autres le développement tout aussi naturel des institutions libérales ». (p. 190).

Me trouvant à même de dresser, pour ainsi dire chaque jour, la liste de nos camarades et des groupes qui se rapprochent plus ou moins de notre manière de voir, je puis vous affirmer en toute assurance que vous vous trompez. Les noms de Bakounine et de Kropotkin vous ont fait illusion sur le compte de la Russie ; mais ces deux personnalités, plus qu'à demi occidentales par l'éducation, sont tout à fait isolées dans le mouvement russe. Bakounine, le porte-parole des Hégéliens à l'Uni-

versité de Moscou, le dictateur de Dresde pendant l'insurrection, n'est devenu anarchiste qu'à Paris et c'est également à l'étranger, après sa fuite de Sibérie, qu'il a groupé des anarchistes autour de lui. Dans le nombre se trouvaient quelques Russes, séduits par son éloquence véhémence, par la génialité de ses idées, et portés naturellement comme compatriotes et compagnons d'exil à se rapprocher d'un homme de cette valeur ; mais, depuis la mort de Bakounine, *aucun* des Russes ses élèves n'est resté parmi nous. Quant à Kropotkin, il n'est devenu également anarchiste qu'à l'étranger, et c'est à Paris que vit l'homme dont la parole fut décisive pour lui. Mais, parmi les Russes, Kropotkin est resté seul : à Londres, où il demeure et où tous les Russes sont ses amis, il n'en est *aucun* qui partage complètement ses idées. Tous sont plus ou moins constitutionnalistes, tous ont encore l'illusion de l'Etat, tous suivent de loin le mouvement qui entraîne la jeunesse russe dans les voies d'une révolution avec idéal parlementaire.

Historiquement, l'anarchie n'est donc pas « la réaction naturelle contre l'excès de l'autorité ». L'esclave qui se révolte contre les coups de fouet n'apprend pas la pratique de la liberté par un coup de vengeance ; le collégien qui s'émancipe en se proclamant athée ou en se faisant recevoir franc-maçon n'en garde pas moins la trace avilissante de son éducation bourgeoise ; l'arbre qui se redresse soudain après avoir été courbé reste disgracieux et tordu. Les pays où les anarchistes sont le plus nombreux sont ceux où les esprits ont été depuis longtemps libérés des préjugés religieux et monarchiques, où les précédents révolutionnaires ont ébranlé la foi dans l'ordre établi, où la pratique des franchises communales a le mieux accoutumé les hommes à se

passer de maîtres, où l'étude désintéressée développa des penseurs en dehors de toute coterie. Là où ces conditions diverses se rencontrent, là naissent les anarchistes. C'est en France d'abord, puis dans la Catalogne, dans l'Italie du Nord, à Londres, chez les Allemands des Etats-Unis, dans les républiques hispano-américaines, en Australie, que l'anarchie a le plus d'adeptes. La race n'y est pour rien, c'est l'éducation qui est tout.

Je pourrais vous citer la petite ville du monde où, toutes proportions gardées, les anarchistes constituent le groupe le plus considérable et le plus sérieux. Le nom ne fait rien à l'affaire, et je ne le dirai pas parce que les circonstances économiques peuvent faire passer demain la prééminence à quelque autre cité. Ce qui importe est de savoir le pourquoi de cet état de choses. Or, dans la ville dont je vous parle vivent plusieurs ouvriers intelligents et studieux qui ont eu la chance d'être jetés en prison, comme révolutionnaires, et d'y avoir passé plusieurs années. En rentrant dans la vie civile, après avoir consacré leur temps de captivité à l'étude et à la discussion sérieuse, ces ouvriers ont eu une autre chance, celle de trouver un travail suffisamment rémunéré qui leur assurait à la fois le pain et le loisir nécessaire pour le travail intellectuel. L'industrie prospère dans cette ville ; en outre, elle est organisée de façon à laisser l'ouvrier maître de son propre établi : l'abrutissante usine avec sa discipline féroce et son inepte division du travail ne l'a pas encore asservi. Ainsi, toutes les conditions heureuses sont réunies pour donner une valeur très haute à ce groupe d'amis : intelligence, étude, alternance régulière du travail et du loisir, liberté personnelle. Les résultats ont été merveilleux. Impossible de voir et d'entendre ces apôtres sans comprendre qu'un

nouveau monde se prépare, conforme à un nouvel idéal !

Attendant tout de l'éducation, nous ne saurions donc « craindre les réformes », comme vous le dites (p. 194). Seulement, nous ne voulons pas nous payer de mots et cherchons à pénétrer au fond des choses. Il ne suffit pas qu'on nous vante des réformes pour que nous y croyions. Si l'on vient, par exemple, célébrer le suffrage dit universel comme l'expression loyale des égales volontés du riche et du pauvre, de l'avocat et du plaideur, nous haussons les épaules ; nous savons que cette prétendue égalité n'est qu'un leurre et que le suffrage d'en bas ne fait que sanctionner d'avance les iniquités d'en haut. Ce n'est donc point là une réforme. Tout au plus reconnaissons-nous que cette hypocrisie-là est aussi un « hommage rendu à la vertu », et nous préférons vivre dans un pays de gouvernants à suffrage que dans un empire où le maître règne de par le fouet ou par le pur droit divin. Ce n'est pas que le suffrage — prétendue réforme — nous convienne, mais c'est qu'il est accompagné, grâce aux révolutions antérieures, d'un état intellectuel et social qui est déjà en partie celui de la science et de la liberté.

Si élevé que soit notre idéal, il est pourtant bien peu de chose en comparaison des progrès imaginables ; cesserait donc une duperie de notre part, sous prétexte de possibilisme, de nous en tenir à notre conception d'une société juste et de nous trémousser pour obtenir de fausses réformes, plus ou moins édulcorées d'un tantinet de justice. Ce que nous avons à faire, pendant cette vie d'un jour, c'est de dire honnêtement, simplement notre pensée et de pousser de toutes nos forces à la réalisation de ce que nous croyons être le vrai. Sans doute, l'histoire nous crie que notre révolution, si énergique et

loyale que nous la désirions, ne sera pourtant qu'une évolution minime et n'aboutira provisoirement qu'à des réformes, car la loi du parallélogramme des forces est vraie en histoire comme en mécanique ; mais nous aurons du moins fait tous nos efforts pour que la résultante soit aussi rapprochée qu'il est possible de la ligne droite. Ce sont toutes les forces liguées pour la résistance qui auront amené l'humanité à prendre le chemin de biais au lieu d'aller droit devant nous. *Video meliora, deteriora sequuntur*. Mais d'autant mieux nous verrons, d'autant moins mal marchera la foule boiteuse qui nous suit.

Et maintenant, je vous le demande, pourquoi ne décidez-vous pas vous-même s'il est vrai — oui ou non — (p. 192), que dans tout organisme la cellule obéit à ses affinités ? Vous n'avez pas besoin, pour vous faire une opinion, d'opposer naturaliste à naturaliste (1). Tous sont d'accord au fond, quels que soient les sophismes qu'ils mettent en avant pour justifier les inégalités dont ils profitent, car d'ordinaire chacun professe la moralité de son intérêt. Un professeur qui fait partie, comme Hæckel, de la « garde du corps des Hohenzollern », ou bien un autre professeur qui veut soumettre les hommes

(1) Renard avait cité, contre la doctrine anarchiste, l'opinion de Hæckel, d'après laquelle, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres, on voit la concentration des parties et leur dépendance réciproque devenir de plus en plus grandes. Il avait cité, en faveur de la doctrine anarchiste, l'opinion de M. de Lanessan, d'après laquelle autonomie et solidarité seraient les bases d'une société qui aurait été construite sur le modèle des êtres vivants. Puis, il ajoutait : « Qu'un autre décide si la science autorise les anarchistes à pousser aussi loin qu'ils le font le fanatisme de la liberté. »

à la domination des savants, comme Huxley, peuvent, tant qu'il leur plaira, opposer la tête au ventre, le fluide nerveux à la lymphe ; ils sont bien tenus de déclarer aussi que la cellule, comparable à l'homme dans la société, s'associe et se dissocie sans cesse, voyage sans fin dans l'immense torrent de la vie, alternativement nourriture, sang, chair et pensée. Il n'y a pas plus de cellules craniennes que de rois par droit divin, pas plus de cellules ventrales que de peuple à la Menenius Agrippa, né pour travailler et se taire. Quoi que vous fassiez, vous agirez toujours comme une libre cellule voyageuse, vous ne consulterez que vous-même pour sentir et penser. N'acceptant les idées d'autrui qu'après les avoir rendues vôtres, n'ayant point de maître, vous êtes bel et bien anarchiste. Laissez les autres l'être aussi. Au fond, l'anarchie n'est que la tolérance parfaite, la reconnaissance absolue de la liberté d'autrui. Et si l'humanité peut se débarrasser de tous ses éducateurs, prêtres, académiciens, polytechniciens et rois, si elle ne périt pas comme une fleur avortée, son épanouissement sera l'Anarchie entre Frères.

Je vous salue respectueusement.

ÉLISÉE RECLUS.

A Mlle de Gérando.

Clarens, 1^{er} avril 1889.

Ma bien chère demoiselle et amie,

Vous m'avez écrit une lettre cordiale qui serait de nature à m'humilier profondément si je comparais ce que je suis avec ce que je devrais être pour mériter vos paroles. Néanmoins, j'accepte votre lettre et je l'accepte avec bonheur, d'abord parce qu'elle s'adresse non à moi mais à l'homme idéal que je voudrais être. Chacun de nous porte en soi ce héros mystérieux qui le guide, l'encourage, l'exalte et, dans les grands moments de l'existence, se confond avec lui. Quelle joie quand on se sent devenu son propre idéal et que, de tout l'élan de son être, on sent, on veut, on fait ce qui est bien.

Mais ces moments sont rares et, quand on se laisse retomber dans le mouvement banal de la vie simplement végétative ou mécanique, combien de fois l'homme intérieur est-il réduit à l'état d'idéal lointain, comme une sorte de tableau de famille suspendu dans un coin de la chambre ! Bien rares sont ceux qui ont su confondre

leur vie de tous les jours avec leur vie noble, celle qui vaut la peine d'être vécue.

Il en est pourtant, et j'ai le bonheur d'en connaître. On me parlait récemment d'un de ces êtres exceptionnels. C'est une femme qui a beaucoup souffert et qui ne cherche point à se venger de sa destinée. Elle ne vit que pour faire du bien, toujours apportant aux faibles et aux pauvres des consolations, des vœux, de bonnes paroles, des regards de tendresse. « Mais vous êtes parfaite ! » lui disait quelqu'un avec admiration. « C'est vrai », répondit-elle simplement, « puisque j'aime tous et toujours. » C'est là le secret : aimer tous et toujours, même ceux qu'il faut combattre avec une incessante énergie parce qu'ils vivent en parasites aux dépens du corps social.

Je vous serre cordialement les mains et salue de cœur les vôtres et tous ceux que vous aimez.

Je n'aurai pas la joie de voir votre mère à Paris, je compte partir dans deux ou trois semaines pour l'Amérique.

Votre ami respectueux et dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

A sa fille, M^{me} Régnier.

(Ecrit au crayon)
En route de Vascœuil à Rouen, avril 1889.

Ma bien chère petite Magali,

Le temps m'est plus avarement mesuré que je ne pensais. Au lieu de partir du Havre demain soir, je m'embarque demain matin à six heures, de sorte que mon plan de voyage à la Bonneville a dû être remis à une autre occasion. J'ai dû me borner à visiter les hôtes charmants de Vascœuil, Alfred et Louise, Baudouin et ses enfants. Camille et Jeanne sont absentes.

.
Le temps s'annonce beau pour demain. Les pâquerettes sont toutes largement ouvertes au soleil, ce qui est un très bon signe d'après le père Labêche, et le soleil se couche dans sa gloire, entouré de petites nuées aimables. J'aime à croire que la mer l'est aussi. Le navire que je prends est *la Gascogne*, un de ces grands bateaux de 7.000 tonnes, dans lesquels on peut amplement se promener de l'arrière à l'avant. Espérons que si je ne puis travailler, j'aurai du moins le plaisir d'aller et de venir sans trop m'achopper.

Mon ancien professeur, Eugène Fezandié, a eu l'amabilité de m'écrire pour m'offrir l'hospitalité à New-York. En tout cas, je pourrai utiliser sa demeure pour m'y faire adresser les lettres et documents pendant tout mon voyage. Ce sera mon quartier général et, comme je serai évidemment anxieux de vous lire, vous serez bien gentils de me gâter en me bombardant de bonnes lettres à cette adresse :

E. Fezandié, 428, East 27th street, New-York.

Votre père et ami,

ÉLISÉE.

Notes prises par Elisée à l'aller et au retour de son voyage en Amérique, en vue de l'achèvement du seizième volume de la Géographie universelle ; *Les Etats-Unis.*

Traversée du samedi 27 avril au dimanche 5 mai 1889.

Samedi, une heure du matin.

Versé sous un grand hangar, au milieu des malles et des colis, je vois dans la nuit comme un long et bizarre édifice, avec des fenêtres rondes, des tours, tourelles et contreforts. C'est *la Gascogne*. Je m'y engouffre et au fond d'un puits je trouve ma cabine, propre d'ailleurs et sentant une bonne odeur de peinture et de savon. Je me jette sur l'étroite couche et je m'endors.

Le fracas du train de Paris arrivant sur le quai me réveille. Un roulement continu de carrioles, le grondement des machines, le ronflement de la vapeur ne me permettent pas de me rendormir. L'aube naît à peine rose sous un ciel mouillé. Je monte sur le pont, et j'ai lieu d'admirer, moi qui admire volontiers. Le pont, au

troisième étage au-dessus de l'eau, s'étend de pointe à pointe, coupé de cours intérieures avec balustrades et de constructions avec cheminées, ventilateurs et toute espèce de chapeaux chinois. A droite et à gauche, des bateaux suspendus forment une sorte de rue tout le long du navire. C'est immense. Que de fois pendant la traversée, la promenade d'un bord à l'autre du navire me paraîtra trop longue !

Les passagers arrivent, ceux de la haute pègre peu nombreux, mais les émigrants en une procession continue, jeunes et vieux, cacochymes et bien portants, mais presque tous sales, en loques, pauvres, malheureux, désolés. Arrivés sur le pont, un peu fouillés par les matelots qui leur prennent les allumettes et les fioles de schnick, un peu brutalisés parfois, les pauvres diables sont répartis en processions secondaires : ici, les Italiens, les plus sordides de tous, mais les plus intelligents et les plus agréables à voir ; les Allemands les plus mal charpentés, les plus grossiers de formes, à l'exception des Suisses ; les Français, peu nombreux d'ailleurs, les plus corrects d'allures et de costumes. Les femmes seules vont à part. Sur le trottoir circulaire du navire, au-dessous du pont, la foule est aussi compacte que sur un trottoir du boulevard Montmartre ; plusieurs fois, j'ai vainement essayé de passer. J'ai dû battre en retraite auprès des gens de la haute pègre, haute pègre moi-même.

A 8 heures du matin, nous partons. Je suis tout honteux de voir de quelle façon misérable il faut procéder à l'extraction de la *Gascogne* hors de son bassin. Un

câble l'attache à l'angle du quai pour que le navire pivote autour de ce point d'appui ; un remorqueurs' attelle à l'arrière, un autre à l'avant, et les deux grosses bêtes tirent de toutes leurs forces pour faire arriver le monstre énorme entre elles deux. Il faut au moins une demi-heure d'efforts pour accomplir ce demi-tour. Enfin, nous entrons dans l'avant-port, nous passons devant le Musée, puis nous dépassons la jetée, on tire deux coups de canon qui font crier les moutards et nous entrons en pleine mer.

Ça va bien, pas une vague. L'eau est délicieusement unie. Au premier repas, tout le monde est présent. Chose extraordinaire, je n'ai qu'un vague vertige : je puis lire un livre qui me fait penser, et le tout sans grand effort. Je me mets à écrire et sans nausées. Allons, c'est admirable, et je m'empresse d'en profiter. Autant de gagné sur la mer et la vague. Le navire file vite, je le vois aux côtes qui s'enfuient, aux bateaux qui nous croisent, vapeurs et voiliers, charbonniers et pêcheurs, mais il est si grand, si puissant que sa marche paraît relativement lente. Il semble qu'une pareille masse devrait avoir une vitesse astrale, comme celle de la planète. Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous voyons de loin Barfleur et le cap de la Hague, puis les îles Normandes et les derniers rochers. Nous voyons s'ouvrir la pleine mer. La vague se creuse un peu. Mais personne n'est malade. Une invalide se fait voiturier sur le pont.

J'examine mes compagnons de voyage. Le type commerçant domine : il en est d'ignobles, d'autres ont du moins le mérite de l'intelligence et de la force. L'élé-

ment canadien est représenté par les prêtres et les sœurs de charité. Un évêque patelin pontifie : il nous annonce d'un ton doucereux qu'il dira demain la « Sainte Messe », et il nous invite à le voir pontifier ; un gros curé huileux s'incline devant son Eminence ; un maigre se fond en sourires béats ; quelques séminaristes gravitent autour des satellites du prélat, heureux de l'ombre que projettent sur eux les saintes soutanes et les chapeaux aux larges ailes et, dans le lointain, les sœurs élèvent sur les dignes ecclésiastiques leurs humbles regards d'adoration.

Le commissaire du bateau, que j'avais déjà vu sur la *Ville de Tunis*, vient me réclamer. Il avait reçu une lettre pour moi ce matin, mais il l'a renvoyée chez les Hachette par la bonne raison qu'un voyageur s'étant inscrit sous le nom de « Reclus » seulement ne pouvait pas être « Elisée Reclus ». Ça ne me paraît pas très fort, je l'avoue, mais, pour s'excuser, le bonhomme a voulu me faire donner une cabine de luxe, ce que j'ai refusé naturellement ; j'ai voulu rester dans ma cabine, mais, pendant le deuxième dîner, on a déménagé la deuxième couchette pour élargir ainsi l'espace et augmenter le cube d'air.

Hélas ! ça me fait penser à la foule grouillante des troisièmes. Que d'injustices et de passe-droits et de lèse-humanité dont chacun de nous, de gré ou de force, est toujours le complice !

Le soir, nous passons devant le cap Lizard, à 20 kilomètres peut-être. Les deux fanaux électriques, à rayons blancs, emplissent l'espace : le soubassement de terre

qui porte les deux étoiles semble réduit à rien, tout se perd dans l'éclat de cette lumière superbe. C'est la fin de l'Europe. Quand nous perdons de vue les deux étincelles, nous sommes en plein Atlantique. La mer devient mauvaise. La nuit est agitée et le jour qui suit est le jour des lamentations, des soupirs, des sanglots et des vomissements. « Ah ! pourquoi suis-je venu ! Si j'avais été plus sage ! On ne m'y reprendra plus ! » Je ne parle pas ainsi, mais je comprends ceux qui tiennent ce langage

Troisième jour.

La mer est toujours dure, le vent est debout, l'espace solitaire. Pas un navire dans l'immense étendue. Seuls, quelques vaillants s'installent aux repas et arpentent le pont, fiers de leur bon estomac, de leur santé, et se moquant des malades ou bien laissant tomber des paroles de compassion qu'ils essaient de rendre cordiales, mais qui ne le sont pas. On leur rend haine pour mépris. « Je hais tous les gens qui se portent bien ! » s'écrie une de nos voisines, étendue presque mourante, sur un fauteuil. Un bonhomme, qui a fait 49 traversées sans être malade et qui a l'aplomb de s'en vanter, un gaillard rond, jovial, le type de la santé, est l'objet de l'animadversion générale. « Tout est dans le courant d'air ! », dit-il. « Établissez un bon courant d'air du haut en bas, de la bouche à l'anus, et tout ira bien. Moi, j'ai

un magnifique courant d'air et, vous voyez, je me porte bien ! »

La loi de Brault se vérifie. Après les deux jours de mauvais temps venu de l'Amérique, le vent et la mer se calment, on n'entend plus le sifflement des cordes tendues qui grincent dans le vent. Le quatrième jour se présente bien. On mange, on se promène sur le pont ; on renait un peu à la vie intellectuelle. Je ne puis lire, mais, du moins, je puis causer un peu. Un négociant du Havre, jeune homme très doux et très conciliant, qui a cru devoir, par gentillesse pour moi, tourner un joli compliment en l'honneur des Communards, m'apprend une chose stupéfiante, c'est que le Havre est la ville honnête par excellence, non dans le commerce, il est vrai, — on n'y fait pas de commerce — mais dans la spéculation. Depuis dix ans qu'il y est, il n'a jamais entendu parler d'une tricherie, d'un mensonge. Les gens ruinés disparaissent ou se suicident, mais il n'y a pas d'exemple d'un démenti de parole donnée. Le jeu est sacré ; toutes les transactions sont verbales, car il s'agit de marchandises fictives ; quand il s'agit de denrées réelles, on attend 48 heures avant de signer les contrats. Il n'y a d'honnêteté que là où il n'y a pas de loi ! Les cafés de Santos sont le grand sujet de spéculation. La récolte est de 1.200.000 sacs, mais on en vend 250 millions ; mon informateur en a vendu 250.000 en un jour alors qu'il en possédait quelques centaines seulement. Il gagna ce jour-là 50.000 francs ; somme toute, il est si content qu'il va faire de la propagande en Amérique pour la place du Havre, « la ville du monde où le jeu se

fait de la manière la plus sûre et la plus honnête.»

A bord, l'homme vers lequel je me sens le plus attiré, et avec lequel je cause le plus volontiers pendant les moments où ma tête a gardé quelque liberté, est un personnage à nez droit, à traits réguliers, à longue barbe juive et à haute casquette de loutre. C'est le type du Juif errant de la légende. Il a parcouru les Etats-Unis dans tous les sens ; il a fait de l'agriculture partout, dans la Nouvelle-Angleterre, dans l'Illinois, en Californie, dans le nouveau Mexique, en Louisiane, en Floride. Il a eu des aventures sans fin et il les raconte avec modestie. Avec toute la sympathie réservée que m'inspirait le bonhomme, je ne pouvais m'empêcher de chercher quelle pouvait bien être sa fonction sociale lorsqu'un prêtre le salue respectueusement au passage d'un profond coup de chapeau, et du titre « Mon Père ». Ahasvérus est un révérend père jésuite qui gère en diverses provinces les immenses propriétés de l'ordre. Maintenant, se trouvent expliquées de nombreuses particularités de sa conversation. N'importe, des sentiments humains nous unissent et Loyola n'a rien à y voir.

Je ne sortirai pas des prêtres ! Je me promène mélancoliquement sur le pont lorsque je suis formellement arrêté par un coup de tricorne qui balaie respectueusement l'espace au devant de moi. Le dit tricorne appartient au supérieur du couvent de Villemarie, qui revient de Rome où il a baisé la mule du Pape, et d'où il ramène des recrues pour la sainte mission. En voilà un timide, un peureux, un finassier. La parole est toujours pesée,

le sourire est mesuré, ce qui reste de pensée est scrupuleusement pondéré. Cela ne vaut pas mon ami Ahasvérus, le jardinier.

Le cinquième jour, nous approchons des bancs de Terre-Neuve. Cette fois-ci, la traversée se fera plus au sud que pendant l'hiver. Les bateaux pêcheurs arrivent déjà en foule sur les bancs et, de plus, la débâcle commence à se faire. Les brouillards, causés par la rencontre des courants tièdes et des eaux froides, s'épaississent autour de nous. La sirène joue de minute en minute. Quelle voix sinistre répétée par la brume épaisse ! Les bateaux doivent se garer avec frayeur à l'ouïe de ce rugissement. Dans une éclaircie de la brume, nous voyons quelques embarcations ancrées sur les bancs.

Nous voici dans les eaux américaines. Les mouettes que nous voyons se lever devant nous dans l'entre-deux des vagues, sont des mouettes du Nouveau Monde. C'est ici le « Trou du Diable », et la mer est en effet bien dure, le vent froid et méchant. Mais nous commençons à être aguerris ; même des malades se traînent sur le pont et s'essaient à causer. Je fais la connaissance du commissaire ou plutôt je renoue amitié. C'est un bon, doux et poétique jeune homme, évidemment triste. D'après lui, le mal de mer n'est que le commencement de la « maladie de la mer ». Quand les nausées ont disparu, quand la tête est devenue complètement libre, la mélancolie reste, ainsi que la difficulté du travail. Ceux qui sont forts parmi les marins tournent au pessimisme, à la tristesse, même à la corruption : tel le merveilleux Loti. Quant au menu fretin des officiers de bord, il

tombe peu à peu dans la niaiserie, la routine maniaque, le ramollissement cérébral. Aucun officier ne travaille. Tous ont abandonné leurs études ; nul ne songe parmi eux à introduire le moindre perfectionnement dans la navigation, l'astronomie nautique, l'aménagement du bord. Tout ce qui se fait est de l'invention des gens de terre, des « Castors » méprisés. Plus l'officier monte en grade, plus il s'est amoindri ; à la fin, c'est le type de la taverne. A côté du Ramollot de l'armée de mer, le Ramollot de l'armée de terre est un génie. Et cet amoindrissement intellectuel dégénère naturellement en envie, en malveillance. L'esprit de corps des marins dont ils font tant de cas, et qui leur donne en réalité tant de force dans le monde officiel, est dû surtout au manque de valeur personnelle. Nuls par eux-mêmes, ils deviennent quelque chose par l'union contre le pékin. Telle est l'expérience de mon informateur mélancolique : il avait voulu étudier à bord, mal lui en a pris. Quand il se permettait de faire « le point », quoique ses galons ne soient pas de la même couleur que ceux des autres officiers, il commettait un crime de lèse-marine qui ne pouvait être pardonné. Peut-être, dans cette « maladie de la mer », dont parle mon informateur, y a-t-il autre chose que l'influence de la mer elle-même. Il y a pour les officiers cette habitude anti-humaine de toujours commander, de toujours obéir, de mesurer toujours les distances. Le monde est bien petit sur l'étroit vaisseau et chacun a sa place exactement délimitée par centimètres et millimètres. A chacun sa fonction précise, le ton de la voix, l'attitude du corps, tout est calculé d'avance et

c'est l'observance de toutes ces misères qui fait le bon officier. Comment, avec une pareille vie, l'homme pourrait-il grandir en intelligence et en force intellectuelle? Comment les ailes pourraient-elles lui pousser? Il ne lui reste qu'à devenir un « rond de cuir » à sa façon. Et puis, il n'y a pas de femmes à bord, il faut donc s'amoindrir et se dépraver? Sans faire de personnalités, un des types qui commandent ici me paraît être un exemple du ramollissement maritime. Deux ou trois phrases dites par lui témoigneraient d'une prodigieuse ignorance, s'il ne faut pas les expliquer par de simples méprises momentanées ou quelque bizarre variété d'une maladie aphasique.

L'avant-dernière journée est magnifique. La mer, déjà protégée par les côtes de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Ecosse, est presque parfaitement unie; l'air est doux, un bon soleil de printemps nous éclaire, les rhododendrons et les azalées du salon sont dans tout leur éclat de jeunesse. Seulement, nous traversons de temps en temps des bancs de brouillards et le navire pousse alors ses longs cris d'angoisse par la bouche de la sirène. L'homme au « courant d'air », qui depuis plusieurs jours me menaçait de me montrer son livre, m'a définitivement acculé sur le coin d'un canapé. Je suis pris. Mais je dois dire que je n'ai pas lieu de le regretter. L'homme au courant d'air, malgré sa face reluisante et son ventre rebondi, est décidément un homme remarquable. S'il mange bien, il travaille bien aussi: il s'est fait mineur dans le Wyoming, sur un plateau désert, à 3.000 mètres d'altitude et, pour bien mener son entre-

prise, il fait tous les métiers, il est charron, serrurier, maçon, creuseur de canaux, charpentier. Ici, à bord, il va se renseigner auprès des forgerons et des mécaniciens ; il est allé prendre des leçons chez le boulanger, parce que sa femme fait mal le pain ; dans un mois, il se charge de lui enseigner la vraie méthode. Ce n'est pas tout : le bonhomme écrit. Il me montre un arbre historique des Etats-Unis avec la série des événements et les luttes des partis, et le travail me paraît conçu et exécuté d'une manière vraiment admirable ; je ne puis imaginer rien de meilleur comme résumé de l'histoire américaine et le lui dis à sa grande joie. Quant au texte, amphigourique et patriotique, c'est autre chose. Je ne puis qu'en rire, mais le bonhomme n'en est pas moins, de tous les Franco-américains et de tous les Américains, celui qui connaît le mieux l'histoire des partis dans la République. Sa conversation est des plus intéressantes, quoique la blague provençale s'y mêle un peu : le bonhomme est né à Montélimar. Il se dit financier de premier ordre, mais, de ce genre de mérite, je ne puis juger. Si je l'en croyais, c'est lui qui pendant la guerre de sécession aurait eu le trait de génie de remplacer les banques d'Etat par les banques nationales. De lui serait venue l'étincelle motrice dont Chase a eu tout l'honneur ! Il fut ami de Proudhon.

Un autre personnage m'envoie sa carte. Celui-ci est l'inévitable recruteur d'émigration pour la République Argentine, un homme tout jaune de peau, de casquette et de paletot. Il a le nez le plus bizarre que j'aie jamais vu. Les deux narines et la cloison du nez sont traver-

sées par un trou net : au-dessous, le nez tient au visage par un mince pédoncule. On dirait un trou de balle, mais peut-être est-ce quelque maladie qui aura rongé la trombine de l'individu. Il péroré sur les finances et le bétail et les viandes de sa patrie ; il me démontre qu'en aucun pays du monde on ne gagne plus d'argent, que nulle part les banques ne volent plus le pauvre monde ; en conséquence, il m'invite à faire de la réclame pour ce beau pays d'argent. En prenant congé, il s'estime heureux d'avoir fait ma connaissance et de pouvoir annoncer à son gouvernement qu'il a propagandé auprès de mon illustre personne. Et patati, et patata ! Voilà 50 francs de gagnés !

Outre les interlocuteurs de mon choix ou du leur, il en est trois autres que m'a imposés l'obligation de m'asseoir à la table du commandant. Ce ridicule ne m'a pas été épargné. Sous peine d'impolitesse, j'ai dû m'exécuter, faire les courbettes obligatoires et les salamalecs de convention. Les raisons du choix suprême sont de natures diverses. Les deux convives de face ont été distingués à cause de leur richesse ; ma voisine de gauche a été choisie à cause de sa beauté, et moi je suis le représentant d'Armand, (1) à moins qu'on ait voulu voir en moi cette bête curieuse, le communard géographe ou le géographe communard. Du reste, je dois dire que notre petit groupe fonctionne assez bien. La dame riche est une de ces Anglaises laides, à grandes dents, qui ont du moins le charme de l'infinie bonté, de la droiture, de la

• (1) Armand, un des frères Reclus, alors lieutenant de vaisseau

probité, de tous les bons sentiments : elle est aimable quand même, toujours et partout. Quant à la belle voisine, il faut bien que je le reconnaisse, elle est vraiment belle. C'est une créole de la Louisiane et on pourrait la considérer comme le type même de la race. Elle a des yeux splendides, veloutés et doux, un nez irréprochable, des lèvres mobiles, toujours souriantes, une petite fossette au menton, un teint mat et chaud, une taille élégante et souple. Elle parle l'anglais, l'allemand, le français avec le même charme. C'est un ravissement de la voir et de l'entendre, mais elle est un peu câline et, sans le savoir, un peu coquette. Il faut être aux petits soins pour elle, et ceci ne me convient pas. Le métier de porte-queue me déplaît et, malgré toute mon admiration, je suis heureux de mettre un terme au brin de causerie obligatoire.

Au matin du huitième jour, un pilote vient nous barrer la route. Nous sommes encore à 750 kilomètres de New-York, et pourtant on est venu nous chercher à cette énorme distance en pleine mer. Quelquefois, les pilotes viennent capturer leur proie jusque sur les bancs de Terre-Neuve ; c'est comme si les pilotes de Marseille allaient attendre les bateaux de l'Atlantique au delà du détroit de Gibraltar : pareille âpreté dans la concurrence se comprend à peine. Des paris étaient engagés entre les joueurs du bateau, c'est-à-dire presque tous les passagers. « Quel sera le numéro du bateau ? Le pilote a-t-il les cheveux gris ? En a-t-il au moins un ? Manque-t-il un bouton à sa culotte ? » Quand le bonhomme eut escaladé l'échelle à cordes, les parieurs se

précipitent autour de lui pour lui ôter sa casquette et jeter des regards indiscrets sur ses pantalons. Les dollars changent de mains entre les parieurs. On débouche les bouteilles de champagne et j'ai grand peine à me défendre d'avaler ma rasade. Il m'était plus agréable de suivre des yeux le gracieux bateau pilote, dansant sur le flot, tout chargé de sa blanche voilure.

Aujourd'hui je descends dans les profondeurs de la machine. J'en reviens abasourdi. J'entre dans une allée de chaudières avec trente-six foyers toujours flambants, et je descends de puits en puits entre les tours de fer qui s'engouffrent, puis se réduisent. L'arbre de l'hélice s'enfonce à 30 mètres dans la grotte à l'arrière du navire et nous pousse de six mètres à chaque tour. Je sors de la cale comme je sortirai du navire lui-même avec un sentiment d'admiration parfaite. Quelle merveille d'ordre, d'aménagement, de bon outillage et de force ! L'homme est grand. Sur cette masse énorme, il nous semble que tout danger de mer a disparu. Qu'il fasse du soleil ou du vent, que l'eau soit unie ou furieuse, le navire va toujours de sa marche égale et puissante : on a confiance en lui ; c'est un dieu qui nous porte.

Devenu presque tout à fait dispos pendant le dernier jour du voyage, je me promène au milieu de nos camarades de l'entrepont. C'est ici qu'il me faudrait avoir le talent de Jouk (1) pour devenir le compagnon de tous et causer avec chacun. Les groupes nationaux, séparés

(1) Joukowsky, un Russe, habitant Genève, qui prit une part très active au mouvement internationaliste. Il devint un des meilleurs amis d'Elisée, ainsi que sa femme, l'excellente M^{me} Jouk.

dans les chambrées, ne se mêlent guère, même dans la cohue des trottoirs du pont. Les Italiens sont à part, jouant à la *mora*, chantant ou dansant aux sons d'un accordéon, puis des violoneux se mettent de la partie ; tout ce monde est crasseux, mais gai, gentil, lumineux. Le groupe des Suisses est compact et parmi eux un Suisse romain pontifié comme le représentant de la république modèle, allant au devant de la république sœur, la grande Amérique. Armés d'un recueil musical publié à Zurich, les bonshommes entonnent des chants à plusieurs parties, des lieder de Heine, de Uhland, de Fallersleben : ils célèbrent la « patrie qu'ils ne verront plus, la petite fleur qu'ils ont laissée dans la bruyère ». Tout cela est touchant, élevé et contraste singulièrement avec les couplets grivois d'un chanteur de caboulot. Aussi, le pontife romain cherche-t-il à me faire comprendre l'infinie supériorité de son peuple. « Les Français me dégoûtent ; ils n'ont pas de patriotisme ! » Je vois bien que « ces Français » le blaguent volontiers, je constate aussi que les ritournelles boulangistes ou simplement canailles ne valent pas les chants de Heine ; mais, en regardant les figures claires des uns et la lourde masse empâtée des autres, je suis moins convaincu de la supériorité du Teuton, qu'il sorte de la Grande-Allemagne ou de la libre « Helvétie ». Même en chantant la « patrie qu'ils ne verront plus », ces Helvètes ont des figures ternes et grises qui ne disent rien. Et quelle différence dans la manière de faire l'amour qui est, après la mangeaille, la grande occupation du bord ! les Français rient, se taquent, s'agacent ; les groupes allemands

sont publiquement enlacés en une lourde béatitude.

J'assiste à une curieuse lutte entre un rustaud germanique qui avait appris à jargonner français, je ne sais où, et un matelot parisien qui nettoyait les cuivres du pont. J'arrive au moment où l'Allemand s'écriait triomphal : « Nous vous avons bat u en 1870 ! » « Ah ! tu crois ça, espèce de maffe ! Eh ben, c'est moi qui vas t'apprendre l'histoire ! Quand les Allemands sont entrés en France, qui avaient-ils à leur tête ? » « Ils avaient Guillaume, l'empereur Guillaume ». — « Mais, serin que tu es, ce n'était pas le chef, ça ; c'était le cornichon qu'on portait dans un bocal devant les troupes, mais qui portait ce bocal ? » L'Allemand ahuri ne comprend pas. — « Comment, imbécile, tu ne comprends pas ? Guillaume avait un maître n'est-ce pas ? Quel était ce maître ? — » « Ah oui, Bismark. C'est ç ». « Eh bien, mon ami, ce Bismark était un Français ! » Nouvel ahurissement du Germain. « Eh oui, un Français de mon pays, un déserteur. Mon père le connaissait bien ; mon père, qui est sous-préfet de l'Eure, a servi avec lui dans la même compagnie. Et voilà comment pour entrer en France il vous a fallu être menés par un déserteur français ! » L'Allemand est décidément collé, mais il ne semble pas convaincu : l'autre l'achève. « Et puisque tu es si fort, essaie donc de te mesurer avec moi. Travaille comme moi ! Fais donc de la bonne ouvrage comme moi. Tu n'es pas fichu seulement de faire reluire ce cuivre ou d'épaissir cette corde ! Et tu parles de me battre ! Va donc dans ton pays, et tu verras si l'on fait des bateaux comme celui-ci ! » « Ah ! cela est vrai ! », répond l'honnête Allemand « je n'en ai

jamais vu comme ça ! » Et il s'éloigne pesamment, convaincu désormais, et poursuivi par le rire méprisant du gringalet parisien. Voilà où nous en sommes encore ! Les peuples n'en ont pas encore fini de s'entremanger, guidés par des cornichons que l'on porte dans un bocal.

Dimanche, à 3 heures du matin, la *Gascogne* entre dans la rade extérieure. Des feux nous entourent sur toutes les îles ; une grande lueur d'aurore se montre au nord, sous l'étoile polaire : c'est le reflet de New-York. Le navire rejette sa vapeur en hurlant comme un tonnerre, on laisse tomber l'ancre, et nous attendons je ne sais quoi. Je pense aux miens qui sont là-bas de l'autre côté de la mer, devenue bien petite aujourd'hui, mais encore trop large pour moi.

A ses enfants d'Algérie.

Paquebot-Poste *la Gasagne*, le 3-4 mai 1889.

Mes biens chers enfants,

Nous ne sommes pas encore en vue de la terre ferme, mais le pilote qui est venu nous chercher à 700 kilomètres en mer, est à bord depuis quelques heures. La vague est unie, le baromètre est bonace, le bateau est rapide et nous comptons arriver ce soir en vue des passes. Je crois donc pouvoir vous dire que la traversée a été bonne. Nous allons rompre les amitiés passagères qui se sont formées à bord du bateau. Dans le nombre, j'ai rencontré des personnes qui m'intéressaient fort et que j'aimerais revoir. L'inévitable Algérien ne manquait pas. Il était là, pérorant sur les vignes de première, de deuxième, et de troisième feuilles, sur la fermentation et le degré d'alcool, sur la « vaisselle vineuse » et sur la valeur respective des crus. Le sien, dit-il, est de premier choix : « Le vin de Mouzaïa n'a pas son égal ! » A bord du bateau, l'armée catholique, pères, frères et sœurs, est en force, évêque, supérieurs, curés, novices,

tout cela est en conférence et en oraisons. Il en est aussi de masqués en costume civil et, précisément, mon compagnon de choix, celui qui m'intéressait le plus par sa mine de juif errant, par ses récits d'aventures, ses observations de toute espèce, débités avec assurance et modestie, se trouve être un « révérend père jésuite ».

Je vous embrasse bien tendrement. N'oubliez pas que mon quartier général est New-York, 428, East, 37th street, chez E. Fézandié, et ne m'oubliez pas dans vos épîtres.

ÉLISÉE.

A M^{me} Elisée Reclus.

Philadelphie, lundi 13 mai 1889.

Mes excellents amis,

Les choses se font en grand dans les hôtels des Etats-Unis. Je pense qu'ils ont des tonneaux d'encre, mais ils y versent des barriques d'eau ; de sorte que je me demande si ma lettre, pâle sur fond pâle, sera suffisamment lisible.

.
Quoique seulement à trois heures de New-York, il y a déjà de grands contrastes avec le nord des Etats-Unis, si ce n'est que les deux villes, sauf les élégants quartiers de marbre, de granit de porphyre, sont également sales, mal tenus, mal pavés, remplis de flaques innombrables. Déjà les nègres sont beaucoup plus nombreux. Ici, comme dans le nord, ils ont acquis le droit de monter dans les omnibus et ne paraissent nullement éblouis de la majesté des blancs. Tous les garçons de l'hôtel sont noirs, mais ils n'ont pas

l'autorisation de monter dans le même compartiment de l'ascenseur que les bancs. La chambre de l'ascenseur est donc divisée en deux étages : en haut les Japétiens, en bas les Chamites ; les premiers descendent d'abord, puis les seconds ; il n'y a pas de contact possible.

J'ai vu aujourd'hui mon éditeur futur pour la traduction du volume sur les Etats-Unis. En dix minutes, nous avons bâclé notre affaire. Figurez-vous qu'à mon insu, un éditeur, Harper, a traduit *La Terre* et *l'Histoire d'un Ruisseau* et qu'Appelton, bien plus audacieux, a fait fabriquer de toutes pièces une *Géographie générale de la Terre*, en six volumes, alors que l'original n'est pas fini. Il est vrai que cet ouvrage n'est pas dans le commerce et qu'il se vend seulement par souscription. Il est probable que cet ouvrage est une affreuse compilation. C'est peu agréable d'en être ainsi responsable.

Bien tendrement à vous.

ÉLISÉE.

.

A ses enfants d'Algérie.

New-York, chez Eug. Fezandic, mai 1889.

Mes excellents amis,

Je suis encore à New-York pour un ou deux jours. De là, je me dirigerai vers Washington et autres lieux, puis je pointerai vers le nord, dans la direction du Canada. Je tâche d'ouvrir mes yeux et mes oreilles pour bien voir et bien entendre, conformément au précepte de la Bible. Et que de choses intéressantes je laisse passer sans les voir, parce que les connaissances préliminaires me manquent. Curieuses inventions, applications sages, ingénieuses combinaisons ne me frappent qu'à demi ou même m'échappent complètement parce que je ne suis pas de force à les saisir. En tout cas, ce qu'il serait impossible de ne pas voir est le prodigieux tourbillon de travail dans lequel tout le monde est entraîné. Quelle besogne on abat ! Malheureusement, une bonne part de tout ce labour est absurde et contradictoire.

Bien tendrement à vous, mes bons amis.

ÉLISÉE.

A ses enfants d'Algérie.

Washington, 17 mai 1889.

Mes braves amis,

Me voici sous la latitude de votre Algérie et je commence à trouver que mes vêtements d'hiver sont un peu lourds, mais je pense que demain je reprendrai le chemin du Nord. J'aurais encore beaucoup à travailler dans les bibliothèques si je restais ici, mais il me tarde de partir, parce que l'une des personnes auxquelles je suis recommandé a pris son devoir tellement à cœur que, malgré moi, je l'induis à de grandes dépenses de temps et d'argent : les dîners, les voitures, le champagne, cela m'agace et il n'y a guère moyen d'y échapper que par la fuite. C'est ce que je vais faire.

Tous ces gens officiels, car malheureusement je suis obligé de m'adresser à eux — ce sont eux qui détiennent les cartes et les livres — tous ces gens officiels m'ont accueilli en bons garçons. Les Américains d'ici font décidément meilleure impression que ceux de France : ce ne sont pas des oisifs ; ils travaillent et le travail les

moralise ; en outre, je les trouve gais, cordiaux, spirituels. Ceux qui sont d'aspect brutal sont précisément les meilleurs. Mais ne généralisons point. Que de grossièreté ça et là, de vulgarité sans nom, de prétentions bêtes de vanités sans raison !

Ce qui m'étonne sans cesse est la prodigieuse distance morale à laquelle nous sommes de la France. Ce pays est inconnu. Je n'ai encore rencontré ici personne — si ce n'est un garçon d'hôtel — qui parle notre langue d'une manière compréhensible. Les journaux avec leurs huit et seize pages ne disent pas un mot des quarante millions d'hommes qui vivent entre la Manche et la Méditerranée ; en revanche, ils contiennent tous dix, vingt colonnes sur les pédestriens, les régateurs, les parieurs de toute espèce. Un Français non diplomate, non classé, est un être bizarre pour les gens d'ici, et je me sens étranger sur cette terre. De là quelque mélancolie, aggravée par l'absence de nouvelles !

Cette ville est pleine d'édifices : partout des palais, des statues, des colonnes triomphales ; mais aussi des arbres partout. Des marches du Capitole, la ville ressemble à une immense forêt ; toutes les places sont des berceaux de verdure ; chaque rangée de maison est cachée par des rangées d'arbres. Il est délicieux de se promener le soir dans les allées de ces parcs, au pied des statues ; mais des rayons de lumière électrique percent le feuillage et l'on entend rouler sur l'asphalte les voitures des hôtels.

Bien affectueusement à vous, mes chers enfants.

ÉLISÉE.

A sa fille, M^{me} Cuisinier.

Virginie Occidentale, Martinsburg, 18 mai 1889.

Je crois que ma pointe vers le sud est terminée. Je n'ai point dépassé Washington, et j'ai pris la direction du nord un peu à l'aventure. Je ne voulais pas revenir à New-York par le chemin suivi dans le voyage d'aller, et j'ai choisi une voie détournée qui me mène dans la région des montagnes, des vallées herbeuses, des rivières et des cascades. Mon premier lieu d'arrêt ce matin a été l'un des lieux vitaux de mon existence de géographe et d'abolitioniste. C'est Harpers'ferry, au confluent du Potomac et de la Shenandoah. C'est là que John Brown, avec ses dix-huit compagnons dévoués, a commencé la révolte pour l'émancipation des nègres ; c'est là qu'il a été capturé et blessé, et c'est près de là qu'on l'a pendu. Une mesure ruinée en dehors du village est le petit fortin dans lequel il s'est défendu ; on lit encore au-dessus de la porte : John Browns'fort. Nul endroit de la terre ne serait plus sacré à mes yeux si le sol participait à la grandeur des événements qui s'y sont accomplis. Les Américains ont le culte des souvenirs, et je m'imaginai trouver des monuments, des drapeaux, des statues

Harpers'ferry. C'est par centaines que l'on compte à Washington les statues des généraux et des capitaines : bronze, marbre et pierre, mais John Brown était un héros révolutionnaire. Le patriotisme facile l'a oublié, et il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Ce qui m'étonne aussi c'est qu'un site aussi merveilleux que celui de Harpers'ferry, au confluent de trois vallées, avec ses promontoires boisés, ses rochers, ses îlots et ses rapides, soit encore si négligé par les constructeurs de villas. Quelle chance ! j'ai pu rôder sur les hauteurs, au milieu des pâturages fleuris en écartant les vaches de mon sentier. J'ai passé là une journée heureuse, pleine de votre pensée et de la pensée de tous ceux qui sont bons et qui savent mourir pour une cause de dévouement et de justice. Depuis vingt-cinq ans, la paix est faite entre Nord et Sud, et cependant Harpers'ferry est encore une ruine, nombre de maisons sont encore éventrées ; même des églises sont encore en débris comme après les quatre années de conflit, alors que confédérés et unionistes se disputaient incessamment la ligne du Potomac. On dirait qu'on a peur de bâtir sur ces pentes si souvent ensanglantées.

On m'a comblé d'amabilités à Washington, et j'aurais mauvaise grâce de ne pas le reconnaître, quoique la plupart des individus avec lesquels je me suis rencontré soient des personnages officiels. Mais l'esprit de gouvernement et de routine n'a pas encore eu le temps de momifier tout ce monde là. Les bureaux sont ouverts à tout venant ; s'il y a des portes, on ne les voit guère ; l'ascenseur est sans cesse en mouvement, emportant, apportant les amis et les visiteurs. Les huissiers nègres éclairent les salles et les corridors de leur sourire bienveillant. Je suis aussi très heureux de la bienveillance

générale du menu peuple. Mes idées préconçues étaient heureusement erronées, le mercantilisme, la politiciannerie ont fait beaucoup de mal, sans doute, mais il semble que le fond est resté bon, cordial, même réjoui. En France, en Europe, tout le monde s'observe : ici, les inconnus se saluent, sans lever le chapeau, il est vrai ; mais des vieillards, même des jeunes hommes, ont une façon charmante de vous prendre par l'épaule ou par le bras, d'un mouvement de main très doux qui réjouit le cœur par sa cordialité sincère. Aujourd'hui déjà, trois inconnus se sont adressés à moi de cette manière : je ne pense pas qu'en Europe, j'aie été abordé ainsi par des étrangers trois fois en ma vie.

Je compte arriver demain soir à New-York. Aurai-je de vos lettres ? Sans doute, le bateau qui les porte doit être arrivé ce matin.

Bien cordialement à vous et aux amis.

N'est-il pas temps, ma fille, de donner aux enfants l'air de la montagne ?

De tout cœur avec vous.

ÉLISÉE.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil.

New-York, 22 mai 1889.

Ma bonne petite sœur,

Je compte partir demain pour le nord, mais je n'ai pas d'adresse précise à te donner. C'est toujours New-York et la maison de l'ami Fezandié qui sera mon bureau postal.

Je t'envoie un roman (1) qui a de l'importance dans l'histoire des idées du monde anglo-saxon. La sensation a été énorme : les portes du Temple en ont été ébranlées. Tu penses qu'au point de vue révolutionnaire, le livre est bien médiocre, mais le premier tiers de l'ouvrage me paraît très remarquable comme observation et je pense que tes impressions coïncideront avec les miennes. Nous connaissons Catherine et nous connaissons Robert.

Quand tu verras Noel, dis-lui que je fais amende honorable au monde anglo-américain. Certes, le gouvernement, la banque, le commerce, autrement dit le parasi-

(1) Robert Ellesmere.

tisme, sont bien ce que je croyais ; mais la masse du peuple qui travaille, qui gagne son pain, c'est autre chose. Les gens me paraissent avoir beaucoup de cordialité, de bonhomie et de sens égalitaire. De jour en jour, ils se débarrassent de l'élément religieux.

Bien tendrement à vous,

ÉLISÉE.

A Paul Régnier.

New-York, 23 mai 1889.

Mon cher ami,

Je pars de New-York pour New-Haven, et de là je compte filer vers Boston, puis vers le Canada, qui sera mon lieu de séjour principal. Je ne puis malheureusement te donner mon adresse précise, mais le meilleur moyen sera d'expédier tes lettres à la maison Hachette. C'est à Paris évidemment que l'on connaîtra toujours le mieux ma dernière adresse.

Je comprends combien cette inquiétude au sujet de l'invasion possible de la fièvre est énervante, surtout au commencement de la saison. Mais si tu as pris, comme tu n'a pas manqué de le faire, toutes les mesures de précaution, tu réussiras certainement, sinon à prévenir la maladie, du moins à la rendre peu offensive. Tu veilles certainement à la propreté de la maison et des abords ; tu te défies de l'eau stagnante et des vapeurs qui rampent ; peut-être as-tu pu aussi élever cet ajoupa sanatoire sur quelque hauteur des alentours. Nul mieux que toi ne saurait prendre les mesures utiles. J'ai été bien

frappé de ce que j'ai vu dans les faubourgs new-yorkais de la rive droite du Hudson. Là les fièvres règnent en permanence ; des familles entières en sont rongées ; mais il semble que la force de l'endémie est moins en proportion de la nature marécageuse du sol que de la saleté des rues. Même au sommet des collines règne la fièvre là où les rucs sont coupées de fondrières et de mares.

.
Je t'embrasse de toute mon âme ainsi que les enfants
Quel bien moral immense doit leur faire cette vie des
champs, le travail aidé par la compréhension des choses
que tu leur donnes.

Je vous aime et vous embrasse,

ÉLISÉE.

A M^{mes} E. Reclus et Cuisinier à Clarens

New-Haven, 23 mai 1889.

Mes chers,

J'ai fait aujourd'hui une petite traversée. Heureusement que la côte a toujours été en vue et nous a protégés de la bise. Je me suis borné à être stupide.

De plus en plus, j'apprécie les Fezandié. Y a-t-il dix familles aux Etats-Unis, y en a-t-il dix en France où le père et les huit enfants, y compris une belle-fille, vivent dans une pareille intimité, en entente si parfaite, dans une joie constante de bonne amitié, sans que jamais l'un empiète sur la liberté de l'autre, sans que jamais parole de morale soit prononcée. J'en suis tout ému.

J'ai vu hier un de mes amis anarchistes, qui vit presque seul dans un village éloigné de New-York (1). Le bonheur de voir un ami l'a tellement ému qu'il a fondu en larmes. La vie des ouvriers empire bien aux Etats-Unis. Le salaire des bons ouvriers a diminué de

(1) Cet ami était Auguste Spichiger, guillocheur, né dans le Jura bernois ; il faisait partie de l'ancienne fédération jurassienne de l'Internationale.

30 à 20 dollars par semaine dans les dix dernières années ; il y a des femmes auxquelles on donne seulement trois piastres par semaine. Mais, par contre, il y a maintenant aux États-Unis trois mille millionnaires ayant chacun ses cinq millions de francs et traitant les ouvriers de lâches, de fainéants et de paresseux.

Arrivé dans la nuit à New-Haven, je n'ai pu encore me rendre compte de la ville. J'ai cru distinguer de vastes places et des ormeaux splendides le long des rues. J'ai été faire quelques achats et j'ai été surpris du bon marché de tout ce qu'on m'a vendu. Dans un magasin on offre un « complet » qui n'a pas l'air trop minable pour la somme de quinze piastres, et, dans le gousset de la veste, il y a une montre, une vraie montre, qui a l'air fort bien, et dont la marche est garantie pour un an. Une autre annonce nous offre pour 25 sous :

Robert Ellesmere and a case of soap (et une boîte de savon).

Il faut vous dire que Robert Ellesmere est le roman que tout le monde lit et discute maintenant en Amérique. C'est l'histoire d'un pasteur qui, orthodoxe, devient libéral, tandis que sa femme reste fortement attachée au dieu de ses pères. J'ai lu l'ouvrage dont la première partie m'a singulièrement intéressé, à cause du beau caractère de la femme, mais l'ouvrage trop long et le libéralisme bête du mari finissent par être agaçants. Quoi qu'il en soit, la fureur avec laquelle on s'est mis à lire cet ouvrage, qui nie la divinité de Jésus-Christ, est un remarquable signe des temps. Ici, les étudiants de l'Université de Yale ont récemment passé un examen pendant lequel leurs réponses étaient si peu chrétiennes que l'examineur ahuri se demandait comment il y aurait moyen de faire des pasteurs de tous ces jeunes im-

pies. *If it goes on like that, I think we must shut up shop* (1). Mais impiété et piété sont également un genre chez les vaniteux indifférents. Un prédicateur athée, Ingersoll (2), attir eune grande foule à ses discours, et les auditeurs qui viennent l'applaudir sont les mêmes qui paient leurs sièges à l'Église 500 et 1.000 francs par an.

Bonnes embrassades,

ÉLISÉE.

(1) « Si les choses vont ainsi, nous pourrions fermer boutique. »

(2) Robert Ingersoll, avocat, conférencier et écrivain.

A ses enfants d'Algérie.

Boston, de passage, 28 mai 1889.

Mes braves amis,

Mon hôte, M. Marcou, m'a dit que le thé fort, pris en abondance, l'avait toujours protégé contre la fièvre dans tous les pays d'Amérique, marécageux ou forestiers, parcourus par lui, au Texas, au Mexique, en Californie. Pendant quinze ans, il a pu établir à ce sujet des observations comparées entre lui, l'homme sain, et ses compagnons, les malades.

Je viens de visiter l'exposition de l'école polytechnique de Boston. C'est merveilleux de voir les outils, les machines qui sortent des mains de ces jeunes gens. Tout cela, étudiants, professeurs, travaille bien. Ils courent le pays, mesurent les montagnes, jaugent les rivières, faisant dans chaque ville un plan de rues, d'égoûts, de chemins, et parfois se délassant par des jeux de cricket et de foot-ball. C'est superbe.

Bien tendrement à vous,

ELISÉE.

A M^{me} Dumesnil, à Vascœuil.

Montréal, 2 juin 1889.

Ma bonne sœur,

Je t'envoie un nouveau roman, mal bâti, absurde à bien des égards, mais sincère et vécu. Que de scènes bien connues de nous ! C'est presque un roman de famille.

Comme Robert Ellesmere, ce livre passionne les esprits qui se réveillent de l'affreux rêve chrétien. Comme Robert Ellesmere, ce livre est écrit par une dame. Les femmes sortent du Temple, non pour suivre leur mari, mais parce qu'il est bon de le faire.

La visite faite à Boston m'a réjoui. Les trusts les syndicats, le monopole, le *pork-packing* et toutes les autres affaires et spéculations ne viendront pas à bout de la liberté humaine et de la bonté. *Es wird doch Fruhling werden !* (1)

Bien tendrement,

ÉLISÉE.

(1) Le printemps renaîtra !

A Mme Elisée Reclus.

Montréal, 2 juin 1889.

..... J'arrive au Canada, mais un dimanche, et ma lettre ne peut partir aujourd'hui. Tout continue d'aller bien. Je n'ai pas eu une seule indisposition depuis mon départ, et je me soigne conformément aux formules, mangeant avec ou sans appétit et dormant au moins mes six heures par nuit. Je dois dire aussi que je ne travaille guère : les courses, les visites, le roulement des voitures et des trains ne me permettent guère de mettre la main à la plume. Je ne lis même guère de choses sérieuses, la vie est trop courte pour le travail. Au moins si le temps passe si vite aurai-je la joie d'être bientôt près de vous.

La demi-semaine que j'ai passée à Boston a été, je l'espère, très instructive pour moi. Les Marcou ont été d'une cordialité dont je ne saurais être trop reconnaissant et le groupe de leurs amis a été charmant pour moi. Il y a peu d'endroits au monde où il me serait plus facile et plus agréable de travailler qu'à Boston. Le mouvement intellectuel y est grand et les questions sociales s'y agitent aussi. J'ai été étonné du langage de tous ces gens, hier chrétiens fervents, aujourd'hui tout près d'être émancipés.

De Boston à Montréal, le voyage est charmant dans cette saison. Des forêts, des prairies, des maisonnettes ravissantes entourées d'arbres, des ruisseaux et des rivières, des rapides et des cascades, des lacs et de grandes montagnes vertes de la base à la cime : pas une vue qui ne soit délicieuse, si ce n'est là où de sales manufactures, avec leurs tas de charbons, leurs décombres, leurs odeurs et leurs chaumières noires, déshonorent le paysage. Les dernières pluies qui ont ravagé la Pennsylvanie ont fait de la Nouvelle-Angleterre un paradis.

Montréal est superbe. Je savais bien que, de Montroyal, la vue sur la ville et le fleuve est merveilleuse, mais mon attente a été dépassée. Ma première visite a été pour la colline ; demain, j'irai au confluent des deux fleuves, où certainement Onésime m'aurait devancé.

A demain les visites et les projets de voyage.....

ÉLISÉE.

A M^{me} Elisée Reclus.

Ottawa, 8 juin 1889.

Enfin, je me trouve dans un autre lieu d'étape où je pense avoir à discrétion des éléments de travail, même plus que je n'eusse osé l'espérer. Je pourrais rester ici des mois et des mois sans que jamais la besogne vînt à me manquer. Malheureusement, je ne puis pas travailler à ma faim. Les bonshommes de l'endroit, Français débordant du patriotisme de la Nouvelle France, ne veulent pas me lâcher. Aujourd'hui même, il a fallu les accompagner en yacht sur l'Ottawa, le plus admirable fleuve sur lequel j'aie jamais navigué. C'était merveilleux : les cascades, les rapides, les courants, les remous, les arbres, les prairies et les rochers des bords. J'en garderai toujours le souvenir le plus charmant. Mais il a fallu acheter tout ça. Mes compagnons m'ont appris toutes sortes de choses intéressantes et curieuses sur le pays et ses habitants, mais ils avaient emporté des bouteilles de liqueurs pour baptiser le bateau de plaisance, et tout cela a bu, a chanté, a grivoisé. Je regrettais de n'être pas au travail dans ma chambre d'hôtel. Ces Messieurs n'ont pas manqué non plus de me

présenter à un curé, et il a fallu faire échange de politesses avec lui.

La besogne que j'ai à faire ici sera-t-elle finie à temps pour que je puisse quitter Québec par le Vancouver? Je ne sais. En tous cas, mes journées seront bien remplies.

ÉLISÉE.

A ses enfants d'Algérie

Całumet, 12 juin 1889.

Mes bons amis,

Me voici dans un petit village de dix à douze maisons, sur la route d'Ottawa à Montréal et sur le bord du grand fleuve Ottawa, ici tellement large que je puis à peine en deviner l'autre bord. A la Chaudière d'Ottawa, c'est autre chose. Les scieries qui utilisent la force motrice des chutes recouvrent des canaux de fuite sur des centaines de mètres de largeur et ne laissent au fleuve qu'un défilé d'au plus cent mètres dans lequel s'enfuient les eaux. Au bas de la pente, dans le dormant, l'Ottawa redevient un lac de 40 mètres en profondeur. Tout cela serait d'une incomparable beauté si les industriels n'y avaient planté leurs usines, n'y avaient installé des files de planches par centaines et par milliers. Ottawa est le plus grand dévoreur de bois qu'il y ait au Canada et, probablement, dans l'Amérique du Nord et dans le monde. On ne voit, on n'entend que des scies ; le grincement de l'acier couvre la voix des cataractes ; c'est par millions qu'on y débite ces troncs d'arbres ; un embarras

de radeaux qui se trouve en amont d'une cascade voisine et dont on redoute la débâcle comprend plus de 200.000 arbres. Au milieu de chaque usine est une oubliette où disparaissent les copeaux et les planchettes de rebut qu'emporte le courant. Ces oubliettes avalent sans cesse, jour et nuit, du bois, que l'on voit flotter ensuite en îles tournoyantes dans les remous. En certains endroits, on trouve dans les fonds jusqu'à 15 mètres de sciure de bois ou « bran de scie » comme ils disent en canadien. Tout cela fermente et l'on dit qu'en hiver des explosions profondes font sauter la glace.

J'ai vu aujourd'hui une ferme expérimentale qui me paraît admirablement tenue. Il y a là une collection de touffes d'avoine nées d'une seule graine qui sont prodigieuses. On m'en a montré une, composée de 167 tiges à 80 grains par tige. Calculez : 33.360 grains. Le poulailler est admirable. Si ma mémoire est fidèle, je vous en parlerai lors de ma future visite.

Bien affectueusement à vous, mes chers amis. J'espère que, lors du typhon de Hongkong, votre frère était aux Sandwich.

ÉLISÉE.

A M^{me} J. Cuisinier, à Clarens.

Toronto, 18 juin 1889.

Ma bien aimée fillette,

Plutôt que de prendre du papier à lettre avec la vignette historiée de l'hôtel et les qualités et les titres de l'aubergiste, j'arrache une feuille de mon carnet pour te donner de mes nouvelles, datée, ce jour, 18 juin, de la cité de Toronto. Une insolente compagnie de chemin de fer, non contente de ses gares et de ses lignes, s'est emparée de la place qui est devant l'hôtel, l'a couverte de ses rails, croisés dans tous les sens, et y fait manœuvrer ses trains. Impossible de dormir ; cependant, si j'étais sage, je ferais bien de me fermer l'œil de force ; mais je ne suis pas sage et préfère t'écrire un peu.

J'ai roulé tout aujourd'hui après avoir passé la nuit dans un lieu délicieux, chez un Anglais qui aime les livres et les hommes, la vérité et la liberté. Il aime aussi la nature et a campé son chalet au bord des rapides du fleuve qui sort du lac Champlain. Quel site admirable ! Il m'a rappelé les bords du Gave : d'anciens volcans bleuis par le lointain se dressaient à l'horizon, en petites Pyrénées. Mon brave Anglais revenait de la « Terre

Sainte », où il était allé pour se décrasser complètement de son ancien christianisme et compléter sa conversion, commencée par la lecture de Voltaire. Voilà ce que c'est d'être allé visiter Ferney. Il est entré chrétien dans la maison de Voltaire ; il en est sorti inquiet dans sa foi ; il s'est mis à lire, à lire, et maintenant il pense et raisonne librement.

Dans ce pays encore asservi aux prêtres, on ne sort pas des questions de pratique ou de dogmes religieux. Hier, c'est un curé qui vient à moi pour faire le bel esprit et qui me parle d'un auteur encore « attardé à ces ridicules chimères du xviii^e siècle ». « Quelles chimères ? » demandai-je étonné. — « Celles de s'attaquer aux principes de notre sainte religion et de vouloir fonder une morale humaine. » Je ne pus m'empêcher de rire. « Mais ne savez-vous donc pas que le xviii^e siècle a laissé de nombreux héritiers ? » Je crois vraiment qu'il s'imagine que l'Eglise n'est pas menacée.

Aujourd'hui, dans le train, c'est une autre forme de folie. Une moitié des voyageurs, surtout des femmes, des paysannes anglaises, se rendaient dans une forêt pour aller s'amuser, chanter et entendre des discours de réveil religieux. Pas de ferveur apparente du tout. Au contraire, des rires et des chants. C'est un piquenique qu'on va faire avec le Seigneur. Puis voilà qu'on entonne des cantiques, et je me préparais à me boucher les oreilles. Mais pas du tout, on chante très bien, d'une voix juste et avec un ensemble parfait des chansons guillerettes sur le « sang de Jésus ». Le sujet ne me semble pas prêter au batifolage, mais puisque cela les amuse tant, je prends le parti de m'amuser aussi. Vient ensuite la discussion entre les fortes tête ! Le grand attrapage est entre un prêcheur méthodiste et un franc-

maçon spiritualiste. Je prête l'oreille pour un instant, mais je me hâte de fuir : il s'agissait du « troisième degré de l'état de grâce dans l'homme nouveau né ». Je m'en tiens modestement au premier degré. Quant aux femmes, elles font les gentilles devant les jeunes hommes et se préparent à chanter un nouveau rigodon religieux sur l'air de « Jeanne, Jeannette et Janneton ».

Près de Toronto, ces méthodistes nous laissent, mais nous en trouvons d'autres sur le bateau de l'Ontario. Cette fois, le chant va jusqu'à la danse, aux rires, aux hourras. Un, deux chanteurs sont pris du mal de mer : tout le monde se tord de rire. Je commence à comprendre la religion d'ici. Elle s'accommode au milieu, c'est le bon moyen d'empêcher les gens d'y penser et, par conséquent, de s'en éloigner. Par le spiritisme, par le néo-bouddhisme, on cherche tant bien que mal à accommoder le christianisme aux découvertes de la science moderne. Pour les gens qui n'ont pas de ces grands besoins intellectuels, on a les refrains joyeux, les danses sous la coudrette, la vie en commun dans les bois pendant les beaux jours d'été. De cette manière, la religion se confond avec la liberté, avec la poésie, avec l'amour. Ainsi, le christianisme conquiert une génération de plus. Même phénomène en Angleterre pour le salutisme. Ici, le catholicisme cherche aussi à marcher avec le siècle pour garder le siècle, et les socialistes même peuvent rester dans l'Eglise sans redouter l'excommunication. Il n'y a de rigide, de strict, d'immuable dans son étroitesse et sa dureté, que notre implacable calvinisme. Je préfère cela. Cette abominable foi ne transige pas. Tant mieux, elle n'en périra que plus sûrement.

A toi, à vous bien affectueusement.

ÉLISÉE.

A Paul Régnier.

Roberval, 27 juin 1889.

Mon excellent fils et ami,

Décidément, je commence mon voyage de retour. Me voici au « Bout du Monde », comme on dit au Canada, c'est-à-dire à l'endroit au delà duquel il n'y a plus, jusqu'au Pôle, que des campements d'Indiens et d'Esquimaux. On ne s'en douterait pas dans ce moment : je serais dans un Roberval algérien, au bord d'une crique de la Méditerranée, que le paysage ne différerait guère dans ses grands traits. De jolies maisonnettes sur la rive du lac, des jardinets, des mâts de pavillon devant les maisons des gens cossus, des chevaux paissant dans les prairies ; dans le lointain une locomotive qui renâcle en mouvement, et, tout autour de la place, des collines vertes d'arbres jusqu'au sommet. Il fait chaud, l'air est doux à respirer : il serait bon de passer ici les deux ou trois mois d'été avec des amis.

Je nous admire, nous hommes, d'avoir pu fonder un pareil village au bord d'un lac pris de glaces pendant sept mois de l'année. Un des premiers colons, Jean La-liberté, nous a conté comment, lui huitième, ils sont venus ici à travers les fondrières et les bois en « parta-

geant » leurs provisions, en s'ouvrant un chemin à coups de hache, comment ils ont vécu de lard rance et de pain moisi, en attendant que la première récolte renouvelât leur ordinaire et leur donnât quelques sous. Maintenant, les bonshommes ont chevaux et voitures, de bonnes voitures fortes et légères, et de gentils chevaux infatigables qu'on ne frappe jamais ; — ils ont un piano pour Mademoiselle qui revient d'une grande école monumentale, bâtie au bord du lac, un chemin de fer les mène à Québec ; un hôtel des plus confortables accueille leurs hôtes américains qui viennent pêcher ici le saumon blanc.

On vient me chercher pour aller visiter une tribu d'Indiens du voisinage. Je vous embrasse de tout mon cœur.....

Bien tendrement à vous.
Il ya ici des moutards délicieux, et je pense aux vôtres.

A Mme Dumesnil, Vascœuil.

juillet 1889, vendredi soir.

Ma bien chère sœur,

Je suis heureux de pouvoir t'annoncer que dans quelques heures nous verrons les côtes d'Irlande. Je profite de cette occasion pour t'écrire, car il n'est pas sûr que nous arrivions demain à Liverpool assez tôt pour envoyer des lettres, et de cette manière, j'espère gagner du temps.

Il est possible que je vous arriverai mardi ou mercredi, par la voie de Morgny. Non seul, mais avec un ami canadien, qui m'a sauvé pendant la traversée. Non pas que j'aie manqué de me noyer, mais je risquais fort de me trouver seul, sans avoir une parole de sens ou de sympathie, et M. Tremblay est venu à mon aide. J'ai pensé que vous lui en sauriez gré, et que je pourrais l'enmener avec moi, lui faire voir les fleurs et les ruisseau de Vascœuil, lui en faire savourer les fraises et lui montrer combien doux, intelligents et bons sont mes bons amis.

De Vascœuil, il se rendra à Rouen, tandis que je filerai sur Paris et la Suisse après nous être embrassés et entretenus de ce que nous aimons.

ELISÉE.

Traversée de Québec au Havre du 4 au 13 juillet 1889

Québec, jeudi 4 juillet.

Au dernier moment, je saute dans le batelet à vapeur qui va nous porter vers le grand Léviathan, rugissant déjà, de ses deux cheminées dans le milieu de la rivière. Je n'ai pas d'amis qui m'accompagnent. Tous ces braves Canadiens officiels que j'ai dû voir ont été grandement « honorés » de ma visite, mais ils ne sont pas moins enchantés de me voir partir. N'importe, ils m'ont bien reçu, et je leur veux du bien, à leur officialité près.

Mais si, j'ai un bon ami, un excellent des excellents. C'est le petit décrotteur de l'hôtel. Il accourt, essoufflé, pour m'apporter l'envoi d'un fournisseur en retard. Le brave petit gamin ! Je ne sais pas son nom, il sait à peine le mien, mais nous sentions tous deux que nous étions amis, à la vie, à la mort ! Il eût été heureux de me suivre au bout du monde, je le sais. Il venait me relancer jusque dans ma chambre pour qu'il eût la joie de cirer mes bottes et, comme il les cirait bien, avec enthousiasme ! Un mot, et il courait faire des commissions ; quand il revenait, il avait toujours le regard en quête d'une autre besogne. Et quel bon ami dévoué, quelle

figure intelligente, quelle grâce dans les manières, quelle propreté, quel désir de bien faire ! Je pensais à mes enfants en voyant ce délicieux moutard et, certainement je l'eusse aimé comme un fils. Il le sentait, et cette affection, je l'espère, ne sera pas perdue dans sa vie. C'est un souffle qui passe, mais il lui aura fait du bien.

Le bateau des amis s'éloigne du Léviathan. Les amis, les parents agitent leurs mouchoirs. Le grand Saint-Laurent roule ses eaux vertes entre nous. Bientôt, l'usine à vapeur va disparaître dans la fumée du port, mais on voit encore les petits points blancs qui s'agitent autour de lui comme des papillons. Puis le port tout entier devient indistinct. Québec et ses tours ne sont plus qu'une ombre et nous entrons dans la mer blanche du brouillard.

A bord, nous sommes une foule grouillante, mais qui peu à peu se divise en deux camps : ici les Anglais, là les Canadiens de langue française. Le départ entre les deux races se fait aussitôt comme celui de l'eau et de l'huile. L'élément britannique domine de beaucoup et la gent religieuse est en force. Je vois l'un des révérends lire attentivement Robert Ellesmere. Est-il mordu, lui aussi, par le serpent du doute ? En revanche, un curé canadien lit son bréviaire. Celui là ne doute pas, mais quelle figure abrutie ! Il me semblait d'abord qu'elle était immonde, mais non elle n'est qu'idiote !

Une dame élégante est fort entourée. Elle a pour ceinture une large bande d'argent poli qui doit, par un beau temps, faire de remarquables effets de lumière. Il est fâcheux que la face paraîsse si terne au-dessus de ce

métal éblouissant. Quelques figures sont belles, mais bien peu nombreuses ! Parmi les hommes, je vois des gens à traits forts, exprimant le courage, la volonté persistante. Deux ou trois sont fanatiques et méchants, un ou deux mystiques et bons. Le charme, dans toute cette foule disparate, est celui des moutards. Ils courent, ils jouent, ils ont confiance et se sentent aimés. Le jour viendra où ils apprendront à haïr et se feront semblables à père et mère.

Ici, le grand personnage est un richard richissime, dont le nom m'est inconnu, mais qui doit être quelque puissant marchand de cochons, un prince de Chicago. Quand il apparaît à sa table, tous les autres se lèvent comme par un mouvement mécanique : on dirait des marsouins qui sortent de l'eau et qui replongent. L'homme a conscience de son importance capitale. Il est grand, gros, goinfre : on entend de loin le bruit de ses mâchoires et les breloques d'or résonnent à son gilet.

La pluie, l'orage, puis encore la pluie. On ne voit plus les montagnes ni les îles du fleuve. Le brouillard s'épaissit : il faut sonder. On ne trouve plus que 15 mètres d'eau. Le Vancouver jette l'ancre, et nous nous réfugions dans le salon pour éviter le froid, d'autant plus désagréable que la chaleur a dépassé 40 degrés hier et avant-hier. Mais, en moins d'une heure, le brouillard se dissipe. Le vent le carde comme la laine, puis le roule en pelotes et le soulève à hauteur des nuages pour le carder de nouveau et l'étendre en longues couches bleuâtres. Jamais je n'avais assisté à cette transformation régulière d'un monde de brouillards en un monde de nuages.

En quelques endroits, une légère couche de vapeur blanche cache le Saint-Laurent. Nous voyons passer un bateau à vapeur à une centaine de mètres : la coque en est absolument invisible, mais les mâts et la cheminée se dessinent avec une netteté parfaite sur le blanc des vapeurs : on croirait que le bateau est à demi noyé et que ses mâts sortent de l'eau.

J'étais fatigué, la nuit était pluvieuse et froide : je ne suis pas resté sur le pont pour voir Rimouski, où nous devons embarquer le dernier courrier d'Amérique. Quand je me réveille le matin, nous sommes encore en vue de terre : les montagnes de la Gaspérie, toutes noires de forêts, avec des prairies vertes à la base, limitent l'horizon du sud ; de petites maisons blanches se montrent dans les criques. De l'autre côté, la mer bleue et mouvante. Que sont les strates lointaines ? des nuages ou le profil des Laurentides ? Le vent s'élève, les vagues se creusent et moutonnent, mais c'est de l'arrière que vient la brise. On tend les voiles et nous courons vers l'Europe à toute vitesse. Dans l'après-midi le dernier cap de Gaspésie, d'un bleu gris, s'évanouit dans le gris du ciel. Nous sommes en plein golfe, jouissant de la vue d'une mer sauvage mais, pour nous, débonnaire. On ne voit, on n'entend point de malades.

Au milieu de cette foule, je me sens effrayé, car il me semble que je resterai pendant ce long voyage étranger parmi les étrangers. Aucune figure, aucun timbre de voix ne me disent qu'il y aura sympathie profonde. Ce n'est point que les gens manquent de cordialité, c'est de bon cœur qu'ils disent : *Fine nice morning*, mais que

dire pour entretenir la sympathie? J'ai l'âme pleine d'autres choses, de sentiments plus « catholiques », de désirs plus hauts que celui de parler sans but et je me tais. Je n'ai pas le « don terrible de la familiarité » et ne sais pas parler aux autres leur langage pour arriver à leur parler le mien. C'est le cas de se rappeler la parole de Dumesnil : « Il n'y a pas de mauvaises terres, il n'y a que de mauvais jardiniers. » Parmi toutes ces terres qui m'entourent, il n'y en a pas une que je sache cultiver. Quel lamentable jardinier je suis, et, sauf les ministres wesleyens, en quête d'âmes à sauver, qui me jardinera?

Nous sommes trois dans la cabine qui m'est échue, mais je ne connais pas mes deux compagnons. Je sais qu'ils sont blonds tous les deux et que l'un est grand, qu'ils sont vêtus de gris et ne ronflent pas la nuit, ce dont je leur suis très reconnaissant. Je vais me coucher plus tôt qu'eux dans le haut perchoir qui m'est réservé. Ils entrent assez tard, et j'entends l'un d'eux dire à son voisin : *Take care of your watch, there is a fellow up there* (1).

6 juillet. Golfe du Saint-Laurent.

Nous approchons de Terre-Neuve et nous grelottons en conséquence. Il fait froid, la mer est dure, le vent tourne et devient contraire, la brume s'épaissit sur l'horizon. Vers le soir, nous entrons dans le détroit de Belle-Isle, et nous rasons les côtes du Labrador. La nature est

(1) Attention à votre montre, il y a un individu là-haut.

effrayante, terrible, tant il paraît impossible de vivre dans un pareil milieu. Le passage de notre vapeur chargé de monde, avec un piano, des fleurs, des rossignols qui chantent, nous semble une impossibilité, presque un crime ! La terre haute se prolonge en voussures régulières d'un vert pâle sous le gris de l'air mouillé ; des cascades rayent la montagne depuis le haut jusqu'au bas ; des plaques de neige marquent le creux des vallons. Nous voyons un hangar de pêcheurs, puis un phare gris, au pied d'un rocher. C'est la pointe d'Amour ! Cette terre aride a donc eu aussi son printemps, elle a aussi ses fleurs et ses papillons et des amants heureux ! Quelle ironie ! Le vent lutte contre le navire et le navire lutte contre le vent : le bruit des vagues, du navire qui les entr'ouvre, de la vapeur qui mugit, de l'embrun sifflant qui passe en nuages et retombe de toutes parts en ruisseaux, le grincement des ferrailles qui s'entrechoquent, tout s'unit en un mugissement comme celui du Niagara. Et devant nous le ciel est bas et noir ! Où plongeons-nous, dans cette obscurité sinistre ? C'étaient des hommes, les Costereal et les Cabot, de braver pareilles mers les premiers, et nos pêcheurs, qui se font secouer pendant des mois par ces vagues dures, sous ce ciel gris, ce sont aussi des hommes !

Notre bateau est un navire enchanté ! Au milieu de cette tourmente de vent, de vagues et d'écume, il frémit à peine. Il n'y a presque pas de malades ; à tous les repas, la table est pleine : on n'entend pas de gémissements à travers les parois des cabines. La ventilation est parfaite, pas une mauvaise odeur ; au fond de ma

cabine, perdue sous le deuxième pont, près des machines, l'air reste pur et frais ; il est vrai que le vent y pénètre en larges nappes égales, c'est le franc courant d'air qui entretient la vie, et non pas cet oblique vent coulis, plus ou moins empoisonné, qui se glisse par quelque fissure.

7 juillet. Atlantique.

Nous avons dépassé Belle-Isle et Terre-Neuve, nous sommes en plein océan ; mais il faut prendre garde : les glaces flottent à l'entour, apportées par le courant polaire. Ce matin, le thermomètre plongé dans l'eau de mer ne donne que cinq degrés centigrades et le brouillard formé par la rencontre des eaux froides et des eaux chaudes rampe sur les eaux. Le capitaine, vieux matelot norvégien, descendu des hauts bancs, fait diminuer la vitesse et l'on ne marche plus qu'à l'aide du thermomètre. Il paraît qu'on a vu un géant de glace d'une soixantaine de mètres en hauteur regarder à travers la brume. Je ne suis pas de ceux qui ont la chance d'apercevoir le bloc redoutable, mais je vois quelques raisins des tropiques passer à côté du navire, apportés par quelque rameau du Guf-Stream. Les deux mers du Nord et du Sud viennent ici se fondre en une seule et nous cheminons entre les deux dans le remous commun.

Je fais ma première connaissance. Une exclamation partie de nos deux bouches à la fois devant une belle

vague épanouie en écume nous rapproche. Mon voisin est un jeune Français que ses parents ont envoyé au Canada pour le faire jouir de cette bonne éducation jésuitique dont la France est désormais privée ; le jeune homme a des manières charmantes et il a pris au sérieux les enseignements de ses maîtres : il croit à l'histoire de Bossuet ; il croit à la *Somme de saint Thomas* ; il cherche ses preuves dans saint Augustin ; il lit *Homère* dans Bitaubé. Mais il est évidemment honnête, intelligent et travailleur. Au milieu de tous ses condisciples canadiens, paresseux émérites, il ne lui a pas été difficile de remporter tous les prix, et, modestement, il se garde d'attribuer ses succès à son mérite. Il m'attaque, avec l'audace du jeune homme qui ne doute de rien, et je me défends avec la sympathie que je lui dois. Mais nous ne nous engageons pas à fond. Survient un grand personnage canadien, un de ceux que les journaux de Québec, en mentionnant son départ, qualifiaient de « notre illustre compatriote », et le grand personnage, voyant un jeune collégien français, s' imagine que l'occasion est excellente de parler cochonneries. La grande Babylone moderne vers laquelle nous allons tous en pèlerinage est le prétexte. Il explique cyniquement comment il a fait un marché avec sa femme. Il a promis de la mener aux Folies-Bergères, mais il s'est réservé d' « aller faire des études de mœurs » dans les brasseries à femmes et autres caboulots. *Nota bene* que toute la famille voyage aux frais du beau-père, qui apporte en outre au Pape un cadeau de quelques milliers de francs.

8 juillet.

Sans avoir le mal de mer, je suis peu à mon aise ; à la longue je me sens gêné par le frémissement incessant du sol. Mais, tout à coup, je me trouve en pleine société franco-canadienne. Le jeune collégien me présente à son frère, qui est plus fin, plus doux, moins ardent à l'attaque, puis le curé s'amène et vient me serrer la pince, puis d'autres et d'autres encore. Il n'y a pas là à dire, nous sommes en pleine bataille, le cercle se forme et l'on ne pense plus au mal de mer. Grâce à son indicible bêtise, le curé est bientôt mis hors de combat : le malheureux est anti-chrétien, communard, révolutionnaire, tout ce que l'on voudra, pourvu qu'on ne lui fasse pas commettre le péché mortel de ne pas entendre ou dire la messe le dimanche. Heureusement pour sa cause, qu'elle était défendue par les laïques, les deux collégiens tout frais émoulus d'arguments et le visiteur du Saint Père. Mais le cercle s'agrandit encore et, tout à coup je ne suis plus seul. Un Canadien est à mes côtés, socialiste comme moi, et « pour la première fois », dit-il, proclamant sa pensée. Mais si c'est pour la première fois, ce n'est pas que la réflexion n'ait été longue. Peut-être seul dans son pays, le bonhomme lit, étudie, recueille et annote les ouvrages socialistes, et il vient en France pour respirer une bouffée d'air pur. C'est mon jardinier, et nous nous tendons une main fraternelle. Il

avait emporté *les Primitifs* d'Elie pour les lire en passant devant les côtes du Labrador, mais on les lui a chipés en route. J'espère qu'Elie pourra lui en procurer un autre exemplaire : il doit cela à son lecteur et ami du Canada.

J'entends deux Anglais se raconter leurs impressions au sujet de la grande cérémonie religieuse d'hier dimanche, à laquelle toute la population du navire avait assisté, sauf les catholiques, les deux libres-penseurs socialistes et une douzaine de fumeurs de pipe indifférents. La réunion comprenait les protestants de toute dénomination, présidés par leurs pasteurs de tout acabit, high church, low church, méthodistes, presbytériens et autres. La tenue de ces gens avait été *majestic, impressive*. Chacun avait fait parade de son plus beau sermon, de sa prière la plus émouvante, de ses hymnes les plus grandioses, si bien que la cérémonie avait duré trois longues heures. « *In fact*, disait un des Anglais, *there was a great deal of vanity in it.* » (1) Et il ajoutait philosophiquement, en homme qui a une vague idée de l'évolution des choses : « *I suppose that in three thousand years, it will be over with all that* » (2). Il ne s'engage pas à fond, comme Cousin proclamant que « le christianisme n'en a pas pour cinquante ans dans le ventre ».

(1) « Il y fut étalé beaucoup d'ostentation ».

(2) « Je pense que dans mille ans, tout cela aura disparu. »

9 juillet mi-Atlantique.

Temps admirable, beau soleil et mer calme, des marsouins qui se jouent dans l'eau bleue, des mouettes, une hirondelle de mer. Je passe la journée avec mon ami le jardinier, nous entrejardinant tous les deux. Il me raconte la genèse de sa vie intellectuelle et morale, ses études, ses luttes, ses souffrances et ses victoires. Il me décrit le monde clérical du Canada, les gens de politique et d'affaires. C'est comme chez nous, mais sous une forme plus grotesque, à cause de l'ignorance universelle. Il me cite un fait étourdissant, la question d'un collégien qui, traduisant son « Tacite », apprenant son « Virgile » par cœur, demande quels sont les auteurs de ces deux ouvrages.

10 juillet.

Le temps se gâte, mon estomac s'embrouille, ma tête s'embrume, mon pas s'alourdit. Je m'affale sur un banc et j'y reste toute la journée. J'avais eu l'ambition de travailler. Hélas ! à peine puis-je parler. Cependant les Canadiens m'entourent sans me garder rancune de ce que j'ignore leur dieu et me font leur tireur de plans

de voyages. L'un d'eux part pour un voyage de plusieurs années en Europe, Asie et Océanie : je le pilote jusqu'à San Francisco. Le futur visiteur du Pape, qui est un homme charmant, et qui, au départ de Québec a réglé ses affaires en laissant 250.000 francs à un orphelinat, m'interroge aussi sur le voyage d'Europe qu'il fait faire à sa femme et à son coquin de gendre.

11 juillet.

De mal en pis ! Le vent est dur, la vague méchante ; je me traîne pourtant sur le pont et j'essaie de me figurer que je ne suis pas mort. Même le soir, j'assiste au concert donné par les pianistes, violonistes, chanteurs et déclamateurs du bord en faveur des orphelins des matelots. Je m'esbigne avant le *God save the Queen*, avant les discours de félicitations que s'adressent réciproquement le capitaine et les ministres, les Canadiens et les Anglais, les Anglais et les Américains, les sots et les sots. Mais de loin, j'entends au-dessus du grondement de la mer, les salves d'applaudissements.

12 juillet. Mer européenne.

C'est aujourd'hui qu'on nous a promis l'arrivée en Irlande, au petit port de Moville, l'escale de London-

derry. Le bateau se met en fête, la mer se calme et les brumes se dissipent. Nous voyons un bateau, deux bateaux, les mouettes accourent et tournoient à l'arrière du navire. Dès le matin, nous cherchons à voir les montagnes du Donegal se profiler à l'horizon. C'est le jour des grands paris. Naturellement, la principale occupation du bord a été de parier, et naturellement aussi les joueurs et tricheurs de profession dirigent tous ces paris. L'un d'eux gagne régulièrement, tantôt sous son propre nom, tantôt sous celui d'un compère, personne ne doute qu'il soit un filou, mais le voleur magnétise sa victime et celle-ci va benoîtement au-devant de son sort. C'est ainsi que la vieille femme s'affale de terreur, au lieu de s'enfuir quand vient la locomotive et que l'oiseau sautille dans la gueule de la couleuvre. Notre filou est bien connu. Il a l'habitude des voyages entre l'Angleterre et le Canada ; il va et vient d'une rive à l'autre et, quand il débarque, remue bruyamment les guinées dans sa poche. C'est un homme grand, mince, rouge, à barbe de feu, à feutre écarlate, un Méphistophélès sans sourire et sans regard, une bête, sauf la race.

Vers six heures du soir, il nous semble que nous voyons la terre au profil bleu se dessiner vaguement dans un nuage jaune et se préciser peu à peu. Ce sont les montagnes du Donegal. Un escarpement superbe les termine à l'ouest ; un autre profil de monts plus bas se dessine au-devant, tout près de nous. Un phare se montre sur un îlot, puis de la brume jaillit un rocher tout proche, aux arêtes vives, comme un roc de l'ar-

chipel grec, transporté dans les vapeurs de l'Irlande.

Tard dans la nuit, nous entrons dans le port de Merville, mais nous veillons tous : Nous quittons des amis que vient chercher dans l'ombre une grande bête noire avec deux yeux verts et une orbe rouge au front. Notre groupe franco-canadien se scinde. Un Ecossais devenu Canadien, M. Craig, se sépare ici de nous pour commencer son voyage autour du monde. Comment se fait-il que, en dépit de tout raisonnement, de tout désir de ma part, nous nous soyons ainsi groupés exclusivement suivant les langues ? Quoique l'élément religieux méthodiste ait empoisonné la plus grande partie des Anglais du bord, et qu'il y ait parmi eux un esprit de corps monarchique, plusieurs d'entre eux ne sont pas moins des gens distingués, musiciens et gens de savoir. D'autre part, quelques-uns de nos Canadiens sont des êtres désagréables à voir, brutes ou arsouilles, et pourtant on s'associe conformément à la résonance de la voix : la pensée, le sentiment se moulent autour de la langue. L'homme qui défend son parler défend ce que son être a de plus précieux. Je comprends bien l'Alsacien et le Provençal, le Basque et le Canadien.

13 juillet. Détroit de Saint-Georges et mer d'Irlande.

Nous sommes en pleine brume anglaise, mais le soleil se lève tout pâle au-dessus de la mer des nuages. Nous contourrons l'île de Man, roche à l'une de ses

extrémités, nuage à l'autre bout, et, enfin, nous pointons droit vers l'estuaire de la Mersey. Des mouettes énormes planent au-dessus de l'arrière du navire, dessinant leurs silhouettes sombres sur le ciel gris. On jette la sonde, puis l'ancre. Liverpool est là-bas dans le noir.





TABLE DES MATIÈRES

A Nadar, fondateur de l'Observatoire aérostatique, Place Saint-Pierre, à Montmartre, 1870.....	3
A Pierre Faure, à Sainte-Foy-la-Grande, septembre 1870...	4
A Mme F. Elisée Reclus, 15 octobre 1870.....	6
A Mme F. Elisée Reclus, 25 octobre 1870.....	9
A Pierre Faure, à Sainte-Foy-la-Grande.....	10
A Mme F. Reclus, 6 novembre 1870.....	12
A sa sœur Louise, à Vasceuil, 9 février 1871.....	14
A Nadar, février 1871.....	16
A Elie Reclus, 1871.....	18
A Mme Elie Reclus, 1871.....	20
A Alfred Dumesnil, à Vasceuil, 27 mars 1871.....	21
A Cattelin, sur la mort de Clément Duval, général de la Commune.....	27
A Alfred Dumesnil, à Vasceuil, 9 avril 1871.....	29
A Mme Bouny, à Sainte-Foy-la-Grande, 18 avril 1871.....	30
A sa sœur Louise, à Vasceuil, 24 avril 1871.....	32
A sa sœur Louise, à Vasceuil, 8 mai 1871.....	34
A sa sœur Louise, à Vasceuil, 20 mai 1871.....	36
A sa sœur Louise, à Vasceuil, 1 ^{er} juin 1871.....	39
A Mme Fanny Elisée Reclus, 8 juin 1871.....	40
A sa sœur Louise, à Vasceuil, 1871.....	42
A M. et Mme Dumesnil, à Vasceuil, 15 juin 1871.....	44
A M. et Mme Alfred Dumesnil, 6 juillet 1871.....	46
A Mme Dumesnil, à Vasceuil, 15 juillet 1871.....	48
A M. et Mme A. Dumesnil, à Vasceuil, 23 juillet 1871.....	50

A M ^{me} F. Reclus, fin juillet 1871.....	53
A M ^{me} F. Reclus, 3 août 1871.....	55
Aux chers habitants du Manoir de Vasceuil, 7 août 1871...	57
A M. Victor Buurmans, 17 août 1871.....	59
A Alfred Dumesnil, 20 août 1871.....	61
A Paul Reclus, 7 septembre 1871.....	63
A M. et M ^{me} Dumesnil, 7 septembre 1871.....	65
A M. et M ^{me} Dumesnil, 5 octobre 1871.....	66
A M ^{me} F. Reclus, 20 octobre 1871.....	68
A M. Victor Buurmans, 20 octobre 1871.....	70
A M ^{me} F. Reclus, 30 octobre 1871.....	73
Jugement du Conseil de guerre permanent de la 1 ^{re} division militaire, séant à Saint-Germain-en-Laye, 15 novembre 1871.....	75
A M. A. Dumesnil, à Vasceuil, 19 novembre 1871.....	77
A M ^{me} Elie Reclus, à Zurich, 22 décembre 1871.....	79
A M. et M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 23 décembre 1871.....	82
Au groupe d'amis de Vasceuil, 3 janvier 1872.....	84
A Richard Heath, en Angleterre, 8 janvier 1872.....	86
A sa mère, à Orthez (Basses-Pyrénées), 15 mars 1872.....	90
A M. Eugène Oswald, à Londres, 21 mars 1872.....	92
A Alfred Dumesnil, à Vasceuil, 5 avril 1872.....	94
A Elie Reclus, à Zurich, 7 avril 1872.....	96
A M. Victor Buurmans, 8 avril 1872.....	98
A Elie Reclus, avril 1872.....	100
A Elie Reclus, 29 avril 1872.....	101
A Nadar, 8 mai 1872.....	104
A Elie Reclus, 14 mai 1872.....	106
A Victor Buurmans, 19 mai 1872.....	107
A M ^{me} Elie Reclus, 8 juin 1872.....	109
A Elie Reclus, 6 juillet 1872.....	110
A Alfred Dumesnil, à Vasceuil, 9 juillet 1872.....	111
A Elie Reclus, 23 septembre 1872.....	112
A Elie Reclus, 1872.....	123
A Elie Reclus, à Zurich, 1872.....	124
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 14 février 1873.....	125

TABLE DES MATIÈRES

515

A sa mère, à Orthez, 30 décembre 1872.....	128
A Victor Buurmans, 2 juin 1873.....	129
A Elie Reclus, 11 juillet 1873.....	131
A Elie Reclus, 10 août 1873.....	133
A M. de Gérando, 15 octobre 1873.....	135
A M. de Gérando, 10 novembre 1873.....	137
A M. de Gérando, 1 ^{er} décembre 1873.....	139
A M. de Gérando, 31 décembre 1873.....	142
A M ^{me} Dumesnil, à Vascœuil, 9 février 1874.....	145
A Elie Reclus, février 1874.....	146
A M. de Gérando, février 1874.....	148
A M ^{me} Elie Reclus, à Zurich, 1 ^{er} mars 1874.....	149
A M ^{me} Elie Reclus, mars 1874.....	150
A M ^{me} Dumesnil, à Vascœuil, 15 mai 1874.....	152
A M ^{me} Elie Reclus, à Zurich.....	153
A Nadar, 24 juin 1874.....	154
A M. de Gérando, 4 juillet 1874.....	155
A Onésime Reclus, à Paris, 7 juillet 1874.....	157
A M. de Gérando, 27 juillet 1874.....	159
A M. de Gérando, 11 décembre 1874.....	162
Note au sujet des rapports d'Elisée Reclus avec Bakounine.	164
A Bakounine, 8 février 1875.....	168
A M ^{me} Elie Reclus, 28 mai 1875.....	172
A M ^{me} Dumesnil, à Vascœuil, 12 octobre 1875.....	173
A M ^{me} Dumesnil, à Vascœuil, décembre 1875.....	175
A M. de Gérando, 15 février 1876.....	177
A M. et M ^{me} Dumesnil, à Vascœuil, mai 1876.....	179
A M. de Gérando, 21 octobre 1876.....	180
A M. de Gérando, 11 janvier 1877.....	182
A M. de Gérando, 10 février 1877.....	184
A Nadar, 11 mai 1877.....	185
A M. de Gérando, 25 mai 1877.....	187
A Nadar, 13 octobre 1877.....	190
A M. de Gérando, 24 octobre 1877.....	191
A M ^{me} Dumesnil, à Vascœuil, 27 décembre 1877.....	193
A Elie Reclus, décembre 1877.....	194

A M. Victor Buurmans, 17 février 1878.....	196
A Victor Buurmans, 25 avril 1878.....	202
A Elie Reclus, à Londres, avril-mai 1878.....	204
A Alfred Dumesnil, à Vascoeuil, 17 juillet 1878.....	206
A l'Assemblée générale des proscrits, réunie à Genève, le 28 mars 1879	209
A M ^{lle} de Gérando, 7 décembre 1878.....	210
A M. Dumesnil, à Vascoeuil, 1879.....	212
A Elie Reclus, 20 juillet 1879.....	213
A M. Charles Normand, secrétaire de la Société des amis des Monuments parisiens, 24 septembre 1879.....	216
A M. Daumont, vénérable de la Loge <i>La Bonne Foi</i> , de Saint- Germain-en-Laye (Seine-et-Oise)	219
A Richard Heath, 30 janvier 1880.....	221
A Elie Reclus, 6 juillet 1880.....	224
A Nadar, 15 septembre 1880.....	225
A son neveu, Paul Reclus, 28 décembre 1880.....	227
A Elie Reclus, 19 février 1881.....	229
A M. Léon Cladel, à Sèvres, 16 septembre 1881.....	231
A M ^{lle} de Gérando, 18 septembre 1881.....	232
A M ^{lle} de Gérando, 8 octobre 1881.....	234
A M ^{lle} de Gérando, 1 ^{er} janvier 1882.....	237
A M. de Gérando, 16 janvier 1882.....	239
A Richard Heath, 18 février 1882.....	242
A Nadar, 13 mars 1882.....	244
A Richard Heath, 18 mars 1882.....	246
A Richard Heath, 22 juin 1882.....	249
A Richard Heath, 8 juillet 1882.....	251
A Richard Heath, 2 août 1882.....	256
A M ^{lle} de Gérando, 6 octobre 1882.....	259
A M ^{lle} de Gérando, 9 décembre 1882.....	261
A Nadar, 19 décembre 1882.....	263
A M. Rigot, juge d'instruction à Lyon, 24 décembre 1882..	266
A Pierre Kropotkine, en prison, à Lyon, 2 janvier 1883....	268
A Elie Reclus, janvier 1883.....	271
A Elie Reclus, 24 janvier 1883.....	273

A Elie Reclus, janvier 1883.....	274
A Richard Heath, 18 février 1883.....	278
A M ^{me} Ermance Elisée Reclus, 21 mars 1883.....	282
A M ^{me} Elisée Reclus, 22 mars 1883.....	283
A M ^{me} Elisée Reclus, 23 mars 1883.....	286
A M ^{me} Elisée Reclus, 27 mars 1883.....	288
A M ^{me} Elisée Reclus, 29 mars 1883.....	290
A M ^{lle} de Gérando, 31 mars 1883.....	293
A M ^{me} Elisée Reclus, 4 avril 1883.....	295
A M ^{me} Elisée Reclus, 6 avril 1883.....	297
A M ^{me} Elisée Reclus, 15 avril 1883.....	299
A M ^{me} Elisée Reclus, 21 avril 1883.....	302
A Nadar, 18 mai 1883.....	305
A M. de Gérando, 24 juin 1883.....	307
A Padar, juillet 1883.....	310
A Pierre Kropotkine, à Clairvaux, 24 janvier 1884.....	311
A Richard Heath, 6 février 1884.....	313
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 16 mars 1884.....	316
A Richard Heath, 6 juin 1884.....	317
A Pierre Kropotkine, à Clairvaux, 20 juin 1884.....	320
A Richard Heath, 1884.....	322
A Pierre Kropotkine, à Clairvaux, 30 juin 1884.....	328
A Richard Heath, 28 juillet 1884.....	330
A M ^{me} Ackermann, 20 janvier 1885.....	332
A Richard Heath, 25 février 1885.....	334
A M. Henry Seymour, 1 ^{er} mars 1885.....	337
A M ^{me} Dumesnil, à Paris, 2 mars 1885.....	342
A Richard Heath, 24 mars 1885.....	343
A M. de Gérando, 29 mars 1885.....	344
A M ^{me} Elisée Reclus, avril 1885.....	346
A M ^{me} Elisée Reclus, avril 1885.....	348
A sa fille, Jeanne Cuisinier, à Paris, avril 1885.....	350
A M ^{me} Elisée Reclus, 19 mai 1885.....	352
A sa fille, M ^{me} Régnier.....	356
A Richard Heath, 20 juin 1885.....	358
A M. de Gérando, août 1885.....	360

A Richard Heath, 10 septembre 1885.....	362
A Jean Grave, 26 septembre 1885 (Lettre insérée dans <i>Le Révolté</i> du 11 octobre 1885).....	364
A M ^{lle} de Gérando, 8 novembre 1885.....	367
A son gendre, Paul Régnier, février 1886.....	369
A son gendre, Paul Régnier, février 1886.....	371
A M ^{lle} de Gérando, à Kolozsvar, Transylvanie, 14 février 1886	373
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 17 février 1886.....	377
A M ^{me} Elie Reclus, mars 1886.....	380
A son gendre, Paul Régnier, avril 1886.....	382
A son gendre, Paul Régnier, 9 avril 1886.....	385
A son gendre, Paul Régnier, 5 mai 1886.....	387
A son gendre, Paul Régnier, 2 juin 1886.....	389
A Jacques Gross, 1886.....	392
Aux compagnons de <i>La lutte sociale</i> , organe communiste-anarchiste à Lyon, 28 août 1886.....	395
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 11 septembre 1886.....	398
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, novembre 1886.....	400
A M. de Gérando, 4 décembre 1886.....	401
A M ^{lle} de Gérando, 3 janvier 1887.....	403
A Richard Heath, 11 janvier 1887.....	406
A Nadar, 22 janvier 1887.....	408
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, janvier 1887.....	409
A Jacques Gross.....	410
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil.....	412
A Richard Heath.....	413
A Jacques Gross.....	416
A Charles Perron, 18 mars 1887.....	417
A Jacques Gross, 16 mai 1887.....	418
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 14 juillet 1887.....	420
A Richard Heath.....	422
A M ^{lle} de Gérando, 14 juillet 1887.....	423
A Richard Heath.....	425
A Jacques Gross, 29 octobre 1887.....	427
A Richard Heath, 4 novembre 1887.....	428
A Richard Heath, 20 novembre 1887.....	430

TABLE DES MATIÈRES

519

A Jacques Gross, décembre 1887.....	432
A Ch. Perron, 8 décembre 1887.....	433
A Richard Heath, 5 février 1888.....	434
A M. et M ^{me} Régnier, 14 février 1888.....	436
A Richard Heath, 24 février 1888.....	437
A M. Georges Renard, à Lausanne, 2 juin 1888.....	439
A M ^{lle} de Gérando, 1 ^{er} avril 1889.....	446
A sa fille, M ^{me} Régnier, avril 1889.....	448
Notes prises par Elisée à l'aller et au retour de son voyage en Amérique, en vue de l'achèvement du seizième volume de la Géographie universelle : <i>Les Etats-Unis</i>	450
A ses enfants d'Algérie, 3 mai 1889.....	467
A M ^{me} Elisée Reclus, 13 mai 1889.....	469
A ses enfants d'Algérie, mai 1889.....	471
A ses enfants d'Algérie, 17 mai 1889.....	472
A M ^{me} Cuisinier, 18 mai 1889.....	474
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 22 mai 1889.....	477
A Paul Régnier, 23 mai 1889.....	479
A M ^{mes} E. Reclus et Cuisinier, à Clarens, 23 mai 1889.....	481
A ses enfants d'Algérie, 28 mai 1889.....	484
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, 2 juin 1889.....	485
A M ^{me} Elisée Reclus, 2 juin 1889.....	486
A M ^{me} Elisée Reclus, 8 juin 1889.....	488
A ses enfants d'Algérie, 12 juin 1889.....	490
A M ^{me} J. Cuisinier, à Clarens, 18 juin 1889.....	492
A Paul Régnier, 27 juin 1889.....	495
A M ^{me} Dumesnil, à Vasceuil, juillet 1889.....	497
Traversée de Québec au Havre du 4 au 13 juillet 1889.....	498

Bibliothèque de Philosophie Pratique

— HERBERT SPENCER —

**L'Éducation physique,
intellectuelle et morale**

1 vol. in-8°, traduit de l'anglais par
Marcel Guymiot 2 fr.
(9^e mille en vente).

— J. F. HERBART —

Comment élever nos enfants
(Pédagogie générale)

But de l'éducation en général. — Du
gouvernement des enfants. — De
l'éducation proprement dite. — Mul-
tiplicité de l'intérêt. — L'idée d'in-
térêt. — L'instruction. — Marche de
l'enseignement. — Résultat de l'en-
seignement. — Du caractère. — Qu'en-
tend-on par caractère en général? —
Du concept de moralité. — Manifes-
tation du caractère moral. — Marche
naturelle de la formation du caractère.
— La culture morale. — Examen des
éléments spéciaux de culture morale.
1 vol. in-8°, traduit de l'allemand,
par J. Molitor, professeur au
Lycée de Lille 2 fr.
(6^e mille en vente).

— CARLOS-OCTAVIO BUNGE —

Le Droit c'est la Force

Théorie scientifique du droit et de la mora e
Théories et écoles de l'éthique. —
Morale de la civilisation antique. —
Morale de la civilisation moderne. —
Théories métaphysiques et empiriques
du droit. — Les écoles juridiques posi-
tives. — Théorie de l'État. — Théorie
de la société. — Théorie du droit. —
— L'éthique. — Le droit. — Le droit
subjectif et le droit objectif. — Théories
de l'État et de la législation. — L'État.
— La loi. — Interprétation et appli-
cation de la loi. — Divisions du droit
et de la législation. — Unité sociale
du droit et de la législation. — Evo-
lution du droit. — L'évolution uni-
verselle du droit. — Evolution du
droit européen. — Avenir du droit. —
Avenir de la morale.

1 vol. in-8 de 500 pages, traduit de
l'espagnol par Emile Desplanques,
bibliothécaire de la Ville de Lille.
Prix 2 fr.

— HERBERT SPENCER —

Qu'est-ce que la Morale?

La conduite en général. — L'évolution
de la conduite. — La bonne et la
mauvaise conduite. — Des manières
de juger la conduite. — Le point de
vue biologique. — Le point de vue
psychologique. — Critiques et expli-
cations. Relativité des plaisirs et des
peines. — L'égoïsme opposé à l'al-
truisme. — L'altruisme opposé à
l'égoïsme. — Examen et compromis —
La conciliation. — La morale absolue
et la morale relative. — Le domaine
de la morale.

1 vol. in-8° de 310 pages traduit de
l'anglais par Desclos-Auricoste,
professeur au Lycée de Bor-
deaux 2 fr.
(5^e mille en vente).

— G. GUILHERMET —

**Comment se font les erreurs
judiciaires**

Les conséquences de l'erreur judiciaire.
— Nécessité de l'étude des éléments
d'erreur. — Définition de l'erreur et
de la vérité. — Définition de l'erreur
judiciaire. — Le juge. — Les qualités
du magistrat. — La déformation pro-
fessionnelle. — L'erreur du juge pro-
vient souvent d'un manque de vo-
lonté dans la recherche de la certitude.
— L'aveu n'est pas une preuve abso-
lue. — Quelle valeur ont les affirma-
tions d'un co-accusé? — Le témoi-
gnage. — L'erreur involontaire. — Le
rêve. — La suggestion. — L'illusion.
— L'hallucination. — L'erreur du
plaignant. — Les difficultés de recon-
naissance et de description. — Les
mobiles du faux témoignage. — Le
témoignage des femmes et des enfants.
— L'expert. — L'aliénation mentale.
— L'hypnotisme. — La foule. — La
rumeur publique. — Le jury. — Les
conseils de guerre. — Les Hautes-
Cours. — La presse. — Le détermi-
nisme dans la justice. — Aspect sym-
pathique ou antipathique. — L'avocat.
— Les erreurs judiciaires civiles. —
Conclusion.

1 volume in-8°. 2 fr.